This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

157 K 19

CHANTS

ET

CHANSONS POPULAIRES

DES PROVINCES DE L'OUEST.

SAINT-MAIXENT, TYP. CH. REVERSÉ.

CHANTS

ET

CHANSONS POPULAIRES

DES PROVINCES DE L'OUEST,

POITOU, SAINTONGE, AUNIS ET ANGOUMOIS,

AVEC LES AIRS ORIGINAUX,

RECUEILLIS ET ANNOTÉS

PAR

JÉROME BUJEAUD.

TOME PREMIER.

NIORT,

L. CLOUZOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DES HALLES, 50,

1866.

Extrait des mémoires de la Société de statistique, sciences et arts des Deux-Sèvres.

Propriété de l'éditeur.

INTRODUCTION.

I.

Cette partie de l'ouest de la France enserrée entre la Loire et la Gironde semble former une grande province, une par le langage, les mœurs et les coutumes.

Partez à vol d'oiseau de la rive droite de la Basse-Garonne, et pointez vers la rive gauche de la Loire; et dans un autre sens, des limites extrêmes de l'Angoumois, celles qui confinent au Périgord et au Limousin, volez aux bords de l'Océan : dans ce vaste et plantureux pays qui se nommait jadis l'Angoumois, l'Aunis, la Saintonge et le Bas-Poitou, vous signalerez peu de différences génériques de langage, mais seulement des diversités de prononciation qui ne seront jamais assez tranchées pour empêcher un paysan de l'une de ces provinces, de comprendre les paysans des autres provinces, ses voisines. De plus, si vous surprenez ici une croyance vivace, soyez assurés de lui découvrir des rejetons là-bas; et il en sera de même des coutumes, puisque les coutumes ne sont que l'expression réelle des croyances.

Cette unité devait de toute nécessité relier ces peuplades, d'autant que la nature n'avait posé aucune barrière entre elles,

ni montagnes escarpées, ni fleuves rapides, ni landes infranchissables. Aussi de temps immémorial leurs intérêts ont-ils été solidaires; et tandis que l'Angoumois et la Saintonge fournissaient au Bas-Poitou et à l'Aunis l'élève de leurs bestiaux, l'Aunis et le Bas-Poitou leur rendaient en échange les blés de leurs plaines et les bœufs gras de leurs immenses marais. Outre ces rapports directs, il y avait encore les émigrations de journaliers, gens insouciants de nature, aimant le plaisir et les chansons, qui faisaient les métives en Poitou et les vendanges en Saintonge; il y avait les marchands forains, soit merciers, *fouaciers* (1), débitants *d'échaudés* ou de *tortillons*, courant indifféremment les foires et les ballades, les *frairies*, les *assemblées*, les *prévails*, ou les *assemblées-gageries*, tous noms qui sont synonymes de fête de pays; il y avait encore les maraîchers, les saulniers et faux-saulniers, grands marcheurs, parcourant ces contrées en tous sens, qui aimaient à l'égal le vin et les chansons, sans compter la haute et la petite noblesse

(1) La fouace ou fouasse est une espèce de gâteau ou de galette de fleur de farine, beurré et sucré. Les fouaces de Bagneaux, petit village auprès de la Mothe-Saint-Héraye, avaient autrefois un grand renom. (Essai sur le patois poitevin par BEAUCHET-FILLEAU; *Niort, Clouzot*, 1864.)

L'échaudé, nommé coireau à la Rochelle, est un gâteau sec fait aussi avec de la fine farine de froment mêlée d'œufs et de beurre. Lorsque la forme est donnée au gâteau on le plonge quelques instants dans un vase rempli d'eau bouillante, d'où son nom *d'échaudé*; puis on le fait cuire dans un four très-chaud. — En Angoumois l'échaudé se nomme *tortillon*; il est fait en forme de couronne; en Poitou c'est une galette ronde et pleine. Ces gâteaux très-estimés de nos pères longtemps avant le XIIIe siècle, sont encore en grand honneur dans nos provinces de l'Ouest. La Vendée en fournit à tous les départements voisins.

Voyez: Statistique de la Vendée par A. CAVOLEAU, annotée et augmentée par DE LA FONTENELLE DE VAUDORÉ; *Fontenay-le-Comte*, 1864, page 665. — Histoire des Français des divers états par A. MONTEIL; XIVe siècle, Les étrennes (Boulangers). — Glossaire de DUCANGE, au mot *Panis*.

traînant toujours à sa suite les plus buveurs et les plus chanteurs des valets du pays; puis encore c'était le caboteur, le pêcheur de la côte qui, suivant que le vent le poussait, allait relâcher soit vers Royan, soit vers Noirmoutier.

Ces relations, ces mélanges, pour mieux dire, ont établi entre ces provinces une communauté d'esprit, d'où est née une poésie populaire qui porte l'empreinte d'un caractère général incontestable.

Ecoutez une chanson du *Bocage,* chanson lente et mélancolique, lente comme l'esprit même du *Bocain* (1), suivez-la à travers ces pays; vous la verrez se dégourdir dans la plaine Poitevine; plus loin, en Saintonge, vous la rencontrerez décidément gaie, troussée à la mode de l'endroit, et enfin en s'intronisant dans l'Angoumois elle se déridera tout à fait et pétillera de verve et d'entrain, tandis que sur la côte elle résonnera encore traînante et monotone comme le vent de la mer. Le fonds n'en aura pas changé, l'allure seule aura varié en s'imprégnant du caractère particulier à chaque province.

II.

Je n'entends pas dire pour cela que le fonds de la chanson, son esprit primitif, son invention en un mot appartiendra nécessairement à nos provinces. La chanson, fille ailée de l'esprit, va vîte; un fleuve, une colline, un changement de langage, de langue même ne sauraient entraver son essor. A peine éclose elle vole, de voix en voix, par tous pays, cherchant les hommes dont elle allégera le travail, dissipera l'ennui, charmera le cœur et égaiera l'esprit. Elle est à la fois partout, en France, en Grèce, en Italie, en Egypte (2); elle revêt tous les idiomes, elle

(1) Bocain — habitant du Bocage Vendéen.
(2) Voir la bibliographie, fin de l'introduction.

s'accommode à toutes les coutumes, elle s'assimile à tous les esprits, et quelque vieille qu'elle soit, elle rajeunit chaque matin en se façonnant à la mode du temps ; mais elle conserve quand même, sous ses vêtements nouveaux, un doux parfum d'antiquaille : elle ressemble à nos grand'mères qui, dans leur crinoline, se souviennent du panier et jasent du vertugadin.

Donc nous ne faisons qu'affirmer que ces chants sont populaires dans nos provinces, sans nous avancer à dire qu'ils y aient pris naissance; cette question des origines ne pouvant être éclaircie que du jour où des documents tels que ceux-ci, recueillis sur les lieux et vierges d'ornements, seront enfin rassemblés dans toutes les provinces de France.

III.

Parmi les chansons appartenant en propre à tel ou tel village, il en est peu qui présentent un intérêt sérieux. Ce ne sont généralement que des récits grotesques d'amours locales entre gens du crû.

Le fils à Bariat
Et sa mèr' Barielle,
Don daine !
Tous deux étiant assis
A garder leurs oueilles,
Don daine !
A garder leurs oueilles,
Don dé !
Les oueilles avant bêlé
Dans l'pré de Marionnette :
« Quitt' tes bots, Bariat,
« Cours après nos oueilles. »

Bariat s'élance, mais tout en ramenant ses brebis, il aperçoit une bergère, il lui demande un baiser, celle-ci s'enfuit en riant, Bariat la poursuit et dans sa course il tombe dans une mare, d'où il sort penaud et rafraîchi, et les témoins de se tordre de rire.

Ce sera encore le récit, en forme de complainte, de vols, de disputes et de coups échangés.

C'est le pèr' Gibouin
Et la mèr' Gibouine,
Tous deux ont été
Des raisins voler,
Dans l'champ du voisin.

Le voisin qui est aux aguets, sort de sa cachette également flanqué de sa femme; la dispute s'engage, les gros mots pleuvent comme grêle, les horions se précipitent, et tandis que Gibouin et son voisin se roulent dans quelque *gasse* (1), Gibouine et sa voisine, calotons à bas, se *crèpent le chignon* à qui mieux mieux, suivant l'expression consacrée. Les gens du village les entourent, les excitent, en font gorges chaudes, et le soir à la veillée, l'on gausse et l'on chansonne.

Les malheureuses jeunes filles délaissées par leurs amants après leur avoir donné trop de preuves d'un brûlant amour, si peu qu'elles aient été fières et hautaines envers leurs camarades, sont sûres de subir les railleries les plus mordantes et les plus cruelles.

Qui en compos'ra la chanson
Seront trois jeunes demoiselles Dans la même maison.
Étant un soir à la veillée, En faisant la bamboche,
En parlant d'amourettes A rire et à chanter
Avec trois beaux garçons, En faisant leurs reproches.

D'autres fois un domestique fainéant de sa nature et qui aura allégué grosse maladie afin de se soustraire à la besogne, sera guéri de son péché de paresse par ses compagnons de travail, qui s'écrieront à belle voix :

Gâtineau n'est pas mort, Gâtineau n'est pas mort,
Il est dans son lit malade; Il est dans son lit qui dort.

(1) Gasse — flaque d'eau. — On dit aussi *casse* et *gassouil*.

Il y aura encore les antipathies de village à village, de clocher à clocher. On médit volontiers de ses voisins; et les gens du midi des provinces ne se feront pas faute de dire qu'*aller à Niort* est synonyme de mentir, raillant ainsi la manie qu'ont les *Niortais* de taire ou de déguiser leur pensée; ceux-ci en revanche parleront-ils d'incrédules, de gens emportés en récriminations contre les prêtres, ils les qualifieront de *Catholiques de la Rochelle,* et si c'est d'un homme sensuel, adonné aux plaisirs de la table, qu'ils entendent parler, ils auront la langue prompte à insinuer qu'il *connaît le chemin d'Angoulême.* En outre il n'est pas de bourgade, ville ou hameau, qui ne prenne à parti un bourg ou un village voisin, sur le compte duquel on entassera sans pitié contes, bourdes, naïvetés et gausseries parfois finement aiguisées d'esprit et de malice. Demandez-en des nouvelles à Saint-Maixent, à la Rochefoucauld et à Charente, plastrons nés de Niort, Angoulême, Rochefort et la Rochelle. — Cependant, quoi qu'on en puisse présumer, ces querelles, ces antipathies de contrée à contrée qui fourniront tant aux collectionneurs de bons mots, n'apporteront aux collectionneurs de chansons que des pièces mesquines, comme il nous a été donné d'en juger par le fatras inutile que nous avons récolté.

En somme, les chansons purement locales d'un intérêt réel, sont excessivement rares; et une chanson ne devra être ainsi classée, qu'autant qu'elle se rapportera directement à un fait particulier et bien connu dans l'endroit.

Qu'un nom de ville, village ou canton soit dans un refrain, cela est loin de constater son origine, car s'il est une liberté que le paysan se donne sans scrupule, c'est véritablement de changer ces noms, et de dire suivant son bon plaisir :

En venant de Bordeaux, allant à la Rochelle,
En m'en allant de Nant', de Nant' à la Rochelle, etc.

Ainsi : A la foire de Maillezais deviendra suivant les lieux : au marché de Parthenay, à la ballade d'Aizenay, etc.... Il ne fera que conserver l'assonance et souvent ne la conservera même pas.

IV.

A propos du livre de M. Champfleury, j'ai entendu des savants s'emporter en critiques mal fondées. Il n'y avait, dans ce livre, disaient-ils, que des chansons *françaises*, dégénérées, traductions de nos vieux refrains, et ils appuyaient leur dire sur ce que le peuple, parlant patois, n'avait dû et n'avait pu composer qu'en patois. L'erreur est grande. J'affirme, au contraire, qu'il est peu de chanson purement patoise sortie du peuple. Le paysan qui parle patois à son ordinaire, le repousse quand il crée, quand il chante; il va au fond de sa mémoire fouiller péniblement et rechercher les mots, les expressions les plus délicates qu'il ait entendues, les plus *maniérées* comme l'a fort bien remarqué M. Champfleury. Il se construit, en un mot, un langage poétique, en dehors de son langage vulgaire. La maison enfumée, lézardée, où il est né à la peine et à la misère, devient alors le château de son père; son bateau est un navire doublé d'argenterie, voguant *dessur* la mer jolie; il garde ses blancs moutons, auprès du vert bocage, le long des coulants ruisseaux. Il parle de l'honneur des filles, ou mieux de leur *avantage*, déguisant ainsi sous des mots convenables d'autres mots difficiles aux oreilles chastes. Mais, au rebours, qu'il soit en veine de grivoiserie et il criera sans vergogne les refrains les plus gaillards; il ne se servira que de l'expression propre, malgré sa brutalité, à moins que, par un reste de pudeur, il ne la déguise sous des images qui auront grand'peine à en voiler la nudité. Que l'on étudie avec attention les chansons patoises : *Un jou m'en aubant de Neuville; I me vinguit in mandement; Tu veis d'Bordea, men ami Bllaise; etc.*, et l'on reconnaîtra facilement qu'elles ont une césure savante, une richesse de rimes, une précision de langage qui ne s'accorde pas avec la

forme indécise de l'art populaire. Toutes ont été composées par les lettrés, que ce soit le régent du village, le curé du bourg ou l'amateur de la ville (1); d'autres, issues peut-être de la chaumière, ont été remaniées par des écrivains, et en perdant leur allure campagnarde elles ont perdu leur doux parfum de terroir, essence même de leur indéfinissable charme.

Le plus grand nombre des chansons patoises se retrouve dans des recueils nouveaux ou anciens, tels que ceux de M. l'abbé Gusteau et de la Gent'poitevinerie; aussi les avons-nous rejetées sans hésitation, renvoyant les lecteurs à ces livres connus. Disons, cependant, que les chansons contenues dans la Gent'poitevinerie doivent être pour la plupart attribuées au peuple. Elles ont été collectionnées par les éditeurs, et vu l'ancienneté de leur publication, elles nous procureront le sujet d'une étude intéressante : la comparaison avec les refrains analogues que nous lègue la tradition orale.

V.

La tradition orale que l'on serait tenté de soupçonner d'infidélité est au contraire d'une exactitude très-grande et très-scrupuleuse. Prenez quelques couplets d'une chanson, recueillie en Vendée, pendant l'hiver de 1862, de la bouche même d'un paysan, comme du reste toutes celles de notre collection, sauf une vingtaine au plus :

I'avai bè in chapia de paille
Haut et poëtu;
I le mettai sur mes orailles
En turlutu.

I'avai bè in peurpoët de teile,
Large et quiarré
Ol' était ma tante Mechelle,
Qu' l'avait taillé.

(1) Une preuve de plus : la musique n'en est jamais ni dansante, ni originale.

I'avai des soulers d' piâ d' vache
Tot ringuaneus,
I les mettai dans mes pochettes
P' l' eux faire honneux. Etc.

Et comparez-la avec cette autre, publiée en 1858, par le bibliophile Jacob, à la suite des vaux de vire d'Olivier Basselin, d'après un recueil imprimé en 1616 à Caen sous le titre : Recueil des plus belles chansons des comédiens François, etc., reveu et augmenté de plusieurs chansons non encore vues. *Caen, Jacques Mangeant,* 1616, in-12 de 96 feuillets, musique imprimée dans le texte :

J'ai aimé une jeune fille
D'un grand moyen,
Sen père si me l'a donnée :
O n'en veut rien.

Quand je party de men village
Pour l'aller vais,
J'étais vêtu de pied en cappe
Comme un Englais.

J'avais un biau capiau de paille
Long et pointu,
Il n'y avait homme en men village
Qui n'en ai ieu.

J'avais un biau collet de telle
Gros et carray,
Avec une bonne fichelle
Pour l'attaquay.

J'avais de biaux sollets de vacque
Bien evenant,
Attaquez de bonne courroie
De biau quieur blanc.

J'avais un biau pourpoint de telle,
Un biau blanchet,
Attaquez devant ma fourchelle
D'un fin lachet. Etc.

Vous reconnaîtrez facilement que ce n'est qu'une seule et même chanson par le fond et la forme et vous reconnaîtrez encore combien fidèle a été la tradition, qui après deux siècles de marche à travers la France nous l'a transmise avec des variations si peu accusées. Il en est de même de la chanson

intitulée : *Chanson jeouse de la gent' poitevinerie* et de la chanson *Quand j'étais chez mon père* contenue dans cette collection. Une autre chanson du même volume intitulée *Chanson Nouvelle* vient aussi me donner raison, comparée à celle que je publie sous le titre : *La demande en mariage.* J'en pourrais citer d'autres, mais je me réserve de les noter à mesure que je les rencontrerai dans le courant du volume. Cette fidélité de la tradition est un fait tellement réel qu'il m'est arrivé maintes fois, lorsque je faisais chanter les paysans, de les arrêter tout à coup à des vers, à des couplets entiers, n'offrant qu'une suite de mots intraduisibles, ne présentant aucun sens ; j'interpellais mon homme et le faisais répéter, je m'efforçais d'entendre, je n'y comprenais pas davantage : Savez-vous ce que cela veut dire, demandais-je alors? — Ma fi, non, M'sieu, répondaient-ils invariablement, *elle* est faite comme ça.

Nous avons établi littérairement l'exactitude de la tradition orale, cette exactitude est plus clairement prouvée encore par la musique elle-même. En feuilletant les nombreux recueils de noëls, publiés depuis des siècles dans le Poitou, il nous est souvent arrivé en parcourant les titres d'y lire : *Noël poitevin, sur l'air : Quand y partit de la Rochelle. Noël nouveau, sur l'air : Voici la Saint-Jean venue, le vâlet veut s'en aller. Compliments d'aux bregay, sur l'air : En passant par un échalier, etc.,* tous titres qui nous menaient à la piste de chansons déjà anciennes et populaires alors qu'avaient paru ces recueils. — Les airs des noëls n'étaient pas par eux-mêmes difficiles à retrouver. Chaque année, pendant l'Avent et surtout le soir de Noël, le soir de *Nau* comme on dit, alors qu'en Saintonge et en Angoumois on bénit le *mouchon*, et qu'en Poitou on bénit la *cosse* (la bûche dont les morceaux doivent écarter de la maison l'orage et les malheurs), les bonnes femmes se rassemblent et en attendant l'heure de minuit, chantent à l'unisson les noëls traditionnels. Il nous fut donc facile de collectionner ces airs. Plus tard, après de longues recherches, nous pûmes enfin dépister les chansons que nous

poursuivions sans relâche sur l'indication d'un seul vers, et alors nous les entendîmes chanter sur ces airs mêmes que nous avions recueillis à la veillée de Noël; voilà, je pense, un fait qui prouvera mieux mon dire que tous les arguments possibles.

VII.

C'est l'air qui fait la chanson, dit un vieux proverbe. Il a raison. L'air, mieux que le mot, nous fait sentir cette chose vague que nous nommons le caractère d'une chanson. Il nous révèle le nom du pays où elle est éclose : le caractère de la musique nationale traduit le fond même de l'âme d'un peuple, a dit justement M. Ampère. C'est l'air enfin qui nous divulgue son âge, car si les anciennes formes musicales sont maintenant tombées en oubli, on les rencontre cependant assez intactes dans le fond des campagnes (1). Le plain-chant y domine dans les complaintes et les élégies amoureuses; quant aux ritournelles vives, gaillardes, elles ont toujours l'allure sautillante d'une danse connue quelque part, à une certaine époque et pour laquelle elles avaient été composées. Ne voit-on pas encore chaque jour, lors même qu'ils aient violon, vielle ou musette, nos paysans chanter, en dansant, le refrain qui les conduit. Il n'est pas de danse, *bal, branle, bourrée*, *ronde* ou *gavotte* sur laquelle ils ne brodent de paroles. Et la coutume en est si vivace que l'on voit même le *menuet congo*, cette danse de mode qui a couru nos campagnes sans pouvoir s'y naturaliser, danse de pose, lente, sans entrain, se plier au vieil usage qui l'a reçu d'un éclat de rire.

(1) Mémoire sur quelques airs nationaux qui sont dans la tonalité grégorienne, par D. BEAULIEU, *Niort*, in-8°, sans date.

Pour danser le menuet congo
Il faut être quatre,
Il faut être quatre,
Pour danser le menuet congo
Il faut être quatre
F..... sots.

L'air est à la chanson ce qu'est l'aile au ramier, la voix au rossignol; il l'emporte à travers l'espace, et par son enjouement ou sa mélancolie, nous divulgue la contrée d'où elle a pris son essor. Aussi n'aurais-je pas, pour ma part, entrepris ce pénible travail si je n'avais eu, pour mener à bonne fin la partie musicale, celle la plus difficile et la plus méritoire du labeur, une personne initiée de bonne heure aux difficultés de l'art populaire et qui, seule, pouvait s'intéresser à mon but à ce point de lui consacrer sa science et son temps. Que ma femme reçoive donc ici l'honneur qui lui revient.

VIII.

La vieille chanson, la chanson que chantaient nos pères s'en va et meurt étouffée sous l'amas de romances et de gaudrioles que nous envoient les villes. Encore quelque temps et elle aura complètement disparu.

Le paysan qui porte l'habit du bourgeois en endosse aussi les idées. Au lieu de continuer les poésies naïves de ses ancêtres, il ne commet que des élucubrations insensées, entassant l'un sur l'autre, au hasard, des mots qui lui plaisent sans doute, mais hélas! qu'il comprend à peine. Je n'en veux pour exemple de cette voie de progrès où se lancent depuis ces dernières années nos poètes campagnards, ignorants et vaniteux pour la plupart, que cette *chanson nouvelle, dédiée à une jeune fille*,

composée par un paysan de l'Angoumois réputé de bon sens et de bel esprit parmi ses compatriotes :

Dans l'Angoumois, un pays que j'adore,
Où nous avons de beaux établis'ments,
C'est là sans dout' qu'une beauté frivole,
Cachait ses lieux d'enchantement :

Un certain jour, ell' s'en fut à loisir,
Pour consulter son ami' tout auprès,
Elles passèr't un moment de plaisir,
Mais il fallut dormir la nuit après.

Le lendemain quand la nouvelle aurore,
Avait à pein' répandu sa clarté,
Elle est parti' sans se douter encore
Que l'on savait où elle était passée.

Mais cependant un sage du village
En la voyant voulut lui raconter,
Et aussitôt avec un grand courage
Lui lance un coup qu'elle a su éviter.

Si vous lisez cette belle aventure,
Ne blâmez pas l'auteur de ces couplets,
Mes chers amis, ce n'est point une injure,
C'est seulement que de vastes projets.

Ajoutez y le refrain :

Chantons les amours
La vie et les joies d'une jeune beauté,
Que l'on croyait une fille jolie
Hélas ! l'on s'est trompé !
Hélas ! l'on s'est trompé.

et vous aurez un échantillon complet de ces inepties qui naissent

à l'envi, dans la campagne, par ces temps d'ignorance et de gloriole.

Il est vrai que l'on rencontre parfois des gens qui ont échappé à cette maladie de phraséologie stupide qui envahit le pays, mais ils ne composent que des chansons tellement locales, touchant M. le maire, le voisin, la mairesse ou la voisine, que l'intérêt en dehors du cancan de village, est absolument nul. D'autres célébreront la grandeur de l'Empire ou les attraits du métier militaire. Ceux-là sont, croyez-le, médaillés de Sainte-Hélène, à moins qu'ils n'aient fait deux congés à l'armée. Tel est Durand, propriétaire à Anville, en Saintonge, qui ne sachant ni lire, ni écrire, couve lentement, dans le foin, les chansons qu'il invente à la plus grande gloire de la France, et les couve jusqu'à les savoir par cœur à force de se les être répétées et répétées de nouveau. D'airs, il ne s'en compose plus que je sache; les chanteurs des rues en intronisent chaque jour qui suffisent aux besoins musicaux actuels, ainsi que les poésies de leurs cahiers à deux sous, édités soit à Niort, à Saintes, la Rochelle ou Angoulême, suffisent aux besoins littéraires. Cependant, ne le cachons pas, parmi ces coureurs de foires sillonnant nos quatre provinces, il en est qui auraient pu porter aide à la muse populaire expirante, s'ils ne s'étaient laissés aller au travail facile de rhabiller nos vieux refrains, travail qu'ils accomplissent du reste malheureusement, car ce qui était jadis enjoué, ou gaulois, mais toujours naïf, se change en grossièretés court-vêtues dans un argot cynique.

IX.

Il y a, pour caractériser le mode du chant, des expressions communes à nos provinces : le *terlandage,* le *pibolage* et le *breloquage.*

Le *Huchage* et les *houpées*, mots répandus aussi, en sont comme l'introduction, et à ce compte ils doivent être définis ici.

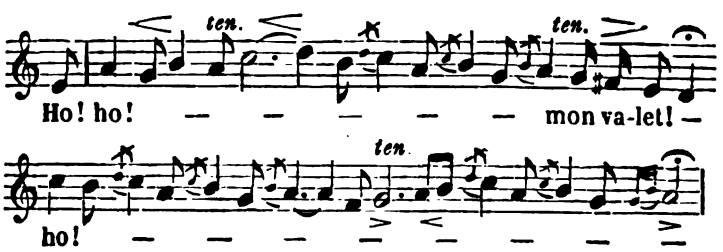
Le *Huchage*, ainsi que son nom l'indique, n'est qu'une suite de sons de tête, sans cadence, employée par les bergers pour exciter le chien auquel est confiée la garde des bestiaux. Le refrain de la chanson suivante est un huchage.

Quand la bergère s'en va-t-aux champs	
Sa quenouillett' s'en va filant.	
A trouille,	*Elle tourne.*
A mouille,	*Elle mouille.*
A file,	*Elle file.*
A coud,	*Elle coud.*
A va,	*Elle va.*
A vè,	*Elle vient.*
All' appelle son chè :	*Elle appelle son chien.*
Tè! tapinia! tâ!	*Tiens, taupin, tiens.*
Tè! tè! tè! tapinia!	*Tiens! tiens! tiens! taupin!*
Ta!	*Tiens!*
Dau pâ!	*Du pain!*

Le huchage sert aussi à rappeler les bestiaux qui s'écartent ou à les rassembler au moment du retour à l'étable. Dans les grands pacages communaux où un nombreux bétail paît sous l'œil d'un seul berger, c'est la *corne* qui remplace le huchage et qui en imite les sons.

Les *houpées, ioupées, haupements, iaupements,* sont ces cris de joie précipités, cascadants, qui résonnent dans les rangs des noceurs au sortir de la messe et de la mairie. C'est cet éclat de rire strident et prolongé qui roule en notes aiguës à chaque coup de pistolet par lequel voisins et amis saluent le passage du cortége devant le seuil de leur porte. Pas plus que le huchage, les houpées ne sont traduisibles en musique, ce sont des éclairs de gaieté insaisissables comme les cris et le rire.

Il n'en est pas de même du *terlandage*. On dit aussi *terlassage*, *terlatage* (1). Il est vraiment un chant, mélopée lente comme l'allure des bœufs dont il guide les pas et soutient l'ardeur au labourage, quand la charrue grince, s'émousse sur le sol pierreux, ou mord et s'enfonce dans les terres molles, alourdies par les pluies de l'automne. Le terlandage est spécialement populaire en Poitou, dans le Bocage, dans la Gâtine; et à la venue de l'hiver, alors que les laboureurs sont aux champs, il n'est pas une de ces grandes haies vives qui jettent tant de pittoresque à ces pays, derrière laquelle ne retentisse, de l'aube à la nuit tombante, une voix large et sonore, roulant en longues modulations rompues çà et là par un *huchage* s'adressant au bœuf qui fatigue et faiblit.



Le pibolage, lui, consiste dans les ornements et les agréments pétillants de gaieté dont tout bon chanteur villageois pare et termine sa chanson; ce n'est pas autre chose que des *fioritures* champêtres, qu'il improvise à pleine voix, sur la dernière note

(1) Alexis Monteil exprime la même chose par le verbe *arauder*. — *Il arauda ses bœufs*. — Histoire des Français des divers états, XVIIIe siècle, décade 28. — En Gâtine le mot est *rauder*.

César en formant une légion de Gaulois qu'il nomma *Alauda* a-t-il voulu peindre la gaîté des hommes qui la composaient? On dit encore dans nos campagnes *arauder* pour chanter, être gai comme une alouette. *Il araude tout le jour* est un dicton populaire pour : Il chante tout le jour. (*Vocabulo quoque alauda enim appellabatur*. — Vie de César, Suétone.)

de l'air qu'il vient de chanter. Ainsi que le terlandage, le pibolage est particulier à chaque paysan, et plus d'un bon piboleur et bon trelandeur, ne pourra vous répéter celui qu'à l'instant il vous aura fait entendre, tant ces chants sont bien le fait de l'improvisation et du caprice. — Ne semble-t-il pas que le mot *terlandage* porte avec lui sa signification : *à travers champs;* quant à *pibolage,* il découle directement de pibole, musette, flûte champêtre, dont il imite les vifs et pétulants accents.

X.

Encore un mot avant de fermer cette introduction. Nous avons dit que nous repoussions de notre collection les chansons composées par des lettrés de province qu'on pourra facilement se procurer dans les bibliothèques. Agir autrement serait nous embarrasser dans un travail de compilation, que quiconque peut mener à bonne fin sans trop d'embarras ni de difficultés. Par la même raison, nous laissons de côté les Noëls; on les retrouvera tels qu'ils se chantent encore, dans la grande bible des Noëls, imprimée à *Orléans*, *Poitiers* et à *Nantes;* dans le *Recueil des plus beaux Noëls, Poitiers,* 1668; dans les *Noëls nouveaux dans tous les styles,* de F. Gusteau, *Fontenay*, chez *Chambonneau*, 1776, réédités en 1862 à Niort, chez *Mme Clouzot et fils;* dans les *Poésies patoises* par l'abbé Gusteau, etc... dans les *Grands Noëls nouveaux,* composés sur plusieurs chansons, tant vieilles que nouvelles, en François, en Poitevin et en Écossois, *Paris*, in-8° goth. et dans les *Noëls de* Lucas Lemoigne, curé de Saint-Georges du Puy Lagarde en Poitou, réédités en 1860, chez *Lahure*, d'après un in-8° goth. imprimé à *Paris* en 1520. Nous rejetons encore les couplets de circonstance, composés dans les villes, soit dans les banquets

soit dans les cercles, couplets critiques de l'élection d'un maire, de la proclamation d'un député ou d'autres évènements du même genre. C'est une étude à part, étude intéressante, surtout au point de vue historique, mais qui n'a rien de commun avec l'art populaire.

Notre collection se bornera donc aux refrains conçus et chantés par le peuple, et comme ces refrains embrassent en même temps les premiers bégaiements de l'enfance et les joies et les douleurs de l'âge mûr, nous traiterons successivement et particulièrement DES BERCEUSES, DES JEUX DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE, DES AMOURS, DU MARIAGE, DES COMPLAINTES, DES LÉGENDES, et de ces mille et une chansons diverses satyriques, qui ont un mot pour chaque état de la vie.

BIBLIOGRAPHIE

DES

RECUEILS DE CHANTS POPULAIRES.

Chants populaires de la Grèce moderne, recueillis et publiés par C. FAURIEL. *Paris, F. Didot,* 1825, 2 vol.

Chants populaires des Serviens, traduction Mme ÉLISE VOIART. *Paris,* 1834.

Ballades et chants populaires de l'Allemagne, traduction SEB. ALBIN. *Paris, Gosselin,* 1841.

Chants populaires du nord, Islande, Danemark, Suède, Norvège, Feroë, Finlande. Traduction X. MARMIER. *Paris, Charpentier*, 1842.

Chansons et airs populaires du Béarn, recueillis par F. RIVARÈS. *Pau,* 1844.

Romancero espagnol, ou recueil des chants populaires de l'Espagne, traduit par M. DAMAS HINARD. *Paris, Charpentier,* 1844, 2 vol.

Barzas-Breiz, Chants populaires de la Bretagne, recueillis et publiés par TH. HERSART DE LA VILLEMARQUÉ. *Paris, A. Franck,* 1846 (14me édition).

Usages et chansons populaires de l'ancien Bazadais, par LAMARQUE, de Plaisance. *Bordeaux,* 1849.

Instructions touchant les poésies populaires de la France par J. J. AMPÈRE. *Bulletin du comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France, Année* 1853, *N° 4.*

Poésies populaires de la Lorraine. *Nancy,* 1855.

Chants populaires des Flamands de France; recueillis et publiés avec les mélodies originales, par M. DE COUSSEMAKER. *Gand,* 1855.

Six chansons populaires de l'Angoumois, recueillies et annotées par EUSÈBE CASTAIGNE. *Angoulême,* 1856.

Étude sur la poésie populaire en Normandie, et spécialement dans l'Avranchin, par EUGÈNE de BEAUREPAIRE. *Avranches,* 1856.

Lettres à M. le rédacteur du *droit commun*, sur quelques poésies populaires du Berry, par CH. RIBAULT DE LAUGARDIÈRE. *Bourges,* 1856.

Étude sur les chants populaires de la Bretagne et du Poitou, recueillis et annotés par A. GUÉRAUD, par M. E. GAUTHIER. *Nantes,* 1859. *Le beau travail de M. Armand Guéraud, couronné en* 1858 *par la société académique de Nantes, allait enfin paraître, quand la mort est venue surprendre le jeune et savant auteur. Selon ses dernières volontés, le manuscrit a dû être déposé à la bibliothèque de Nantes.*

Chansons populaires des provinces de France, par CHAMPFLEURY et WECKERLIN. *Paris, Lécrivain et Toubon,* 1860.

Chants populaires de la Provence, recueillis et annotés par DAMASE ARBAUD. *Aix, Makaire, imprimeur,* 1862.

Chants populaires de l'Italie, étude, J.-B. RATHERY. *Revue des deux mondes,* 15 *mars* 1862. Égeria, racolta di poesie

italiane popolari, par MUELLER et WOLF; *Leipzig.* — Canti popolari Toscani, Corsi, Illirici, Greci, par TOMAZO; *Venezia.* — Canti popolari inediti Umbri, Piceni, Piemontezi, Latini, par MARCOALDI; *Genova.*— Canti popolari Siciliani, par VIGO; *Catania.* — Canti popolari Toscani, par TIGRI; *Firenze.* — Canzoni popolari del Piemonte, par C. NIGRA.

Noëls et chants populaires de la Franche-Comté, par MAX BUCHON; *Salins*, 1863.

Le dialecte et les chants populaires de la Sardaigne, par AUGUSTE BOUILLIER. *Paris, Dentu,* 1864.

Romancero de Champagne, par PROSPER TARBÉ. *Reims*, 1863-64, 5 vol.

RONDES, BALS,

BRANLES, BOURRÉES.

NOTICE.

—

L'enfant vient de naître. Ses yeux sont à peine entr'ouverts à la lumière et à la vie, et déjà la chanson s'est posée sur son berceau. Des lèvres souriantes, penchées vers lui, murmurent entre deux baisers des refrains caressants. La mère n'a eu qu'à donner libre essor à son cœur et aussitôt *la berceuse*, parfum de son amour, s'est envolée douce, pénétrante, consolante, prête à calmer les cris et les premières souffrances

Du petiot, le plus beau de la terre.

Dans cette première phase, son éclosion, la chanson a déjà revêtu ses ailes, elle est avide de les essayer et la voilà qui s'envole rapide dans le monde des rêves, des désirs, des espérances vagues :

Tu seras roi, tu seras capitaine,

dit-elle à l'ange qu'elle berce,

Tu seras roi, tu seras capitaine,
Portant l'habit doré
Et l'épée au côté,
Et parfait en beauté
Tu s'ras aimé des belles
Qui port' la dentelle
Dans les salons cirés.
Et devers tes vingt ans,
Marié-z'-à la demoiselle,
La fill' du président.

Dames ou paysannes, les mères sont partout les mêmes.

Longtemps *la berceuse* plane ainsi dans les nuages; mais pendant ce temps le sourire, cette lueur radieuse de l'intelligence, le sourire s'est abattu, en jouant, sur la bouche de l'enfant et aussitôt la chanson de redescendre, de prendre une allure enfantine et d'égayer de son babil celui qu'elle doit tour à tour instruire, endormir et amuser. Que d'adresse! que de ruse! Comme elle sait le charmer et clore ses paupières! et comme elle l'intéresse, comme elle sait ce qui a frappé sa jeune imagination ; c'est de la petite poule qu'il a vu trotter hier dans la cour, qu'elle lui parle :

La petit' poul' blanche
Qui pond dans la grange,
A pondu un p'tit coco
Pour l'enfant qui fait dodo.

ou du chat de la voisine :

Le chat à Jeannette
Est une joli' bête;
Quand i' veut se faire beau,
I' se liche le museau,
Avéque sa salive
Ile fait la lessive.

ou bien encore des *grands* frères qui ne sont pas des derniers à le faire rire ou crier :

Là bas, là bas,
Frère Colas,
Y a-t-un loup gris,
Frère Louis;
Courons-y donc,
Frère Simon;
Ach'ter d' la laine,
Frère Étienne,
P'r faire un bonnet
A frèr' Jacquet.

A bout de ressources, elle alignera les idées les plus décousues, et chantera :

Don! dan!
La grand' cloche de Marans!
Qui la sonne?
La baronne.
Qui l'a dit?
La p'tit' souris.
Où est-elle?
Dans la chapelle.
Que fait-elle?
De la chandelle.
Pour éclairer
Qui?
Monsieur l' curé.

Et enfin après avoir épuisé tout, elle appellera à son secours cette bonne vieille femme, la dormette, qui verse à la nuit tombante, le sable et le sommeil dans les yeux des enfants.

Passez la dormette, (*l'endormette*)
Passez par cheux nous
Endormir gars, fillettes,
La nuit et le jou'.

Ne trouvez-vous pas dans ces refrains naïfs, un je ne sais quoi plein de calme, de fraîcheur et d'innocence qui fait malgré soi songer à ces bienheureux jours des premières années.

Mais l'enfant trotte et babille à son tour. Il se mêle à ses petits camarades, il joue avec eux, il chante aussi et il invente. Il a des couplets pour tous ses jeux, et s'il commence d'abord par dire des choses qu'il ne comprend pas lui-même et qui ne sont musicalement que des monotonies, dans l'acception propre du mot :

En pole
Digole
Casin, casole,
Mes pieds boudol'.
José, Simon,
Carquin, lidoux,
Laurent,
Pirant, va-t-en.

Un i, un o,
De pique de peau,
De zinzabar,
De carabar,
Potet ciré,
Vinaigrier,
Ta mèr' t'appelle
Et toi, va-t-en.

Un i, un l,
Ma tante Michel'
Ne passez pas dans mon jardin,
Ne cueillez pas mon romarin,
Un i, un ou,
Des rav' et des choux,
Des raisins doux,
O gué !

La caille bottin'
Lui casse l'échine,
Trognon de chou,
Lui romp' le cou.

Un, deux, trois,
Mes noix,
Fait', fait', colleret'
Fait', fait', collerette,
Jusqu'à vingt-trois.

Pique à cocotte,
Margotte,
Connais-tu Suzanne,
La fille à grand Pierre?
Son père l'emm'na-t-à Poitiers,
Lui ach'ta de beaux rubans,
De belles dentelles,
L'habilla tout comme un' demoi-
Dans cet attirail, [selle,
La mena-t-au couvent,
Chez des sœurs;
Je n'sais comment a' s'app'lant.

Petit' fille de Paris,
Prête-moi tes souliers gris,
Pour aller en Paradis.
Nous irons in à in,
Au chemin des Saints;
Deux à deux,
Dans l' chemin des Cieux;
Trois à trois,
Dans l' chemin de l'oie;
Quate à quate,
Dans l' chemin d'Saint-Jacques;
Cin à cin,
Dans l' chemin d' Saint-Mémin;
Si à si,
Dans l' chemin d' Saint-Louis;
Sept à sept,
Dans l' chemin de Mistoflet.
Mistoflet ira-t-après,
Son gros livre sur sa tête,
Petit pain d'or,
Laisse-moi pain d'or,
Petit pain d'or,
Laisse-moi dehors.

il en arrivera cependant à la longue à condenser sa poésie, à lui donner une forme, un semblant d'idée :

Petits ciseaux
D'or et d'argent,
Ta mèr' t'appelle
Au bout du champ,
Pour te donner du lait caillé
Que les souris ont barboté,
Que les p'tits chiens ont barboté
Deux heur' de temps,
Va-t-en !

Un loup passait par un désert,
La queu' levé',
Le c.. ouvert,
Il fit un pet,
Il est pour toi.

Une poule sur un mur,
Qui pigoce du pain dur,
Pigoci,
Pigoça,
P'tit enfant, ôt' toi de là.

VAR.:

Lèv' la queue et pis t'en va.

J'ai vu la caille,
Dedans la paille,
Qui s'plotonnait,
La perdrix
Dans la prairie
Qui se mottait.

Mouille, mouille, Paradis,
Tout le monde est à l'abri,
N'y a que mon p'tit frère,
Qu'est sous la gouttière,
A ramasser des p'tits poissons,
Pour sa collation;
La gouttière a défoncé,
Mon p'tit frère s'en est allé
Tout mouillé.

L'idée s'épanouit enfin :

En rentrant dans la petite chambre verte,
J'ai trouvé minette
Qui avait ma houlette;
Je lui ai dit : « minette,
« Rends-moi ma houlette ? »
— « Je te rendrai pas ta houlette,
« Avant d'avoir du lait. »
— J' m'en vais à ma vache,
« Vach' donne-moi du lait ? »
— « Je te donnerai pas du lait,
« Avant que tu m'aies donné de l'herbe. »
— Je m'en vais à ma faux :
« Faux, donne-moi de l'herbe ? »
— « Je te donnerai pas de l'herbe,
« Avant que tu m'aies donné du lard. »
— J' m'en vais à mon cochon :
« Cochon donne-moi du lard ? »
— « Je te donnerai pas du lard,
« Avant que tu m'aies donné des glands. »
— Je m'en vais au chêne :
« Chên' donne-moi des glands ? »
— « Je ne te donnerai pas de glands
« Que tu m'aies donné du vent. »
— Je m'en vais au temps :
« Temps donne-moi du vent ? »
Le temps a tant venté,
A tant venté mon chêne,
Le chên' m'a-t-englandé,

J'ai englandé mon cochon,
Mon cochon m'a-t-enlardé,
J'ai enlardé ma faux,
Ma faux m'a-t-enherbé,
J'ai-t-enherbé ma vache,
Ma vach' m'a-t-allaité,
J'ai allaité minette,
A m'a rendu ma houlette.

Bientôt, après ces tâtonnements indécis, il se sent assez fort pour assimiler ses chants à ses jeux, et tour à tour, il invente le jeu si gai de l'omelette.

Allons voir si l'omelette est faite,
Vire l'omelette.
Si nous avions des œufs, du lard,
Nous ferions l'omelette,
Et tourne et vire l'omelette au lard,
Et tourne et vire l'omelette.

Et mille autres encore comme celui des oranges :

Oh ! les bell' oranges,
Des roug' et des blanches,
Celeri, celera,
Mad'moiselle,
Tournez-vous là.

Celui du jardin :

Je suis dans ton parterre,
Margot,
Après planter des laitues.

Celui de l'échallette. (1)

Mont', mont' l'échallette,
J'peux pas monter,

Mont', mont', l'échallette,
J'peux pas monter,

(1) Jeu mentionné par Rabelais.

Qu'est-c'qu'il y a là ?
« Un trésor. »
Qui l'a mis ?
« Jean d' Paris. »
Qui l'ôt'ra ?
« Jean d' Jarnac....»
La bataille, la bataille !

De Catherine :

Catherin', Catherin', dors-tu?
Non, mes p'tits enfants m' réveillent.
Combien en as-tu?
J'en ai cinq.
Donn' m'en un.... au loup ! au loup!....

Du furet :

Il est passé par ici,
Le furet du bois, mesdames,
Il est passé par ici,
Le furet du bois-joli.

et crée enfin la ronde, la ronde à laquelle il prêtera successivement les gaietés et les bouderies qui l'animent.

La ronde, répandue partout, mais spéciale à nos provinces de l'Ouest où elle est nationale sous le nom de *Branle de Poitou;* la ronde, à cause de sa mesure facile, est de toutes les danses celle qui se plie le mieux à la chanson. Son mouvement complaisant s'adapte aisément aux gaietés du jeune âge dont il a la légèreté, l'insouciance, et aussi cette allure prestement gouailleuse qui est le fonds même de notre esprit gaulois. Rien ne l'entrave, ni rime, ni césure. Il suffit que les mains se joignent, s'enchaînent en cercle et qu'ensuite le jeune essaim tourbillonne pour qu'aussitôt retentissent, en cadence, des couplets prompts à faire pétiller le rire des danseurs.

Elle débute d'abord par des choses impossibles, sans queue ni tête :

Il était un p'tit bonhomme qui plantait des choux;
Il les plantait comm' ça.

Planter des choux *comm' ça*, c'est les planter, vous entendez

bien, d'une façon peu usitée dans le jardinage, en un mot de la façon dont on *pile le poivre* aux jeux innocents. Elle racontera ensuite des histoires grotesques : celle du jau Martin qui a pris sa volée et a fait son *apouée* sur une pochée de grain; par là passe une vieille femme qui court après, l'attrape, le saigne sans merci et en fait un ragoût en l'honneur duquel elle convie ses voisines. M. le curé arrive aussi, y trempe son pain, il trouve la sauce bonne et y revient de plus belle, et il y revient tant que dans sa gloutonnerie il s'en lèche les doigts et s'en mange le poing.

Qu'en auront dit les filles
A la messe au matin?
La perlintintaine ! la perlintintin !

Une autre fois viendra l'aventure plaisante de l'âne et du loup, où l'âne après s'être moqué à différentes reprises de compère le loup qui a si bonne envie de le croquer à belles dents, trouve encore moyen de lui faire appliquer une grosse volée de bois vert; ou celle de l'*âne mort*, de l'*âne malade*, des contes à pouffer de rire qui dérideraient les fronts les plus graves. S'il se rencontre par ci par là quelque grossièreté, ou quelque mot trop salé, ne vous en effrayez pas; la bouche des enfants est pure et leur esprit est sans malice.

Après ces récits burlesques jailliront à leur tour les jolies rondes imitatives où les enfants répètent en chœur les bruits, les sons, les gestes et les poses qu'ils surprennent autour d'eux.

Ma mère m'envoie-t-au marché
C'est pour des emplett' acheter.
Mes sabots font digue, don, daine !
Mon coq fait coquerico !
Mon tambour fait bour, bour, bour !
Ma flut' fait tur lu tu tu! Etc.

Qui ne connait la ronde Limousine

Bonhomme, bonhomme, sabé vous touzga (*bis*)
De la tambourina,
De la flutetta, Etc.

Et la ronde de l'avoine (1) :

Quand mon père semait son avoine!
Faisait comm' ci, faisait comm' ça!

Et celle encore plus amusante de la vieille:

J'ai demandé à la vieille :
Quelle robe elle voulait. . . . . .

Puis l'âge aidant, l'observation se mettra de la partie; on critiquera, l'ironie aiguisera ses pointes prête à harceler les travers qui se sont décelés à la longue. Gare aux peureux! aux paresseux!

Les gens qui sont jeunes, jeunes,
Pourquoi dorment-i'?

Gare aux jaloux!

Je voudrais les jaloux crevés,
Et vous, mesieu, si vous l'étiez.

Gare aux vieux maris :

Fillettes, ô fillettes
Remarquez bien cela,
Ne prenez pas d'vieux hommes;
D'amour ils n'auront pas.

Hou! hou! hou!
Ça ne va guère!
Ha! ha! ha!
Ça ne va pas.

(1) Nos lecteurs, en évoquant leurs souvenirs, trouveront qu'un grand nombre de rondes et chansons populaires à nos contrées, manquent à ce recueil; nous leur répondrons une fois pour toutes, que nous écartons de notre collection les refrains déjà publiés, à moins que nous n'ayons à offrir une variante intéressante.

Et gare surtout aux couvents, (au siècle dernier le plus grand effroi des fillettes) :

Point de couvent,
Je ne veux, ma mère,
C'est un amant
Qu'il m'y faut vraiment.

Ah ! n'allez jà les filles,
Plantons le romarin !
Pourrir derrièr' les grilles !
Plantons le romarin,
Ma mie,
Au milieu du jardin.

Gare aux couvents, dis-je, à moins que, suivant l'avis général,

On y mette les fillettes....
Et les gars de dix-huit ans.

Car s'il en arrivait autrement, le galant, beau capitaine, viendrait promptement avec son régiment,

Pour enfoncer les portes, les portes du couvent.

Dans ces couplets, se déroule vivante, l'histoire du jeune âge, joliment enluminée et encadrée dans des refrains que je voudrais tous pouvoir citer tant ils ont de verve, d'entrain, d'insouciance et souvent de poésie.

Vous qui menez la ronde
Menez-la rondement :
Son cotillon en branle, en branle,
Son cotillon en branle au vent.

Foule, foule, foulons l'herbe
L'herbe foulé' reviendra.
Brunette, allons gai, gai, gai,
Brunette, allons gai, gaîment.

Cela n'est-il pas vif et pétulant comme la ronde elle-même, et que dire du charme de ceux-ci :

Sans mentir j'aimerais mieux
Un jeune fou qu'un vieux sage,
Sans mentir j'aimerais mieux
Un jeune mari qu'un vieux.

Gai ! gai ! l'aurai-je ma mie,
Non ! non ! l'aurai-je pas.
Donn' ton cœur bergère,
Donn' ton cœur joli.

qui exhalent déjà le parfum de ces cœurs qui s'entr'ouvrent à l'adolescence et à l'amour, car seize ans ont sonné, et :

Une fille de seize ans
Est bonne à mettre en ménage.

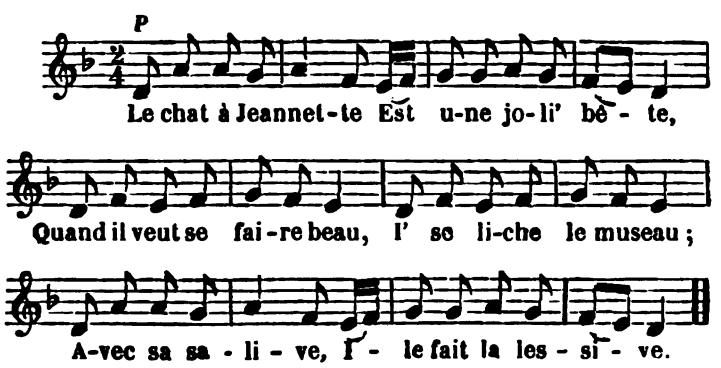
Dans mon cœur n'y a point d'amour,
Mais il y en aura quelque jour.

Et ce jour-là adieu l'insouciance! la passion va tourmenter ces cœurs, l'élégie va soupirer dans ces jeunes poitrines.

CHANSONS.

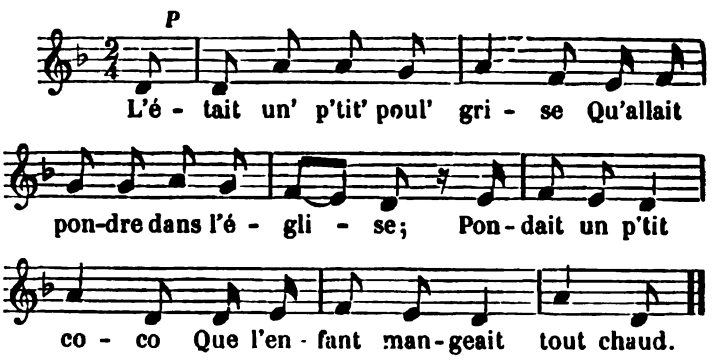
—

LE CHAT A JEANNETTE (Berceuse).



(*Poitou, Aunis, Saintonge, Angoumois*).

LA P'TIT' POUL' GRISE.



II.

L'était un' p'tit' poul' blanche (1)
Qu'allait pondre dans la grange;
Pondait un p'tit coco
Que l'enfant mangeait tout chaud. *

III.

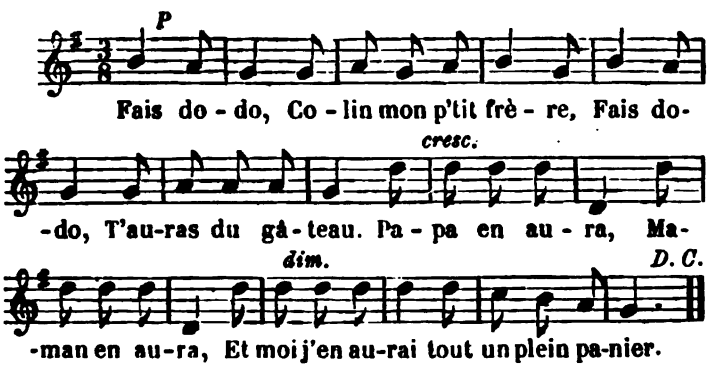
L'était un' p'tit' poul' jaune
Qui allait pondre sous la geôle;
Pondait un p'tit coco
Que l'enfant mangeait tout chaud.

* VAR.: Pour l'enfant qui fait dodo.

(*Poitou, Aunis, Angoumois, Saintonge*).

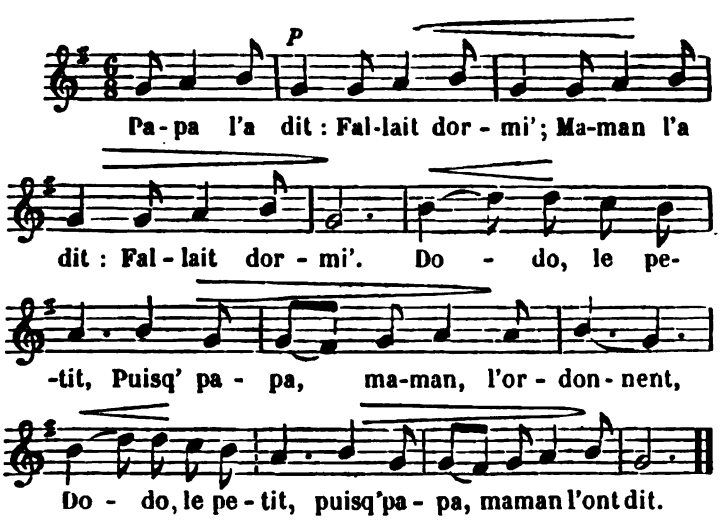
(1) On peut varier à l'infini la couleur des poules.

FAIS DODO.



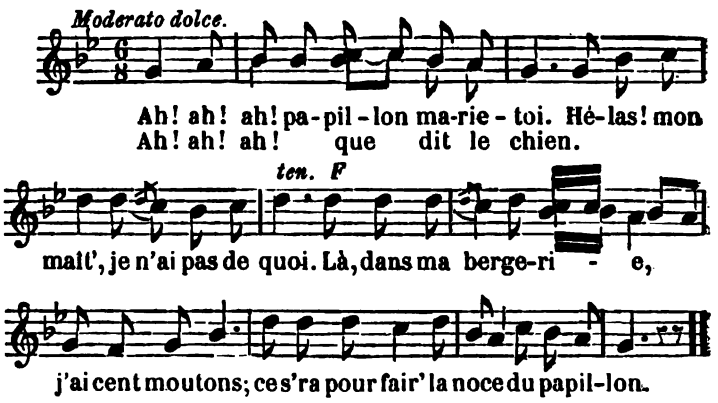
(*Poitou, Aunis, Angoumois, Saintonge*).

PAPA L'A DIT.



(*Poitou, Aunis, Angoumois, Saintonge.*)

LES NOCES DU PAPILLON (Berceuse).



II.

Ah! ah! ah! que dit le chien?
Je suis fidèle et je cours bien,
J'irai chercher le lièvre dedans ces champs,
Ça s'ra pour fair' la noce du papillon.

III.

Ah! ah! ah! que dit le renard?
Je suis petit, je suis gaillard,
J'irai chercher les poules dans les buissons,
Ça s'ra pour fair' la noce du papillon.

IV.

Ah! ah! ah! que dit le moineau?
Je suis petit et je suis beau,
Je m'en irai dans la plaine chercher le froment,
Ça s'ra pour fair' la noce du papillon.

V.

Ah! ah! ah! que dit le goret?
Je suis bien gros, je suis mal fait,

J'en donnerai les rilles et les jambons,
Ça s'ra pour fair' la noce du papillon.

VI.

Ah! ah! ah! que dit le lapin?
Je suis petit et je suis fin,
Je trierai la salade à ma façon,
Ça s'ra pour fair' la noce du papillon.

VII.

Ah! ah! ah! que dit la perdrix?
Je suis petite et je suis jolie,
Je coiff'rai la mariée à ma façon,
Ça s'ra pour fair' la noce du papillon.

VIII.

Ah! ah! ah! que dit le corbin?
Je suis noir et je suis vilain,
Et j'irai à la cave tirer le vin blanc,
Ça s'ra pour fair' la noce du papillon.

IX.

Ah! ah! ah! que dit le héron?
J'ai les ale' et le cou long,
J'irai à la rivière pêcher le poisson,
Ça s'ra pour fair' la noce du papillon.

X.

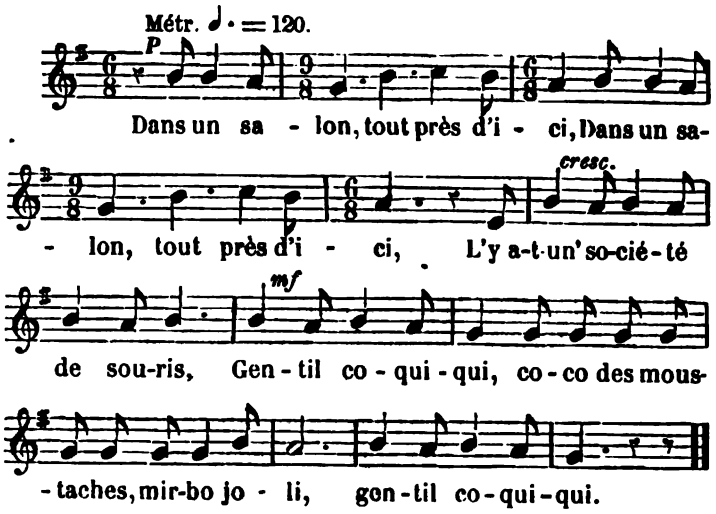
Ah! ah! ah! que dit le chat?
Que fais-je ici, que fais-je là,
A brûler ma bell' robe dans les tisons?
Ça s'ra pour faire la noce du papillon.

(*Angoumois, Poitou*).

Voyez la jolie chanson provençale : *Lou mariage doou parpalhou.* — Chants populaires de la Provence, DAMASE ARBAUD.

Le tinson et l'aloveto — Essai sur la musique ancienne et moderne. tome II page 441, à Paris de l'imp. de *Ph. de Pierres*, MDCCLXXX.

LE BAL DES SOURIS.



II.

L'y a-t-une société de souris,
Qui vont au bal toute la nuit,
Gentil coquiqui, etc.

III.

Qui vont au bal toute la nuit,
Au bal et à la comédi' ;
Gentil coquiqui, etc.

IV.

Au bal et à la comédi' ;
Le chat sauta sur les souris,
Gentil coquiqui, etc.

V.

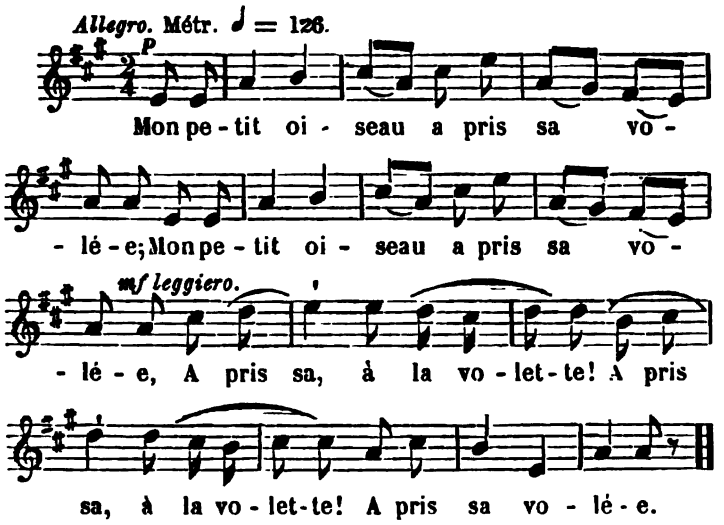
Le chat sauta sur les souris,
Il les croqua toute la nuit,
Gentil coquiqui, etc.

VI.

Il les croqua toute la nuit, (*bis*)
Le lendemain tout fut fini.
Gentil coquiqui,
Coco des moustaches, mirbo joli,
Gentil coquiqui.

(*Bas-Poitou*).

MON PETIT OISEAU.



II.

Il s'est appuyé } *bis*
Sur un oranger,
Sur un o, } *bis*
A la volette!
Sur un oranger.

III.

La branche a cassé, } *bis*
L'oiseau-t-a tombé,
L'oiseau-t-a, } *bis*
A la volette!
L'oiseau-t-a tombé.

IV.

— « Mon petit oiseau, } *bis*
« Où t'es-tu blessé
« Où t'es-tu, } *bis*
« A la volette!
« Où t'es-tu blessé?

V.

— « Je m'suis cassé l'ail', } *bis*
« Et torsu le pied,
« Et torsu, } *bis*
« A la volette!
« Et torsu le pied,

VI.

— « Mon petit oiseau
« Veux-tu te soigner, } *bis*
« Veux-tu te,
« A la volette ! } *bis*
« Veux-tu te soigner?

VII.

— « Je veux me soigner
« Et me marier, } *bis*
« Et me ma,
« A la volette ! } *bis*
« Et me marier.

VIII.

« Et.... (*on désigne une jeune fille.*)
« S'ra ma bien-aimée, } *bis*
« S'ra ma bien,
« A la volette ! } *bis*
« S'ra ma bien-aimée.

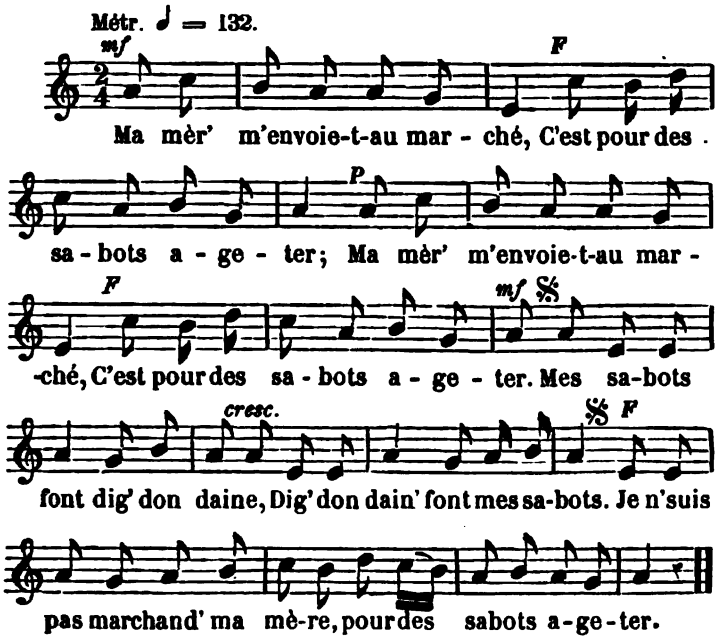
(*Angoumois*, *Aunis*).

Cette ronde n'est évidemment qu'une variante de la chanson de Guillery, si populaire en France et surtout dans le Bas-Poitou. Les enfants n'ont osé parler du brigand, ils l'ont remplacé par un oiseau. — Voir au sujet de Guillery :

Histoire véridique des grandes et exécrables voleries et subtilitez de Guillery, depuis sa naissance jusqu'à la juste punition de ses crimes, remise de nouveau en lumière par B. FILLON. *Fontenay, imp. de Robuchon*, 1848. In-8° de 48 pages.

Var. — Romancero de Champagne. P. TARBÉ, page 243, 2e partie.

MA MÈR' M'ENVOIE-T-AU MARCHÉ.



On répète les mesures contenues entre les signes, aussi souvent que l'exigent les paroles, qui augmentent à chaque couplet.

II.

Ma mèr' m'envoie-t-au marché,
C'est pour une flûte ageter; } *bis*
Ma flûte fait turlututu,
Mes sabots font dig' don daine,
Dig' don dain' font mes sabots.
Je n'suis pas marchand', ma mère,
Pour une flûte ageter.

III.

Ma mèr' m'envoie-t-au marché,
C'est pour un tambour ageter; } *bis*
Mon tambour fait bour, bour, bour,
Ma flûte fait turlututu,
Etc. . . . . .

IV.

Ma mèr' m'envoie-t-au marché,
C'est pour un violon ageter; } *bis*
Mon violon fait zin, zin, zin,
Mon tambour fait bour, bour, bour,
Etc. . . . . .

V.

Ma mèr' m'envoie-t-au marché,
C'est pour une poule ageter; } *bis*
Ma poule fait cot', cot', cot',
Mon violon fait zin, zin, zin,
Etc. . . . . .

VI.

Ma mèr' m'envoie-t-au marché,
C'est pour un beau coq ageter: } *bis*
Mon *coque* fait coquerico,
Ma poule fait cot', cot', cot',
Etc. . . . . .

VII.

Ma mèr' m'envoie-t-au marché,
C'est pour une cane ageter; } *bis*
Ma cane fait coin, coin, coin,
Mon *coque* fait coquerico,
Etc. . . . . .

VIII.

Ma mèr' m'envoie-t-au marché,
C'est pour une dinde ageter; } *bis*
Ma dinde fait giou, giou, giou,
Ma cane fait coin, coin, coin,
Etc. . . . . .

IX.

Ma mèr' m'envoie-t-au marché,
C'est pour un âne ageter; } *bis*
Mon âne fait hi han, hi han,
Ma dinde fait giou, giou, giou,
Etc. . . . . .

X.

Ma mèr' m'envoie-t-au marché,
C'est pour une fille ageter; } *bis*
Ma fille fait : lire lan laire !
Mon âne fait hi han, hi han,
Ma dinde fait giou, giou, giou,
Ma cane fait coin, coin, coin,
Mon *coque* fait coquerico,
Ma poule fait cot', cot', cot',
Mon violon fait zin', zin', zin',
Mon tambour fait bour, bour, bour,
Ma flûte fait turlututu,
Mes sabots font dig' don daine,
Dig' don dain' font mes sabots.
Je suis bien marchand', ma mère,
Pour une fille ageter (1).

(*Poitou*, *Saintonge*).

(1) Quand c'est une bachelette qui chante la *fille* devient un *mari*.

AH! TU SORTIRAS, BIQUETTE.

Ah! tu sortiras, biquette, biquette,
Ah! tu sortiras de ces choux-là.

I.

Il faut aller chercher le loup. (*bis*)
Le loup n' veut pas manger biquette,
Biquett' n' veut pas sortir des choux.
Ah! tu sortiras, biquette, biquette ;
Ah! tu sortiras de ces choux-là.

II

Il faut aller chercher le chien. (*bis*)
Le chien n'veut pas mordre le loup,
Le loup n'veut pas manger biquette,
Biquett' n' veut pas sortir des choux.
Ah! tu sortiras, biquette, biquette,
Ah! tu sortiras de ces choux-là.

III.

Il faut aller chercher l' bâton. (*bis*)
L' bâton n' veut pas battre le chien,
Le chien n' veut pas mordre le loup,
Le loup n' veut pas manger biquette,
Biquett' n' veut pas sortir des choux.
Ah! tu sortiras biquette, biquette,
Ah! tu sortiras de ces choux-là.

VI.

Il faut aller chercher l' fermier. (*bis*)
L' fermier veut bien prend' le bâton,
L' bâton veut bien battre le chien,
Le chien veut bien mordre le loup,

Le loup veut bien manger biquette,
Biquett' veut bien sortir des choux.
Ah! tu sortiras biquette, biquette;
Ah! tu sortiras de ces choux-là.

Citons encore les rondes, où les enfants singent les personnages.

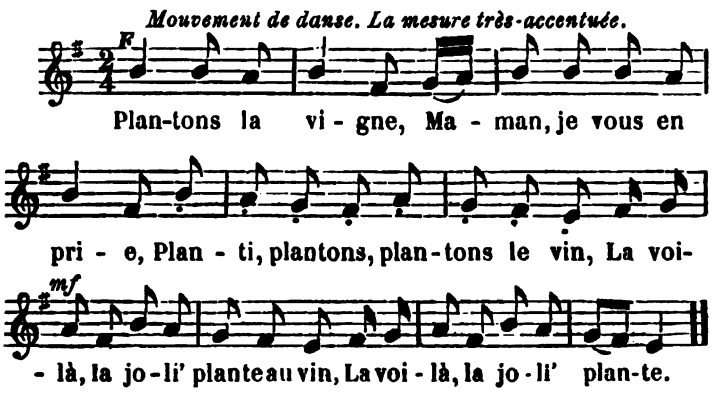
Voulez-vous savoir comment,
Messieurs les curés aiment;
Ils aiment si dévotement,
Ce sont de si dévotes gens!
Ah! comme ils aim', comme ils aim', les curés,
Les curés comme ils aiment.

Voulez-vous savoir comment,
Tous les avocats aiment;
Ils aiment si bavardement,
Ce sont de si bavardes gens!
Ah! comme ils aim', comme ils aim', les avocats,
Les avocats comme ils aiment.

Voulez-vous savoir comment,
Tous les jeunes gens aiment;
Ils aiment si aimablement,
Ce sont de si aimables gens!
Ah! comme ils aim', comme ils aim', les jeunes gens,
Les jeun' gens comme ils aiment.

PLANTONS LA VIGNE.

Mouvement de danse. La mesure très-accentuée.



II.

De plante en bine,
La voilà la joli' bine,
Bini, binons, binons le vin,
La voilà la joli' bine au vin,
La voilà la joli' bine.

III.

De bine en fleur*e*,
La voilà la joli' fleur*e*,
Fleuri, fleurons, fleurons le vin,
La voilà la joli' fleur au vin,
La voilà la joli' fleur*e*.

IV.

De fleur en graine,
La voilà la joli' graine,
Graini, grainons, grainons le vin,
La voilà la joli' graine au vin,
La voilà la joli' graine.

V.

De graine en mûr*e*,
La voilà la joli' mûr*e*,
Mûri, mûrons, mûrons le vin,
La voilà la joli' mûre au vin,
La voilà la joli' mûre.

VI.

De mûre en coupe,
La voilà la joli' coupe,
Coupi, coupons, coupons le vin,
La voilà la joli' coupe au vin,
La voilà la joli' coupe.

VII.

De coupe en basse,
La voilà la joli' basse,
Bassi, bassons, bassons le vin,
La voilà la joli' basse au vin,
La voilà la joli' basse.

VIII.

De basse en fût*e*,
La voilà la joli' fût*e*,
Fûti, fûtons, fûtons le vin,
La voilà la joli' fût*e* au vin,
La voilà la joli' fût*e*.

IX.

De fût*e* en perce,
La voilà la joli' perce,
Perci, perçons, perçons le vin,
La voilà la joli' perce au vin,
La voilà la joli' perce.

X.

De perce en goûte,
La voilà la joli' goûte,
Goûti, goûtons, goûtons le vin,
La voilà la joli' goûte au vin,
La voilà la joli' goutte.

XI.

De goûte en verre,
Le voilà le joli verre,
Verri, verrons, verrons le vin,
Le voilà le joli verre au vin,
Le voilà le joli verre.

XII.

De verre en trinque,
La voilà la joli' trinque,
Trinqui, trinquons, trinquons le vin,
La voilà la joli' trinque au vin,
La voilà la joli' trinque.

(*Saintonge, Aunis, Angoumois*).

VAR. : Chanson du vigneron champenois. — Romancero de Champagne, page 273, 2e partie.

LE PEUREUX.

Allegro. Métr. ♩ = 126.

mf

Tout en pas - sant par un p'tit bois, Tout en pas-

p

- sant par un p'tit bois, Tous les cou - cous chan-

cresc.

- taient, Tous les cou - cous chan - taient, Et dans leur

jo - li chant di-saient : Cou-cou, cou-cou, cou-cou, cou-

p

- cou, Et moi je croy-ais qu'ils di-saient : Cop' li le

p *cres* - - - - - -

cou, cop' li le cou. Et moi je m'en cour', cour',

- *cen* - - *do.* *F*

cour', Et moi je m'en cou - rais, Et à la

ronde, cour', cour', cour', A la ronde, courons tou-jours.

II.

Tout en passant près d'un moulin,
Toutes les meul' tournaient, } *bis.*
Et dans leur joli chant disaient :
Toc tic toc tac, toc tic toc tac,

Et moi je croyais qu'ell' disaient :
Cop' li tot rac, cop' li tot rac. (1)
Et moi je m'en cour, cour, cour,
Et moi je m'en courais,
Et à la ronde cour, cour, cour,
A la ronde courons toujours,

III.

Tout en passant près d'un étang,
Tous les canards chantaient, } (*bis*)
Et dans leur joli chant disaient :
Couéan couéan, couéan couéan,
Et moi je croyais qu'ils disaient :
L' cou dans l'étang, l'cou dans l'étang.
Et moi je m'en cour, cour, cour,
Et moi je m'en courais,
Et à la ronde cour, cour, cour,
A la ronde courons toujours!

IV.

Tout en passant près d'un couvent,
Toutes les nonn' chantaient, } (*bis*)
Et dans leur joli chant disaient :
Alleluia, alleluia,
Et moi je croyais qu'ell' disaient :
Arrêt' tieu gars, arrêt' tieu gars.
Et moi je m'en cour, cour, cour,
Et moi je m'en courais,
Et à la ronde cour, cour, cour,
A la ronde courons toujours!

V.

Tout en passant près d'un p'tit champ,
Tous les oiseaux chantaient, } (*bis*)

(1) Coupe lui tout ras.

Et dans leur joli chant disaient :
Tuit' tuit', tuit' tuit', tuit' tuit', tuit' tuit',
Et moi je croyais qu'ils disaient :
Enfuis te vîte, enfuis te vîte.
Et moi je m'en cour, cour, cour,
Et moi je m'en courais,
Et à la ronde cour, cour, cour,
A la ronde courons toujours!

(*Vendée*).

ON DIT QUE T'AS LA FIÈVRE, MON GARS.

Métr. ♩. = 126.

mf

On dit que t'as la fiè-vre, mon gars, On dit que t'as la fiè - vre; Baill' me ton bras qu'i te tâ - te le pouls. Ah! qu'il est ma - la-de, l'enfant! Ah! qu'il est ma - la - de. Embrass' ta mi' pour te gué-ri', Embrass' ta mi' pour te gué-ri'. Comm' ça te ra-vi-go-te, mon gars, Comm' ça te ra-vi-go - te!

F

F

(*Angoumois, Poitou, Saintonge, Aunis*).

LE ROSIER.

Grazioso. Mouvement de ronde.

A ma main droi-te y a-t-un ro - sier, A ma main droi-te y a-t-un ro-sier. Qui porte ro - se au mois, au mois, Qui por-te ro - se au mois de mai.

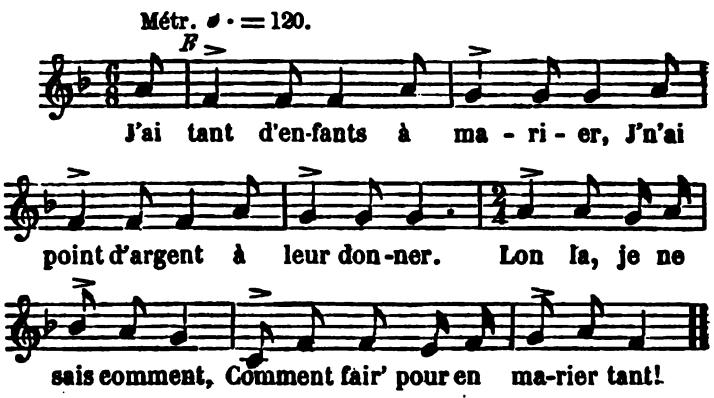
D. C.

II.

Entrez en danse,
Joli rosier. } *bis*
Sortant de danse,
Vous embrass'rez
Celui d' } la danse
Celle de }
Que vous voudrez.

(*Angoumois, Poitou, Saintonge, Aunis*).

J'AI TANT D'ENFANTS A MARIER.

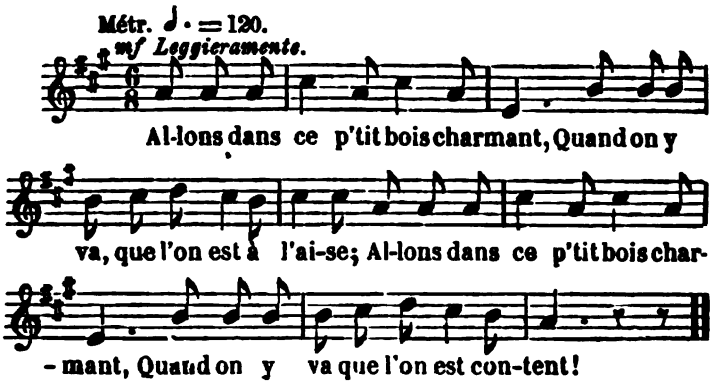


II.

Mademoiselle } on parle à vous,
Mon beau mesieu }
On dit qu' vous dansez par amour.
Si par amour vous dansez
Embrassez { celle } qui vous plaît.
{ celui }

(*Bas-Poitou, Aunis*).

ALLONS DANS CE P'TIT BOIS CHARMANT.



II.

Un beau mesieur y va chassant,
Quand on y va, que l'on est à l'aise;
Un beau mesieur y va chassant,
Quand on y va, que l'on est content!

III.

Un' demoiselle y va lisant,
Quand on y va, que l'on est à l'aise;
Un' demoiselle y va lisant,
Quand on y va, que l'on est content!

IV.

Ils se rencontr' en se saluant,
Quand on y va, que l'on est à l'aise;
Ils se rencontr' en se saluant,
Quand on y va, que l'on est content!

V.

Se sont assis dessur un banc,
Quand on y va, que l'on est à l'aise;
Se sont assis dessur un banc,
Quand on y va, que l'on est content!

VI.

Se sont regardés tendrement,
Quand on y va, que l'on est à l'aise;
Se sont regardés tendrement,
Quand on y va, que l'on est content!

VII.

Se sont jurés de doux serments,
Quand on y va, que l'on est à l'aise;
Se sont jurés de doux serments,
Quand on y va, que l'on est content!

VIII.

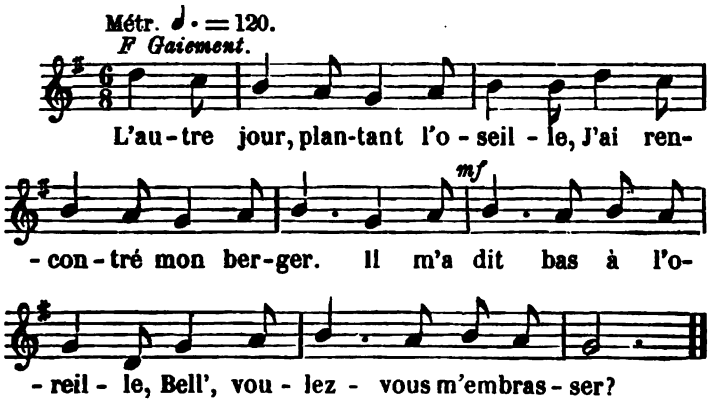
Se sont quitté' en s'embrassant,
Quand on y va, que l'on est à l'aise;
Se sont quitté' en s'embrassant,
Quand on y va, que l'on est content!

(*Angoumois*).

Dans le marais poitevin il se chante sur cet air là, une chanson obscène commençant ainsi :

Il était un p'tit moine gris
Amoureux d'une joli' fille.

L'AUTRE JOUR PLANTANT L'OSEILLE. (1)



II.

Tatidienn'! la drôl' de chose!
Ce berger n'est pas si sot.
Il nous apprend la méthode,
De nous aimer comme il faut.

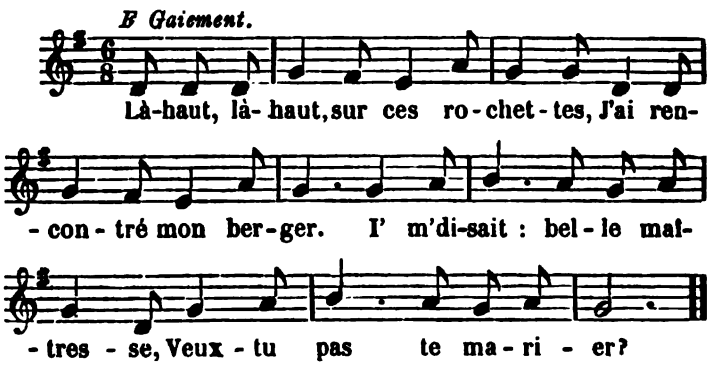
III.

Mad'moiselle entrez en danse,
Faites-nous la révérence.
Et puis vous embrasserez,
Celui que vous préférez.

(*Angoumois, Poitou.*)

(1) Quand les nobles bannerets lançaient leurs meutes à travers les récoltes, le pauvre paysan n'entendait que trop bien les cors résonner à ses oreilles. Il en suivait la piste parmi ses moissons..... Plus tard, lorsque la noblesse eut abandonné le castel pour la cour du prince, les fanfares de chasse cessèrent d'effrayer le manant. Celui-ci se les rappela pourtant, mais comme une peur passée dont on ne fait plus que rire, et il usa de ces airs pour ses chansons. *La chasse de St-Judes* et *le Roi Dagobert* sont des fanfares du cerf. *L'autre jour plantant l'oseille* est celle du lièvre. — G. Olivier. Dictionnaire de la conversation et de la lecture. Art. Chants Populaires.

LA-HAUT, LA-HAUT, SUR CES ROCHETTES.



II.

Voyez-donc la drôl' de chose,
Mon berger n'est-il point fou?
Il nous donne pour méthode
De nous marier tretous.

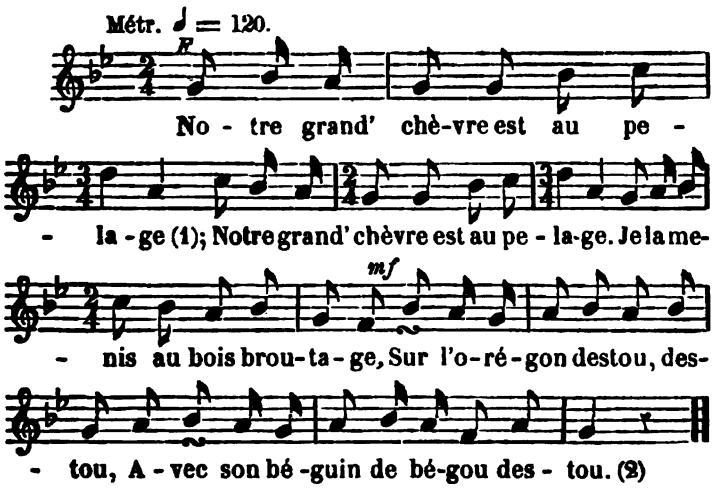
III.

Mademoiselle entrez en danse,
Faites nous la révérence, (1)
Et puis vous embrasserez
Le berger que vous aimez.

(*Angoumois*).

(1) Jadis on ne commençait jamais une danse sans faire la révérence. Quant à moi, je tiens avec mon maître sous lequel j'ai appris à Poitiers qu'il faut la faire du pied droit. Ce faisant on a moyen de tourner le corps et la face devers la demoiselle et de lui jeter un gracieux regard. (Orchésographie de THOINOT-ARBEAU, page 26. *Lengres*, 1588.)

LA GRAND' CHÈVRE.



II.

Je la menis au bois broutage (3);
Le louque vint qui me l'attrape,
Sur etc.

III.

Le louque vint qui me l'attrape;
Il n'en restit que la carcasse,
Sur etc.

IV.

Il n'en restit que la carcasse;
Je la portis sur notre table,
Sur etc.

V.

Je la portis sur notre table;
Notre chatte y a mis la patte
Sur etc.

(1) Malgré nos recherches, nous ne pouvons définir le sens de cette expression.

(2) La Cabro pardudo (Chants populaires de la Provence. DAMASE ARBAUD, *Aix*, 1862) chanson où il est aussi question d'une chèvre, a pour refrain :

Begoun, beguin, la mistounzes, lou cap de beguin, tricoun de beguin, trinca berigna.

(3) Bois abandonné en pâture aux bêtes.

VI.

Notre chatte y a mis la patte :
Elle en tombit au lit malade,
Sur etc.

VII.

Elle en tombit au lit malade;
Fallit avoir not' prêtre Jacques,
Sur etc.

VIII.

Fallit avoir not' prêtre Jacques;
Pour la confesser, notre chatte,
Sur etc.

IX.

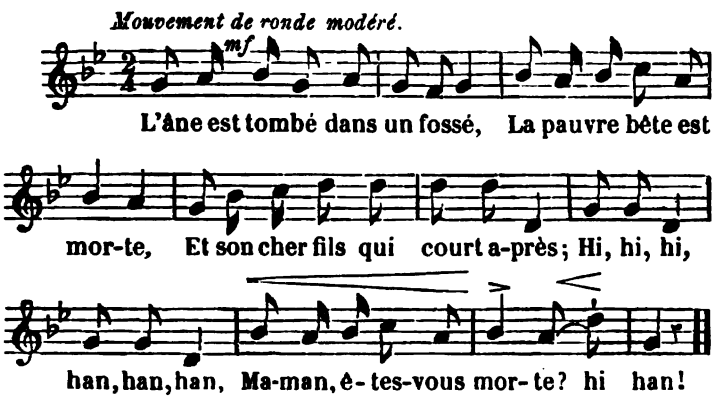
Pour la confesser, notre chatte ;
«Je n'suis point confesseur de chattes,
Sur etc.

X.

« Je n' suis point confesseur de chattes,
« J' suis confesseur de fill', de femmes,
Sur l'oregon destou, destou,
Avec son beguin de bégou destou.

(*Saintonge*).

LE TESTAMENT DE L'ANE.



II.

Et son cher fils qui court après :
— « Maman, êtes-vous morte ? »
— « Oh ! non ! oh ! non ! mon cher petit,
Hi, hi, hi, han, han, han,
« Je parle bien encore.
Hi, han !

III.

« Oh ! non ! oh ! non ! mon cher petit,
« Je parle bien encore.
— « Voulez-vous fair' vot' testament,
Hi, hi, hi, han, han, han,
« Avant que d'être morte ?
Hi, han!

IV.

« Voulez-vous fair' vot' testament
« Avant que d'être morte? »
— « Va-t-en chercher Monsieur l' curé,
Hi, hi, hi, han, han, han,
« Et Monsieur le notaire,
Hi, han!

V.

« Va-t-en chercher Monsieur l' [curé
Et Monsieur le notaire. »
Monsieur l' curé a-t-arrivé,
Hi, hi, hi, han, han, han,
Avec son aspersoire,
Hi, han!

VI.

Monsieur l' curé a-t-arrivé
Avec son aspersoire,
Monsieur l' notaire a-t-arrivé,
Hi, hi, hi, han, han, han,
Avec son écritoire,
Hi, han!

VII.

Monsieur l' notaire a-t-arrivé
Avec son écritoire,
« Je donne à mon cher petit-fils,
Hi, hi, hi, han, han, han,
« Mes patt' et mes oreilles.
Hi, han!

VIII.

« Je donne à mon cher petit-fils
« Mes patt' et mes oreilles,
« Je donne ma peau au tambour,
Hi, hi, hi, han, han, han,
« Pour battre la retraite.
Hi, han!

IX.

« Je donne ma peau au tambour
« Pour battre la retraite,
« Je donne ma queue au curé,
Hi, hi, hi, han, han, han,
« Pour un autre aspersoire.
Hi, han!

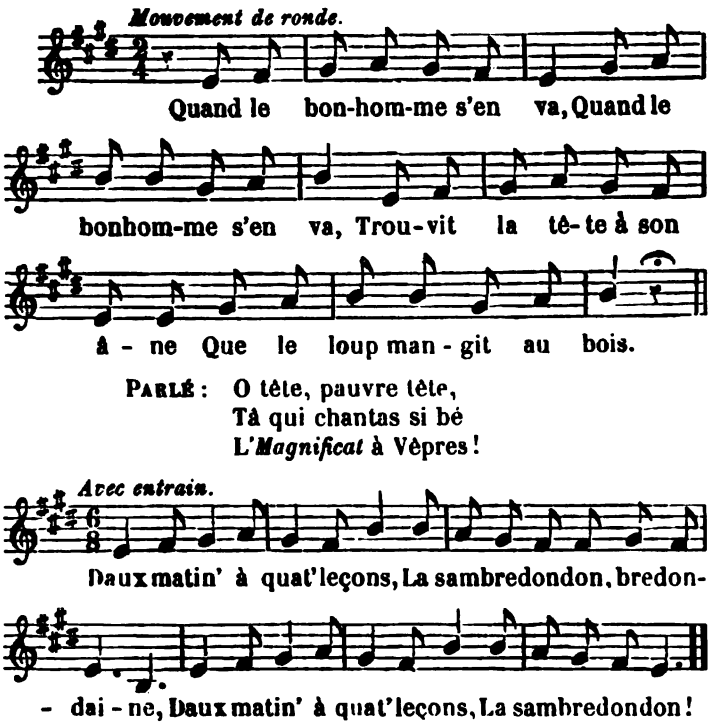
X.

« Je donne ma queue au curé,
« Pour un autre aspersoire,
« Au notaire mon trou du . . .
Hi, hi, hi, han, han, han,
« Pour une autre écritoire.
Hi, han!

(*Poitou, Angoumois*).

VAR.: Chants populaires de la Franche-Comté, MAX BUCHON.

LA MORT DE L'ANE.



II.

Quand le bonhomme s'en va,
Trouvit l'échine à son âne
Que le loup mangit au bois.

PARLÉ : O échine, pauvre échine,
Tâ qui portas si bé
La farine

Dau moulin à la maison,
La sambredondon, bredondaine,
Dau moulin à la maison,
La sambredondon !

III.

Quand le bonhomme s'en va,
Trouvit les patt' à son âne
Que le loup mangit au bois :

PARLÉ : O patte, pauvre patte,
Tâ qui dansas si bé

Daux gavott', daux pantalons,
La sambredondon, bredondaine,
Daux gavott', daux pantalons,
La sambredondon !

IV.

Quand le bonhomme s'en va, (*bis*)
Trouvit la quoue à son âne
Que le loup mangit au bois.

PARLÉ : O quoue, pauvre quoue,
Tâ qui chassas si bé
Les mouches

A l'entour dau troufignon,
La sambredondon, bredondaine,
A l'entour dau troufignon,
La sambredondon !

(*Bas-Poitou, Aunis, Angoumois*).

VAR. — Romancero de Champagne, page 257, 2me partie.

Cette chanson et la précédente sont de celles que nos joyeux pères chantaient à la porte de l'église, le jour de la Circoncision, jour de la fête de l'âne. — *Mercure* de France, 1725. — Glossaire de DUCANGE. — Cette fête devait être très-populaire dans nos provinces, car pour ma part j'ai maintes fois entendu les enfants de l'Angoumois et du Poitou débiter le cathéchisme suivant :

Le prêtre. — Que signifient les deux oreilles de l'âne?

L'enfant. — Les deux oreilles de l'âne signifient les deux grands saints patrons de notre ville.

Le prêtre. — Que signifie la tête de l'âne?

L'enfant. — La tête de l'âne signifie la grosse cloche et la longe fait le battant de cette grosse cloche qui est dans le clocher de la cathédrale des saints patrons de notre ville.

Le prêtre. — Que signifie la gueule de l'âne?

L'enfant. — La gueule de l'âne signifie la grande porte de la cathédrale des saints patrons de notre ville.

Le prêtre. — Que signifie le corps de l'âne?

L'enfant. — Le corps de l'âne signifie tout le bâtiment de la cathédrale des saints patrons de notre ville.

Le prêtre. — Que signifient les quatre pattes de l'âne?

L'enfant. — Les quatre pattes de l'âne signifient les quatre grands piliers de la cathédrale des saints patrons de notre ville.

Le prêtre. — Que signifient le cœur et la pire de l'âne?

L'enfant. — La pire et le cœur de l'âne signifient les grandes lampes qui sont au mitant de la cathédrale des saints patrons de notre ville.

Le prêtre. — Que signifie la panse de l'âne?

L'enfant. — La panse de l'âne signifie le grand tronc où les chrétiens vont mettre leurs offrandes aux saints patrons de notre cathédrale.

Le prêtre. — Que signifie la queue de l'âne?

L'enfant. — La queue de l'âne signifie le goupillon du bon curé de la cathédrale des saints patrons de notre ville.

Le prêtre. — Que signifie la peau de l'âne?

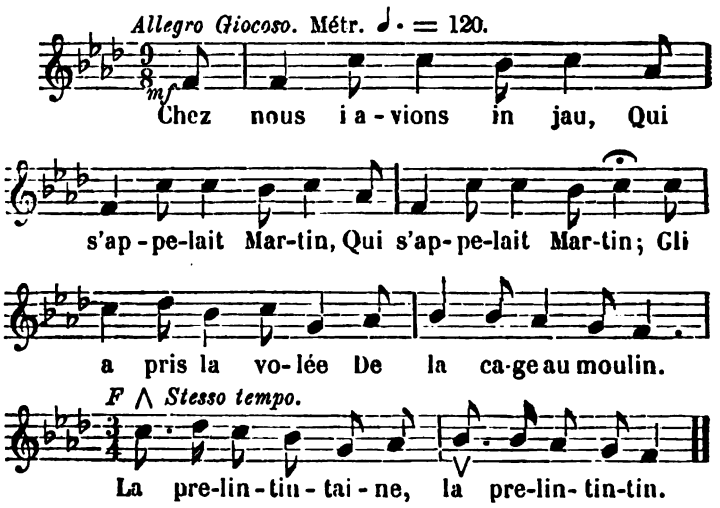
L'enfant. — La peau de l'âne signifie la grande chape du bon curé de la cathédrale des saints patrons de notre ville.

Le prêtre. — Et le trou du c.. de l'âne, petit?

L'enfant. — Le trou du c.. de l'âne, Monsieur, signifie le beau bénitier de la cathédrale des saints patrons de notre ville.

Amen.

LE JAU MARTIN.



II.

Gli a pris sa volée
De la cage au moulin; (*bis*)
Gli a fait son apouée, (1)
Sus in' poché' de grain.
La prelintintaine,
La prelintintin!

III.

Gli a fait son apouée,
Sus un' poché' de grain; (*bis*)
O vint ine grand'vieille,
Le coutiâ à la main.
La prelintintaine,
La prelintintin!

IV.

O vint ine grand' vieille,
Le coutia à la main; (*bis*)
Alle a copé le cou
A notre jau Martin.
La prelintintaine,
La prelintintin!

V.

Alle a copé le cou
A notre jau Martin; (*bis*)
Alle en fit ine sauce,
Aveurtit les voisins.
La prelintintaine,
La prelintintin!

(1) Il a fait son appui; il s'est posé. Jau — coq.

VI.

Alle en fit ine sauce,
Aveurtit les voisins; (*bis*)
Jusqu'à mosieur l' curé
Qui vint saucer son pain.
La prelintintaine,
La prelintintin!

VII.

Jusqu'à mosieur l' curé,
Qui vint saucer son pain; (*bis*)
La sauce était si boune
Qu'il mordit dans son poing.
La prelintintaine,
La prelintintin!

VIII.

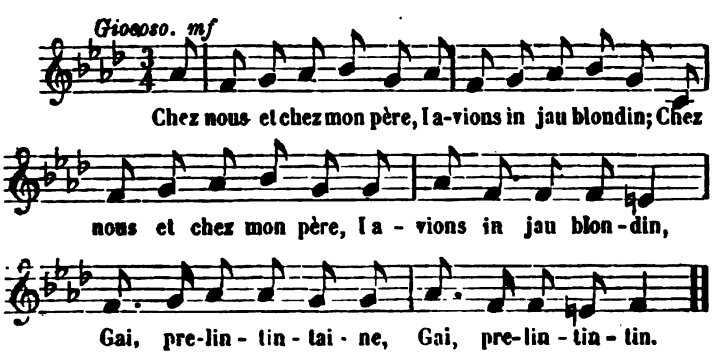
La sauce était si boune
Qu'il mordit dans son poing; (*bis*)
Le mangit jusqu'au coude,
Encor' n'en sentit rin.
La prelintintaine,
La prelintintin!

IX.

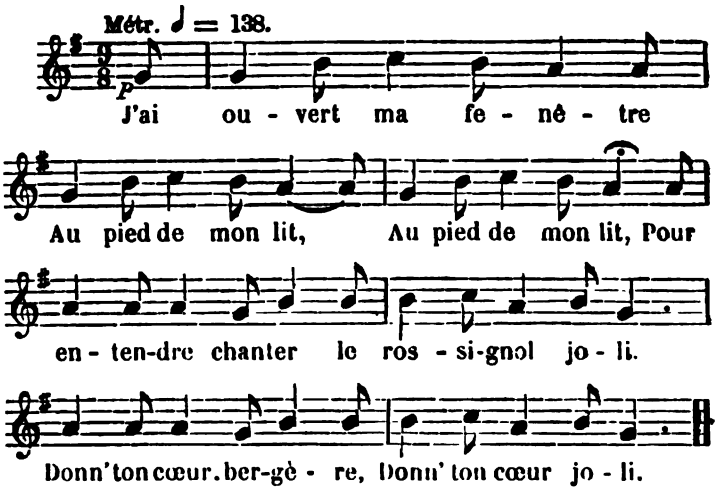
Le mangit jusqu'au coude,
Encor' n'en sentit rin; (*bis*)
Qu'en auront dit les filles,
A la messe au matin?
La prelintintaine,
La prelintintin!

(*Bas-Poitou*).

VERSION DE L'ANGOUMOIS.



J'AI OUVERT MA FENÊTRE.



II.

Pour entendre chanter
Le rossignol joli. (*bis*)
Il chante pour ces dames
Qui n'ont point d'ami.
Donn' ton cœur, bergère,
Donn' ton cœur joli.

III.

Il chante pour ces dames
Qui n'ont point d'ami. (*bis*)
I' n' chante point pour moi
Car j'en ai un ici.
Donn' ton cœur, bergère,
Donn' ton cœur joli.

IV.

I' n' chante point pour moi
Car j'en ai un ici. (*bis*)
Il est à ma main droite :
Voyez si j'ai menti.
Donn' ton cœur, bergère,
Donn' ton cœur joli.

V.

Il est à ma main droite :
Voyez si j'ai menti. (*bis*)
Voyez, il en a honte,
Car il a rougi.
Donn' ton cœur, bergère,
Donn' ton cœur joli.

VI.

Voyez, il en a honte,
Car il a rougi. (*bis*)
Rougissez point, mesieu,
Le mien n'est point ici.
Donn' ton cœur, bergère,
Donn' ton cœur joli.

VII.

Rougissez point mesieu,
Le mien n'est point ici. (*bis*)
Il est allé à Rome
Pour nos dispenses qu'ri. (1)
Donn' ton cœur, bergère,
Donn' ton cœur joli.

VIII.

Il est allé à Rome
Pour nos dispenses qu'ri. (*bis*)
Il doit venir dimanche
Pour nous marier lundi.
Donn' ton cœur, bergère,
Donn' ton cœur joli.

IX.

Il doit venir dimanche,
Pour nous marier lundi. (*bis*)
Après il faudra prendre
Un bouquet de souci.
Donn' ton cœur, bergère,
Donn' ton cœur joli.

X.

Après il faudra prendre
Un bouquet de souci. (*bis*)
Le souci d'un ménage,
L'embarras d'un mari.
Donn' ton cœur, bergère,
Donn' ton cœur joli.

(*Saintonge et Bas-Poitou*).

VAR. — Romancero de Champagne, page 223, 2me partie.

(1) Qu'ri — quérir.

On trouve dans le Poitou, aux environs de Melle, une variante ainsi conçue :

I.

L'oiseau qu'est dans la plaine,
Qui veut fair' son nid,
Nuit et jour il y chante,
M'empêche de dormi'.

REFRAIN :

Je n' veux pas d'ami
Qui n' soit à mon plaisi'.

II.

Je demande à ma tante :
« Pour qui chante-t-i' ?
« Il chante pour ces filles
« Qui n'ont point d'ami.
REF. : Je n' veux, etc.

III.

Il chante pas pour moi,
Car j'en ai un joli ;
Il est dans la Hollande,
Les Hollandais l'ont pris.
REF. : Je n' veux, etc.

IV.

S'il ne vient pas dimanche,
Lundi j'irai le qu'ri,
Avecque mon carosse,
Trois de mes chevaux gris.
REF. : Je n' veux, etc.

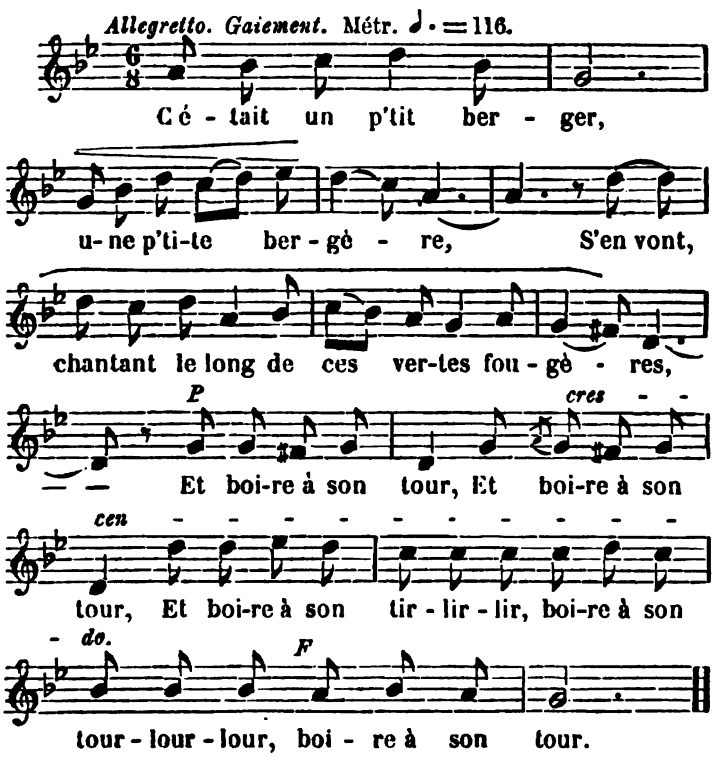
V.

La parole achevée,
Le galant, le voici.
« Où sont-ell' les promesses,
« Qu'en partant tu me fis ?
REF. : Je n' veux, etc.

VI.

Ell' sont sur mon épée
Tout au long écrit.
Mon épée est cassée,
Les amitiés aussi.
REF. : Je n' veux, etc.

C'ÉTAIT UN P'TIT BERGER.



II.

S'en vont chantant le long
De ces vertes fougères ;
Et mais le fils du roi
Qui les regarde faire
Et boire, etc.

III.

Et mais le fils du roi
Qui les regarde faire :
— « Bell', vous volez le roi
« Sur ces vertes fougères ;
Et boire, etc.

IV

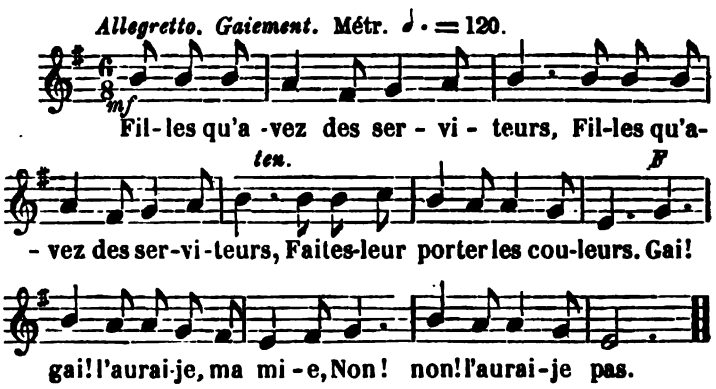
« Bell', vous volez le roi
« Sur ces vertes fougères.
— « Quel gage donne-t-on ?
— « Son petit cœur volage.
Et boire, etc.

V.

— « Quel gage donne-t-on?
— « Son petit cœur volage.
— « Et quand on ne l'a pas,
« On reste pour le gage,
Et boire, etc.

(*Angoumois, Saintonge, Aunis*).

FILLES QU' AVEZ DES SERVITEURS.



II.

Faites-leur porter des couleurs, (*bis*)
Du vert, du rouge, aussi du bleu.
Gai! etc.

III.

Du vert, du rouge, aussi du bleu, (*bis*)
C'est la couleur des amoureux.
Gai! etc.

IV.

C'est la couleur des amoureux, (*bis*)
Dedans la danse j'en ai deux.
Gai! etc.

V.

Dedans la danse j'en ai deux : (*bis*)
Celui d' la gauche aura mon cœur.
Gai! etc.

VI.

Celui d' la gauche aura mon cœur, (*bis*)
Celui d' la droite un pot de fleurs.
Gai! etc.

VII.

Celui d' la droite un pot de fleurs; (*bis*)
S'il n'est content, qu'il cherche ailleurs,
Gai! etc.

VIII.

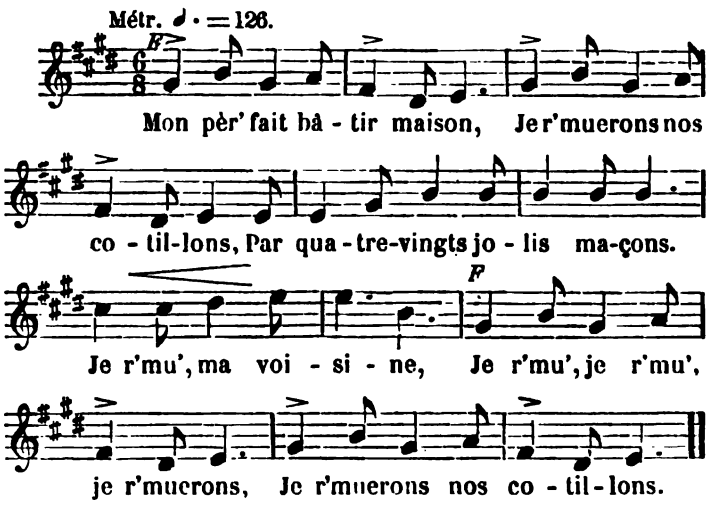
S'il n'est content, qu'il cherche ailleurs, (*bis*)
Peut-être il trouvera meilleur.
Non! non!
L'aurai-je, ma mie?
Gai! gai!
L'aurai-je pas?

(*Poitou, Aunis, Angoumois.*)

VARIANTE :

Filles qu' avez des serviteurs,
Faites-leur porter des couleurs.
Que les amants sont volages!
Non, non, jamais je n'aimerai,
Je serai toujours sage.

MON PÈR' FAIT BATIR MAISON.



II.

Par quatre-vingts jolis maçons,
Je r'muerons nos cotillons,
Dont le plus jeune est mon mignon.
Je r'mu', etc.

III.

Dont le plus jeune est mon mignon,
Je r'muerons nos cotillons,
— « Mon pèr', pour qui cette maison?
Je r'mu', etc.

IV.

— « Mon pèr', pour qui cette maison ?
Je r'muerons nos cotillons,
— « C'est pour vous, ma fill' Jeanneton,
Je r'mu', etc.

V.

« C'est pour vous, ma fill' Jeanneton,
Je r'muerons nos cotillons,
« Ma fille, promettez-moi donc,
Je r'mu', etc.

VI.

« Ma fille, promettez-moi donc,
Je r'muerons nos cotillons,
« De n'épouser jamais garçon,
Je r'mu', etc.

VII.

« De n'épouser jamais garçon,
— Je r'muerons nos cotillons;
« J'aimerais mieux que la maison,
Je r'mu', etc.

VIII.

« J'aimerais mieux que la maison, (1)
Je r'muerons nos cotillons,
« Fut dans la mer jusques au fond,
Je r'mu', etc.

IX.

« Fut dans la mer jusques au fond,
Je r'muerons nos cotillons,
« Pour nourrir les petits poissons,
Je r'mu', etc.

(1) VAR. : J'aimerais mieux que la maison
Fut toute en cendre et en charbon,
Que de r'noncer à mon mignon.

X.

« Pour nourrir les petits poissons,
Je r'muerons nos cotillons,
«Quand ils s'ront grands, nous les mang'rons,
Je r'mu', ma voisine,
Je r'mu', je r'mu', je r'muerons,
Je r'muerons nos cotillons.

(*Bas-Poitou*).

A la Rochelle, on chante :

I.

Mon père a fait bâtir maison,
Sur le vert, joli vert,
Par quatre-vingts jolis maçons,
Sur le vert tinté, sur le vert tinton,
Sur le vert, joli vert,
Sur le joli tinton vert!

II.

Par quatre-vingts jolis maçons,
Sur le vert, joli vert,
Le plus jeune était mon mignon,
Sur le vert tinté, etc.

III.

Le plus jeune était mon mignon,
Sur le vert, joli vert,
Il*e* m'a demandé mon nom,
Sur le vert tinté, etc.

IV.

Il*e* m'a demandé mon nom,
Sur le vert, joli vert,
« Marguerite, c'est mon nom.
Sur le vert tinté, etc.

V.

« Marguerite, c'est mon nom,
Sur le vert, joli vert,
« Qu'as-tu, belle, dans ton giron?
Sur le vert tinté, etc.

VI.

« Qu'as-tu, belle, dans ton giron?
Sur le vert, joli vert,
« Un pâté fait de trois pigeons.
Sur le vert tinté, etc.

VII.

« Un pâté fait de trois pigeons,
Sur le vert, joli vert,
Assis-toi là, nous le mang'rons.
Sur le vert tinté, etc.

VIII.

Assis-toi là, nous le mang'rons,
Sur le vert, joli vert,
Ell' s'est assis' de si grand rond,
Sur le vert tinté, etc.

IX.

Ell' s'est assis' de si grand rond,
Sur le vert, joli vert,
Qu'ell' fit trembler mer et pois-
Sur le vert tinté, etc. [sons,

X.

Qu'ell' fit trembler mer et poissons,
Sur le vert, joli vert,
Jusqu'à la tour de Chassiron,
Sur le vert tinté, sur le vert tinton,
Sur le vert, joli vert,
Sur le joli tinton vert.

Deux autres variantes du Poitou disent, l'une :

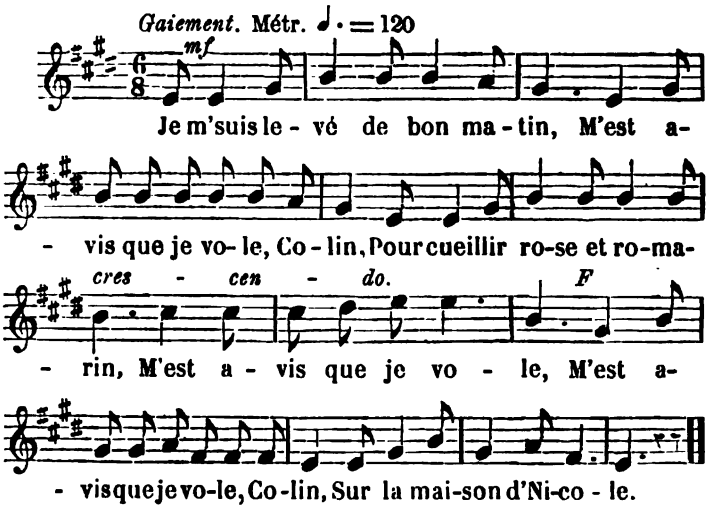
Mon pèr' fait bâtir maison,
Tout le long de la rivière,
Au long,
Par quatre-vingts jolis maçons,
Tout le long de la rivière,
Au long,
Tout le long de la rivière.

(1) La tour de Chassiron élevée au nord-ouest de l'île d'Oléron, pour servir de guide aux vaisseaux qui cherchent le pertuis d'Antioche et les hâvres de la Rochelle et de Rochefort, fut commencée en 1679 et finie en 1682; elle est de figure ronde, d'une architecture simple et sans ornements; sa hauteur est de 14 toises. — (Histoire de la ville de la Rochelle et du pays d'Aunis par le P. Arcère).

L'autre :

Mon père a fait bâtir maison,
Par quatre-vingts jolis máçons,
Dansons légère et le jonc,
Que l' plancher n'en défonce.

JE M' SUIS LEVÉ DE BON MATIN.



II.

Pour cueillir rose et romarin,
M'est avis que je vole, Colin,
N'en avais pas cueilli trois brins,
M'est avis, etc.

III.

N'en avais pas cueilli trois brins,
M'est avis que je vole, Colin,
Un rossignol vint sur ma main,
M'est avis, etc.

IV.

Un rossignol vint sur ma main,
M'est avis que je vole, Colin,
Puis il me dit dans son latin,
M'est avis, etc.

V.

Puis il me dit dans son latin, (1)
M'est avis que je vole, Colin,
Que les {femmes / hommes} ne valent rien;
M'est avis, etc.

VI.

Que les {femmes / hommes} ne valent rien;
M'est avis que je vole, Colin,
Et les {filles / garçons} encor bien moins;
M'est avis, etc.

VII.

Et les {filles / garçons} encor bien moins,
M'est avis que je vole, Colin,
Pour les {hommes / femmes} je n'en dis rien;
M'est avis, etc.

(1) Cette formule très-fréquente dans les chants populaires se retrouve dans les fabliaux les plus anciens.

Li oisiax dist en son latin.

(Fabliaux et contes, édit. de Méon. Tome III, page 119.)

VIII.

Pour les {hommes / femmes} je n'en dis rien,
M'est avis que je vole, Colin,
Pour les {garçons / filles} je les soutiens;
M'est avis que je vole,
M'est avis que je vole, Colin,
Sur la maison de Nicole.

(*Angoumois*).

La chanson précédente se chante ainsi sur cet air :

Mon père a fait bâtir maison,
Mon cœur est au court bouillon,
Par quatre-vingts jolis maçons,
Rantanplan tire lire;
Mon cœur est au court bouillon,
Vos beaux yeux l'ont fait cuire !

Ces deux airs ne sont, du reste, comme on s'en apercevra, que des variantes d'un même thême primitif.

Voyez aussi pour variante des paroles, la chanson de *Cécilia*, (page 81).

CÉCILIA.

JE M' SUIS LEVÉ DE BON MATIN.

Allegretto. Métr. ♩. = 120.

F

Je m'suis le - vé de bon ma - tin, Je m'suis le-
Mon pè-re a vou - lu m'embar-quer, Mon pè-re a

- vé de bon ma - tin, Pour al - ler cueil-lir le jas
vou - lu m'embar-quer, A Ro-che-fort m'a-t-en-vo-

- min, Sau-tez, mi - gnonne, Sau-tez Li - a, Ah!
- yé, Sau-tez, mi - gnonne, Cé-ci - li - a, Ah!

ah! ah! ah! ah! ah! Cé-ci - li - a!
ah! ah! ah! ah! ah! Cé-ci - li - a!

II

Pour aller cueillir le jasmin.
Un p'tit oiseau vint sur ma main,
Sautez, etc.

II.

A Rochefort m'a-t-envoyé.
Le batelier qui m'a passé,
Sautez, etc.

III.

Un p'tit oiseau vint sur ma main,
Puis il me dit en son latin :
Sautez, etc.

III.

Le batelier qui m'a passé
Devant Soubis' m'a demandé,
Sautez, etc.

IV.

Puis il me dit en son latin :
Que les hommes ne valent rien.
Sautez, etc.

V.

Que les hommes ne valent rien
Et les garçons encor bien moins.
Sautez, etc.

VI.

Et les garçons encor bien moins;
Pour les femmes je n'en dis rien.
Sautez, etc.

VII.

Pour les femmes je n'en dis rien,
Pour les filles je les soutiens.
Sautez mignonne,
Sautez Lia,
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Cécilia.

IV.

Devant Soubis' (1) m'a demandé
De lui donner un doux baiser,
Sautez, etc.

V.

De lui donner un doux baiser;
Non, non, mon pèr' se fâcherait,
Sautez, etc.

VI.

Non, non, mon pèr' se fâcherait;
Bell' qui pourrait lui rapporter?
Sautez, etc.

VII.

Bell' qui pourrait lui rapporter?
Ce ne sera ni vous ni moë,
Sautez mignonne,
Cécilia,
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Cécilia.

(*Saintonge, Bas-Poitou, Angoumois, Aunis*).

VAR. — CHAMPLEURY. Chansons des provinces, même titre.

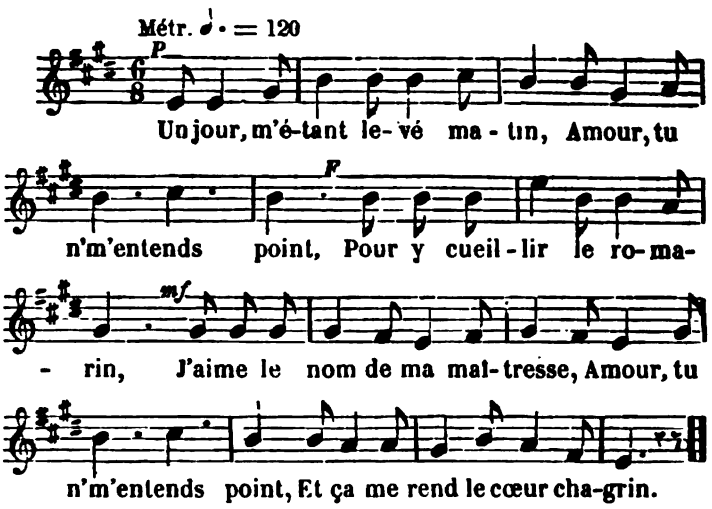
(1) Soubise, petit port sur la Charente près de Rochefort-s-mer. De temps immémorial il y a eu un bac en cet endroit.

Il est aussi parlé de Soubise dans un chant des matelots de la Charente, dont nous ne pouvons donner que le refrain :

En avant Soubise et Martrou,
Chassez, croisez,
Balancez Port-des-Barques,
Chassez, croisez,
Traversez Fort Vasoux.

Ces quatre petits ports sont en effet disposés en vis-à-vis sur l'une et l'autre rives de la Charente.

UN JOUR M'ÉTANT LEVÉ MATIN.



II.

Un p'tit oiseau vint sur ma main,
Amour, tu n' m'entends point,
Puis il me dit en son latin :
J'aime, etc.

III.

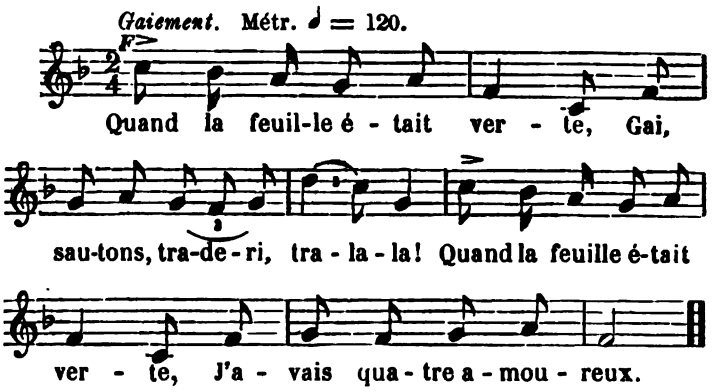
« Ah! si l'amour poussait de brin,
Amour, tu n' m'entends point,
« T'en planterais dans ton jardin,
J'aime, etc.

IV.

« Il fleurirait de bon matin,
Amour, tu n' m'entends point,
« Pour la fille de ton voisin,
J'aime le nom de ma maîtresse,
Amour, tu n' m'entends point,
Et ça me rend le cœur chagrin.

(*Saintonge, Aunis*).

QUAND LA FEUILLE ÉTAIT VERTE.



II.

J'avais quatre amoureux,
Gai, sautons,
Tra de ri, tra la la!
A présent qu'elle est sèche,
Je n'en ai plus que deux.

III.

Je n'en ai plus que deux,
Gai, sautons,
Tra de ri, tra la la!
Mon père me demande,
Lequel je veux des deux.

IV.

Lequel je veux des deux,
Gai, sautons,
Tra de ri, tra la la!
Je ne veux point d'Antoine,
Il est trop glorieux.

V.

Il est trop glorieux;
Gai, sautons,
Tra de ri, tra la la!
Je veux mon ami Pierre,
Mon premier amoureux.

VI.

Mon premier amoureux,
Gai, sautons,
Tra de ri, tra la la!
Qui me mène à la danse,
Et au bal quand je veux.

VII.

Et au bal quand je veux;
Gai, sautons,
Tra de ri, tra la la!
Au retour de la danse,
Nous nous disons tous deux :

VIII.

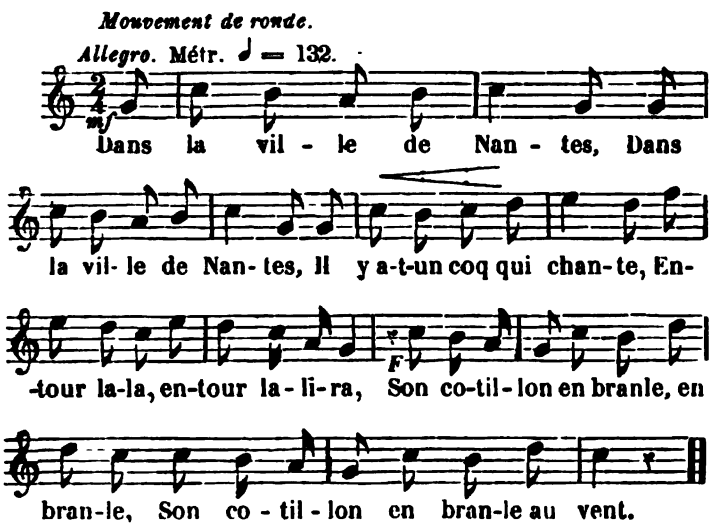
Nous nous disons tous deux :
Gai, sautons,
Tra de ri, tra la la !
« Marions-nous ensemble,
« Nous ferons deux heureux.

IX.

« Nous ferons deux heureux,
Gai, sautons,
Tra de ri, tra la la !
« Jamais aucun nuage,
« N'obscurcira nos nœuds.

(*Poitou, Saintonge*).

LE COQ DE LA VILLE DE NANTES.



II.

L'y a-t-un coq qui chante;
On sait ce qu'il demande,
En tour la la, etc.

III.

On sait ce qu'il demande :
L'y a trois fill' à prendre.
En tour la la, etc.

IV.

L'y a trois fill' à prendre.
N'en prenez pas d'ces blondes.
En tour la la, etc.

V.

N'en prenez pas d'ces blondes,
Ell' sont sujett' au change.
En tour la la, etc.

VI.

Ell' sont sujett' au change.
N'en prenez pas d'ces rouges.
En tour la la, etc.

VII.

N'en prenez pas d'ces rouges,
Ell' sont toujours farouges.
En tour la la, etc.

VIII.

Ell' sont toujours farouges.
N'en prenez pas d'ces noires.
En tour la la , etc.

IX.

N'en prenez pas d'ces noires,
Ell's aim' beaucoup à boire.
En tour la la, etc.

X.

Ell's aim' beaucoup à boire,
Prenez-en d'ces brunettes,
En tour la la, etc.

XI.

Prenez-en d'ces brunettes,
Car ell' sont mignonnettes.
En tour la la, etc.

(*Poitou, Aunis*).

On chante encore :

Dans la ville de Nantes
Il y a-t-un coq qui chante :
Vivent les fillettes
Qu'entretiennent l'amour!

Et :

Si les garçons du monde
Étaient d'mon sentiment,
Prendraient un' femme blonde
Qui serait sans amant.
Non! non! les blondes
Sont trop fécondes.

Si les garçons, etc.

(suit la revue de toutes les couleurs).

A cette chanson nous opposerons :

LE CHOIX D'UN MARI.

I.

Je viens d'avoir quinze ans passés,
Je voudrais bien me marier,
Me marier pour l'amourette,
A la verduron, durette!

II.

Je ne veux pas d'un avocat,
Il faut lui plisser ses rabats,
Ses rabats pour l'amourette,
A la verduron, durette!

III.

Je ne veux pas d'un médecin,
Car il se lève trop matin,
Trop matin pour l'amourette,
A la verduron, durette!

IV.

Je ne veux pas prendre un marin,
Car il me laiss'rait en chemin,
En chemin pour l'amourette,
A la verduron, durette!

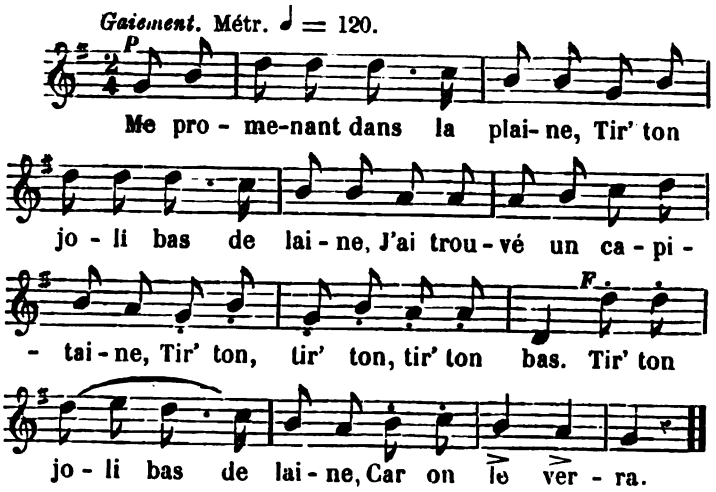
V.

Mais je veux bien d'un officier,
Car il a toujours le cœur gai,
Le cœur gai pour l'amourette,
A la verduron, durette!

(*Saintonge*).

(Communiquée par M. le Dr Tondut.)

LE BOUQUET DE MARJOLAINE.



II

J'ai trouvé un capitaine,
Tir' ton joli bas de laine,
Il m'a appelé' vilaine,
Tir' ton, tir' ton, tir' ton bas,
Tir' ton joli bas de laine,
Car on le verra.

III.

Il m'a appelé' vilaine,
Tir' ton joli bas de laine,
— « Je ne suis point si vilaine,
Tir' ton, tir' ton, tir' ton bas,
Tir' ton joli bas de laine,
Car on le verra.

IV.

— « Je ne suis point si vilaine,
Tir' ton joli bas de laine,
« Le plus jeun' fils du roi m'aime,
Tir' ton, tir' ton, tir' ton bas,
Tir' ton joli bas de laine,
Car on le verra.

V.

« Le plus jeun' fils du roi m'aime;
Tir' ton joli bas de laine,
« Il m'a donné pour étrenne,
Tir' ton, tir' ton, tir' ton bas,
Tir' ton joli bas de laine,
Car on le verra.

VI.

« Il m'a donné pour étrenne :
Tir' ton joli bas de laine,
« Une bourse d'écus pleine,
Tir' ton, tir' ton, tir' ton bas,
Tir' ton joli bas de laine,
Car on le verra.

VII.

« Une bourse d'écus pleine,
Tir' ton joli bas de laine,
« Un bouquet de marjolaine,
Tir' ton, tir' ton, tir' ton bas,
Tir' ton joli bas de laine,
Car on le verra.

VIII.

« Un bouquet de marjolaine;
Tir' ton joli bas de laine,
« Je l'ai planté dans la plaine,
Tir' ton, tir' ton, tir' ton bas,
Tir' ton joli bas de laine,
Car on le verra.

IX.

« Je l'ai planté dans la plaine,
Tir' ton joli bas de laine,
« S'il fleurit je serai reine,
Tir' ton, tir ton, tir' ton bas,
Tir' ton joli bas de laine,
Car on le verra.

(*Poitou*).

VAR. Romancero de Champagne. — P. TARBÉ, pages 186-188, 2me partie.

IL Y A DIX FILLES DANS UN PRÉ.

mf Allegretto

Il y a dix fil - les dans un pré, Il y a dix fil - les dans un pré; Il y a la Mi - ne, Il y a la Fi - ne, Il y a la jeu - ne Bel-lou- - i - ne, Houpe la la! Il y a la sœur Ca-the - ri- -na, Il y a la jeu - ne Su - zon, Et la mar- -qui - se du grand nom, Il y a la jeune Hé- - lè - ne, Et aus - si la Du - mai - ne.

cresc. *F*

II

Toutes les dix bonn' à marier: (*bis*)
Soldat à Mine,
Soldat à Fine,
Et à la jeune Bellouine,
Houpe la la!
Soldat à sœur Catherina,
Et à la jeune Suzon,

A la marquise du grand nom,
Soldat la jeune Hélène,
Officier la Dumaine!

III.

Toutes les dix sur le manger: (*bis*)
Pâté à Mine,
Pâté à Fine,
Pâté à la jeun' Bellouine,
Houpe la la!
Pâté à sœur Catherina,
Et à la jeune Suzon,
A la marquise du grand nom,
Et à la jeune Hélène,
Tourtière (1) la Dumaine.

IV.

Toutes les dix sur le dessert: (*bis*)
La poire à Mine,
La poire à Fine,
La poire à la jeun' Bellouine,
Houpe la la!
Poire à la sœur Catherina,
Et à la jeune Suzon,
A la marquise du grand nom,
Poire à la jeune Hélène,
Massepain la Dumaine.

V.

Toutes les dix pour le loger: (*bis*)
Logis (2) à Mine,
Logis à Fine,
Et à la jeune Bellouine,
Houpe la la!
Logis à sœur Catherina,
Et à la jeune Suzon,
A la marquise du grand nom,
Et à la jeune Hélène,
Et château la Dumaine!

(*Aunis.*)

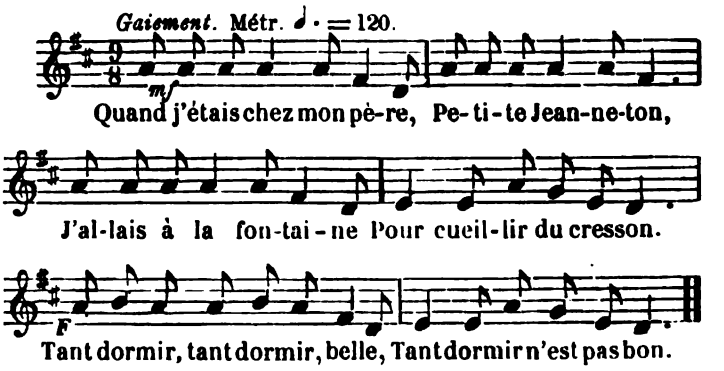
(1) Tourtière se dit aussi bien du gâteau qui se fait dans la tourtière, que de l'instrument lui-même.

(2) Logis. — On entend par logis une maison de maître couverte en tuiles.

VAR. — Chansons pop. des provinces de France, CHAMPFLEURY, même titre.

Noëls et chants pop. de la Franche-Comté. — MAX-BUCHON, page 82.

LA PETITE JEANNETON.



II.

J'allais à la fontaine
Pour cueillir du cresson;
La fontaine est profonde,
Mon pied glissa-t-au fond.
Tant dormir, etc.

III.

La fontaine est profonde
Mon pied glissa-t-au fond;
Par le chemin passèrent,
Trois cavaliers barons:
Tant dormir, etc.

IV.

Par le chemin passèrent
Trois cavaliers barons,
— « Que donneriez-vous, belle,
« Que nous vous tirissions?
Tant dormir, etc.

V.

« Que donneriez-vous, belle,
« Que nous vous tirissions?
— « Tirez, tirez, dit-elle,
« Après ça nous verrons.
Tant dormir, etc.

VI.

« Tirez, tirez, dit-elle,
« Après ça nous verrons;
Quand la bell' fut tirée,
Ell' leur dit un' chanson.
Tant dormir, etc.

VII.

Quand la bell' fut tirée,
Ell' leur dit un' chanson,
— « Ce n'est pas là, la belle,
« Ce que nous demandons,
Tant dormir, etc.

VIII.

« Ce n'est pas là, la belle,
« Ce que nous demandons,
« Ce sont vos amourettes
« Si nous les méritons.
Tant dormir, etc.

IX.

« Ce sont vos amourettes
« Si nous les méritons,
— « Des amourett', dit-elle,
« Nous vous en fricass'rons.
Tant dormir, etc.

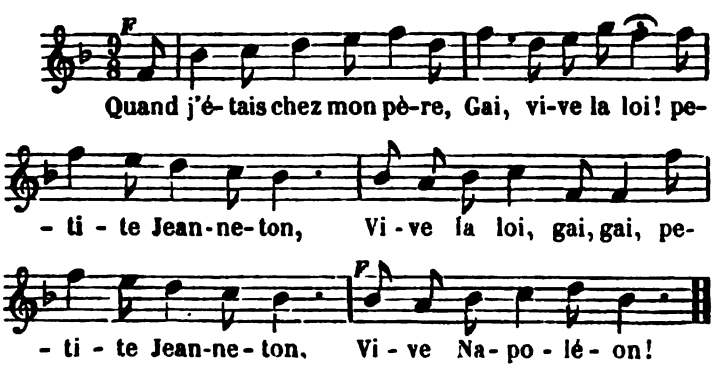
X.

« Des amourett', dit-elle,
« Nous vous en fricass'rons,
« Dans la poële à châtaignes,
« Qui n'aura pas de fond.
Tant dormir, etc.

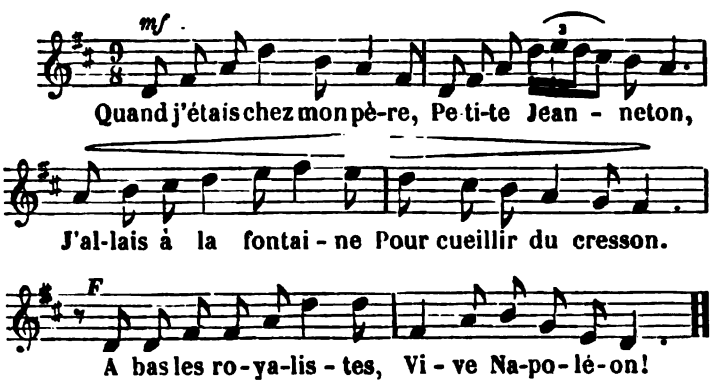
(*Saintonge*, *Poitou*).

VAR. Chansons populaires de France, CHAMPFLEURY, même titre.
VAR. — Romancero de Champagne, page 200, 2e partie.

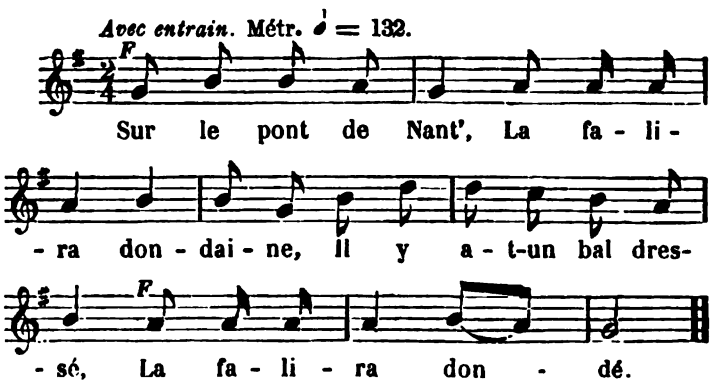
Variante qui se chantait beaucoup dans l'Aunis, au temps du premier Empire.



En Angoumois et en Poitou, on chantait aussi :



LE CORDONNIER DE NANTES.



II.

J'ai tant dansé, tant,
La falira dondaine,
J'ai tant dansé, tant ballé,
La falira dondé.

III.

J'ai tout usé mes,
La falira dondaine,
J'ai tout usé mes souliers,
La falira dondé.

IV.

M'en vais chez le cor,
La falira dondaine,
M'en vais chez le cordonnier,
La falira dondé.

V.

— « Cordonnier, beau cor,
La falira dondaine,
« Cordonnier, beau cordonnier,
La falira dondé.

VI.

« Raccommode mes,
La falira dondaine,
« Raccommode mes souliers.
La falira dondé.

VII.

« Te donn'rai un sou
La falira dondaine,
« Te donn'rai un sou marqué
La falira dondé.

VIII.

— « J'aim'rai mieux un doux,
La falira dondaine,
« J'aim'rais mieux un doux baiser.
La faliradondé.

(*Bas-Poitou*).

AH ! REVENEZ ! REVENEZ ! REVENEZ !

Avec entrain. Métr. ♩. = 126.

mf

Trois messieurs de cet - te vil-le Sont ve nus me de - mander, A mon pè-re et à ma mè - re, A - vant d'm'en a- voir par-lé. Ah ! re-venez ! re-ve- - nez ! re- ve-nez ! Ma mère a dit que vous m'auriez.

F

II.

A mon père et à ma mère,
Avant d'm'en avoir parlé;
Mon pèr' qu'était en colère,
Tous trois les a renvoyés.
Ah ! revenez ! revenez ! revenez !
Ma mère a dit que vous m'auriez.

III.

Mon pèr' qu'était en colère,
Tous trois les a renvoyés;
Moi qu'étais un p'tit jeunette,
Je me suis mise à pleurer.
Ah ! revenez ! revenez ! revenez !
Ma mère a dit que vous m'auriez.

IV.

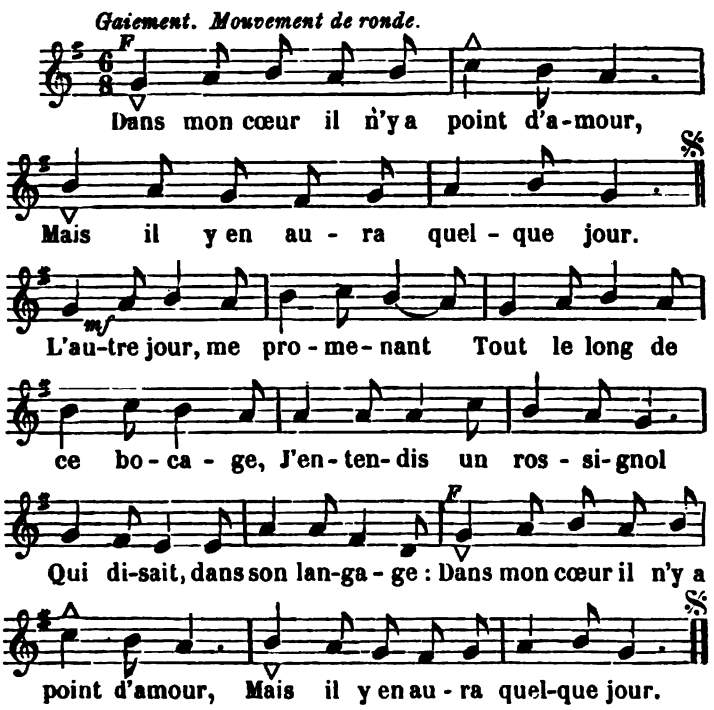
Moi qu'étais un p'tit jeunette,
Je me suis mise à pleurer;
J'ai couru-z-à notre porte,
D' tout' mes forces j'ai crié :
Ah ! revenez ! revenez ! revenez !
Ma mère a dit que vous m'auriez.

V.

J'ai couru-z-à notre porte,
D' tout' mes forces j'ai crié;
Le plus jeune et le plus sage,
Le premier est arrivé.
Ah ! revenez ! revenez ! revenez !
Ma mère a dit que vous m'auriez.

(*Aunis et Bas-Poitou*).

DANS MON COEUR IL N'Y A POINT D'AMOUR.



II.

J'entendis un rossignol,
Qui disait dans son langage :
Qu'une fille de quinze ans
Est bonne à mettre en ménage,
Dans mon cœur, etc.

III.

Qu'une fille de quinze ans
Est bonne à mettre en ménage;
J'en ai bien seize passés,
Et j'ai de beaux avantages.
Dans mon cœur, etc.

IV.

J'en ai bien seize passés
Et j'ai de beaux avantages,
Si l'on n' me mari' bientôt
Je ferai un beau tapage.
Dans mon cœur, etc.

V.

Si l'on n' me mari' bientôt
Je ferai un beau tapage:
Je cass'rai les pots, les plats,
Je cass'rai tout le ménage.
Dans mon cœur, etc.

VI.

Je cass'rai les pots, les plats,
Je cass'rai tout le ménage;
Si ma mèr' veut me gronder
Je lui tiendrai ce langage.
Dans mon cœur, etc.

VII.

Si ma mèr' veut me gronder,
Je lui tiendrai ce langage :
Qu'elle en a bien fait autant;
Et peut-être davantage.
Dans mon cœur, etc.

(*Bas-Poitou*).

MARIEZ-ME DONC.

Mouvement de ronde. Avec entrain.

F REFRAIN.

Ol est pretant temps, pretant temps, ma mè - re, Ol est pre-tant temps de me ma - ri - er. — Ma fil - le, tu n'as pas de pain, Ma fil - le, tu n'as pas de pain. — Ma mèr', j'a-vons quéq' boisseaux d'grain, Je les mou-de-rons, ma-ri-ez-me donc. Ol

mf 1er. COUPLET.

II.

— « Ma fille tu n'as pas de vin. (*bis*)
— « Ma mèr', j'avons que'ques raisins,
« J' les écraserons,
« Mariez-me donc.
Ol est pretant temps, etc.

III.

— « Ma fille, tu n'as pas de bois. (*bis*)
— « Ma mèr', j'avons que'qu's échalas,
« Nous les brûlerons,
« Mariez-me donc.
Ol est pretant temps, etc.

IV.

— « Ma fille, tu n'as pas de lit. (*bis*)
— « Ma mèr', j'en avons un petit,
« Je l'allongerons,
« Mariez-me donc,
Ol est pretant temps, etc.

V.

— « Ma fille, tu n'as pas de draps. (*bis*)
— « Ma mèr', j'avons que'ques vieux sacs,
« Je les couperons,
« Mariez-me donc.
Ol est pretant temps, etc.

VI.

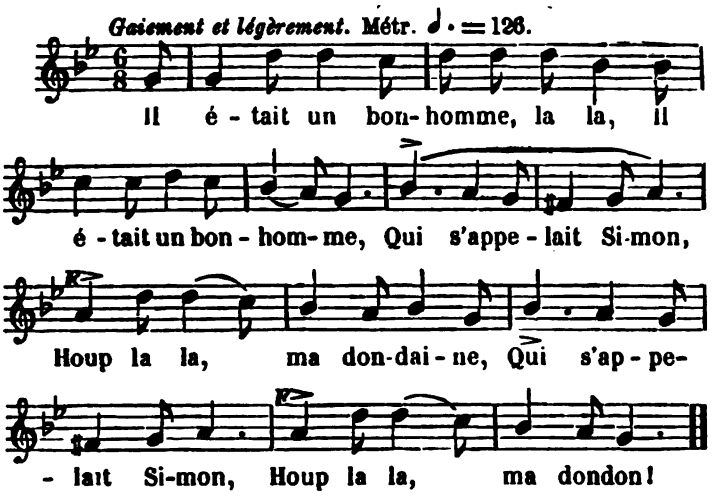
— « Ma fille, tu n'as pas d'argent. (*bis*)
— « Ma mèr', j'avons un petit champ,
« Je le venderons,
« Mariez-me donc.
Ol est pretant temps, etc.

VII.

— « Ma fille, tu n'as pas d'amant. (*bis*)
— « Ma mère, il en passe souvent,
« Je leux hucherons,
« Mariez-me donc.
Ol est pretant temps, etc.

(*Angoumois*).

IL ÉTAIT UN BONHOMME.



II.

Il avait un' fillette,
La la,
Il avait un' fillette
Qui s'appelait Suzon,
Houp la la, ma dondaine,
Qui s'appelait Suzon,
Houp la la, ma dondon!

III.

L'envoyait aux écoles,
La la,
L'envoyait aux écoles,
Aux écol' à Luçon,
Houp la la, ma dondaine,
Aux écol' à Luçon,
Houp la la, ma dondon!

IV.

Le maître qui l'enseigne,
La la,
Le maître qui l'enseigne
Etait un bon garçon,
Houp la la, ma dondaine,
Etait un bon garçon.
Houp la la, ma dondon!

V.

A chaque trait de plume,
La la,
A chaque trait de plume :
— « Suzon, embrass'-moi donc?
Houp la la, ma dondaine,
« Suzon, embrass'-moi donc?
Houp la la, ma dondon!

VI.

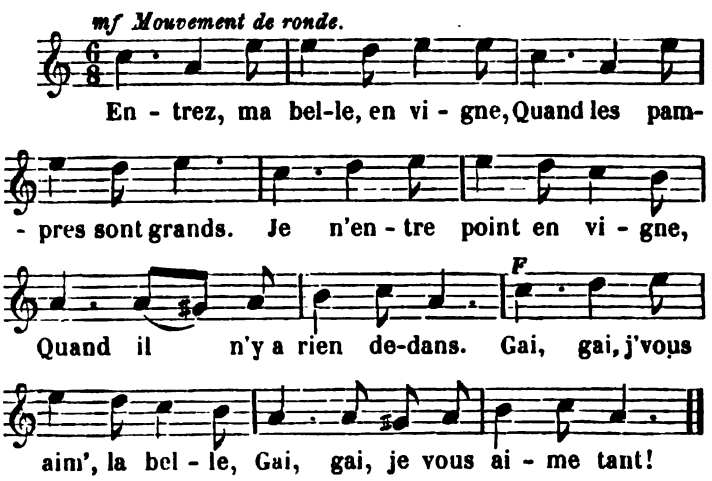
— « Je ne suis point fillette,
La la,
« Je ne suis point fillette,
« P'r embrasser les garçons,
Houp la la, ma dondaine,
« P'r embrasser les garçons,
Houp la la, ma dondon !

VII.

« Mais je suis bien fillette,
La la,
« Mais je suis bien fillette
« P'r embrasser mon mignon,
Houp la la, ma dondaine,
« P'r embrasser mon mignon,
Houp la la, ma dondon !

(*Bas-Poitou*).

ENTREZ LA BELLE EN VIGNE.



II.

« Je n'entre point en vignes
« Quand il n'y a rien dedans.
« I' n'y a que des épines ;
« Et moi que j' les crains tant.
Gai, gai,
Je vous aim', la belle,
Gai, gai,
Je vous aime tant !

III.

« I' n'y a que des épines
« Et moi que j'les crains tant,
— « Entrez, entrez, la belle,
« Je vous donn'rai des gants.
Gai, gai,
Je vous aim', la belle,
Gai, gai,
Je vous aime tant !

Le même refrain se trouve dans une autre ronde de la Rochelle.

I.

Les garçons sont trompeurs,
La chose en est certaine;
Sont-ils auprès de vous :
« La belle, je vous aime;
Tan! tan!
Je vous aim', la belle,
Tan! tan!
Je vous aime tant!

II.

Rencontrent-ils quelqu'un :
« Connais-tu une telle ?
« Je crois qu'elle a rêvé,
« Que j'ai d'l'amour pour elle.
Tan! tan!
Je vous aim', la belle,
Tan! tan!
Je vous aime tant!

III.

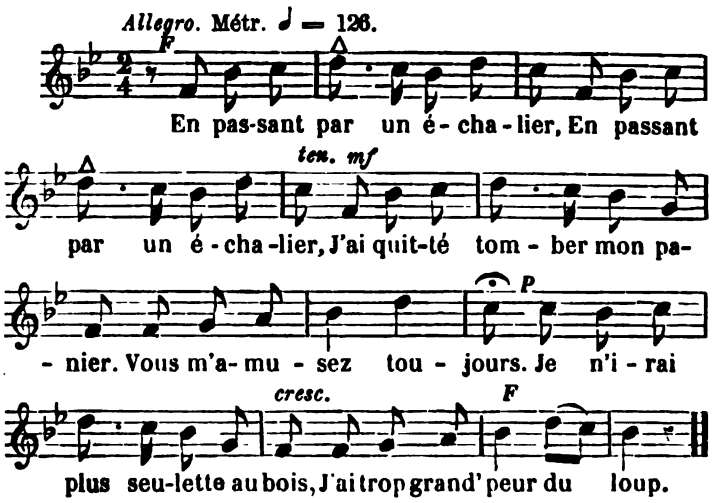
« Qand je serai au bal
« J' dans'rai pas avec elle;
« Si elle a froid aux pieds,
« Ell' battra d' la semelle.
Tan! tan!
Je vous aim', la belle,
Tan! tan,
Je vous aime tant!

IV

« J'irai faire l'amour
« Tout auprès de chez elle;
« Nous mang'rons des pigeons,
« Elle en aura les ailes.
Tan! tan!
Je vous aim', la belle,
Tan! tan!
Je vous aime tant!

(*Aunis, Saintonge, Bas-Poitou*).

EN PASSANT PAR UN ÉCHALIER.



II.

J'ai quitté tomber mon panier, (*bis*)
Un beau messieu l'a ramassé;
Vous m'amusez toujours.
Je n'irai plus seulette au bois,
J'ai trop grand peur du loup.

III.

Un beau messieu l'a ramassé; (*bis*)
— « Messieu, rendez-moi mon panier,
Vous m'amusez toujours.
Je n'irai plus seulette au bois,
J'ai trop grand peur du loup.

IV.

— « Messieu, rendez-moi mon panier, (*bis*)
« Car j'entends mes enfants pleurer,
Vous m'amusez toujours.
Je n'irai plus seulette au bois,
J'ai trop grand peur du loup.

V.

« Car j'entends mes enfants pleurer, (*bis*)
« Aussi mon mari m'appeler,
Vous m'amusez toujours.
Je n'irai plus seulette au bois,
J'ai trop grand peur du loup.

VI.

« Aussi mon mari m'appeler, (*bis*)
« Il est jaloux, vous le savez.
Vous m'amusez toujours.
Je n'irai plus seulette au bois,
J'ai trop grand peur du loup.

VII.

« Il est jaloux, vous le savez. (*bis*)
« Je voudrais les jaloux crevés,
Vous m'amusez toujours.
Je n'irai plus seulette au bois,
J'ai trop grand peur du loup.

VIII.

« Je voudrais les jaloux crevés, (*bis*)
« Et vous, Messieu, si vous l'étiez.
Vous m'amusez toujours.
Je n'irai plus seulette au bois,
J'ai trop grand peur du loup.

IX.

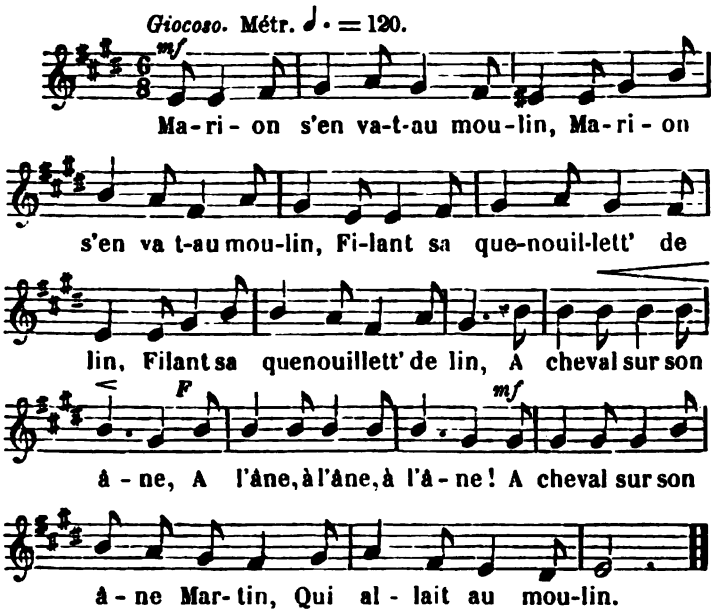
« Et vous, Messieu, si vous l'étiez. (*bis*)
— « Je vous l' rendrai pour un baiser.
Vous m'amusez toujours.
Je n'irai plus seulette au bois,
J'ai trop grand peur du loup.

X.

« Je vous l' rendrai pour un baiser, (*bis*)
— « Prenez-en deux et me quittez.
Vous m'amusez toujours.
Je n'irai plus seulette au bois,
J'ai trop grand peur du loup.

(*Bas-Poitou*).

L'ANE DE MARION.



II.

Quand le meunier la vit venir,
De rire n'a pu se tenir :
— « Attachez là votre âne,
A l'âne, à l'âne, à l'âne!
« Attachez là votre âne Martin,
« A la port' du moulin.

III.

Pendant que son grain se mou- [dait
Que le meunier la caressait,
Le loup a mangé l'âne;
A l'âne, à l'âne, à l'âne!
Le loup a mangé l'âne Martin,
A la port' du moulin.

IV.

— «Que dira mon mari, là-bas,
« Quand son âne ne verra pas,
« Il me battra pour l'âne,
A l'âne, à l'âne, à l'âne!
«Il me battra pour l'âne Martin,
« Qui allait au moulin.

V.

«J'ai dix écus dans mon gous- [set
«Prenez-en trois, laissez-en sept,
« Achetez un autre âne,
A l'âne, à l'âne, à l'âne!
« Achetez un autre âne Martin,
« Pour aller au moulin.

VI.

Quand son mari la vit venir,
De gronder n'a pu se tenir ;
— « Ce n'est pas là notre âne,
A l'âne, à l'âne, à l'âne !
«Ce n'est pas là notre âne Martin,
« Qui allait au moulin.

VII.

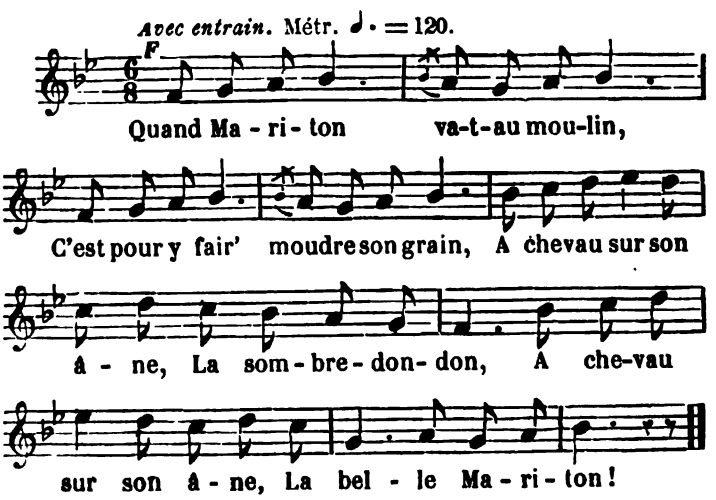
«Notre âne avait les quat' pieds [blancs,
« Et les oreilles rabattant,
« Une bell' face d'âne,
A l'âne, à l'âne, à l'âne !
«Une bell' face d'âne Martin,
« Qui allait au moulin.

VIII.

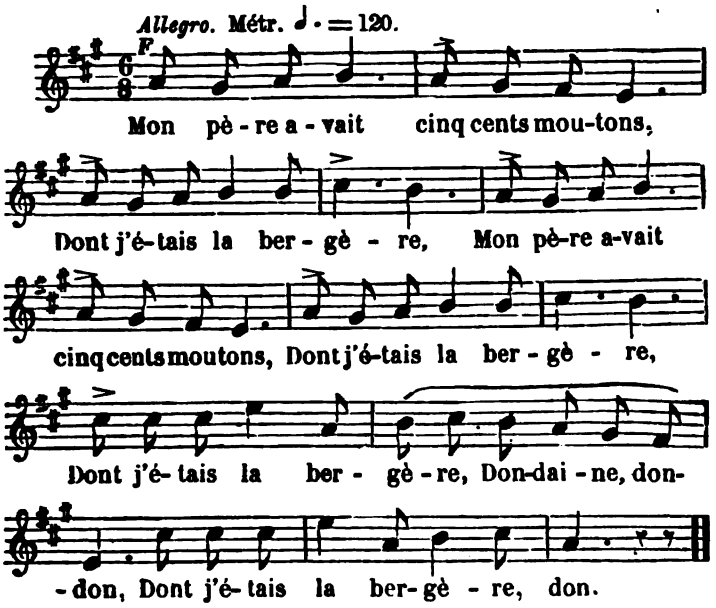
— « Ne vois-tu pas, pauvre nigaud,
« Que les ânes changent de peau?
« C'est ce qu'a fait notre âne,
A l'âne, à l'âne, à l'âne !
« C'est ce qu'a fait notre âne Martin;
« Qui allait au moulin.

VAR. Romancero de Champagne, page 255, 2e partie.
Noëls et chants populaires de la Franche-Comté, page 89, n° 29.

En Angoumois, une autre version donne :



MON PÈRE AVAIT CINQ CENTS MOUTONS.



II.

Le fils du roi vint à passer
Qui m'en enleva quatre,
Qui m'en enleva quatre,
Dondaine, dondon,
Qui m'enleva quatre,
Don.

III.

— « Ah ! M'sieu, rendez-moi mes moutons,
« Ou je serai battue,
« Ou je serai battue,
Dondaine, dondon,
« Ou je serai battue,
Don.

IV.

— « Battu', tu ne le seras point;
« Tu seras mariée,
« Tu seras mariée,
Dondaine, dondon,
« Tu seras mariée,
Don.

V.

« Avec le plus jeune soldat,
« Qui sera dans l'armée,
« Qui sera dans l'armée,
Dondaine, dondon,
« Qui sera dans l'armée,
Don.

VI.

— « Simple soldat, je ne veux [point,
« Je veux un capitaine,
« Je veux un capitaine,
Dondaine, dondon,
« Je veux un capitaine,
Don.

VII.

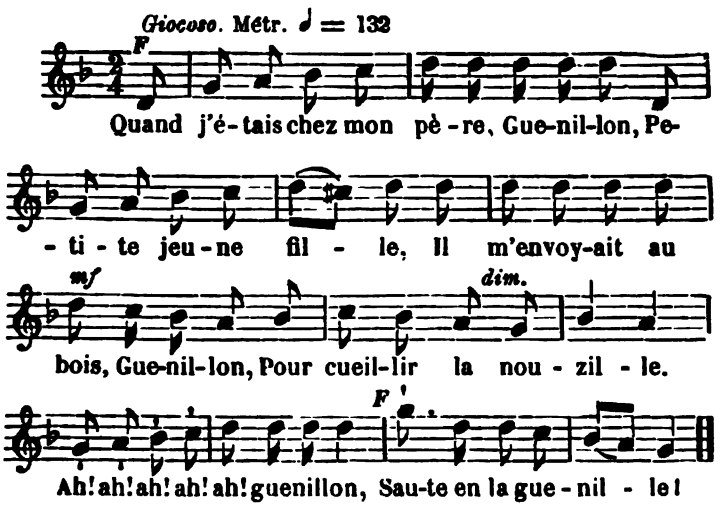
— « Un capitain' tu n'auras pas,
« Tu n'es pas demoiselle,
« Tu n'es pas demoiselle,
Dondaine, dondon,
« Tu n'es pas demoiselle,
Don.

VIII.

— « Demoisell' si je ne suis pas,
« J'aurai moyen de l'être,
« J'aurai moyen de l'être,
Dondaine, dondon,
« J'aurai moyen de l'être,
Don.

(*Poitou*).

GUENILLON.



II.

Il m'envoyait au bois,
Guenillon,
Pour cueillir la nouzille;
Le bois était trop haut,
Guenillon,
La belle trop petite,
Ah! ah! etc.

III.

Le bois était trop haut,
Guenillon,
La belle trop petite;
Elle se mit en main,
Guenillon,
Une tant verte épine,
Ah! ah! etc.

L

La – the · pl. mask.
fem. sing.

Lou the. m. sg.

MON PÈRE AVAIT UN CHAMP DE POIS.

Giocoso. Métr. ♩. = 126.

Mon pè-re a-vait un champ de pois, Mon pè-re a-
- vait un champ de pois, Tous les jours m'envoy-ait y
voir, Sus l di, sus l'don, Sus l'da-gue - di - gue -
-don, É - prom'nons-nous tout le long du bois En chan-
- tant ma-lu-ron, lu-ret-te, Ranflan-flan, Nos belles amou-
- rett', Il nous faut dan - ser, Ma - lu- ron lu-
- ré, Il nous faut sau - ter, Ma-lu-ron ma-lu - ré.

II.

Tous les jours m'envoyait y voir, (*bis*)
Je mangeai tant de ces bons pois,
Sus l' di, etc.

III.

Je mangeai tant de ces bons pois, (*bis*)
Que j' fus malade au lit neuf mois.
Sus l' di, etc.

IV.

Que j' fus malade au lit neuf mois. (*bis*)
Tous les méd'cins venaient m'y voir.
Sus l' di, etc.

V.

Tous les méd'cins venaient m'y voir : (*bis*)
Le premier dit qu'i en mourras,
Sus l' di, etc.

VI.

Le premier dit qu'i en mourras, (*bis*)
C'était point ça qu'i demandas.
Sus l' di, etc.

VII.

C'était point ça qu'i demandas. (*bis*)
Le second dit qu'i en guériras.
Sus l' di, etc.

VIII.

Le second dit qu'i en guériras, (*bis*)
C'était point ça qu'i demandas.
Sus l' di, etc.

IX.

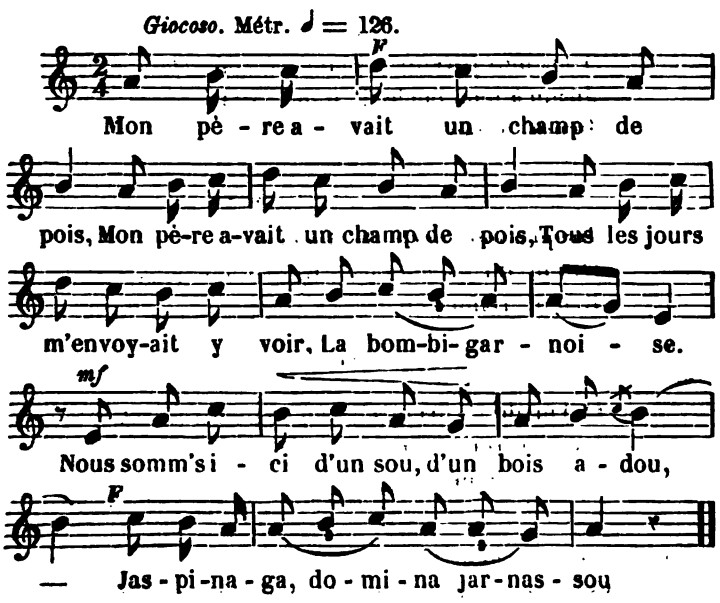
C'était point ça qu'i demandas. (*bis*)
Le troisièm' dit qu'i m' marieras.
Sus l' di, etc.

X.

Le troisièm' dit qu'i m' marieras. (*bis*)
C'était bien ça qu'i demandas.
Sus l' di, sus l' don, sus l' dague digue don.
É prom'nons-nous
Tout le long du bois,
En chantant
Maluron lurette,
Ranflanflan,
Nos belles amourettes,
Il nous faut danser,
Maluron luré,
Il nous faut sauter,
Maluron maluré.

(*Saintonge, Aunis, Angoumois*).

VARIANTE DE LA PRÉCÉDENTE.



Une variante de l'Aunis porte :

I.

Devers cheux nous semions des pois, (*bis*)
J'en cueillis deux, j'en mangis trois.
Remu', remu', te r'mueras-tu pas,
Te remueras-tu pas, jeuness', te r'emueras-tu pas?

II.

J'en cueillis deux, j'en mangis trois, (*bis*)
J'en fus malade au lit trois mois.
Remu', remu', etc.

III.

J'en fus malade au lit trois mois, (*bis*)
Tous mes parents veniant me voir,
Remu', remu', etc.

IV.

Tous mes parents veniant me voir, (*bis*)
Jusqu'à mon oncle de Rancras (1),
Remu', remu', etc.

V.

Jusqu'à mon oncle de Rancras, (*bis*)
Qui m' dit : « ma nièc', tu n'en mourras,
Remu', remu', etc.

VI.

Qui m' dit : « ma nièc', tu n'en mourras, (*bis*)
Va-t-en trouver ces avocats,
Remu', remu', etc.

(1) Arrondissement de Saintes.

VII.

Va-t-en trouver ces avocats, (*bis*)
Tous ces mangeux de chapons gras,
Remu', remu', etc.

VIII.

Tous ces mangeux de chapons gras, (*bis*)
Qui nous plumont comm' des osiâs,
Remu', remu', etc.

IX.

Qui nous plumont comm' des osiâs, (*bis*)
Et ne nous laissont que la piâ,
Remu', remu', te r'mueras-tu pas,
Te r'mueras-tu pas, jeuness', te r'mueras-tu pas?

ENTRE LES DEUX.

Giocoso. Métr. ♩. = 126.

F

L'au - tre jour j'é - tais en dan- se, Et j'a - vais deux a - mou - reux, L'un a- -vait la soi - xan- tai-ne Et l'autre en a - vait vingt et

mf

deux; Sans men - tir, j'ai- me-rais mieux Un jeu- -ne fou qu'un vieux sa - ge, Sans men - tir, j'aimerais

cresc.

F

mieux Un jeu - ne ma - ri qu'un vieux.

II.

L'un avait la soixantaine,
L'autre en avait vingt-et-deux.
Si vous étiez dans ma place,
Vous laisseriez-là le vieux.
Sans mentir, etc.

III.

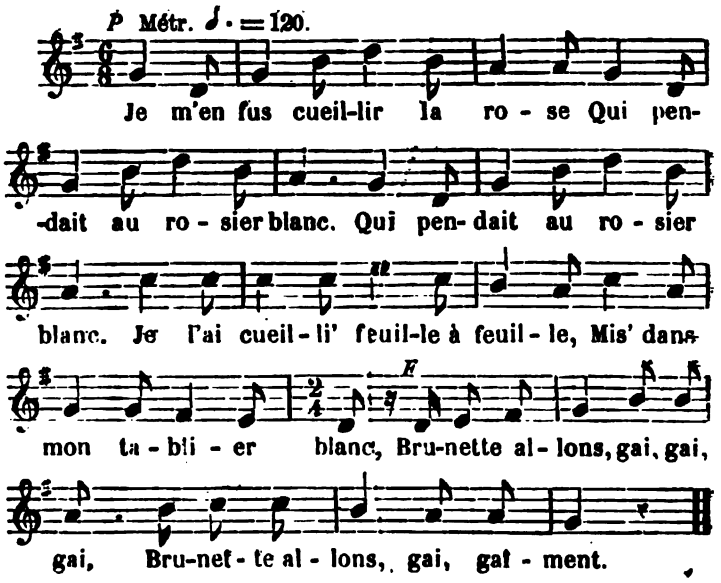
Si vous étiez dans ma place,
Vous laisseriez là le vieux.
Mais, moi, je serai plus sage,
Je les prendrai tous les deux.
Sans mentir, etc.

IV.

Mais, moi, je serai plus sage,
Je les prendrai tous les deux.
Je donn'rai mon cœur au jeune,
J' m'amus'rai d' l'argent du vieux.
Sans mentir, j'aimerais mieux
Un jeune fou qu'un vieux sage,
Sans mentir, j'aimerais mieux,
Un jeune mari qu'un vieux.

(*Angoumois*).

JE M'EN FUS CUEILLIR LA ROSE.



II.

Je l'ai cueilli' feuille à feuille,
Mis' dans mon tablier blanc.
Je la portai-z-à mon père,
Dans l' chemin de Confolens.
Brunette, etc.

III.

Je la portai-z-à mon père,
Dans l' chemin de Confolens;
Je n'y ai trouvé personne,
Qu'un gai rossignol chantant.
Brunette, etc.

IV.

Je n'y ai trouvé personne,
Qu'un gai rossignol chantant;
Il me dit dans son langage :
— « Mari'-toi, belle, il est temps.
Brunette, etc.

V.

Il me dit dans son langage :
« Mari'-toi, belle, il est temps.
— Comment veux-tu q' j' me marie,
« Mes parents s'ront pas contents.
Brunette, etc.

VI.

« Comment veux-tu q' j' me marie,
« Mes parents s'ront pas contents.
« A caus' de ma vieill' grand'mère,
« Qui n' se lass' pas de mon temps.
Brunette, etc.

VII.

« A caus' de ma vieill' grand'mère,
« Qui n' se lass' pas de mon temps,
« Me fait coucher à six heures,
« L'heur' du divertissement.
Brunette, etc.

VIII.

« Me fait coucher à six heures,
« L'heur' du divertissement.
« Me fait lever à trois heures,
« L'heur' que je dormirais tant.
Brunette, etc.

IX.

« Me fait lever à trois heures,
« L'heur' que je dormirais tant.
« Hélas! serais-je pas mieux
« D'entre les bras d'un amant.
Brunette, etc.

X.

« Hélas! serais-je pas mieux
« D'entre les bras d'un amant.
« Il me conterait ses peines,
« Ses pein' aussi ses tourments.
Brunette, etc.

XI.

« Il me conterait ses peines,
« Ses pein' aussi ses tourments.
« Je lui conterais les miennes,
« Cela passerait le temps.
Brunette, etc.

(*Angoumois*).

J'AI DEMANDÉ-Z-A MA MÈRE.

Giocoso. Métr. ♩. = 126.

F

J'ai de - man - dé - z-à ma mè - re : La ma-

-rié' quand je la s'rai, Ma mèr' m'a fait la ré-

-pon - se : Dans cinq ans si je vou - lais.

mf

Cinq ans je n'atten - drai guè - re,

Cinq ans je n'at- ten - drai pas.

II.

J'ai demandé-z-à mon père :
La marié' quand je la s'rai,
Mon pèr' m'a fait la réponse :
Dans quatre ans si je voulais.
Quatre ans je n'attendrai guère,
Quatre ans je n'attendrai pas.

III.

J'ai demandé-z-à mon oncle :
La marié' quand je la s'rai,
Mon oncl' m'a fait la réponse :
Dans trois ans si je voulais.
Trois ans je n'attendrai guère,
Trois ans je n'attendrai pas.

IV.

J'ai demandé-z-à ma tante :
La marié' quand je la s'rai,
Ma tant' m'a fait la réponse :
Dans deux ans si je voulais.
Deux ans je n'attendrai guère,
Deux ans je n'attendrai pas.

V.

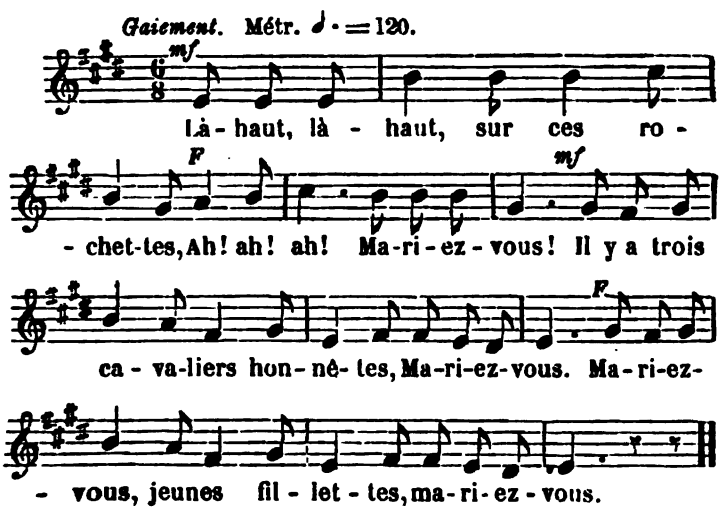
J'ai demandé-z-à mon frère :
La marié' quand je la s'rai,
Mon frèr' m'a fait la réponse :
Dans un an si je voulais.
Un an je n'attendrai guère,
Un an je n'attendrai pas.

VI.

J'ai demandé-z-à ma sœur :
La marié' quand je la s'rai,
Ma sœur m'a fait la réponse :
Dès demain si je voulais.
Colin, allons à confesse, } *bis*
Colin, allons-y demain.

(*Angoumois, Saintonge*).

MARIEZ-VOUS.



II.

Il y a trois cavaliers honnêtes,
Ah! ah! ah! Mariez-vous!
L' plus jeun' dit que j' suis sa maîtresse,
Mariez-vous, etc.

III.

L' plus jeun' dit que j' suis sa maîtresse,
Ah! ah! ah! Mariez-vous!
Je ne la suis, ni ne veux l'être,
Mariez-vous, etc.

IV.

Je ne la suis, ni ne veux l'être;
Ah! ah! ah! Mariez-vous!
Quand sont à marier sont honnêtes,
Mariez-vous, etc.

V.

Quand sont à marier sont honnêtes,
Ah! ah! ah! Mariez-vous!
Sitôt mariés ils sont les maîtres,
Mariez-vous, etc.

VI.

Sitôt mariés ils sont les maîtres;
Ah! ah! ah! Mariez-vous!
Ils jettent tout par la fenêtre,
Mariez-vous, etc.

VII.

Ils jettent tout par la fenêtre.
Ah! ah! ah! Mariez-vous!
J'aime bien mieux rester fillette,
Mariez-vous, etc.

VIII.

J'aime bien mieux rester fillette,
Ah! ah! ah! Mariez-vous!
Que d'être à ces hommes sujette.
Mariez-vous, etc.

(*Angoumois, Saintonge*).

Une variante du Bas-Poitou porte après le couplet VI.

Ils battent leurs pauvres femmes,
Ah! ah! ah! Mariez-vous!
Dehors ils les font coucher.
Mariez-vous, etc.

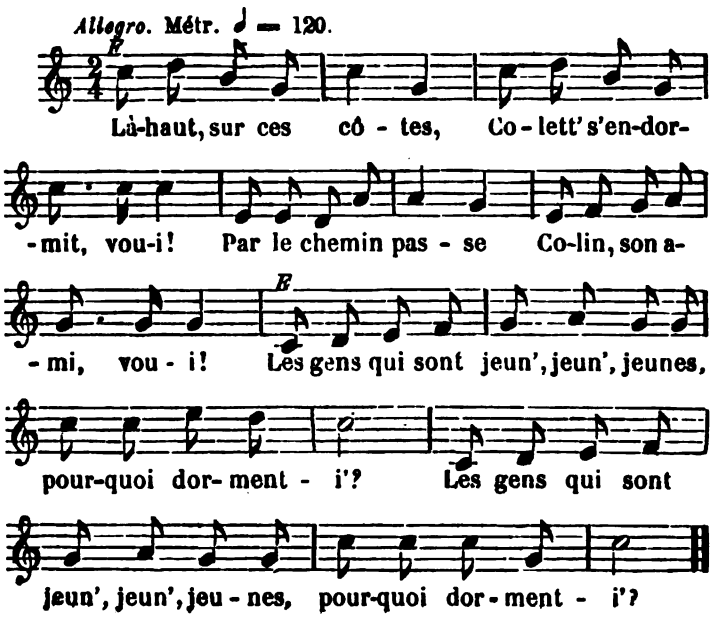
Dehors ils les font coucher,
Ah! ah! ah! Mariez-vous!
Les dames sont à la porte,
Mariez-vous, etc.

Les dames sont à la porte,
Ah! ah! ah! Mariez-vous!
Qui regrettent le temps passé,
Mariez-vous, etc.

Qui regrettent le temps passé,
Ah! ah! ah! Mariez-vous!
Disant qu'elles voudraient bien être,
Mariez-vous, etc.

Disant qu'elles voudraient bien être,
Ah! ah! ah! Mariez-vous!
Jeunes fillett' à marier.
Mariez-vous,
Mariez-vous, jeunes fillettes,
Mariez-vous!

COLETTE.



II.

Par le chemin passe,
Colin son ami,
Voui!
Colin cueille un' rose,
Dans la main lui mit,
Voui!
Les gens, etc.

III.

Colin cueille un' rose,
Dans la main lui mit :
Voui!
La rose est si fraîche,
Collett' s'éveillit.
Voui!
Les gens, etc.

IV.

La rose est si fraîche,
Colett' s'éveillit;
Voui!
— « Ah! dis-moi, voisine,
« Qui m'a mis ceci?
Voui!
Les gens, etc.

V.

« Ah! dis-moi, voisine,
« Qui m'a mis ceci?
Voui!
—« Ah! répond la femme,
« Colin votre ami;
Voui!
Les gens, etc.

VI.

« Ah! répond la femme,
« Colin votre ami.
Voui!
— « Ah! dis-moi, voisine,
« Quel habit a-t-i'?
Voui!
Les gens, etc.

VII.

« Ah! dis-moi, voisine,
« Quel habit a-t-i'?
Voui!
—«Un' pair' de bas rouges,
« Et un habit gris.
Voui!
Les gens, etc.

VIII.

—«Un' pair' de bas rouges,
« Et un habit gris,
Voui!
— « Ah! dis-moi, voisine,
« Quel' route a-t-i' pris?
Voui!
Les gens, etc.

IX.

« Ah! dis-moi, voisine,
« Quel' route a-t-i' pris?
Voui!
— « Il a pris la route,
« De Sainte à Paris.
Voui!
Les gens, etc.

X.

« Il a pris la route,
« De Sainte à Paris,
Voui!
— « Merci bien, voisine,
« Je vas avec lui.
Voui!
Les gens, etc.

XI.

« Merci bien, voisine,
« Je vas avec lui.
Voui!
— « Ah! répond la femme,
« Ça n'est pas joli,
Voui!
Les gens, etc.

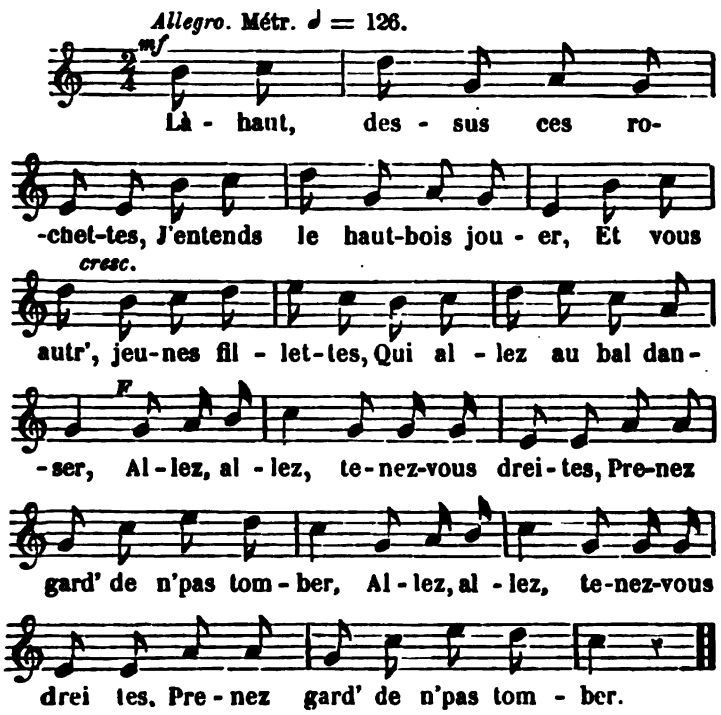
XII.

« Ah ! répond la femme,
« Ça n'est pas joli,
Voui !
Que les filles sages,
Suiv' leur bon ami.
Voui !
Les gens qui sont jeun', jeun', jeunes,
Pourquoi dorment i' ?

(*Saintonge, Angoumois*).

Var. — Romancero de Champagne. P. TARBÉ, page 178, 2e partie.

LA-HAUT, DESSUS CES ROCHETTES.



II.

Et vous aut', mes jeunes filles,
Qui allez au bal danser,
Allez-y et prenez garde
De vous laisser attraper.
Allez, etc.

III.

Allez-y et prenez garde
De vous laisser attraper.
Attachez bien vos jarr'tières,
Et bouclez bien vos souliers.
Allez, etc.

IV.

Attachez bien vos jarr'tières,
Et bouclez bien vos souliers,
Votre amant qu'est dans la danse
Va vous marcher sur les pieds.
Allez, etc.

V.

Votre amant qu'est dans la danse
Va vous marcher sur les pieds,
Vous dira bas à l'oreille :
« Belle, voulez-vous m'aimer ?
Allez, etc.

VI.

Vous dira bas à l'oreille :
« Belle, voulez-vous m'aimer ?
— « Comment voulez-vous que j'aime,
« J' n'y ai pas encor songé.
Allez, etc.

VII.

« Comment voulez-vous que j'aime,
« J' n'y ai pas encor songé.
Nos mères sont aux fenêtres
Regrettant le temps passé.
Allez, etc.

VIII.

Nos mères sont aux fenêtres
Regrettant le temps passé,
Disant qu'ell' voudraient bien être
Jeunes fill' à marier.
Allez, etc.

IX.

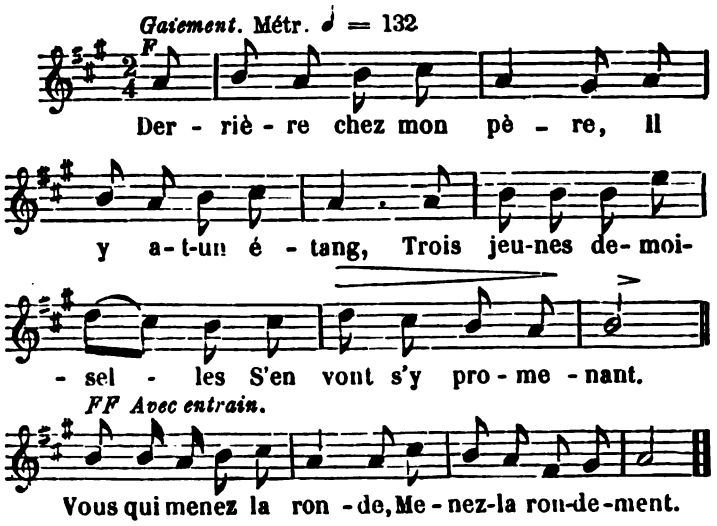
Disant qu'ell' voudraient bien être
Jeunes fill' à marier.
Mais cela ne peut pas être,
Quand le curé y a passé.
Allez, etc.

X.

Mais cela ne peut pas être,
Quand le curé y a passé,
Quand le curé, le notaire
Avec ell' ont bien signé.
Allez, allez, tenez-vous dreites, } *bis.*
Prenez gard' de n' pas tomber. }

(*Aunis, Poitou*).

VOUS QUI MENEZ LA RONDE.



II.

Trois jeunes demoiselles
S'en vont s'y promenant,
Dans le chemin rencontrent
Un pauvre mendiant.
Vous qui menez la ronde,
Menez-la rondement.

III.

Dans le chemin rencontrent
Un pauvre mendiant.
— « Ayez pitié, mesdames,
« De ce pauvre passant.
Vous qui menez la ronde,
Menez-la rondement.

IV.

« Ayez pitié, mesdames,
« De ce pauvre passant.
— « Avoir pitié des hommes,
« Nous n' somm' plus dans le temps.
Vous qui menez la ronde,
Menez-la rondement.

V.

« Avoir pitié des hommes,
« Nous n' somm' plus dans le temps,
« Les garçons sont volages,
« Comme la feuille au vent.
Vous qui menez la ronde,
Menez-la rondement.

VI.

« Les garçons sont volages,
« Comme la feuille au vent;
« Les filles sont fidèles,
« Comme l'or et l'argent.
Vous qui menez la ronde,
Menez-la rondement.

VII.

« Les filles sont fidèles,
« Comme l'or et l'argent.
« Mais ma sœur la cadette,
« On la mari' pourtant.
Vous qui menez la ronde,
Menez-la rondement.

VIII.

« Mais ma sœur la cadette,
« On la mari' pourtant.
« La jalousie est cause
« Que je m'en vas mourant.
Vous qui menez la ronde.
Menez-la rondement.

IX.

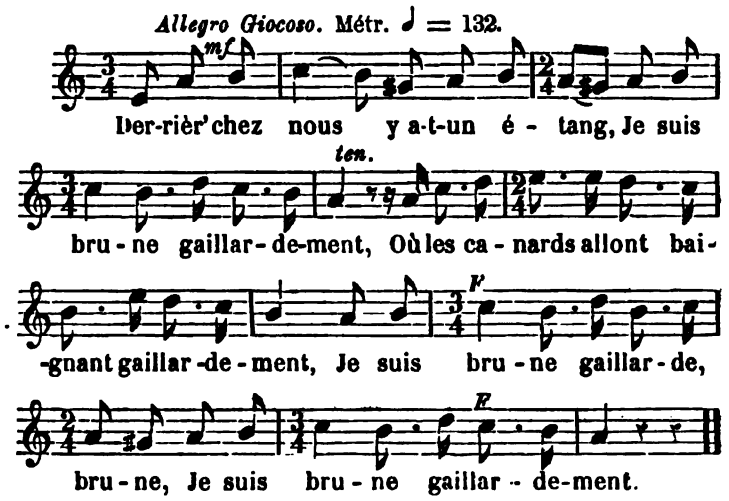
« La jalousie est cause
« Que je m'en vas mourant.
« Car moi, qui suis l'aînée,
« On me met au couvent.
Vous qui menez la ronde,
Menez-la rondement.

X.

« Car moi, qui suis l'aînée,
« On me met au couvent.
« Si ce malheur arrive,
« J' mettrai le feu dedans.
Vous qui menez la ronde,
Menez-la rondement.

(*Poitou*).

LE CANARD BLANC.



II.

Le fils du roi vint en chassant,
Je suis brune gaillardement,
Il a tué mon canard blanc
Gaillardement,
Je suis brune,
Gaillarde brune,
Je suis brune gaillardement.

III.

Par les oreill' répand le sang,
Je suis brune gaillardement,
Par les deux yeux l'or et l'argent
Gaillardement,
Je suis brune,
Gaillarde brune,
Je suis brune gaillardement,

IV.

Que ferons-nous de cet argent?
Je suis brune gaillardement,
Nous ferons bâtir un couvent
Gaillardement,
Je suis brune,
Gaillarde brune,
Je suis brune gaillardement.

V.

Tout' les bell' fill' iront dedans,
Je suis brune gaillardement,
Et les garçons de dix-huit ans
Gaillardement,
Je suis brune,
Gaillarde brune,
Je suis brune gaillardement.

(*Bas-Poitou, Saintonge*).

Une variante porte entre les couplets II et III :

Le fils du roi est bien méchant,
Je suis brune gaillardement,
D'avoir tué mon canard blanc,
Gaillardement, etc.

Par son bec répand du froment,
Je suis brune gaillardement,
C'est la méture des pauvres gens,
Gaillardement, etc.

De pauvres gens l'y en tant :
Je suis brune gaillardement,
Depuis *Beauvoir* jusqu'à *Challans*.
Gaillardement, etc.

Les refrains suivants sont souvent, suivant les lieux, accolés à cette chanson ;

Je me nomme divertissant,
C'est moi qui divertis les filles,
Je me nomme divertissant.

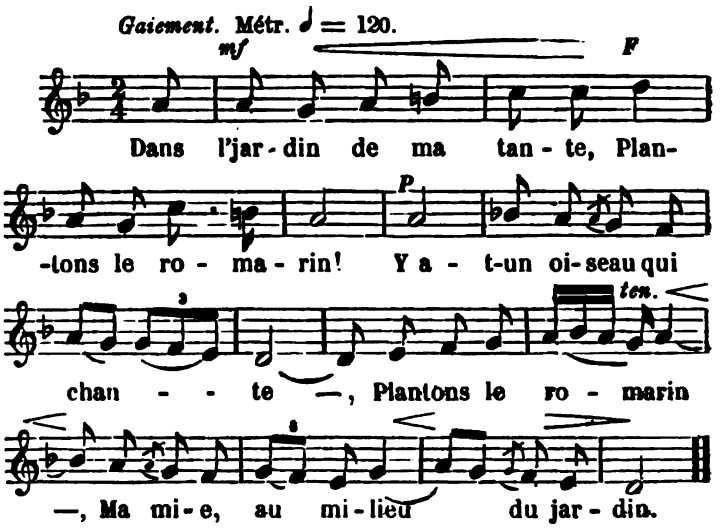
Toujours ma boule va roulant,
Toujours ma boul' va roul', va roul',
Toujours ma boule va roulant.

C'est le vent qui va frétillant,
C'est le vent qui va, qui frétille,
C'est le vent qui va frétillant.

J'aimons bien les cotillons rouges,
Encor' mieux, les cotillons bleus,
Les cotillons roug', les cotillons bleus.

Passons la land' gaillardement,
Passons la land' gaillard', gaillard',
Passons la lande gaillardement.

PLANTONS LE ROMARIN.



II.

L'y a-t-un oiseau qui chante,
Plantons le romarin !
On sait ce qu'il veut dire,
Plantons le romarin,
Ma mie,
Au milieu du jardin.

III.

On sait ce qu'il veut dire,
Plantons le romarin !
Mariez-vous, les filles !
Plantons etc.

IV.

Mariez-vous, les filles,
Plantons le romarin !
Avecque ces bons drilles.
Plantons etc.

V.

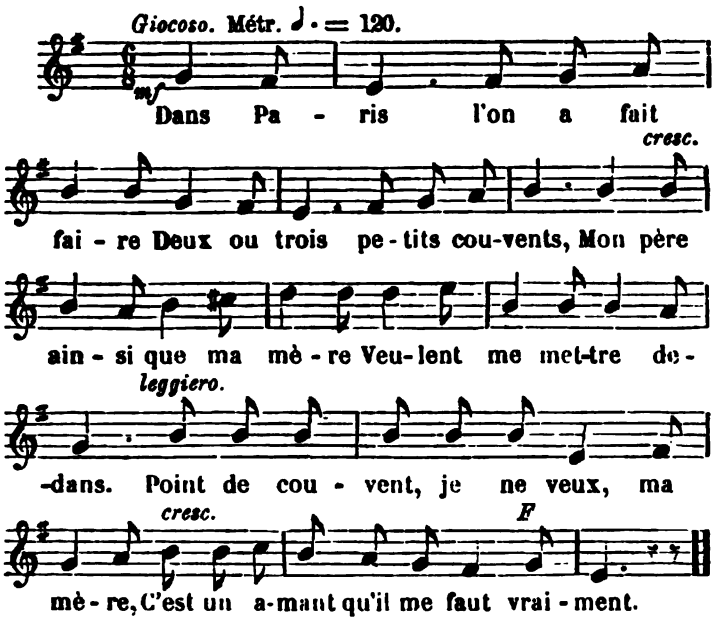
Avecque ces bons drilles;
Plantons le romarin!
Et n'allez jà les filles,
Plantons etc.

VI.

Et n'allez jà les filles,
Plantons le romarin!
Pourrir derrièr' les grilles;
Plantons etc.

(*Saintonge*, *Aunis*, *Bas-Poitou*).

POINT DE COUVENT JE NE VEUX MA MÈRE.



II.

Mon père ainsi que ma mère,
Veulent me mettre dedans.
Je les ai priés d'attendre,
Mais d'attendre encore un an.
Point de etc.

III.

Je les ai priés d'attendre,
Mais d'attendre encore un an.
Peut-être au bout de l'année,
Trouverai-je un pauvre amant.
Point de etc.

IV.

Peut-être au bout de l'année,
Trouverai-je un pauvre amant,
Je ne me ferai pas faute,
De le prendre promptement.
Point de etc.

V.

Je ne me ferai pas faute,
De le prendre promptement.
Il vaut mieux conduire à vêpres
Son mari et ses enfants,
Point de etc.

VI.

Il vaut mieux conduire à vêpres
Son mari et ses enfants,
Que d'être dedans ces cloétres,
A faire les yeux doulents;
Point de etc.

VII.

Que d'être dedans ces cloétres,
A faire les yeux doulents;
A jeûner tout le carême,
Les quatre-temps et l'avent;
Point de etc.

VIII.

A jeûner tout le carême
Les quatre-temps et l'avent;
Et coucher dessur la dure
Tout le restant de son temps.
Point de etc.

IX.

Et coucher dessur la dure
Tout le restant de son temps.
Serais-je pas plus heureuse
Dans les bras de mon amant?
Point de etc.

X.

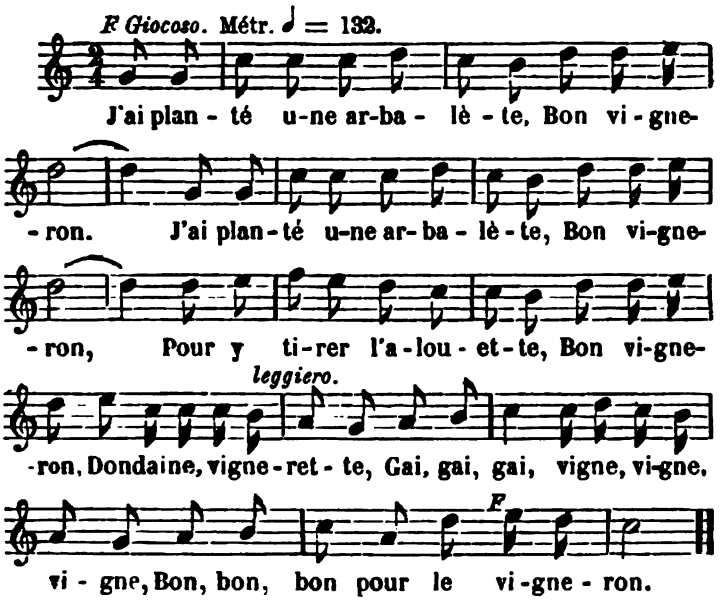
Serais-je pas plus heureuse
Dans les bras de mon amant,
Il me conterait ses peines,
Ses peines et ses tourments.
Point de etc.

XI.

Il me conterait ses peines,
Ses peines et ses tourments;
Je lui conterais les miennes,
Ainsi passerait le temps.
Point de etc.

(*Bas-Poitou*).

LA CHANSON DU VIGNERON.



II.

Pour y tirer l'alouette,
Bon vigneron.
Pour avoir de sa plumette,
Bon vigneron, etc.

III.

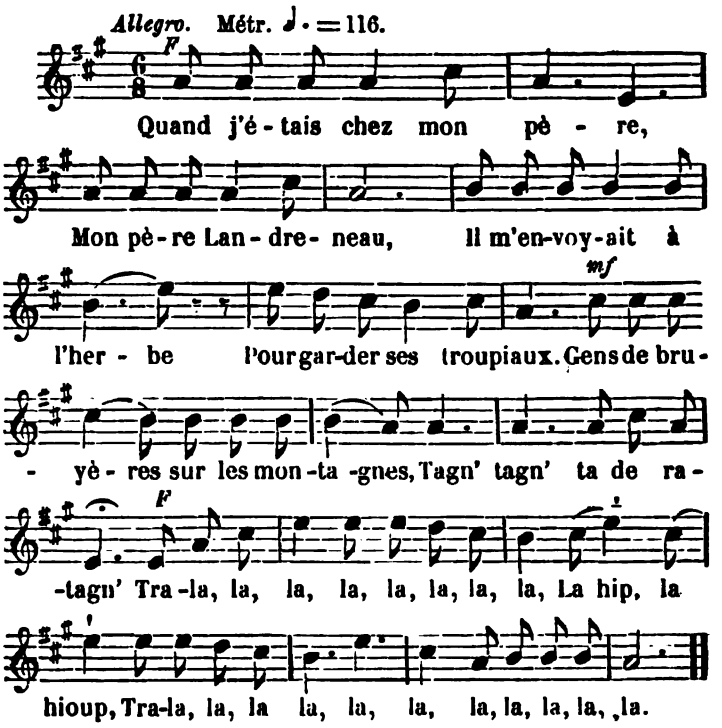
Pour avoir de sa plumette,
Bon vigneron.
Pour en faire une couchette,
Bon vigneron, etc.

IV.

Pour en faire une couchette,
Bon vigneron.
Pour coucher Jean et Jeannette,
Bon vigneron
Dondaine, vignerette,
Gai, gai, gai, vigne, vigne, vigne,
Bon, bon, bon pour le vigneron.

(*Angoumois, Saintonge, Aunis*).

QUAND J'ÉTAIS CHEZ MON PÈRE LANDRENEAU.



II.

Le m'envoyait à l'herbe
Pour garder ses troupiaux.
Le louq y est venue
M'emportit le pus biau.
Gens de bruyères, etc.

III.

Le louq y est venue,
M'emportit le pus biau.
Couris après la bête
Était p'r avoir la piau.
Gens de bruyères, etc.

IV.

Couris après la bête,
Était p'r avoir la piau.
Était pour ma grand'mère,
Pour li faire in mantiau.
Gens de bruyères, etc.

V.

Était pour ma grand'mère,
Pour li faire in mantiau,
Et le bout de la quoue,
Pour faire in chalumiau.
Gens de bruyères, etc.

VI.

Et le bout de la quoue,
Pour faire in chalumiau,
Pour fair' danser les filles,
A quio printemps nouviau,
Gens de bruyères, etc.

VII.

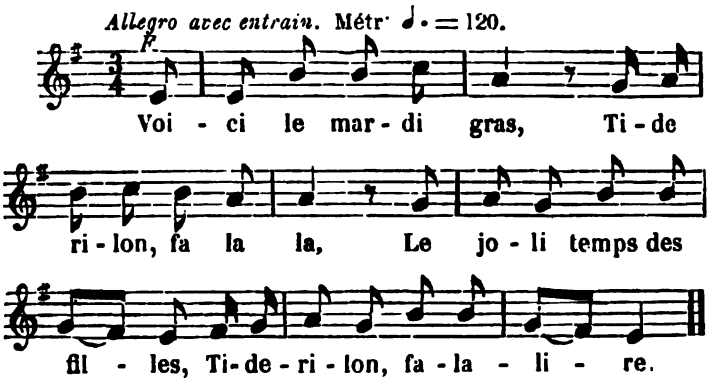
Pour fair' danser les filles,
A quio printemps nouviau,
Là-bas dans la grand' p'rée,
Dessous quio grous ormiau,
Gens de bruyères, sur les montagnes,
Tagn' tagn' taderatagn',
Tra la, la, la, la, la, la, la, la.
La hip, la hioup,
Tra la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la.

(*Poitou*).

Cette chanson est contenue dans la gent'poitevinerie. Elle a subi depuis lors peu de changements. Elle a le titre : *Chanson jeouse;* elle se chante sur un refrain obscène fort populaire dans la plaine poitevine.

VAR. : Romancero de Champagne, page 212, 2e partie.

VOICI LE MARDI GRAS.



II.

Et que se mariant,
Tideri lon, fa la la,
Ces la qu'en ont envie
Tideri lon, fa la lire.

III.

Je n'parle point pour moi,
Tideri lon, fa la la,
Car mon pèr' me marie,
Tideri lon, fa la lire.

IV.

Avec un vieux vieillard !
Tideri lon, fa la la,
Qu'a tout' la barbe grise,
Tideri lon, fa la lire.

V.

J' voudrais qu' tous ces vieillards
Tideri lon, fa la la,
Seraient dans un navire,
Tideri lon, fa la lire.

VI.

Qu'o vindrait un vent d'bas (1)
Tideri lon, fa la la,
Qu'engloutirait le navire,
Tideri lon, fa la lire.

VII.

Q'i apprendrait ces vieillards,
Tideri lon, fa la la,
A fair' l'amour aux filles,
Tideri lon, fa la lire.

(*Bas-Poitou*).

(1) Vent de bas — Sud-Sud-Ouest, ou basse galerne comme on dit en Poitou.

A LA PÊCHE DES MOULES. (BAL).

Allegro. Métr. ♩ = 138.

F

A la pê - che des mou - les,

Je n'veux plus y al - ler, maman, A la pê-che des

mf

mou-les, Je n'veux plus y al-ler. Les gar-çons de Ma-

-ren - nes M'ont pris (1) mon pa -nier, maman, Les

en-fants de Ma - ren - nes M'ont pris mon pa - nier.

II.

Les garçons sont volages,
Comme pluie et vent, (1)
Maman,
Les filles sont fidèles,
Comm' l'or et l'argent,
Maman,
Les filles sont fidèles,
Comm' l'or et l'argent.

III.

Ah! quand il*es* vous tiennent,
Ces jolis enfants,
Maman,
Ils vous font tant d' caresses,
Et de compliments,
Maman,
Ils vous font tant d' caresses,
Et de compliments.

(*Saintonge, Aunis, Angoumois*).

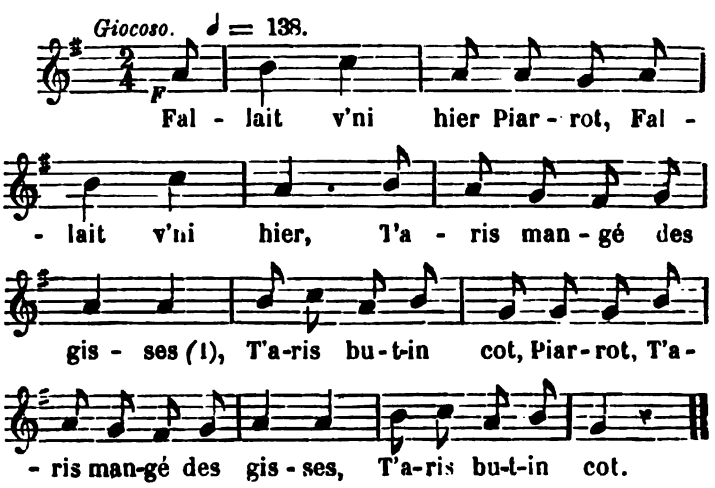
(1) VAR. : Comm' la poudre au vent.

En Angoumois et en Saintonge on chante sur ce même air :

Sur le pont de Marennes,
J'ai d'ramé (1) mes bas,
Maman,
Mes bas, mes jarretières,
Et mes jupons blancs,
Maman,
Mes bas, mes jarretières,
Et mes jupons blancs.

(1) D'ramer, deramer, — user, érailler, déchirer.

FALLAIT V'NI HIER PIARROT (BAL).



(1) Gisses — Gesses.

A Angoulême, on chante sur le même air :

I.

Fallait v'ni hier,
Crapaud,
Fallait v'ni hier;
T'aris mangé l'angroisse,
L'est in bon morceau
Crapaud,
T'aris mangé l'angroisse,
L'est in bon morceau.

II.

Fallait v'ni hier,
Crapaud,
Fallait v'ni hier,
Aneut tiell' bounne angroisse,
N'est point pre ton museau,
Crapaud,
Aneut tiell' bounne angroisse,
N'est point pre ton museau.

De temps immémorial il a existé, à Angoulême, une animosité entre les gens du faubourg Lhoumeau, que l'on nommait *Crapauds,* sans doute parce qu'ils habitent les bords de la Charente, et les gens de la ville, qualifiés *Angroisses* (rapiettes, lézards gris,) à cause du rocher sur lequel s'élevent leurs maisons. Cette animosité qui s'accrut encore au temps des guerres de religion, — les *crapauds* étaient pour la réforme, — donna lieu à des défis et des rixes sans nombre.

Les Guisards employaient fréquemment ce mot dans les chansons contre les Calvinistes. — (Voir les chants historiques de Leroux de Lincy.)

Les hugenaux,
Infaits crapeaux,
S'en vont sonner la presche.
. . . . . .

Chronique protestante de l'Angoumois par Victor Bujeaud; *Paris, Meyrueis,* 1860; *in*-8.

O N'EST POINT DES MONGETTES (BAL).

Allegro. Métr. ♩ = 138.

F

O n'est point des mon-get-tes (1) Ni des z'a-ri-

-cots qu'o faut, O n'est point des mon-get-tes, Ni des z'a-ri

-cots, Ol est de la sa-la-de Et de bon fri-

-cot (2) qu'o faut, Ol est de la sa-la-de et de bon fri-cot.

(*Angoumois*).

GELÉE T'AS MANGÉ MES CHOUX (BAL).

Métr. ♩ = 138.

F

Ge-lé-e t'as man-gé mes

choux, Ma chi-co-ré-e et mes ar-ti-

chauts, Ge-lé-e! tu n'en man-g'ras

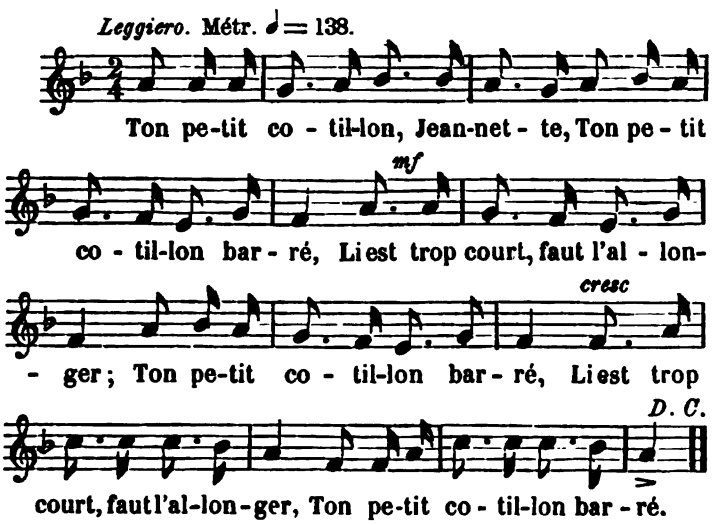
pas Une autre an-né-e, pasqu' n'en sem' rai pas.

(*Angoumois, Saintonge*).

(1) Mongettes, — haricots.

(2) Fricot se dit de tout mets préparé qui se mange avec du pain.

TON PETIT COTILLON JEANNETTE (BAL).



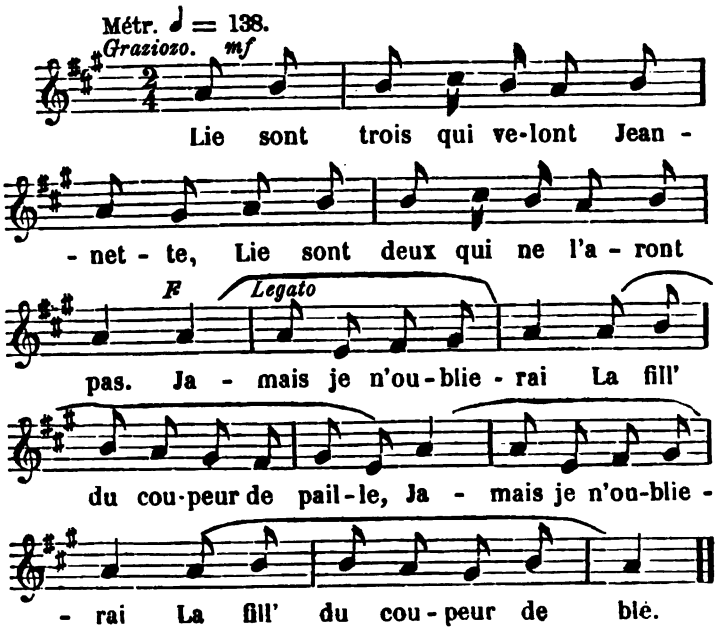
(*Angoumois*).

On chante aussi dans le Poitou sur le même air ;

Ton p'tit devanteau (1), ma chambrère,
Ton p'tit devanteau n'est pas beau;
N'est pas beau, il est salau (2),
Ma chambrère, ton devanteau,
N'est pas beau, il est salau,
Ma chambrère, ton devanteau.

(1) Tablier.
(2) Sale.

LIE SONT TROIS QUI VELONT JEANNETTE (BAL).



On chante aussi sur cet air :

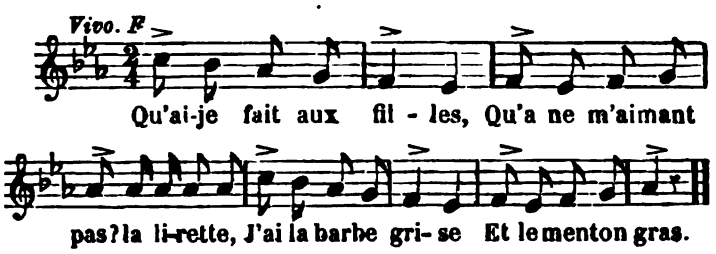
La voilà la culotte rouge,
La voilà mise à tous les jours.
Un garçon ménager
La gard'rait pour ses dimanches
Un garçon ménager
La gard'rait pour son été.

Autre variante du Bas-Poitou :

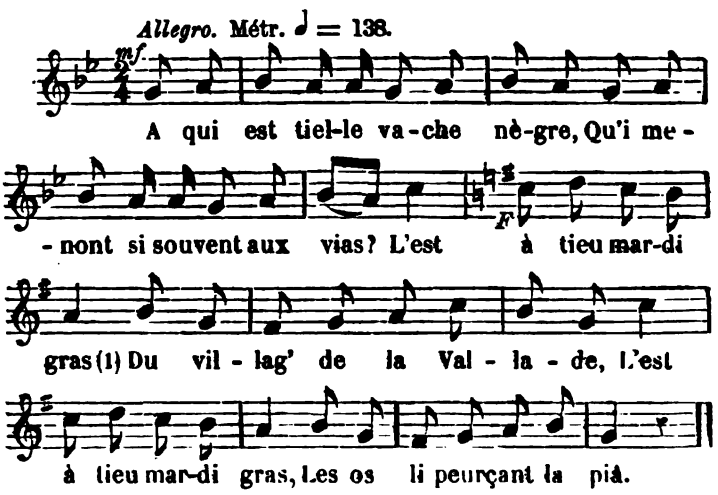
J'ai tout usé ma culotte,
Belle, à vous faire la cour ;
Et pourquoi l'usas-tu ?
Ta culotte, ta culotte,
Et pourquoi l'usas-tu ?
Pouvais-tu pas v'nir c.. nu ?

QU'AI-JE FAIT AUX FILLES QU'A N'MAIMANT PAS?

(BAL.)

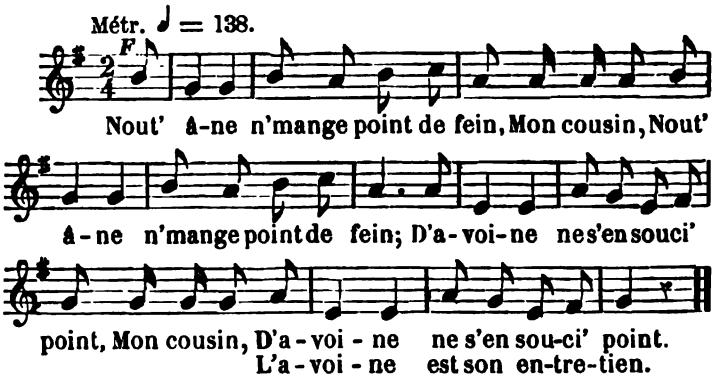


A QUI EST TIELLE VACHE NÈGRE (BAL).



(1) On qualifie de *mardi gras*, en Angoumois et en Saintonge, un homme fantasque, mauvais coucheur, qui fait toutes choses à l'encontre des autres.

NOUT' ANE N' MANGE POINT DE FEIN (BAL).



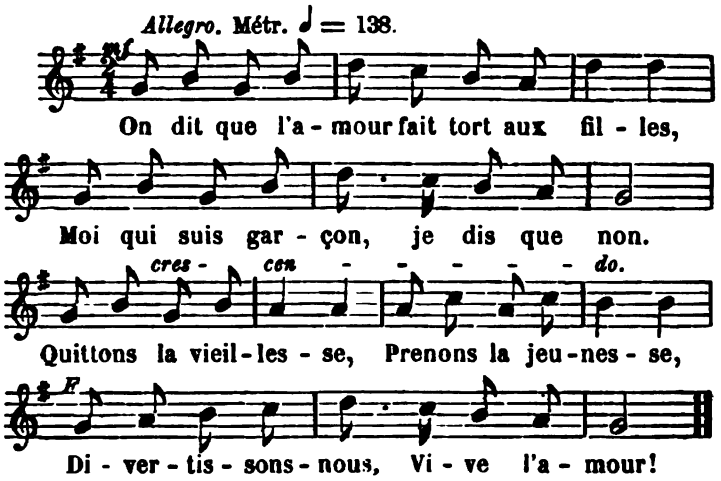
On chante encore sur cet air : Le cousin de la N.-D. d'août, à Angoulême (1) :

Cousin,
T'as predu ta cousine,
Mon cousin;
Cousin,
T'as predu ta cousine :
Cousin,
N' la charch' pas aux bousines,
Mon cousin,
Cousin,
Je l'ai vuse au bouzin. (2)

(1) La chapelle de Notre-Dame de Bezines (ou Bouzines) attire toujours à Angoulême, le 15 août de chaque année, une grande foule de campagnards, que les gens de la ville appellent *Cousins*; parce que, ce jour là le paysan ne manque pas de trouver quelque prétexte de parenté pour aller s'héberger chez son cousin le citadin.

(2) Le peuple d'Angoulême appelle bouzin, un lieu public de débauche. — Notes de M. Eus. Castaigne. Ce couplet que je dois à la

ON DIT QUE L'AMOUR (BAL).



(*Angoumois*).

CHANSON DU MARIN.

I.

Allons à Bordeaux, ma mi' Jeannette,
Allons à Bordeaux,
Quand il fait beau.
Nous y mangerons
Une salade,
Nous y danserons
Un rigodo.

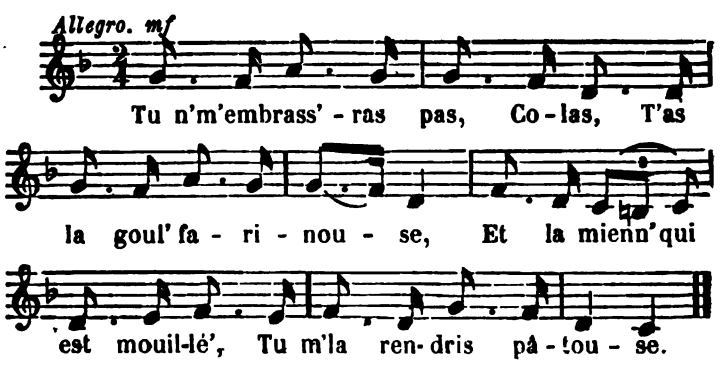
bienveillance de M. Castaigne, lui a souvent été chanté par M. Febvre avocat, ancien procureur-syndic du district de Cognac pendant la révolution, mort à Angoulême vers 1830.

II.

La vi' de marin est agréable:
Quand il a cinq sous,
Il mange tout,
Quand il a six francs,
La même chose,
Quand il a un louis,
C'est encore pis.

Ces couplets se chantent sur les six premières mesures de l'air précédent.

TU N'M'EMBRASS'RAS PAS COLAS (BAL).



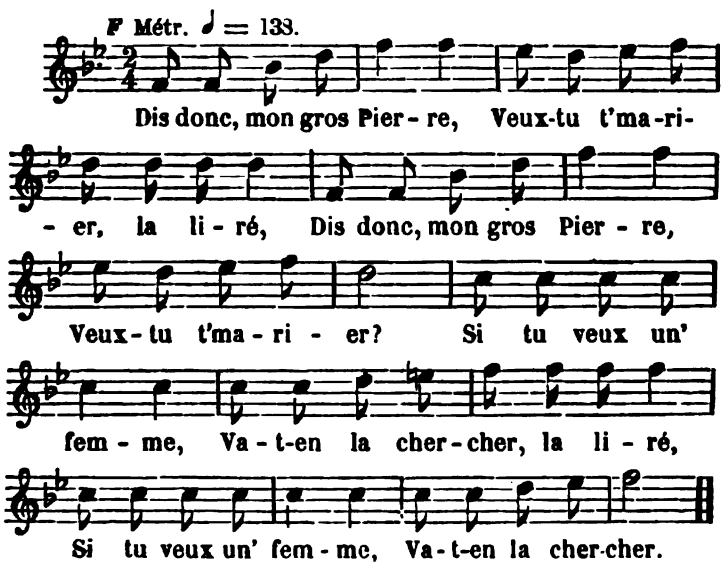
(*Angoumois*).

On chante sur cet air :

Les filles de Villognon
Disant à tiellés d'Aigre (1),
Ajetez-nous nos oignons,
Vous aj'trons dau vinaigre.

(1) Aigre et Villognon sont deux bourgs de l'arrondissement de Ruffec (*Charente*).

DIS DONC, MON GROS PIERRE (BAL DE VAUX).



II.

Dis donc, ma Jeannette,
Veux-tu te marier,
Laliré,
Dis donc, ma Jeannette,
Veux-tu te marier?
Si tu veux un homme,
Va-t-en le chercher,
Laliré,
Si tu veux un homme,
Va-t-en le chercher.

(*Angoumois*).

SUZON N'EST ENCOR QU'UN ENFANT

(BAL DE CHATEAUNEUF-SUR-CHARENTE).

mf

Su-zon n'est en - cor qu'un en - fant, Qui fait tout

c'que sa mèr' dé - fend; Quand ell' se fâ-che, ell' lui ré-

cres -

pè - te, Pè - te, pè - te, pè - te, pèt', Quand ell' se

- cen - - - do. *F*

fâche, ell'lui ré - pè-te, Pè - te, vieil-le en at - ten-dant.

A LA ROCHELLE IL Y A UN BAL DRESSÉ (BAL).

F Mouvement de bal.

A La Ro - chel - le, il y a-t-un bal dres-

- sé; Tou - tes les fil - les y vont le soir dan-

F *D. C.*

- ser. Ce - lui que j'ai - me, je n'saurais l'oubli - er!

II.

Toutes les filles
Y vont le soir danser;
N'y a que Jeannette
Qui n'y va pas danser
Celui etc.

III.

N'y a que Jeannette,
Qui n'y va pas danser;
Va-t-à son père
Lui demander congé.
Celui etc.

IV.

Va-t-à son père,
Lui demander congé.
— « Congé, mon père
« D'aller ce soir danser?
Celui etc.

V.

« Congé, mon père,
« D'aller ce soir danser?
— « Non, non, Jeannette,
« Tu n'iras pas danser.
Celui etc.

VI.

« Non, non, Jeannette,
« Tu n'iras pas danser.
Va-t-à sa mère
Lui demander congé.
Celui etc.

VII.

Va-t-à sa mère
Lui demander congé.
— « Congé, ma mère,
« D'aller ce soir danser?
Celui etc.

VIII.

— « Non, non, ma fille,
« Tu n'iras pas danser,
« J'ai fait un rêve,
« Qui pourrait arriver.
Celui etc.

IX.

« J'ai fait un rêve,
« Qui pourrait arriver,
« C'est que ton frère,
« Dans la mer est tombé.
Celui etc.

X.

« C'est que ton frère
« Dans la mer est tombé.
Va dans sa chambre
Et se met à pleurer.
Celui etc.

XI.

Va dans sa chambre
Et se met à pleurer;
R'garde à la f'nêtre,
Voit son frère arriver.
Celui etc.

XII.

R'garde à la f'nêtre,
Voit son frère arriver;
Va-t-à son frère,
Lui demander congé.
Celui etc.

XIII.

Va-t-à son frère,
Lui demander congé.
— « Congé, mon frère,
« D'aller ce soir danser?
Celui etc.

XIV.

« Congé, mon frère,
« D'aller ce soir danser.
— « Oui, oui, Jeannette,
« Tu iras ce soir danser.
Celui etc.

XV.

« Oui, oui, Jeannette,
« Tu iras ce soir danser.
« La premièr' danse,
« Je s'rai ton cavalier.
Celui etc.

XVI.

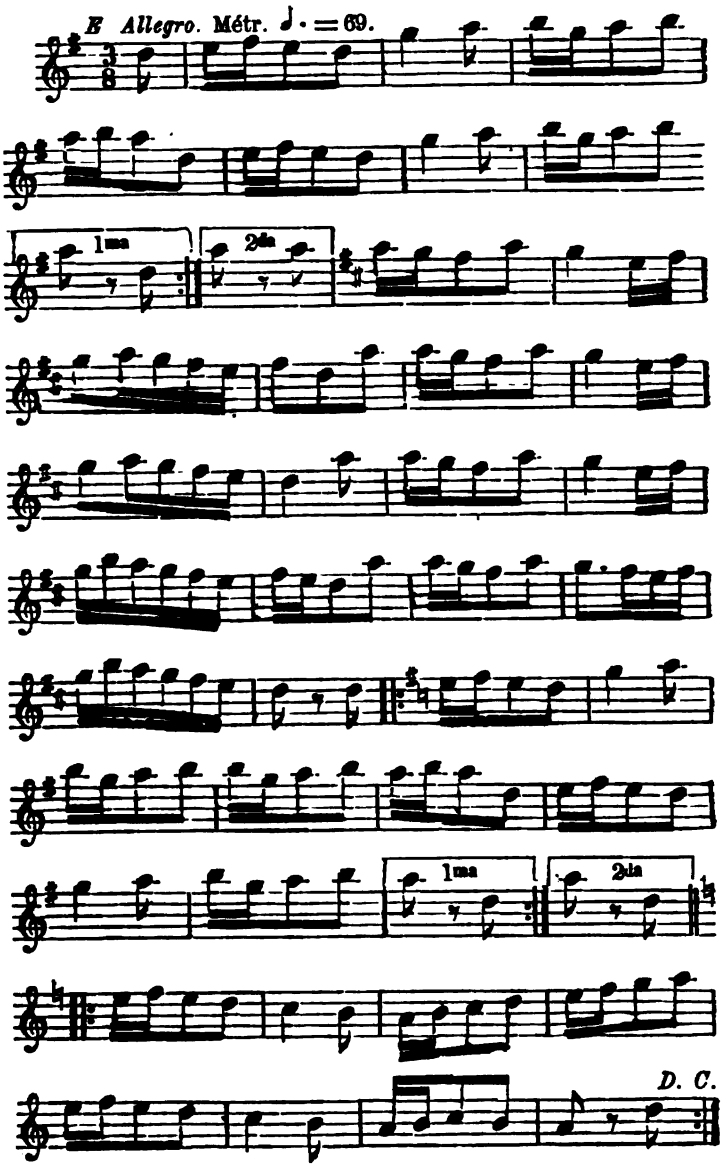
« La premièr' danse
« Je s'rai ton cavalier;
« Et la seconde,
« Ce s'ra ton bien-aimé.
Celui que j'aime,
Je n' saurais l'oublier.

Le *bal de Saintonge* très-populaire en Angoumois, dans l'Aunis et dans certaines contrées du Poitou, est une danse vive, sur une mesure à deux temps. Il se danse à deux personnes et se compose d'un grand pas sauté et de deux petits pas. Le grand pas comprend le premier temps et les deux petits forment le second.

La *Bourrée* encore en honneur en Auvergne et dans le nord de l'Angoumois, est une danse composée de trois pas joints ensemble avec deux mouvements, et commençant par le pas levé. Le premier couplet contient deux fois quatre mesures, et le second deux fois huit. Elle est composée d'un balancement et d'un coupé. Introduite à la cour par Marguerite de Valois, fille de Catherine de Médicis, qui avait les jambes fort belles, la Bourrée y succéda aux *basses danses*, où l'on marchait au lieu de sauter. Elle fut très à la mode depuis Charles IX jusqu'à Louis XIII et redevint en vogue sous la Régence.

Dictionnaire de TRÉVOUX. — Encyclopédie moderne. *Firm. Didot.* 1847.

BOURRÉE.



BOURRÉE.

Allegro. Métr. ♩. = 69. *Avec entrain et légèreté.*

mf

La fil - le à Gros Jean, A'

por-te la den - tel - le, La fil - le à Gros

p

Jean A' por-te le ri - ban, A' por-te le ri-

- ban, A' por - te la den - tel - le, A'

F

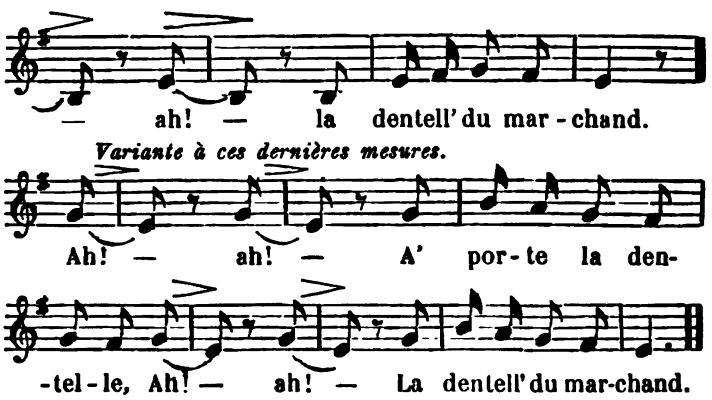
por-te le ri - ban, La dentell' du mar- chand. La

mf

fil - le à Gros Jean, A' por-te la den - tel - le, La

fil - le à Gros Jean, A' por-te le ri - ban. Ah!

— ah! — A' por-te La den - tel - le, Ah!



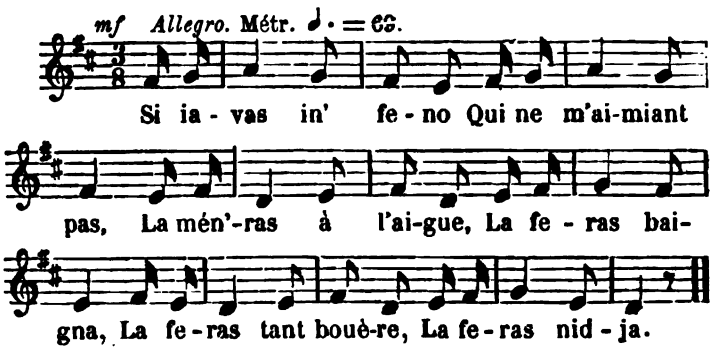
Nota — Dans le recueil de MM. Champfleury et Weckerlin, page 136, on rencontre le couplet suivant :

Quoiqu'en Auvergne on ait la barbe fine,
En Limousin on la leur ferait bien ;
Ici l' barbier leur raserait l'menton,
Sans fin rasoir et même sans savon.

L'air qui s'adapte à ces paroles a une grande ressemblance avec celui de *La fille à gros Jean.* Du reste ce que les Limousins disent des Auvergnats, les Angoumoisins du nord le redisent à leur tour des Limousins.

Los limosis avant la barbe fine,
Los bas-pays
L'ant pu fine qu'eis.

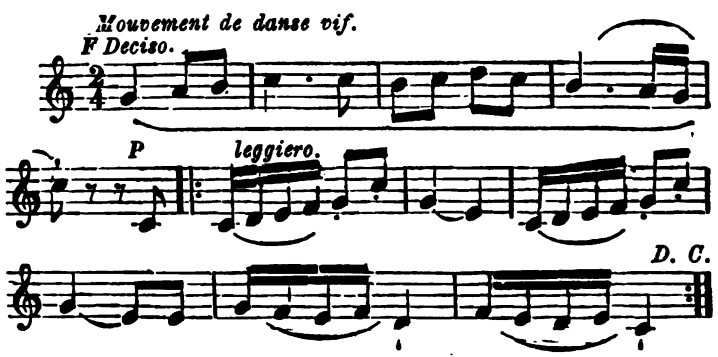
BOURRÉE DE SAINT-CLAUD.



Si j'avais une femme,
Qui ne m'aimât pas,
La mèn'rais à l'eau,
La ferais baigner;
La ferais tant boire,
La ferais noyer.

(*Angoumois*).

PROMENADE.



La *promenade* se danse par groupes de quatre personnes. On se tient deux à deux par la main, et l'on fait quatre

mesures de promenade. Les premiers couples de chaque groupe se retournent sur la fin de la reprise et font une chaîne anglaise avec leurs vis-à-vis, puis après s'être donné les mains on balance quatre mesures, sur la dernière mesure on se retourne vivement et la promenade recommence.

VALSE.

Tempo di valse.

P

En a-vant, blon-de, T'as le cœur ten-dre,

Tu vas m'ap-prendre A bien dan-ser. En a-vant,

blon-de, T'as le cœur ten-dre, Tu vas m'ap-pren-dre

F

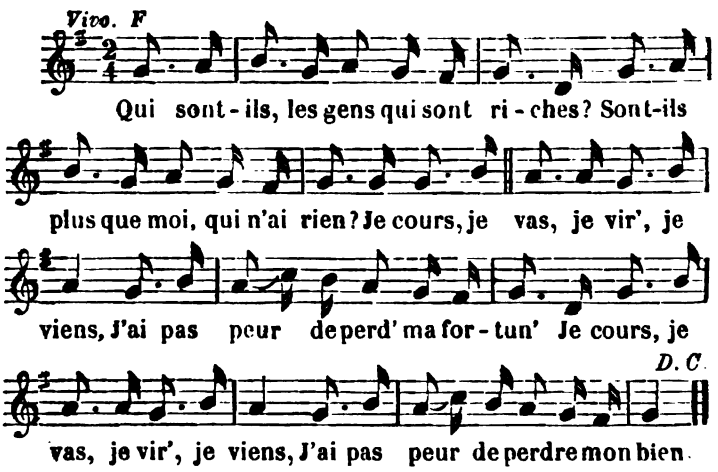
A bien val-ser. Tra la la la la la ra, Tra la

la la la la la la ra, Tra la la la la la la

la ra, Tra la la la la la la la.

(*Angoumois*).

SAUTIÈRE.

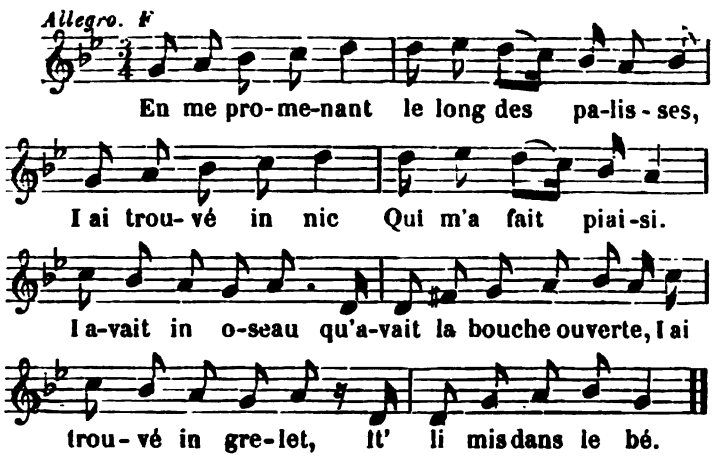


La *sautière* se danse par couples. On balance sur place et on fait un avant deux sans traverser.

Dans la *courante,* les danseurs se tiennent en rond, homme, femme, etc... On fait quelques mesures de ronde, puis on balance à droite avec la danseuse du voisin de droite, tandis que la danseuse va balancer avec le voisin de gauche; on continue ainsi à courir de danseuse à danseuse jusqu'à ce qu'enfin on ait rejoint la sienne. On reprend alors la ronde comme au commencement. Du temps de nos pères, ceux qui dansaient une courante commençaient comme nous du côté des violons, et le visage tourné vers la compagnie : mais ils finissaient en tel endroit qu'il leur plaisait. Les paysans en usent encore de la sorte, mais depuis soixante ans et davantage on observe exactement, non-seulement à la Cour et à Paris, mais dans toutes les villes du royaume, de finir les courantes au même endroit où on les a commencées.

(PEBRAULT, *Parallèle des anciens et des modernes.*)

AIR DE DANSE.



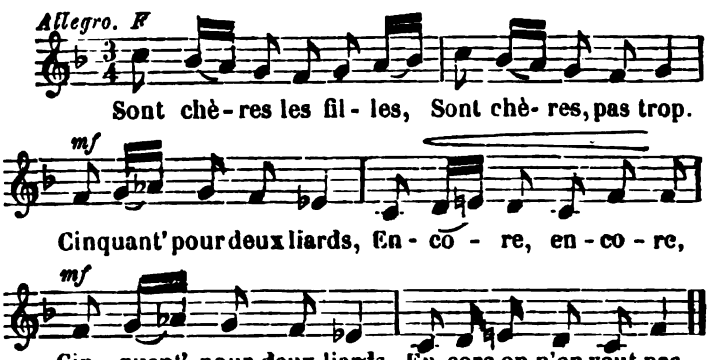
Autre :

La bell' sous l'ormeau,
Crie, a se chagrine,
Gardant sen troupeau,
A predu sen fuseau;
Pre la conseuler,
I m'approchis près d'elle,
Et l'i'ai vite mis,
Un fuseau à sa tie (1).

(*Angoumois*).

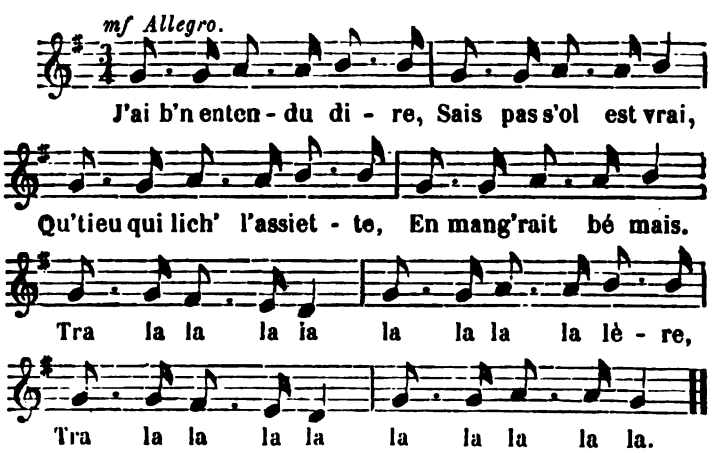
(1) Tie — fer du fuseau.

AIR DE DANSE.



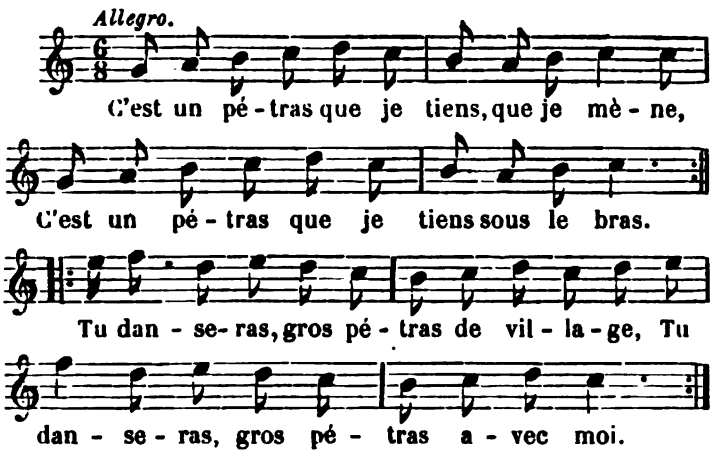
(*Angoumois*).

AIR DE DANSE.



(*Poitou*).

AIR DE DANSE.



(*Saintonge, Poitou*).

Nous ne pouvons assigner de nom à ces danses qui tiennent le milieu entre la *bourrée* et le *bal*. En Angoumois on les qualifie bien de *bals de Saintonge*, mais la mesure ternaire ne permet pas de les considérer comme tels. Quand ils veulent danser le bal sur ces airs, les paysans sont forcés de tronquer la mesure, ce qu'ils font du reste sans aucun scrupule.

De toutes les danses de nos pays, celle la plus en usage est le branle poitevin, mais il se danse toujours sur une mesure binaire, comme la plupart des rondes, dérogeant ainsi à son passé, si nous en jugeons par ce qu'en dit en 1588 Thoinot-Arbeau dans son orchésographie.

Orchésographie et traicté en forme de dialogue par lequel toutes personnes peuvent apprendre et pratiquer l'honnête exercice des danses. Par THOINOT-ARBEAU, *demeurant à Lengres.*

Imprimé au dict Lengres par Jéhan DESPREYS, *imprimeur et libraire, tenant la boutique proche l'église Saint-Mammes, du dict Lengres.* 1588.

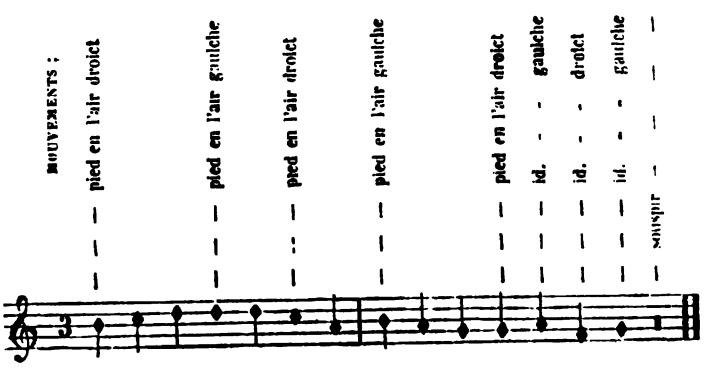
Le livre est dédié à Guillaume Tabourot, fils de noble homme et sage maistre Estienne Tabourot, Conseiller du roi et son Procureur au Bailliage de Dijon, sieur des Accords.

Thoinot-Arbeau est l'anagramme de Jéhan Tabourot, oncle d'Estienne Tabourot, seigneur des Accords, qui s'est encore déguisé dans son almanach in-8°, imprimé à Paris 1558 sous l'anagramme de Jean Uoslet Breton. Le livre est dialogué entre Arbeau et Capriol.

BRANLE DE POITOU.

ARBEAU.

Aulcuns ignorants ont corrompu les mouvements du branle de Poitou, lesquels je n'entends suivre, et vous en donnerai la tabulature, à la mode que je les ay aultres fois dansés avec les bachelettes de Poitiers : Ce branle se danse par mesure ternaire, en allant toujours à main gauche, sans divertir à la droicte : Je ne vous en donnerai que le commencement d'un air, parce que le reste dudit air, et tous les aultres branles dont il y en a grand nombre, ont mesmes mouvements.

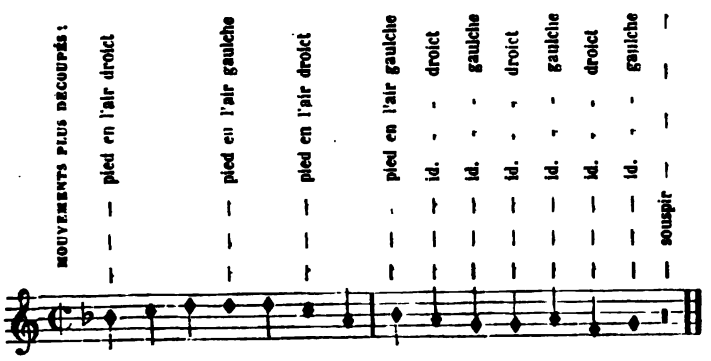


CAPRIOL.

Ne faict-on point davantage de découpements en ce branle de Poitou : J'ai ouy dire que les Poitevins le découpent et en font un bruit gracieux de leurs sabots.

ARBEAU.

A la vérité, elles se trépignent davantage sur les deuxième et troisième mesures ternaires qui contiennent six minimes blanches, sur chacune desquelles elles font six pieds en l'air, à rechange, ainsi que vous voyez ci-dessouds.



Le branle suit la révérence. Le branle se fait en quatre battements de tabourin qui accompagnent quatre mesures de la chanson jouée par la flûte, en tenant les pieds joints, remuant le corps du cousté gaulche pour la première mesure, puis du cousté droict en regardant les assistants modestement, pour la deuxième mesure; puis encore du cousté gaulche pour la troisième mesure; et pour la quatrième mesure du cousté droict, en regardant la demoiselle d'une œillade dérobée doucement et discrètement. Puis on part.

. . . . . .

(Page 73). Il y a encore le branle du Hault-Barrois qui ne

requiert pas seulement le mouvement des pieds, il requiert le mouvement des épaules et des bras, avec petits saults par mesure *binaire*, légère. — Ce branle se danse par les valets et les chambrières et quelquefois par les jeunes hommes et demoiselles quand ils font quelques mascarades, déguisés en paysans et bergères ou qu'ils se veulent égayer privement.

Ce branle doit être celui que dansent encore nos paysans de l'Aunis et du Poitou.

CHANSONS D'AMOUR.

NOTICE.

—

L'amour naît d'un jet dans le cœur du paysan; il y est vigoureux et vivace en attendant qu'il soit étouffé à la longue par cet autre amour obstiné, puissant, — amour du sol, soif d'acquérir, — qui persiste et grandit jusqu'au jour suprême où le pauvre hère, à bout de fatigue, ira reposer enfin dans cette terre qu'un demi-siècle durant il aura tant aimée.

Ces deux passions sont les seules qui animent et éclairent ces vies sombres.

Quand ont sonné les seize ans, que les sens dégourdis s'éveillent et donnent le branle à l'esprit, à quoi peuvent rêver les bergères, seules au milieu des champs, si ce n'est au garçon qui à la *frairie* passée, leur a roucoulé à mi-voix en dansant, des paroles mystérieuses, d'une douceur inconnue, qui les a bousculées ou leur a tordu les doigts de façon étrange et qui enfin, les enlaçant d'un seul tour de bras, a posé sur leurs joues vermeilles, des lèvres dont l'empreinte brûlante les trouble et les enivre encore. — Et ces jeunes gars penchés sur les sillons, sans souci de misère ou de profit, à quoi pensent-ils quand ils se redressent, et, qu'appuyés des deux mains au pommeau de leur bêche, ils restent longtemps ainsi le regard jeté à l'horizon ? Ils pensent qu'au dimanche qui vient, au *prévail* du canton, ils seront reposés de leurs dures fatigues

par les furtifs serrements de mains, les amoureuses œillades et les confidences soupirées de *celle que leur cœur aime tant*, celle qu'ils ont honoré d'un mai au renouveau passé.

C'est ainsi qu'isolés, en face de la nature, ils dissipent les ennuis et effacent les longueurs de la semaine, en évoquant leurs souvenirs, leurs espérances dans des chansons qui ne sont autre chose que le cri primesautier de leur cœur.

Ah! soleil, fond les rochers!
Ah! lune, bois les rivières!
Que je puiss' regarder
Mon amant qu'est derrière.

s'écriera l'amoureuse; à quoi l'amant répondra dans un soupir :

Si j'étais p'tite alouette,
Que je saurais voler,
Sur les seins de ma belle,
J'irais bien me poser;
Sur les seins de ma belle,
J'irais prendre un baiser.

Et qui sera chargé de porter ces doux messages? le rossignolet des bois, le papillon volage, le nuage d'argent, la brise qui passe ou l'onde qui coule :

Je donnerai ma lettre
Au grand nuage d'argent,
Qui pass' dessus tes champs.

Joli rossignol volage,
Messager des amoureux,
Va-t-en dire à ma maîtresse
Que j'y pense à ses beaux yeux.

Que de poésie et de sentiment vrai dans ces élans spontanés d'amour!

Un jour, plus rêveuse que d'accoutumée, la fillette arrivera aux champs ; elle s'étendra sous un arbre, et, oubliant vaches et moutons, elle s'endormira, la tête pleine de doux pensers, puis elle s'éveillera en chantant :

J'ai rêvé qu'il était oiseau
Et que mon cœur était sa cage,
Ne m'en d'mandez pas davantage.

laissant s'envoler de ses lèvres une des images les plus riantes et les plus vraies de la poésie. Au loin, imprégné du même sentiment, le *métiveur* chantera cette jolie chanson, dont à notre plus grand regret nous n'avons pu recueillir la musique :

I.

Voici la Saint' Madelaine,
Où l'on coupe dans les champs,
Tous les garçons sont en plaine
Depuis le soleil levant.

II.

Moi j'ai bien pris ma faucille,
Toute en or et en argent,
Pour m'encourir au plus vite,
A mon sillon de froment.

III.

Mais tout en liant la gerbe,
J'ai cueilli trois boutons blancs,
Les rassemble feuille à feuille,
Les accroche à mon ruban.

IV.

Par là pass' trois demoiselles,
Qui s'en vont se promenant;
La première était la reine,
Couronné' tout en diamant.

V.

La seconde est aussi riche,
C'est la fill' du président:
Porte coiffur' de dentelles,
Petits souliers d'satin blanc.

VI.

La troisième est si jolie,
Sans fard et sans ajustement :
Ell' semble la belle rose,
Qui fleurit au rosier blanc.

VII.

« Beau métiveur, me dit la reine,
« Donne-moi tes boutons blancs.
— « Je les garde pour ma mie ;
« Qui soupire en m'attendant.

VIII.

— « Donne-moi-z-en qu'une branche,
Dit la fill' du président.
— « Un cœur qui se partage,
N'est pas d'un amant constant.

IX.

Mais quand passe la troisième,
Ell' rougit en me voyant,
Je me suis approché d'elle :
« Prenez mon bouquet des champs.

X.

« Ah! je reconnais ma mie,
Cell' que mon cœur aime tant,
Qui dans la joi', la tristesse,
Est ma pensée en tous temps.

XI.

Cell' qui reçoit de mes lettres,
Par l'alouette des champs,
Et qui me renvoi' les siennes
Par le rossignol chantant.

XII.

La belle a dit : « Tu es fidèle,
« Comme l'or, comme l'argent;
« Devers la Toussaint prochaine,
« Tu auras contentement.

XIII.

« Nous y dormirons ensemble,
« Dedans un beau lit de camp,
« Tout couvert de roses blanches
« A l'entour et au mitan.

XIV.

« La petite alouette grise,
« Chantera dans son doux chant :
« Vivent les constantes filles,
« Vivent les garçons constants.

Par sa forme, cette chanson résume le type des poésies populaires de nos provinces. Elle contient en effet dans *trois*

demoiselles, *trois boutons*, le nombre cabalistique si cher à tous les peuples. Les expressions : *Par là pass' trois demoiselles, qui s'en vont s'y promenant; — Les rassemble feuille à feuille; — Cell' que mon cœur aime tant; — La petite alouette grise; — Le rossignol chantant; — La reine; — La fille du président;* — sont les chevilles ou les images préférées de nos poètes populaires.

A travers ces sentiments si purs, vient croiser de temps à autre, un autre sentiment inhérent à la femme. J'entends l'ambition, peut-être vanité serait-il mieux le mot. — On a vu des rois épouser des bergères, dit le proverbe, les bergères ont ramassé le proverbe et l'ont chanté sur tous les tons. Le *fils du roi* est pour elles un désir persistant et n'est point toujours un rêve. Maintes chansons en font foi. Que l'on ne croie pas cependant que toutes succomberont à ses flatteries, il en est qui sauront résister à ses *propos mensongers*, et le renvoyer :

A ces demoiselles,
Qui portent la dentelle :
Et les souliers cirés,
Pour courir les chambrettes.

Et si par hasard, au lieu du fils du roi, c'était quelque chasseur, homme de robe ou marchand, tout-à-coup épris d'un beau feu, qui vint leur conter fleurettes, comme elles se riraient de lui.

J'ai des noisettes
Dans ma pochette ;
Cassez-les, vous aurez les noyaux.

répliquera ironiquement une saintongeoise, tandis que la poitevine cachant sa finesse sous un air bête comme il n'y en a pas, établira avec lui ce colloque, dont le trait tenterait Molière.

Le Bourgeois :

Belle, donne-moi ta tendresse,
Apporte-moi soulagement.

La Bergère :

Mesieu, je n'suis point médecine,
Pour v's'apporter soulagement;
Entrez-y trois pas dans la ville,
Ve trouv'rez des méd'cins savants.

Il faut parcourir attentivement cette collection pour voir combien la muse populaire déploie de couleurs fraîches, vives à décrire ces premières joûtes des cœurs. Plus nous irons vers l'Angoumois, plus ces couleurs seront crûment tranchées, l'amour y étant plus sensuel, plus de tempérament que vers l'Aunis et le Bas-Poitou, et surtout moins confiant, moins profond, moins calme que dans le nord de nos provinces qu'on nomme Gâtine et Bocage. Là les sentiments sont de beaucoup plus solides qu'ailleurs, soit affaire de race, de terroir ou d'isolement. *Gâtineux* et *Bocains* s'écartent peu du toit qui les a vus naître.

L'amour n'est pas fait seulement de joies, il entraîne avec lui un cortége de bouderies, de dépits, de colères, de jalousies, de découragements, d'ingratitudes, de douleurs et de regrets. On se taquine, on se fâche, on revient, on se déteste, on s'adore, on cède, on se quitte, on se désespère. La mort est là qui vous divise. — Le moindre des maux, l'oubli croît vîte. — Si l'on se fâche, l'on se raccommode ou l'on s'oublie encore. — Mais hélas ! un jour il faut tirer au sort et si le mauvais numéro vous tombe, il faut partir, partir pour sept ans bien comptés et abandonner ce que vous chérissez, juste au moment où vous vous sentez bouillonner le cœur. C'est le pire des maux ! que de larmes, que de pleurs, que de tendresses et de dévouements cette séparation fait surgir. La conscription est une

des plaies sociales qui torture le plus le paysan si vaillant aux combats. Mais qu'est cela comparé à l'ingratitude, voyez :

Cette jeune lingère,
All' a bien du chagrin,
All' qui n'en avait point.
All' va-t-aux bal', aux danses,
Aux divertissements ;
On voit couler ses larmes,
De temps en temps.

Heureuse encore si plus tard touché de sa douleur ou torturé de remords, son galant revient à elle,

Avec un mouchoir blanc,
Pour essuyer les larmes,
De la mère et l'enfant.

La Délaissée, est un des chants qui exhalent fortement ce cri de désespérance. Pauvres femmes! elles n'ont rien qui puisse leur faire oublier leurs malheurs. Le garçon, lui, payé d'ingratitude, — et quelle est cette ingratitude près de celle que subit la femme ? — surmonte facilement ses ennuis, et chante comme dans l'Angoumois :

J'ai fait l'amour,
Je ne veux plus la faire:
J'ai de l'argent
Pour y passer mon temps;
Je m'en irai
Au cabaret,
Boire bouteille,
Boire et chanter,
A la santé
Du temps passé.

ou bien comme dans l'Aunis :

Boire avec des amis vaut mieux,
Que de fair' comm' ces amoureux.

Mais elle, *la délaissée*, elle entendra toujours les reproches bourdonner à ses oreilles et n'aura d'autre ressource :

Que d' s'enfermer avec ces noires (1),
Dans les couvents,
Dévotement.

à moins que brisée par ses peines, il ne faille lui creuser une tombe, et mettre sur cette tombe *en lettres engravées :*

Cette fille elle est morte;
On doit pleurer son sort;
Son amant l'a quittée,
Ça l'i a causé la mort.

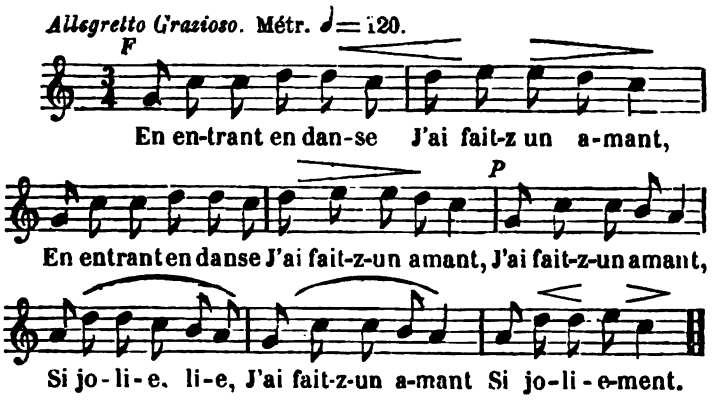
ou que par comble de misère elle ne tombe de chute en chute jusqu'à l'abrutissement.

Des chansons d'amours grotesques, des taquineries d'amoureux lanceront de temps à autre des fusées de gaieté à travers ces mélancolies et ces souffrances.

(1) Religieuses cloitrées — Ursulines. Elles revêtaient le voile noir après une année de noviciat.

CHANSONS.

NOUS VOICI A PAQUES.



I.

Nous voici à Pâques,
Au joli printemps, } *bis*
Au joli printemps,
Si jolie, lie,
Au joli printemps
Si joliement.

II.

Où la violette
Fleurit dans les champs, } *bis*
Fleurit dans les champs,
Si jolie, lie,
Fleurit dans les champs
Si joliement.

III.

J'vas à la ballade, } *bis*
Prendre du bon temps,
Prendre du bon temps,
Si jolie, lie,
Prendre du bon temps
Si joliement.

IV.

En entrant en danse } *bis*
J'ai fait-z-un amant,
J'ai fait-z-un amant,
Si jolie, lie,
J'ai fait-z-un amant
Si joliement.

V.

En sortant de danse } *bis*
M'a fait un présent,
M'a fait un présent,
Si jolie, lie,
M'a fait un présent
Si joliement.

VI.

— « Tenez, tenez, belle, } *bis*
« Vous voilà des gants,
« Vous voilà des gants,
« Si jolie, lie,
« Vous voilà des gants
« Si joliement.

VII.

« Vous n'les port'rez, belle, } *bis*
« Rien que trois fois l'an,
« Rien que trois fois l'an,
« Si jolie, lie,
« Rien que trois fois l'an
« Si joliement.

VIII.

« La première à Pâques, } *bis*
« L'autre à la Saint-Jean,
« L'autre à la Saint-Jean,
« Si jolie, lie,
« L'autre à la Saint-Jean
« Si joliement.

IX.

« La troisième à vos noces, } *bis*
« La bell' quand a' s'rant,
« La bell' quand a' s'rant,
« Si jolie, lie,
« La bell' quand a s'rant
« Si joliement.

X.

— « Les vot' et les miennes } *bis*
« S' f'ront en même temps,
« S' f'ront en même temps,
« Si jolie, lie,
« S' f'ront en même temps
« Si joliement.

(*Angoumois, Aunis, Saintonge et Bas-Poitou.*)

Il est très-souvent parlé dans les chansons de cette coutume, de *donner les gants* à sa fiancée.

Dans nos provinces l'acceptation des gants était un engagement formel. On ne les offrait qu'aux jeunes épousées.

Voyez DREUX DU RADIER, *Journal de Verdun, septembre* 1750, pour l'expression : il en a les gants.

JEANNETTE.

I.

En m'en allant aux noces
A l'un de mes parents,
I'ai rencontré Jeannette
Seulette dans tiés champs.
Ah ! p'tit vent de galerne (1)
Baille-nous du biâ temps.

II.

I'ai rencontré Jeannette,
Seulette dans tiés champs;
La trouvis poit joyouse,
La trouvis en plurant.
Ah! p'tit vent, etc.

III.

La trouvis poit joyouse,
La trouvis en plurant.
— «Qu'as-tu, qu'as-tu, Jeannette,
« Qu'as-tu à plurer tant?
Ah! p'tit vent, etc.

IV.

« Qu'as-tu, qu'as-tu, Jeannette,
« Qu'as-tu à plurer tant?
A' me fit la réponse
Que les deigts li chaillant (2).
Ah ! p'tit vent, etc.

V.

A' me fit la réponse
Que les deigts li chaillant.
I trechis dans ma poche,
I accrochis daux gants.
Ah! p'tit vent, etc.

(1) Vent de galerne — vent d'ouest. Le vent d'est est dit vent de Soulèr.

(2) Tombaient.

VI.

I trechis dans ma poche,
I accrochis daux gants;
« Tenez, tenez, Jeannette;
« Boutez (1) vos deigts dedans;
Ah! p'tit vent, etc.

VII.

« Tenez, tenez, Jeannette,
« Boutez vos deigts dedans.
« Vous n'les port'rez, Jeannette,
« Rè que trois fois par an.
Ah! p'tit vent, etc.

VIII.

« Vous n'les port'rez Jeannette,
« Rè que trois fois par an;
« Iqui c'est la première,
« La s'conde à la Saint-Jean;
Ah! p'tit vent, etc.

IX.

« Iqui c'est la première,
« La s'conde à la Saint-Jean,
« La troisième à vos noces,
« La belle, quand à s'rant.
Ah! p'tit vent, etc.

X.

« La troisième à vos noces,
« La belle, quand a' s'rant.
« Les vôtres et les miennes
« Sarant en même temps;
Ah! p'tit vent de Galerne,
Baille-nous du bià temps.

(*Bas-Poitou*).

J'AI TANT FILÉ.

I.

J'ai tant filé dans mon jeun' temps;
Bergère, allons gaîment!
Une *fusée* (2) en quatorze ans,
Toujours gai, gai, toujours gaîment!
Bergère, allons, gai, gai, gai,
Bergère, allons gai, gaîment.

(1) Mettez.
(2) Ce qu'il faut de lin pour garnir le fuseau.

II.

Une fusée en quatorze ans;
Bergère, allons gaîment!
Je l'ai portée au tisserand,
Toujours, etc.

III.

Je l'ai portée au tisserand,
Bergère, allons gaîment!
« Beau tisserand, beau tisserand,
Toujours, etc.

IV.

« Beau tisserand, beau tisserand,
Bergère, allons gaîment!
« Fais-moi ma toile promptement,
Toujours, etc.

V.

« Fais-moi ma toile promptement,
Bergère, allons gaîment!
« C'est pour faire un cotillon blanc,
Toujours, etc.

VI.

« C'est pour faire un cotillon blanc,
Bergère, allons gaîment!
« J' le porterai quatre fois l'an,
Toujours, etc.

VII.

« J' le porterai quatre fois l'an,
Bergère, allons gaîment!
« A Nau, à Pâques, à la Saint-Jean,
Toujours, etc.

VIII.

« A Nau, à Paque, à la Saint-Jean,
Bergère allons gaiment!
« Et à la foire de Marans (1),
Toujours, etc.

IX.

« Et à la foire de Marans,
Bergère allons gaîment!
« Et à nos noc' premièrement,
Toujours gai, gai, toujours gaîment!
Bergère, allons, gai, gai, gai,
Bergère, allons gai, gaîment.

(*Aunis*).

Le jour de la Saint-Jean est le grand jour des fêtes villageoises et je gage qu'il n'y a pas de canton, où il ne se tienne ce jour-là quelque *assemblée*. Le paysan de la Vendée dit *prévail*, celui de la Charente dit *frairie*. — Cela se comprend du reste, les *fauches* étant faites et les *métives* à faire, les travaux des champs sont un instant suspendus. En outre dans beaucoup de villages, ces assemblées sont en même temps des *gageries*, c'est-à-dire que les moissonneurs et les valets à gages y viennent se louer. Il se rencontre là toute une jeunesse, gars et fillettes qui, l'engagement pris, ne demandent qu'à danser, boire chanter et rire; et comme l'on a le gousset garni, ayant touché les arrhes et que l'on est son maître, rien ne s'y oppose. On s'en donne à cœur joie et plus tard, dans le travail, on évoque par des chansons le souvenir de ces jours heureux.

Les traditions qui se rapportent à la Saint-Jean ou plutôt au culte du soleil sont encore très-vivaces dans nos pays. Les feux

(1) Marans — (Charente-Inférieure).

de joie se dressent de tous côtés, la veille, à la nuit tombante. Dans certaines régions le feu s'allume le soir même de la fête. Quoiqu'il en soit il faut dès le matin du jour où doit brûler le feu, aller dans les champs ramasser les herbes qui serviront à guérir les maladies ou à manigancer les sortiléges, et cela avant le lever du soleil, quand ces herbes sont encore trempées de rosée.

Le soir quand les fagots quêtés de porte en porte par les enfants du village sont enfin rassemblés en tas autour du *mai* fleuri, le plus jeune ou le plus ancien de la commune ou bien encore le curé de la paroisse y jette le brandon enflammé et la ronde se déroule à l'entour, tourbillonnante. Chacun agite au milieu de la flamme le bouquet de bouillon blanc et de feuilles de noyer, ou la branche de chêne enguirlandée d'herbe de Saint-Jean qui, accrochée le lendemain à la porte de l'étable, en écartera la maladie. Dans différents lieux on en frotte même les bestiaux. Puis viennent les moissonneurs présentant le dos à la flamme afin de conjurer les fatigues et les courbatures de la moisson prochaine et les danses recommencent de plus belle et les rires éclatent, c'est à qui franchira d'un bond le brasier fumant, on saute, on gambade; enfin la flamme tombe, le feu s'éteint et chaque villageois se retire emportant avec un tison qu'il jettera dans son puits pour se garder des fièvres, un menu charbon qu'il enfouira dans son coffre, talisman qui doit l'année durant éloigner de son toit le feu du ciel que chacun sait être de trois espèces, feu, soufre et fer.

Les superstitions relatives à ce jour de Saint-Jean sont nombreuses; voici en quelques mots les plus répandues :

Si une poule couve dans ta maison, le jour de Saint-Jean, mets-la dehors; il t'arriverait malheur.

Si ta laie met bas ce jour-là, défais-toi vite de la portée, autrement le feu ardent rongerait tes bêtes.

Si tu voles une poignée de fumier à ton voisin, ton voisin n'aura pas de récolte et la tienne sera double.

Si tu coupes le jour de la Saint-Jean, avant le lever du soleil, une brassée d'herbe dans le pré de ton voisin et que tu la donnes à tes vaches, les vaches de ton voisin tariront et les tiennes en seront avantagées d'autant.

Si le matin de la Saint-Jean, avant le lever du soleil, tu imbibes un linge de la rosée qui mouille le pré de ton voisin et que tu l'étendes sur ton pré, le pré de ton voisin se dessèchera et le tien poussera d'autant.

Si la veille de la Saint-Jean tu arraches un brin de chanvre mâle dans la chènevière de ton voisin et que tu le portes dans la tienne, il naîtra dans ton étable autant de veaux qu'il a de vaches, tandis qu'il ne lui naîtra que des *boudes* (1).

Enfin au feu de joie, si le *mai* brûlé tombe, celui près duquel il tombe aura malheur dans l'année.

Le premier qui enlèvera une des pierres qui ont tenu le *mai* ou entouré le feu, aura malheur.

Si tu es femme et vieille, quand tes parents et amis iront baller autour du feu, ceins-toi les reins de lierre terrestre, l'herbe à Saint-Jean, gardes-en la ceinture jusqu'à ton coucher et tu éviteras les douleurs de l'âge.

Si dès le matin de la Saint-Jean, avant soleil levé, tu as collé à ta porte une croix de feuilles de noyer et qu'à la nuit tombante la croix y soit encore, tu n'as rien à craindre ni maladies ni peines jusqu'à la Saint-Jean prochaine.

(1) Génisses.

VOICI LA SAINT-JEAN.

Allegretto grazioso. Métr. ♩ = 120.

mf

Voi - ci la Saint - Jean, La gran - de jour - né - e, Où tous les a - mants Vont à l'as - sem - blé - e; Mignonne al - lons voir Si la lune est le - vé - e. Où tous, *etc.*

II.

Où tous les amants
Vont à l'assemblée,
Le mien n'y est point,
J'en suis assurée.
Mignonne allons voir
Si la lune est levée.

III.

— « Le mien n'y est point,
« J'en suis assurée,
« Il est dans les champs,
« Là-bas à la rée (1).
Mignonne allons voir
Si la lune est levée.

IV.

« Il est dans les champs,
« Là-bas à la rée,
« La figure au vent,
« Chev'lur' dépeignée.
Mignonne allons voir
Si la lune est levée.

V.

La figure au vent,
Chev'lur' dépeignée.
— « Le mien est à Paris
« Chercher ma livrée.
Mignonne allons voir
Si la lune est levée.

(1) Raie — sillon.

VI.

Le mien est à Paris,
Chercher ma livrée.
— « Que t'apport'ra-t-i;
« Mignonn' tant aimée?
Mignonne allons voir
Si la lune est levée.

VII.

« Que t'apport'ra-t-i;
« Mignonn' tant aimée?
— « Il doit m'apporter
« Un' ceintur' dorée.
Mignonne allons voir
Si la lune est levée.

VIII

« Il doit m'apporter
« Un' ceintur' dorée (1),
« Une alliance d'or
« Et sa foi jurée.
Mignonne, allons voir
Si la lune est levée.

(*Poitou, Aunis*).

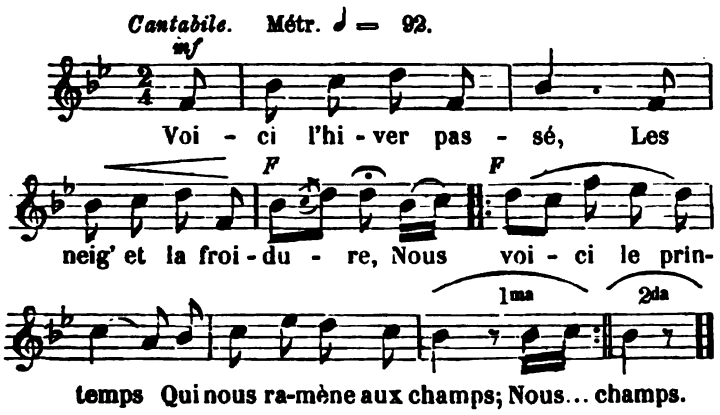
Anciennement le fiancé mettait toujours une ceinture dorée dans le trousseau qu'il offrait à sa fiancée et cette ceinture était appelée à jouer un nouveau rôle à la mort du mari.

La veuve pouvait faire acte de renonciation à la succession de son mari de trois manières. La première de ces trois façons s'observait au temps que la veuve après que le corps de son mari était inhumé jetait sa ceinture, sa bourse et ses clefs sur la fosse, dont elle demandait acte à un notaire.

(Béchet, *Usance de Saintonge*).

Barraud relate aussi le même fait dans sa *Coutume du Poitou*.

VOICI L'HIVER PASSÉ.



II.

Là-haut sur ces coteaux,
L'y a de la fougère,
L'y a des p'tits oiseaux,
Chantant des airs nouveaux. } *bis*

III.

Ils disent dans leur chant,
Dans leur joli langage :
Pour bien passer le temps,
Bell', prenez un amant. } *bis*

IV.

Le mien s'en est allé,
Le devoire l'engage,
L'est parti pour Bordeaux,
Il reviendra bientôt. } *bis*

V.

« Partons, chers compagnons,
« Allons voir nos maîtresses,
« Nous les embrasserons, } *bis*
« Et puis nous partirons.

VI.

Ayant le sac au dos,
On lui fait la conduite,
Le long du grand chemin, } *bis*
Il s'en va-t-à grand train.

VII.

« A Bordeaux quand tu s'ras,
« Avec ces demoiselles,
« Tu f'ras de nouveaux choix, } *bis*
« Tu n'penseras plus à moi.

VIII.

« Arrivé dans Bordeaux,
« Je t'écrirai des lettres,
« Sur les nuages blancs; } *bis*
« Passant dessus les champs.

IX.

« Il y aura dedans,
« En lettres engravées :
« Que je suis ton amant, } *bis*
« Et fidèle et constant.

(*Poitou*).

ROSSIGNOLET DU BOIS JOLI.

Andante. mf

Ros - si - gno - let du bois jo - li,

Toi qui chant' le jour et la nuit, Ah! le

dolce.

jo - li chant! Ah! qu'il est char-mant, Mon fi - dè - le a-

F

- mant! Suis je pas heu-reus' d'aimer jus-qu'à pré - sent?

(*Saintonge, Angoumois*).

LE BERGER QUI ME FAIT LA COUR.

Andante Grazioso. Métr. ♩ = 120.

P

Le berger qui me fait la cour, Le berger

qui me fait la cour, Est le plus beau du voi-si-

- na - ge, Ne m'en deman - dez pas da-van - ta - ge.

II.

Je m'nais aux champs mes moutons blancs, (*bis*)
Je m'nais mes vach' au pâturage,
Ne m'en demandez pas davantage.

III.

Pendant que mes brebis paissaient, (*bis*)
Je m' suis assis' sous le feuillage,
Ne m'en demandez pas davantage.

IV.

Mon berger est venu m'y voir, (*bis*)
Et m'y parler de mariage,
Ne m'en demandez pas davantage.

V.

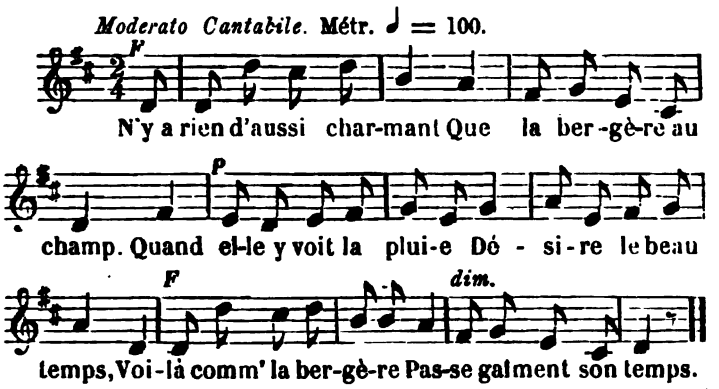
En écoutant ses beaux discours, (*bis*)
Je m'endormis sous le feuillage,
Ne m'en demandez pas davantage.

VI.

J'ai rêvé qu'il était oiseau, (*bis*)
Et que mon cœur était sa cage,
Ne m'en demandez pas davantage.

(*Poitou*).

LA BERGÈRE AUX CHAMPS.



II.

Son berger va la voir,
Le matin et le soir,
En lui disant : « Bergère,
« Bergère, levez-vous,
« Nos moutons sont en plaine,
« Le soleil luit partout.

III.

Quand la bergère entend
La voix de son amant,
La bergèr' saute en place
Et prend son jupon blanc,
S'en va-t-ouvrir la porte
A son berger mignon.

IV.

— « Berger, mon doux berger,
« Où irons-nous paître (1) ?
— « Là-bas dans la prairie,
« De l'herbe à pleins sillons,
« Nous paîtrerons ensemble,
« Avec nos blancs moutons.

V.

— « Berger, mon doux berger,
« Qu'aurons-nous à manger ?
— « Un pâté d'alouettes,
« Un aloyau de veau,
« Du bon vin de Champagne,
« Par-dessous mon manteau.

(1) Paître — paître.

VI.

— « Berger, mon doux berger,
« Qu'entends-j'y feuillager (1) ?
— « Ma bergèr', c'est ton père,
« Qui revient du marché,
« Reculons en errière;
« Et laissons-le passer.

VII.

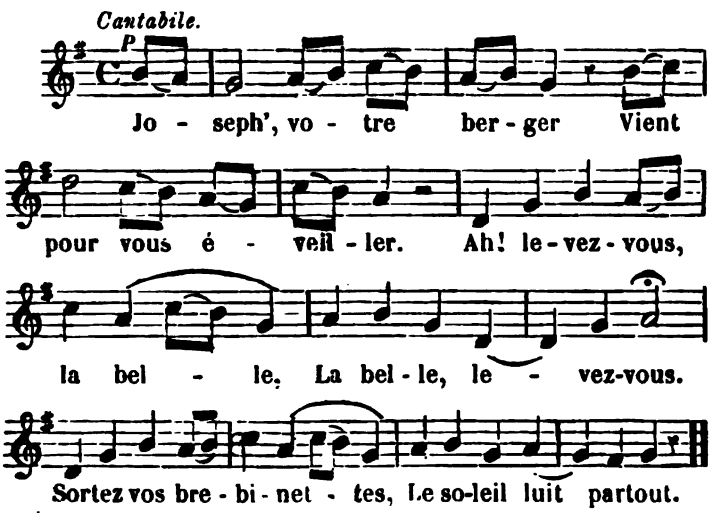
— « Berger, mon doux berger,
« Où irons-nous loger ?
— « Là-bas dans la vallée,
« Un beau château-z-y a,
« Nous y couch'rons ensemble,
« En parl'ra qui voudra.

(*Bas-Poitou, Saintonge*).

Cette chanson que M. Champfleury attribue à l'Anjou, et dont il ne donne qu'un couplet (page 143 de son recueil) est très-populaire en Saintonge et en Poitou. Les airs sont du reste charmants, et quoique de mesures différentes, ils ont le même caractère champêtre. Voyez ci-après la version de l'Angoumois.

(1) Feuillager — remuer et faire bruire le feuillage.

JOSEPHE.



II.

— « Hélas! mon doux berger,
« Où les mènerons-nous?
— « Là-haut sur la montagne,
« Il y fait toujours beau,
« Nous cueill'rons la violette,
« Le romarin nouveau.

III.

— « Hélas! mon doux berger,
« De quoi viverons-nous?
— « D'un pâté d'alouettes,
« D'un couple de gâteaux,
« Du vin d'une bouteille
« Que j'ai sous mon manteau.

IV.

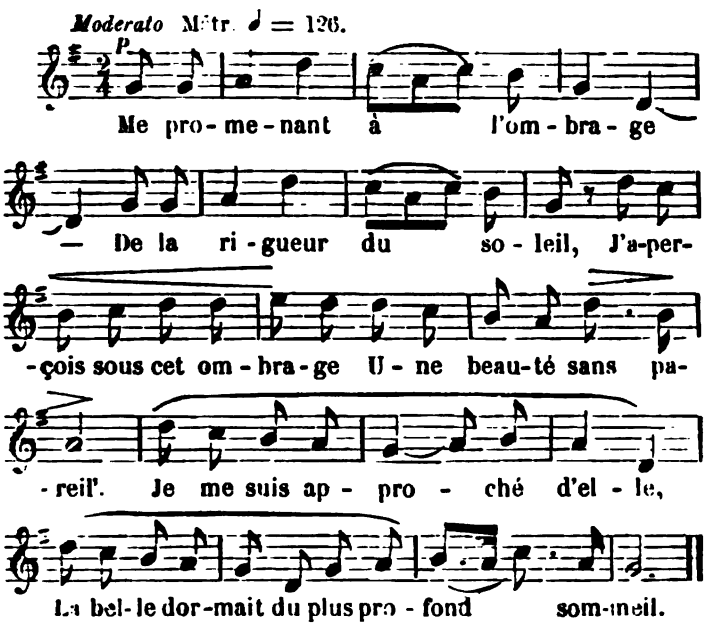
— « Hélas! mon doux berger,
« Où nous coucherons-nous?
— « Là-haut dans ces chaumettes,
« Au fond d'un petit bois,
« Je sais une logette
« Où nous n'aurons pas froid.

V.

— « Hélas! mon doux berger,
« Si mon père le sait?
— « Vous lui direz, ma belle,
« Que c'est votre berger,
« Qui vient sur la montagne
« Pour du loup vous garder.

(*Angoumois*).

LA BELLE ENDORMIE.



II.

Je me suis approché d'elle
Pour la voir bien sommeiller;
Elle a son bras sous sa tête
Pour lui servir d'oreiller.
Dessus sa bouche vermeille,
Je pris un baiser,
Sans trop la réveiller.

III.

Comme la belle sommeille,
J' vais faire un tour au jardin,
Cueille un' rose pour la belle
Et lui mis dedans la main (1).
La fraîcheur de cette rose
La réveilla bien;
C'était bien mon dessein.

(1) VAR. : Sur son blanc sein.

IV.

Comme la belle s' réveille,
Ell' se réveille en riant,
Oh! que l'amour a de charmes,
Quand on s'aim' si tendrement!
Oh! que l'amour a de charmes,
Pour ces deux amants,
Qui s'aim' si tendrement.

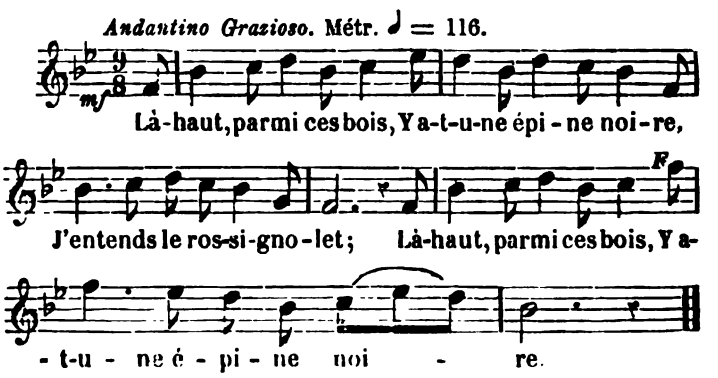
V.

Dans le bouquet de Pouzauges
Où j' rencontrai mes amours,
C' sont les oiseaux du bocage
Qui chant' la nuit et le jour,
Qui disent dans leur langage :
A chacun son tour,
Amants, de fair' l'amour.

(*Poitou.*)

La chanson du musicien Baurans (1750) : *Sous un ombrage épais,... Lisette dormait en paix*, a quelque analogie avec celle-ci.

J'ENTENDS LE ROSSIGNOLET.



II.

La bell' qui est dessous,
Qui s'y promène à l'ombre,
J'entends le rossignolet.
La bell' qui est dessous,
Qui s'y promène à l'ombre.

III.

Tout en s'y promenant,
La bell' tomba malade,
J'entends le rossignolet,
Tout en s'y promenant,
La bell' tomba malade.

IV.

— « Si vous vouliez, ma bell',
« J'irais chercher vot' mère,
« J'entends le rossignolet,
« Si vous vouliez, ma bell',
« J'irais chercher vot' mère.

V.

— « Ma mèr' ne viendrait point,
« Elle a le cœur cruèle,
« J'entends le rossignolet,
« Ma mère ne viendrait point
« Elle a le cœur cruèle.

VI.

— « Si vous vouliez, ma bell',
« J'irais chercher la mienne,
« J'entends le rossignolet,
« Si vouliez, ma bell',
« J'irais chercher la mienne.

VII.

— « Galant, monte à cheval,
« File comm' l'hirondelle,
« J'entends le rossignolet,
« Galant, monte à cheval,
« File comm' l'hirondelle.

VIII.

Quand il est de retour,
Il trouve sa mi' morte,
J'entends le rossignolet,
Quand il est de retour,
Il trouve sa mi' morte.

IX.

— « Je veux mourir aussi,
« Avecque ma maîtresse,
« J'entends le rossignolet,
« Je veux mourir aussi,
« Avecque ma maîtresse.

X.

— « Tout beau, tout beau, galant,
« Je n'suis pas encor morte.
« J'entends le rossignolet,
« Tout beau, tout beau, galant,
« Je n'suis pas encor morte.

XI.

« C'était pour y savoir
« Si l'amour était bonne,
« J'entends le rossignolet,
« C'était pour y savoir,
« Si l'amour était bonne.

(*Angoumois, Saintonge, Aunis et Bas-Poitou*).

Dans une chanson des environs de Melle, l'aventure est sérieuse :

I.

Mon bel ami m'avait promis,
Qu'au retour de son long voyage,
Me ferait voir son beau pays.
Si je l'ai dit, je m'en dédis. (*bis*)

II.

— « Belle il est bien temps de partir,
« Préparez-vous pour le voyage,
« Vous allez voir mon beau pays.
Si je l'ai dit, je m'en dédis.

III.

Il fallait traverser un bois.
Le mal d'enfant qui la tourmente,
Elle est en danger d'en mourir.
Si je l'ai dit, je m'en dédis.

IV.

— « Si je pouvais vous soulager?
— « Oh! ma foi non, répondit-elle,
« Cela n'est point votre métier.
Si je l'ai dit, je m'en dédis.

V.

« La fontaine est dedans ces bois,
« Si vous m'en donniez une goutte,
« Mon cœur serait bien soulagé.
Si je l'ai dit, je m'en dédis.

VI.

Le galant fit le tour du bois;
Dans son chemin vit l'alouette,
Qui lui disait dans son patois :
Si je l'ai dit, je m'en dédis.

VII.

— « Va beau galant retourne-toi,
« Tu la trouveras ta mi' morte,
« Un bel enfant entre ses bras.
Si je l'ai dit, je m'en dédis.

VIII.

— « Oh! si l'enfant pouvait parler,
« Nous l'enverrions dans les écoles
« Où sa chère mère a-t-appris,
Si je l'ai dit, je m'en dédis.

IX.

« Où sa chère mère a-t-appris,
« Pour qu'il apprenne les paroles
« Et le chant du *De profundis*.
Si je l'ai dit, je m'en dédis.

Nota. La chanson sur le duel de Jarnac et de la Châteigneraye, 1547 : *Chanson nouvelle du combat faict à la court*, a le même refrain. — (Recueil de chants historiques français par Leroux de Lincy; *Paris, Gosselin*, 1842, deuxième série page 187.)

QUAND VOUS PASS'REZ PAR NANTES.

Moderato. Métr. ♩ = 116.

mf

Quand vous pass'rez par Nan - tes, Quand vous pass'rez par Nan - tes, Sa - lu - ez mon a- -mant, Ma lur-lu-ret-te, Sa-lu-ez mon a-mant, Ma lurlu-ré.

II.

Comment le saluerai-je, (*bis*)
Moi qu' je n' le connais pas,
Ma lurlurette,
Moi qu' je n' le connais pas,
Ma lurluré.

III.

L'est aisé à connaître, (*bis*)
Parmi ces cavaliers,
Ma lurlurette,
Parmi ces cavaliers,
Ma lurluré.

IV.

Il porte les bas rouges, (*bis*)
Et les souliers cirés,
Ma lurlurette,
Et les souliers cirés,
Ma lurluré.

V.

Sous l'erçon de sa selle, (*bis*)
L'y a-t-in miroë,
Ma lurlurette,
L'y a-t-in miroë,
Ma lurluré.

VI.

Pour y mirer les filles, (*bis*)
Qui sont à marier,
Ma lurlurette,
Qui sont à marier,
Ma lurluré.

(*Poitou*).

Je citerai une autre chanson sur *l'amant de Nantes*, elle a pour refrain :

Sous le feuilleri, feuilleron, don don !
Sous le joli, gentil feuilleron,

I.

Mon amant s'en est allé
Dans le mois de novembre,
Il m'a dit qu'il reviendrait
Dans le mois de décembre.
Sous le feuilleri, etc.

II.

Il m'a dit qu'il reviendrait
Dans le mois de décembre ;
Mois de décembre est passé,
J' suis toujours en attente.
Sous le feuilleri, etc.

III.

Mois de décembre est passé,
J' suis toujours en attente.
J'ai vu v'nir le messager,
Le postillon de Nantes.
Sous le feuilleri, etc.

IV.

J'ai vu v'nir le messager,
Le postillon de Nantes,
— « Messager, beau postillon,
« Quelle nouvelle à Nantes ?
Sous le feuilleri, etc.

V.

« Messager, beau postillon,
« Quelle nouvelle à Nantes?
— « La nouvell' qu'il y a pour vous,
« C'est qu' votre amant vous mande,
Sous le feuilleri, etc.

VI.

« La nouvell' qu'il y a pour vous,
« C'est qu'votre amant vous mande,
« D' vous chercher un autre amant,
« Car il a une amante.
Sous le feuilleri, etc.

VII.

« D' vous chercher un autre amant,
« Car il a une amante.
— « Est-elle plus belle que moi,
« Est-elle plus puissante?
Sous le feuilleri, etc.

VIII.

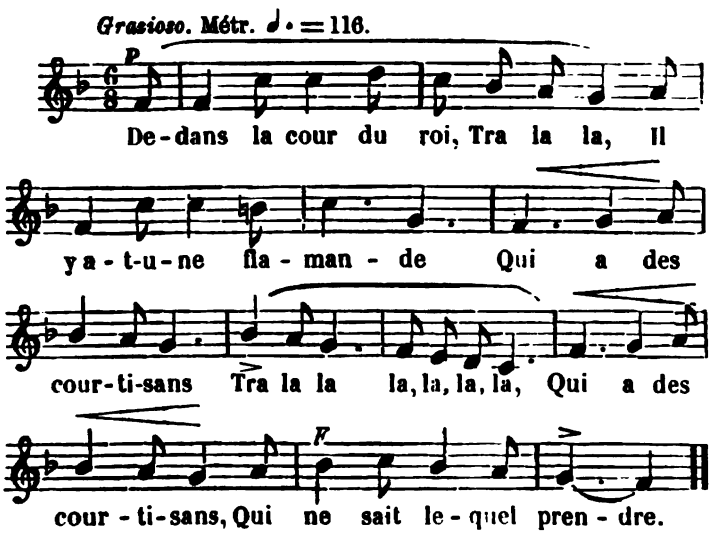
« Est-elle plus belle que moi,
« Est-elle plus puissante ?
— « Ell' n'est pas plus bell' que toi,
« Mais elle est plus puissante.
Sous le feuilleri, etc.

IX.

« Ell' n'est pas plus bell' que toi,
« Mais elle est plus puissante.
« Ell' fait fleurir le romarin
« Sur le bord de sa manche.
Sous le feuilleri, etc.

« Ell' fait fleurir le romarin
« Sur le bord de sa manche,
« Ell' change la mer en vin,
« Et les poissons en viande.
Sous le feuilleri, feuilleron, don don!
Sous le joli, gentil feuilleron.

LE FILS DU CORDONNIER.



II.

Le fils du cordonnier,
Tra la la,
Celui que son cœur aime,
Lui a fait des souliers,
Tra la la, la, la, la, la,
Lui a fait des souliers
De maroquin de Flandres.

III.

Les lui a-t-apportés
Tra la la,
Le lundi dans sa chambre;
Tout en les essayant
Tra la la, la, la, la, la,
Tout en les essayant,
Il en fait la demande.

IV.

— « Si mon père le veut,
Tra la la,
« Ma mère en est contente;
« N'y a que nos parents,
Tra la la, la, la, la, la,
« N'y a que nos parents,
« Qui sont brouillés ensemble.

V.

— « Brouillés ou non brouillés,
Tra la la,
« Nous coucherons ensemble,
« Dans un beau lit de camp;
Tra la la, la, la, la, la,
« Dans un beau lit de camp,
« Couvert de roses blanches.

VI.

« Aux quatre coins du lit
Tra la la,
« Quatre pommes d'orange.
« Dans le mitan du lit,
Tra la la, la, la, la, la,
« Dans le mitan du lit
« Le gai rossignol chante.

VII.

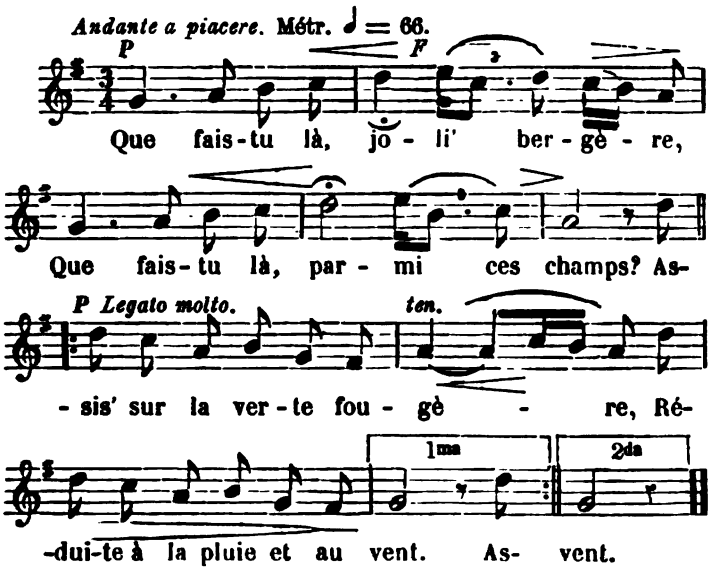
« Chante, rossignolet,
Tra la la,
« Que ta voix est charmante !
« Quand nous aurons couché,
« Tra la la, la, la, la, la,
« Quand nous aurons couché,
« Nous t'donn'rons ta revenge.

(*Angoumois*).

VAR. — *derniers vers* :

T'auras pour ton souper
Un jambon de Mayence.

QUE FAIS-TU LA, JOLI' BERGÈRE.



II.

« Messieu, je n'crains point la froidure,
« Soit en hiver comme en été.
« Messieu, tant que la journée dure
« Mes blancs moutons je vais garder. } *bis*

III.

— « Belle, que tes beaux yeux m'y plaisent,
« Ils m'y joignent en t'y voyant.
« Belle, donne-moi ta tendresse,
« Apporte-moi soulagement ? } *bis*

IV.

— « Messieu, je n'suis point médecine
« Pour v's apporter soulagement.
« Entrez-y trois pas dans la ville, } *bis*
« Vous trouv'rez des méd'cins savants.

V.

— « Viens avec moi, ma joli' blonde,
« Viens avec moi dans mon château;
« Port'ras coiffure à la dentelle, } *bis*
« Tu jouiras de mes trésos.

VI.

— « Vos trésos, je m'en souci' guère,
« De vos richess' comm' de vos biens;
« Et le berger qu'est dans la plaine } *bis*
« M'a bien promis de m'épouser.

VII.

— « T'accote (1) point à ses promesses,
« Car ce berger veut te tromper,
« Viens avec moi, joli' bergère, } *bis*
« Pour tous les deux nous marier.

VIII.

— « Adieu les champs, adieu les plaines!
« Adieu les bergers d'alentour.
« Faut-il pour un' simple bergère, } *bis*
« Que mon cœur s'enflamme d'amour.

Var.: Romancero de Champagne, page 164, 2e partie.

(1) S'accoter — s'appuyer sur.

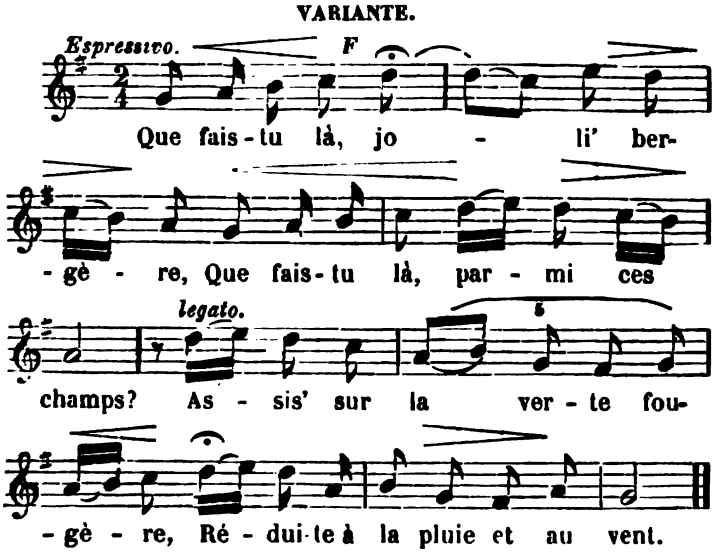
NOTA. — Cette chanson, ainsi que celles que nous donnons sous le titre : *Dès l'âge de quinze ans que mon père m'y gage; — Que fais-tu là, bergère, mon souci? — Bonjou', belle bergère? — Bergère, qu'attends-tu?* — rappellent à première vue les motets et pastourelles du XIIIe siècle de Richard de Semble, de Jean Moniot, de Thiebault de Blazon, de Raoul de Beauvais, Sillebert de Berneville, Thibault IV, comte de Champagne et roi de Navarre, etc...., dont le sujet a inspiré à Adam de la Halle son *Jeu de Robin et de Marion.*

Par-dessous l'ombre d'un bois
Trovai pastoure à mon cois.
. . . . . .
Pastourelle, si t'es bel
Dame seras d'un chastel;
Desfuble chapegrisete
S'afuble cest voir mantel.
(13e *pastourelle*).

Damoiselle, car créez
Mon conseil.
Jamais povre ne serez,
Ainz aurés à vo talent
Cote traînant,
Et corroie
Ouvrée de soie,
Cloée d'argent.
(23e *pastourelle*).

Théâtre français au moyen-âge, publié par MM. MONMERQUÉ et FRANCISQUE MICHEL; *Firmin Didot, Paris*, 1839.

VARIANTE.



QUE FAIS-TU LA, BERGÈRE.

Dolce e legato. Métr. ♩. = 52.

Que fais-tu là ber - gè - re, Ber - gè - re mon — sou - ci, Sur la ver - te — fou - gè - re, Que fais-tu donc — as - sis'? Je n'y fais pas grand chose Que d'avoir soin Du troupeau de mon pè - - - re, Ma mè re n'est pas loin.

II.

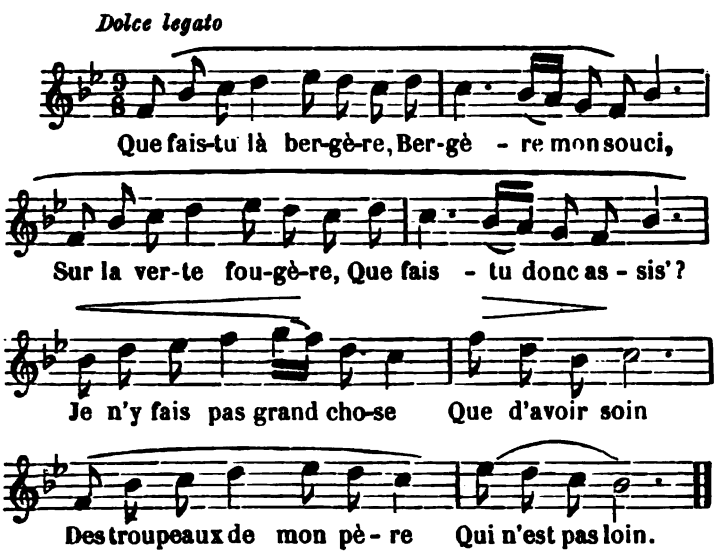
« Permettez-moi, bergère,
« De me mettre à genoux,
« Sur la verte fougère,
« Tout à côté de vous.
— « Non, non, répondit-elle,
« Retirez-vous,
« Car le chien qui me garde
« N'est, ma foi, pas trop doux.

III.

— « Je ne crains point, bergère,
« La rigueur de ton chien;
« Si méchant qu'il peut être,
« Mon chien battra le tien.
« Je crains plutôt, ma belle,
« Pour mon malheur,
« La rigueur plus cruelle,
« La rigueur de ton cœur.

(*Poitou*).

VARIANTE.



La *Chanson nouvelle de l'armée des Reistres, leur deffaicte,* (1587), sur le chant : *Que fais-tu, bergère? que fais-tu mon soucy?* a dû être composée sur l'un des airs précédents. — P. 130 du cabinet des plus belles chansons. *Lyon*. 1592.

BERGÈRE, QU'ATTENDS-TU ?

Grazioso. Metr. ♩ = 92.

p

Que fais-tu sous ce feuil-la - ge,

Ma bergère, qu'attends-tu ? J'at-tends dessous ce feuil

p

- la - - - ge Que mon berger soit ve - nu.

II.

« Ton berger, que sait-il faire,
« Ton berger que t'aimes tant ?
— « Il sait adoucir mes peines
« En m'embrassant tendrement.

III.

— « Voici l'heure, ma bergère,
« Qu' tes moutons vont sommeiller.
« Imitons les tourterelles,
« Permets-moi de t'embrasser.

IV.

— « Vos discours sont malhonnêtes,
« Je ne puis les écouter ;
« Cherchez une autre maîtresse,
« Quant à moi j'ai mon berger.

V.

— « Va donc, ingrate inhumaine,
« Puisque rien ne t'attendrit.
« Je m'en vais sous ce feuillage
« Pleurer le jour et la nuit.

(*Poitou*).

BERGÈRE ET CHASSEUR.

A piacere. Métr. ♩ = 100.

Dès l'â-ge de quinze ans Que mon pè-re m'y ga - ge; ga - ge; Il m'a ga - gé' pour les moutons gar - der, J'é - tais en-cor trop jeu-ne, Ils m'a-vont ren - vo - yé'.

Métr. ♩ = 116.

AUTRE VERSION.

Dès l'â - ge de quinze ans Que mon pè-re m'y ga - ge, Dès ga - ge, Il m'a ga - gé' pour les mou-tons gar - der, J'é- - tais en-cor trop jeu-ne, Ils m'a-vont ren- vo - yé'.

II.

A l'ombrage d'un bois, je me suis endormie :
Au chemin passe un chasseur de l'endroit,
Qui m'a dit : « ma bergère, n'avez-vous pas froid ?

III.

« Bell', si vous avez froid, doublons la couverture,
« Mon bel habit et mon manteau joli,
« Mon petit cœur, mignonn', si ça vous fait plaisi.

IV.

— « De votre petit cœur je n'm'en ensouci' guère,
« Je suis fillett', fillette à marier,
« J'ai mon honneur de fill', je veux la conserver.

V.

— « Pour qui la gardes-tu ton honneur, ma bergère ?
— « Et je la gard' pour mon mignon berger,
« Au son de sa musique il m'apprend à danser.

VI.

— « De ton berger, mignonn', ne fais pas tant la fière,
« Il est à Paris, au service du Roi,
« Je suis son capitaine, il n'en reviendra pas.

VII.

— « Mais s'il est à Paris, il f'ra bien connaissance
« Avec le roi qui est un bon enfant;
« Il donn'ra le congé à mon mignon berger.

(*Bas-Poitou*).

Nota. — Cette chanson comme beaucoup d'autres de ce recueil semblera peut-être écrite dans un registre un peu haut. Pour nous excuser il suffira de rappeler que nous sommes liés à la plus scrupuleuse exactitude. Les paysannes chantent généralement *à haute voix de tête*, elles caractérisent même cette manière en disant d'une chanson : *Ol est ine belle, a s'chonte haôt.*

BONJOU', BELLE BERGÈRE.

Allegro. Métr. ♩ = 138.
F Avec entrain.

Bon-jou', bel- le bergè-re, Bon-jou', bel - le bergè-re,

N'as- tu pas pur dau loup? Dondon, ma don-dai - ne,

N'as- tu pas pur dau loup? Dondon, ma don - dé.

II.

— « Et non vraiment, dit-elle, (*bis*)
« I' le voës tous les jous.
Dondon, ma dondaine,
« I' le voës tous les jous,
Dondon, ma dondé.

III.

« L'y a mangé ma grand chèvre (*bis*)
« Et mon grand bouc étout,
Dondon, ma dondaine,
« Et mon grand bouc étout,
Dondon, ma dondé.

IV.

« L'y a laissé que les cornes, (*bis*)
« Mossieu, a' sont pour vous,
Dondon, ma dondaine,
« Mossieu, a' sont pour vous,
Dondon, ma dondé.

V.

— « C'est poët des com' qu'i cherche, (*bis*)
« Belle, o sont tes amous,
Dondon, ma dondaine,
« Belle, o sont tes amous,
Dondon, ma dondé.

VI.

— « Mes amous, li dit-elle, (*bis*)
« Sont p'r in mieux peigné que vous,
Dondon, ma dondaine,
« Sont p'r in mieux peigné que vous,
Dondon, ma dondé.

VII.

« Le porte les bas rouges, (*bis*)
« Et l' peurpoët de velous,
Dondon, ma dondaine,
« Et l' peurpoët de velous,
Dondon, ma dondé.

(*Bas-Poitou, Aunis*).

A LA TABLE SANS RIEN FAIRE.

Andante. Métr. ♩. = 112.

F

A la ta - ble sans rien fai - re,

Je commence à m'en - nu - yer. Je vais commen-

- cer par boi - re, — Mes- sieurs.

F

à vo-tre san - té De ce bon vin de bou-

mf

- teil - le, Que l'autom-ne a-t-ap- por - té.

II.

Quand les gars sont à l'auberge,
I s'y divertissent bien,
En buvant leur chopinette,
En tenant leur verre en main,
En arrosant leur gorgette
De bons coups de ce bon vin.

III.

Ma maîtresse vient m'y dire :
« Amant pourquoi bois-tu tant ?
— « C'est pour soulager les peines
« Que j'ai, belle, en vous aimant ;
« L'homm' qui rit, qui boit, qui chante,
« Ma bell', n'a plus de tourments.

IV.

« Prenez un amant, la belle,
« Prenez un amant joli,
« Tandis que vous êt' à même,
« C'est à vous de le choisi,
« Tandis que vous êtes jène,
« Prenez-y bien du plaisi !

V.

— « Ah ! que j'suis donc malheureuse
« D'avoir aussi trop parlé !
« J'avais un amant fidèle,
« Un amant tout à mon gré,
« J'ai trop fait la difficile,
« A présent il m'a quitté.

VI.

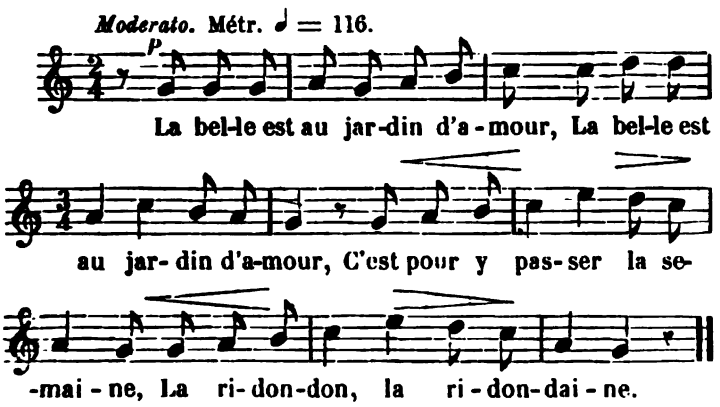
« Le berger que mon cœur aime
« Me cont'ra plus ses propos,
« Dessus la verte fougère,
« Le long des coulants ruisseaux.
« L'amour fait plus de ravages
« Que le loup en un troupeau.

VII.

— Ton petit cœur, ma bergère,
Est un oiseau languissant;
Renfermé dans une cage
Depuis l'âge de quinze ans,
On va le mettre en ménage
Au premier jour de printemps.

(*Aunis, Saintonge, Poitou*).

LA BELLE EST AU JARDIN D'AMOUR.



II.

Son père la cherche partout, (*bis*)
Et son amant qu' en est en peine,
La ridondon, la ridondaine.

III.

— « Berger, berger, n'as-tu point vu, (*bis*)
« N'as-tu point vu la beauté même ?
La ridondon, la ridondaine.

IV.

— « Comment, comment est-ell' vêtu', (*bis*)
« Est-elle en soie ou en dentelles ?
La ridondon, la ridondaine.

V.

— « Un tablier de satin blanc, (*bis*)
« Jupon barré de tiretaine,
La ridondon, la ridondaine.

VI.

— « Elle est là-bas dans ces prairies, (*bis*)
« Elle est au mitan de ces plaines,
La ridondon, la ridondaine.

VII.

« Dans ses mains tient un oisillon (*bis*)
« A qui elle conte ses peines,
La ridondon, la ridondaine.

VIII.

« P'tit oisillon que t'es heureux (*bis*)
« D' lui entendre conter ses peines,
La ridondon, la ridondaine.

IX.

« Et moi qui suis son amoureux, (*bis*)
« Je ne peux pas m'approcher d'elle,
La ridondon, la ridondaine.

(*Bas-Poitou*).

VAR. — Chansons populaires des provinces de France; CHAMPFLEURY et WECKERLIN, page 3, même titre. — L'air picard donné par M. Weckerlin nous paraît avoir plus de caractère que celui de notre chanson poitevine; mais il est aussi bien inférieur à l'air de la variante qui suit.

BERGER N'AS-TU POINT VU MARGUERITE, MA MIE ?

Cantabile. Métr. ♩ = 84.
Molto expressivo.

l'

Ber - ger. N'as-tu point vu,

Gai, la li-ré, la la Mar - gue-ri-te, ma

ten.

mie, O gai, lan - li - re,

Mar - gue-ri-te, ma mie, O gai, lan - la.

II.

« Comment l'aurais-j' y vu' ?
Gai, la liré, la la,
« La connais-j'y ta mie,
O gai, lan lire,
« La connais-j'y ta mie,
O gai, lan la.

III.

— « Comment est-ell' vétu' ?
Gai, la liré, la la,
« De soie ou de dentelles,
O gai, lan lire,
« De soie ou de dentelles ?
O gai, lan la.

IV.

— « Tablier de satin,
Gai, la liré, la la,
« La jupe en tiretaine (1),
O gai, lan lire,
« La jupe en tiretaine,
O gai, lan la.

V.

— « Elle est dans la prairi',
Gai, la liré, la la,
« Au mitan de la plaine,
O gai, lan lire,
« Au mitan de la plaine;
O gai, lan la.

VI.

« Elle tient un oiseau,
Gai, la liré, la la,
« Et lui conte ses peines,
O gai, lan lire,
« Et lui conte ses peines,
O gai, lan la.

VII.

— « Oiseau, petit oiseau,
Gai, la liré, la la,
« Redis-moi donc ses peines,
O gai, lan lire,
« Redis-moi donc ses peines,
O gai, lan la.

VIII.

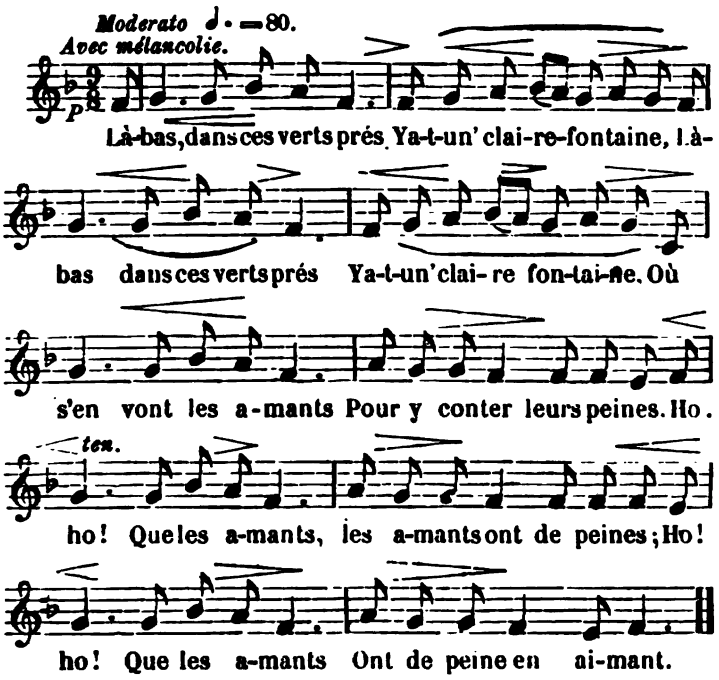
« Oiseau, petit oiseau,
Gai, la liré, la la,
« Ses peines sont les miennes,
O gai, lan lire,
« Ses peines sont les miennes,
O gai, lan la.

(*Côtes du Poitou, Aunis, Saintonge*).

(1) La tiretaine est une étoffe que l'on fabrique encore en Vendée. La chaîne en est de lin et la trame en est en laine.

Voyez *la Gazette du commerce* (31 août 1765). Article concernant la fabrication des étoffes, pinchina, tiretaines de Bressuire, de Niort, Parthenay et Pouzauges, etc.

QUE LES AMANTS ONT DE PEINES!



II.

Pour moi, j'ai bien été
Pour y conter les miennes;
Mais je n'ai point trouvé
Le sujet qui m'y mène,
Ho! ho! etc.

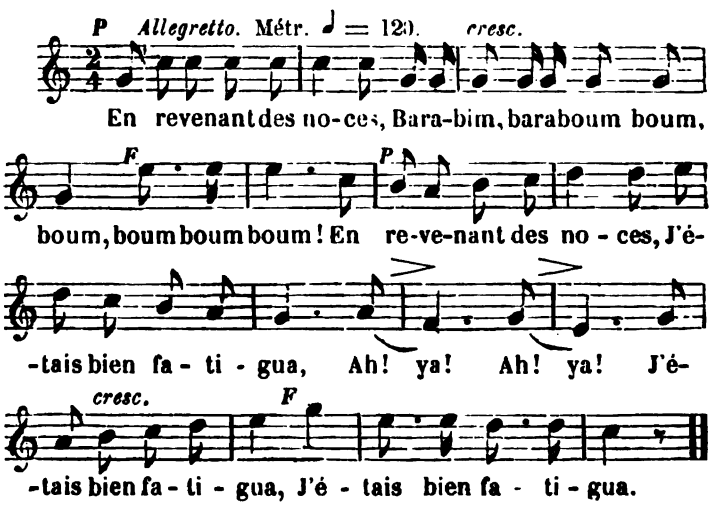
III.

Qu'un gai rossignolet,
Chantant à perdre haleine,
Disant dans son latin
Cette chanson certaine,
Ho! ho! etc.

IV.

Les filles n'aiment point
Ceusse-là qui les aiment;
Pour moi, je le sais bien,
Car la mieme est de même.
Ho! ho!
Que les amants, les amants ont de peines,
Ho! ho!
Que les amants
Ont de pein' en aimant! (*Poitou*).

EN REVENANT DES NOCES.



II.

Au bord d'une fontaine,
Barabim,
Baraboum boum, boum,
Boum boum boum!
Au bord d'une fontaine,
Je me suis reposa,
Ah! ya! ah! ya!
Je me suis reposa,
Je me suis reposa.

III.

L'eau en était si claire,
Barabim,
Baraboum boum, boum,
Boum boum boum!
L'eau en était si claire,
Que je m'y suis baigna,
Ah! ya! ah! ya!
Que je m'y suis baigna,
Que je m'y suis baigna.

IV.

A la feuille d'un châgne,
Barabim,
Baraboum boum, boum,
Boum boum boum!
A la feuille d'un châgne,
Je me suis essuya,
Ah! ya! ah! ya!
Je me suis essuya,
Je me suis essuya.

V.

Sur la plus haute branche,
Barabim,
Baraboum boum, boum,
Boum boum boum!
Sur la plus haute branche,
Le rossignol chanta;
Ah! ya! ah! ya!
Le rossignol chanta,
Le rossignol chanta.

VI.

Chante, rossignol, chante,
Barabim,
Baraboum boum, boum,
Boum boum boum!
Chante ,rossignol chante,
Si t'as l'cœur à chanta,
Ah! ya! ah! ya!
Si t'as l' cœur à chanta,
Si t'as l' cœur à chanta.

VII.

Pour moi je ne l'ai guère,
Barabim,
Baraboum boum, boum,
Boum boum boum!
Pour moi je ne l'ai guère,
Ma maîtress' m'a quitta;
Ah! ya! ah! ya!
Ma maîtress' m'a quitta,
Ma maîtress' m'a quitta.

VIII.

Pour un bouton de rose,
Barabim,
Baraboum boum, boum,
Boum boum boum!
Pour un bouton de rose,
Que je lui refusa,
Ah! ya! ah! ya!
Que je lui refusa,
Que je lui refusa.

IX.

Je voudrai que la rose,
Barabim,
Baraboum boum, boum,
Boum boum boum!
Je voudrai que la rose,
Fut encore à coupa.
Ah! ya! ah! ya!
Fut encore à coupa,
Fut encore à coupa.

X.

Et que le rosier même,
Barabim,
Baraboum boum, boum,
Boum boum boum!
Et que le rosier même,
Fut encore à planta,
Ah! ya! ah! ya!
Fut encore à planta,
Fut encore à planta.

(*Angoumois*).

Cette finale est un des agréments euphoniques qu'affectionnent les poètes populaires. D'autres fois, au lieu d'être en *a*, on la retrouvera soit en *i*, en *è*, en *ou*, en *eux* ou en *u*.

EN REVENANT DES NOCES.

Allegretto Grazioso. Métr. ♩. = 120.

p

En re-ve-nant des no - ces, J'é-tais bien

p

fa - ti - gué; Au bord d'u-ne fon - tai - ne, Je me suis

leggiero.

re - po - sé. Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

ah! Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

Sauf le refrain et la terminaison, cette chanson est la même que la précédente. On y redouble au commencement de chaque

couplet les deux vers qui terminent le couplet précédent. Quelquefois on ajoute à la fin :

Et que le rosier même
Fut encore à planter ;
Ainsi que le parterre
Encore à cultiver.
Ah ! ah !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Ah ! ah !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Ainsi que le parterre
Encore à cultiver ;
Que le jardinier même
N'y fut jamais entré.
Ah ! ah !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Ah ! ah !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

(*Bas-Poitou*).

EN REVENANT DES NOCES.

Métr. ♩. = 116.

p

En re - ve - nant des no - ces, Bu-

- vons, nous en al-lons; En re - venant des no-ces, Bu-

f

- vons, nous en al - lons. J'é - tais bien fa - ti-

- gué, Faut boire et prendre halei-ne, J'é tais bien fa - ti-

- gué, Faut boi-re et s'en al - ler.

Mêmes remarques que pour la variante, page 226.

(*Saintonge*).

On chante aussi en Poitou sur un air de branle :

I.

En tâtant dans ma poche,
Man couteâ m'a copé,
Ma dondon ! ma dondaine !
Man couteâ m'a copé.
Ma dondon ! ma dondé !

II.

La bllessure est profonde,
Faut o médeciner,
Ma dondon ! ma dondaine !
Faut o médeciner.
Ma dondon ! ma dondé !

III.

A la cllaire fontaine,
M'en andgis la laver,
Ma dondon ! ma dondaine !
M'en andgis la laver.
Ma dondon ! ma dondé !

IV.

A la feille d'in châgne,
Allit o essuer,
Ma dondon ! ma dondaine !
Allit o essuer.
Ma dondon ! ma dondé !

V.

Dans la pus haôte bronche,
Rossignol a chonté,
Ma dondon ! ma dondaine !
Rossignol a chonté.
Ma dondon ! ma dondé !

VI.

Chonte, rossignol, chonte,
Si tu as le cœur gai,
Ma dondon ! ma dondaine !
Si tu as le cœur gai.
Ma dondon ! ma dondé !

Etc..... (le reste comme précédemment).

A la Rochelle on dit encore :

En revenant des noces,
Vous m'avez lon, vous m'avez lon lan la !
J'étais bien fatigué,
Vous m'avez laissé là.

Et la chanson finit :

Je voudrais que la rose
Fut encore au rosier,
Que ma belle maîtresse
Fut encore à m'aimer.

Voir pour d'autres variantes, le livre de M. CHAMPFLEURY, et les Noëls et Chants populaires de la Franche-Comté (page 76, n° 3), ainsi que le Romancero de Champagne, P. TARBÉ, page 204, 2e partie.

EN REVENANT DES NOCES.

Allegretto Grazioso. Métr. ♩. = 120.

En re-ve- nant des no-ces, J'é-tais bien fa - ti-

-gué, Au bord d'u- ne fon - tai - ne, Je me suis re - po-

- sé, La la la la la la la la la la la.

Mêmes remarques que pour la chanson précédente.

Cet air, populaire en Angoumois, l'est aussi en Normandie. En général les chansons normandes ont une grande ressemblance avec les nôtres tant par la forme que par le fonds. Peut-être est-il bon de rappeler que la Saintonge, l'Angoumois et la Normandie étaient régies par les mêmes coutumes. — La charte de la commune d'Angoulême date de 1372, elle est la même que celle de Saint-Jean-d'Angély qui n'est elle-même que la charte des communes de Normandie du XIIe et du XIIIe siècle.

L'Y A SIX MOIS QUE C'ÉTAIT LE PRINTEMPS.

Andantino dolce. Métr. ♩ = 116.

p

L'y a — six mois que c'é - tait le prin-

-temps, Je condui-sais sur l'her-bet-te nais-san - te

ten.

Mon p'tit trou-peau, ma fa - mil - le bê - lan - te,

mf

En m'a-mu - sant je fi - lais tous les jours;

En ce temps-là j'é-tais dans l'in-no - cen - ce.

II.

Par un beau soir j'ai rencontré Colin,
Qui m'a bien dit : « ma tant belle bergère :
« Quoi! tu es là dans ces lieux solitaires!
« Pour te tirer de ces mauvais chemins,
« Tends-moi le bras comm' si nous étions frères.

III

Au lieu du bras je lui tendis la main,
Je m'engageai dans l'amour le plus tendre;
De son amour je ne pus me défendre;
J'aurais voulu prolonger le chemin,
Tant de plaisir que j'avais à l'entendre.

IV.

L'ingrat berger maintenant m'a laissé'
Pour s'en aller voir une autre bergère,
Et je suis seule au logis de mon père,
Toujours disant : « quand r'viendra mon amant ?
« Je n'ai donc plus que mon chien de fidèle.

(*Bas-Poitou*).

AMANT MALHEUREUX.

Malinconico. Métr. ♩ = 132.

Gai ros - si - gnol chantant dans le bo - ca - ge,
N'au - ras - tu pas quel-que com - pas - si - on
D'un pauvre a-mant qui a per - du sa maî - tres - se,
Pour - ras - tu pas me don - ner gué - ri-
-son, D'un pauvre a - mant qui a per - du sa maî-tres-
-se, Pour-ras-tu pas me don - ner gué-ri - son?

II.

Quell' guérison veux-tu que je te donne ?
Je ne suis pas le fils d'un médecin,
Je ne suis pas la brun' que ton cœur aime, } *bis*
Je ne peux pas servir ton dessein,

III.

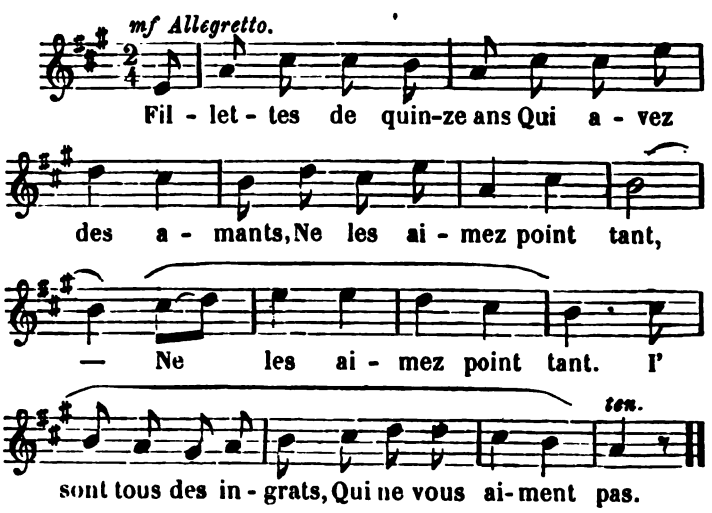
Derrièr' chez nous y a-t-une montagne,
Moi-z-et ma brun' nous la montions souvent.
En la montant nous n'avions point de peine, } *bis*
En descendant avions le cœur content.

IV.

Je vivrais bien cent mille ans dans le monde,
Jamais de brune auront mes amitiés,
Je les donn'rai qu'à ces bell' joli' blondes } *bis*
Qui savent bien garder leur foi juré'.

(*Bas-Poitou*).

FILLETTES DE QUINZE ANS.



II.

N'y fait' point comme moi,
Après avoir aimé
Me voilà délaissé', (*bis*)
I' sont tous des ingrats,
Qui ne vous aiment pas.

III.

Hélas ! si j'avais su
Que mon temps s'rait perdu,
Je m' s'rais marié' (*bis*)
Avec un autre amant,
J'aurais mon cœur content.

(*Saintonge*, *Angoumois*).

LA FILLE ABANDONNÉE.

Melancolico Dolce. Métr. ♩ = 112.

L'y a-t-un mois ou cinq se - mai-nes — Que ma mai- tres-se je l'ai vue, Que ma mai- - tres-se je l'ai vue, — Al-lant le long de la ri- - viè - re. — Là, je l'ai vue et ren- con- - tré' — Un au-tre a- mant à ses cô - tés.

II.

Je lui ai dit : « Charmante brune,
« Tu n'as plus d'amitié pour moi, (*bis*)
« Après m'avoir fait la promesse,
« Après m'avoir juré cent fois,
« Que tu n'aim'rais jamais que moi.

III.

Mais la belle avait le cœur tendre,
Les larmes lui coulent des yeux, (*bis*)
Voyant ça je m'approchais d'elle,
Je mis ma main sur ses genoux,
« Petit cœur doux consolez-vous.

IV.

— « Comment veux-tu que j'me console,
« Je suis abandonné' de tous, (*bis*)
« De mon père aussi de ma mère,
« Et de toi mon fidèle amant,
« Celui que mon cœur aime tant.

V.

Les filles sont comme la rose (1),
Tout un chacun veut la couper (*bis*)
Du moment qu'elle est boutonnée;
Personn' veut plus la ramasser
Aussitôt qu'ell' vient de tomber.

(1) Le poitevin Jacques Yver, dans l'Étalame de la cinquième journée de son Printemps (à Niort par Thomas Porteau, 1598) fait aussi la même comparaison.

. . . . . .
Comme une rose on voit des papillons hostesse
. . . . . .
. . . . . .
Tant que de son rosier elle est le plaisant faix :
Mais si elle est cueillie, alors son lustre perd
Et rien que de jonchée en la place ne sert.

Voyez encore la grande ressemblance de ce couplet avec la chanson de Jacques Gaharry (1560), qui n'est elle-même qu'une traduction d'une strophe du 1er livre de l'Arioste : La virginella è simile à la rosa, etc.

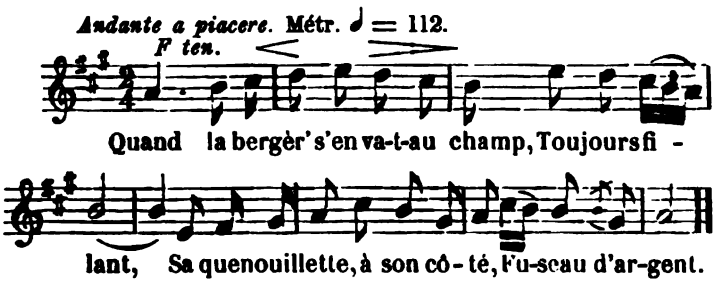
La jeune vierge est semblable à la rose
Au beau jardin, sur l'épine naïve,
Tandis que sûre et seulette repose,
. . . . . .
L'air doux l'échauffe, et l'aurore l'arrose.
. . . . . .
Mais, jeunes gens et dames amoureuses
De la cueillir ont les mains envieuses.
La terre et l'air, qui la soulaient nourrir,
La quittent lors, et la laissent flétrir.

VI.

Il en est pareil*le* des filles
Comm' de la rose du rosier
On les recherch' dans la jeunesse,
Mais quand ell' ont trente ans passés,
Personne vient les demander.

(*Angoumois, Saintonge, Bas-Poitou*).

QUAND LA BERGÈR' S'EN VA-T-AU CHAMP.



II.

Son bel amant s'en va-t-après
Toujours disant :
« N'allons-nous pas nous marier,
Belle, ôl est temps.

III.

— « Retire-toi, vilain galant,
« Tu m'y déplais,
« Je t'aim'rais beaucoup mieux au loin
« Qu' non pas auprès.

IV.

— « Que t'ai-je fait, ma douce ami',
« Que je t'y déplais,
« Que t'aim'rais mieux m'y voir au loin
« Qu' non pas auprès ?

V.

« Je t'ai vu battre l'autre soir,
« Si rudement,
« Que j'ai sorti dans mon jardin
« Le cœur doulent.

VI.

« N'avais-tu pas l'épée en main?
« Vilain galant!
« L'anneau d'or que tu as au doigt,
« Il est à moi.

VII.

— « Tenez, ma belle, votre anneau,
« S'il est à vous;
« Je me souci' de votre anneau,
« Tout comm' de vous.

VIII.

— « O malheureus' que j'ai été,
« D'avoir parlé!
« J'avais un amant qui m'aimait,
« Il m'a laissé'!

IX.

« N'y a-t-i pas quelqu'un ici,
« De ses amis,
« Pour aller dire à mon ami
« De reveni.

X.

— « De reveni il est plus temps,
« De reveni,
« Tu m'as donné, bell', mon congé,
« Moi je l'ai pris.

(*Aunis*).

Les bergères de la plaine poitevine chantent ainsi :

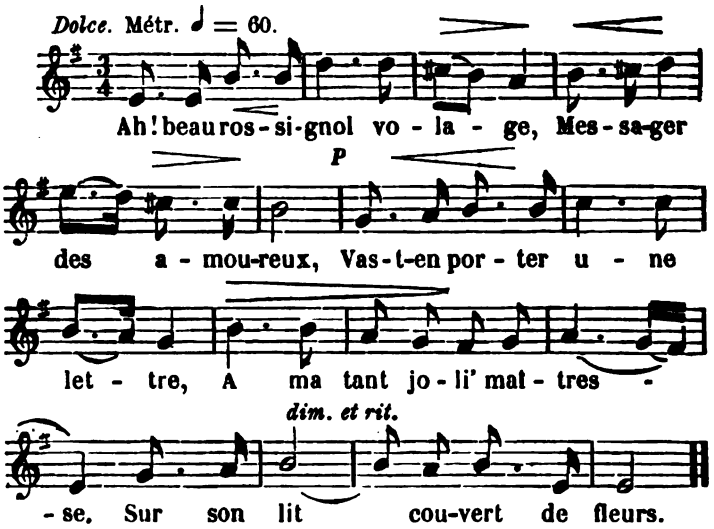
Quand la bergèr' s'en va-t-au champ,
Sa quenouillett' s'en va filant;

REFRAIN :

A trouille,
A mouille,
A file,
A coud,
A va,
A vé,
Alle appelle son chè,
Tè! tapiniâ! tâ!
Tè! tè! tè! tapiniâ!
Dau pâ.

Le vent' li lève par devant,
Sa mèr' darière s'en va plurant :
— « Qu'est-c' qui t'a fait ça, mon enfant?
— « Ol est l'tchiuré de Saint-Herman!
— « Que ta t'i promis mon enfant ?
— « Cin à six pochées de froment,
« Pour nourrir la mère et l'enfant.

AH! BEAU ROSSIGNOL VOLAGE.



II.

Le beau rossignol s'envole,
Au jardin d'amour s'en va,
S' pos' sus les seins de la belle,
Chante une chanson nouvelle,
La belle se réveilla.

III.

— « Qui sont les méchantes langues,
« Qui sur moi font des chansons?
— « Ce sont vos amours, la belle,
« Que vous croyez si fidèles,
« Qui sur vous font des chansons.

IV.

— « Laissez-dire et laissez faire (1),
« Laissez parler qui voudra,
« Le bouquet de jalousie
« Fleurira toute la vie;
« J'aimerai qui m'aimera.

V.

— « Ton amant s'en va dimanche
« Sans emporter rien de toi,
« Il te fait fair' la demande
« D'un baiser de souvenance,
« Pour s'en souvenir de toi.

VI.

— « De baisers de souvenance
« Je n' lui en ai qu' trop donné,
« Je lui ai donné un' rose,
« La plus joli' de mes roses
« Que j'avais dans mon rosier.

VII.

— « Ta rose, ta joli' rose,
« Tu lui as bien cher vendu',
« Tu lui as vendu sans doute
« La valeur de cinq cents doubles,
« La valeur de cent écus.

(1) Ces deux vers formaient le refrain d'une chanson populaire au temps du roi Charles IX. — On s'en convaincra en parcourant le *Recueil de plusieurs belles chansons spirituelles, faictes et composées contre les rebelles et perturbateurs du repos et transquillité du royaume de France*, etc., par Christofle de Bourdeaux. — P. — pour Magdeleine Berthelin, rue Saint-Jacques, à l'enseigne de l'éléphant. — 1 vol. in-16. — page 68, on trouve :

Chanson en faveur de l'église romaine et catholique, sur le chant : *Laissez parler, laissez dire, laissez parler qui voudra.*

VIII.

— « Cent écus n'est pas grand chose,
« Envers ce que j'ai perdu.
« J'ai perdu mon cœur volage,
« Mon honneur, mon avantage,
« De moi ne me parle plus.

(*Aunis, Saintonge, Bas-Poitou*).

C'EST UNE FILLE DE QUINZE ANS.

Moderato. Métr. ♩ = 120.

mf *ten.*

C'est u-ne fil - le de quinze ans Qui a toujours bien pas-sé son temps, Son temps ain - si que sa — jeu- - nes - se, — Jo - li' jo - li' jo - li' ber- - gè - re, Son temps ain - si que sa jeu- - nes - se, Jo - li' ber - gè - re.

II.

— « Bon matelot, bon matelot,
« Voudrais-tu m'y fair' passer l'eau?
« Fair' passer l'eau-z-et la rivière,
« Joli' joli' joli' bergère,
« Fair' passer l'eau-z-et la rivière,
« Joli' bergère.

III.

— « La belle, entrez dans mon bateau,
« Vous et moi nous y pass'rons l'eau,
« Nous pass'rons l'eau-z-et la rivière,
« Joli' joli' joli' bergère,
« Nous pass'rons l'eau-z-et la rivière,
« Joli' bergère.

IV.

Quand furent au milieu de l'eau,
La renversa dans le bateau,
Il la renversa-z-en arrière,
Joli' joli' joli' bergère,
Il la renversa-z-en arrière,
Joli' bergère.

V.

— « Beau matelot, que faites-vous?
« Vous découvrez mes blancs genoux.
« Le mond' le verriont du village,
« Amant, amant, amant volage!
« Le mond' le verriont du village,
« Amant volage.

VI.

— « Ho! là! belle, ne dites rien,
« Je vous donnerai tout mon bien.
« Mon bien ainsi que ma richesse
« Joli' joli' joli' bergère,
« Mon bien ainsi que ma richesse,
« Joli' bergère.

VII.

— « De votre bien j' m'en souci' point,
« Mon père et ma mère en ont bien,
« J'aimerais mieux mon avantage,
« Amant, amant, amant volage,
« J'aimerais mieux mon avantage,
« Amant volage.

VIII.

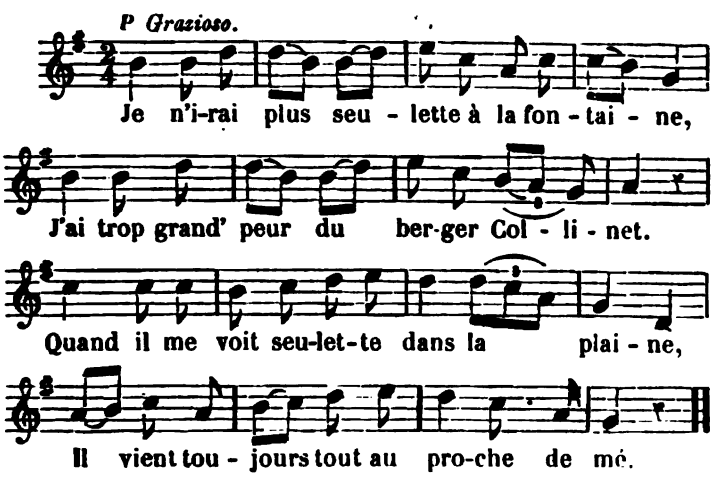
— « Ton avantag' tu ne l'as plus,
« Assurément tu l'as perdu,
« Et c'est en passant la rivière,
« Joli' joli' joli' bergère,
« Et c'est en passant la rivière,
« Joli' bergère.

IX.

— « Là haut, là haut parmi ces bois,
« Je lui f'rai planter une croix,
« J'irai pleurer mon avantage,
« Amant, amant, amant volage,
« J'irai pleurer mon avantage,
« Amant volage.

(*Aunis, Saintonge, Poitou*).

LE BERGER COLLINET.



II.

J'ai beau lui dir', Colin, soyez donc sage,
De badiner, c'est bon pour une fois.
De badiner, c'est là tout votre ouvrage,
Je suis tremblant', sitôt que je vous vois.

III.

Ah ! qu'il a dit : viens avec moi, Brunette,
Je te f'rai voir tous les coulants ruisseaux ;
Mais étant là, il me contait fleurettes,
Et tout après il m'a jeté dans l'eau.

IV.

« Voyez, Colin, voyez la belle ouvrage !
Il a fallu fair' sécher aussitôt,
Et tout le long, le bord de ce rivage,
Mes jupons blancs, mes bas et mes sabots.

V.

Pour me jouer un tour mieux à son aise,
Il a voulu m'emmener dans les bois;
Mais moi qui ne suis pas aussi niaise,
Je me souviens de la dernière fois.

(*Bas-Poitou*).

EN ALLANT AU BOIS.

Allegretto. Metr. ♩ · = 116.

Un ma - tin je me lè - ve, Houpe la la la la, Houpe la, Un ma - tin je me lè - ve, Au bois m'en suis n'al - lé', Au bois m'en suis n'allé' Gai gai gai, Au bois m'en suis n'allé'.

II.

En mon chemin rencontre,
Houpe la la la la, houpe la,
En mon chemin rencontre
Un garçon jardinier, (*bis*)
Gai gai gai,
Un garçon jardinier.

III.

— « Où allez-vous, la belle,
Houpe la la la la, houpe la,
« Où allez-vous, la belle,
« Si matin promener? (*bis*)
Gai gai gai,
« Si matin promener?

IV.

— « Je m'en vais à la messe,
Houpe la la la la, houpe la,
« Je m'en vais à la messe,
« Qu' est en train de sonner (*bis*)
Gai gai gai,
« Qu' est en train de sonner.

V.

Il la prend, il l'embrasse,
Houpe la la la la, houpe la,
Il la prend, il l'embrasse,
Dans le bois l'a rentré', (*bis*)
Gai gai gai,
Dans le bois l'a rentré'.

VI.

Quand la belle s'y est vue,
Houpe la la la la, houpe la,
Quand la belle s'y est vue,
Ell' s'est mise à pleurer. (*bis*)
Gai gai gai,
Ell' s'est mise à pleurer.

VII.

— « Oh! qu'avez-vous, la belle,
Houpe la la la la, houpe la,
« Oh ! qu'avez-vous, la belle,
« Qu'avez-vous à pleurer? (*bis*)
Gai gai gai,
« Qu'avez-vous à pleurer ?

VIII.

— « Je pleur' mon avantage,
Houpe la la la la, houpe la,
« Je pleur' mon avantage,
« Que vous voulez m'ôter, (*bis*)
Gai gai gai,
« Que vous voulez m'ôter.

IX.

« De la fille d'une galle (1),
Houpe la la la la, houpe la,
« De la fille d'une galle,
« Qui ensuite en voudrait? (*bis*)
Gai gai gai,
« Qui ensuite en voudrait ?

X.

— « Pleurez pas tant, la belle,
Houpe la la la la, houpe la,
« Pleurez pas tant, la belle,
« Je vous lairrai aller, (*bis*)
Gai gai gai,
« Je vous lairrai aller.

XI.

Quand la bell' fut sortie,
Houpe la la la la, houpe la,
Quand la bell' fut sortie,
Ell' s'est mise à chanter, (*bis*)
Gai gai gai,
Ell' s'est mise à chanter.

(1) Galleuse.

XII.

— « Oh! qu'avez-vous, la belle,
Houpe la la la la, houpe la,
« Oh ! qu'avez-vous, la belle,
« Qu'avez-vous à chanter ? (*bis*)
Gai gai gai,
« Qu'avez-vous à chanter ?

XIII.

— « Je chant' mon avantage,
Houpe la la la la, houpe la,
« Je chant' mon avantage
« Que le sot m'a laissé, (*bis*)
Gai gai gai,
« Que le sot m'a laissé.

(*Bas-Poitou*).

Olivier Basselin a chanté la même histoire dans ses Vaux de vire :

« Eh ! qui vous passera le boys ?
« Dictes, ma doulce amie.
« Nous le passerons cette foys,
« Sans point de villenye. »
Quand elle feust au bois si beau,
D'aimer y l'a requise.
« Je suis la fille d'un mézeau (1),
« De cela vous advise.

Quand elle fut dehors du boys,
Et se print à soubzrire.
« Belle, qui menez tel dégoys (2),
« Dictes-moy, qu'esse à dire ? »
Et répondit à basse voix :
« Je suys la fille d'un borgeois,
« Le plus grand de la ville,
« L'on doibt couart mauldire.

(1) Lépreux.
(2) Gaieté.

Dans le Romancero espagnol, publié par DAMAS HINARD, (*Paris, Charpentier*, 1844), se retrouve aussi la même histoire; tome II, page 218.

Une jeune fille partie de France (de France la jolie), et se rendant à Paris, s'égare en route. Elle rencontre un chevalier et lui demande le chemin. Le chevalier qui se dirigeait vers Paris, met la belle en croupe et part comme le vent.

Au milieu du chemin voilà qu'il la requit d'amour; mais la jeune fille l'entendant lui dit avec fermeté :

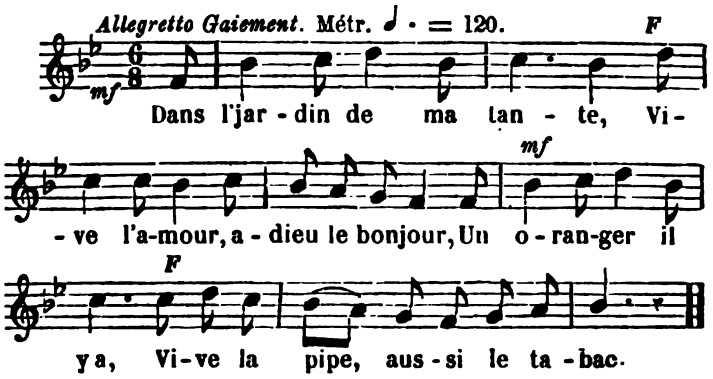
« Tiens-toi, tiens-toi, chevalier;
« Ne fais point une telle vilenie.
« Je suis fille de père et de mère malades,
« Et l'homme qui m'approchera,
« Malade deviendra.

Effrayé, le chevalier ne répondit pas un mot; et à l'entrée de Paris, la jeune fille se prit à rire.

— « De quoi riez-vous, Madame?
« De quoi riez-vous, ma vie?
— « Je ris du chevalier,
« Et de sa grande couardise. Etc.

Les quatre chansons suivantes sont encore des versions de la même aventure.

LA MARCHANDE D'ORANGES.



II.

Il a bien tant d'oranges,
Vive l'amour,
Adieu le bonjour,
Que la branche en rompa;
Vive la pipe, aussi le tabac.

III.

Je vais de branche en branche,
Vive l'amour,
Adieu le bonjour,
Mon panier dans mon bras;
Vive la pipe, aussi le tabac.

IV.

Les porte au marché vendre,
Vive l'amour,
Adieu le bonjour,
Personn' les marchanda,
Vive la pipe, aussi le tabac.

V.

Qu'un grand nigaud, la belle,
Vive l'amour,
Adieu le bonjour,
Le fils d'un avocat,
Vive la pipe, aussi le tabac.

(*Bas-Poitou*).

Une variante de l'Aunis porte :

I.

A Paris y a-t-une marchande,
Qui fait des bouquets pour les vendre,
Bon! bon! laissez-moi vendre,
Oui! oui! laissez-moi vendre mes oublis.

II.

Dedans il y a des oranges,
Le filse du roi les marchande,
Bon! bon! etc.

III.

— « Belle, à combien donc tes oranges ?
— « Cent sous les roug', six francs les blanges,
Bon! bon! etc.

IV.

Monte-les, belle, dans ma chambre,
Tout en montant la belle tremble :
Bon! bon! etc.

V.

« Qu'avez-vous, bell', qui vous tourmente ?
— « La fièvre qui vient de me prendre,
Bon! bon! etc.

VI.

Quand on tient les fill' faut les prendre,
Quand on tient les homm' faut les pendre.
Bon! bon! etc.

VAR. — Chants pop. des provinces de France, CHAMPFLEURY, préface, page VII.

Études sur la poésie populaire en Normandie, E. DE BEAUREPAIRE, 1856. (Voir Chanson de l'oranger).

En Angoumois on chante aussi :

I.

Au jardin de mon père,
Un oranger l'y a,
Il port' tant d'oranges,
Je creis qu'il en rompra.
Oustat, tornat,
La digue, di dougne,
Gigougne, oustat, tornat !

II.

Je pris mon échalette,
Mon panier sous mon bras ;
Je montis dessus l'âbre,
Les plus mûres cueilla.
Oustat, etc.

III.

Les porte au marché vendre,
Au marché à Jonzat.
Dans mon chemin rencontre,
Le fils d'un avoucat.
Oustat, etc.

IV.

Ah ! qu'allez-vous, la belle,
Qu'allez-vous vendre là ?
N'en prit une douzaine,
Et ne les paya pas.
Oustat, etc.

V.

Ah ! que dira ma mère,
Quand ell' saura cela ?
Vous lui direz, la belle,
Qu' c'est l' fils d'un avoucat.
Oustat, etc.

En Vendée on dit :

Au jardin de mon père,
Un oranger l'y a,
Ma lon la la !
Qui donne tant d'oranges,
Nous buvons et nous boirons,
Buvons, vidons nos verres,
Et nous les remplirons.

Le reste comme précédemment, sauf que le marché de Jonzac devient le marché de Thouars.

DERRIÈRE CHEZ NOUS L'Y A-T-UNE ENTE.

Avec entrain. Métr. ♩ = 126.

mf

Derrièr' chez nous l'y a-t-u - ne en-te, Derrièr' chez

nous l'y a-t-u - ne en - te, Qui fleurit quand on lui com

cres - - - - *cen* - - - - - - *do*

man-de; L'herbe est cou, faut la, faut cou, coupe l'her-be,

F

L'herbe est coupé' faut la fener, faut la fe-ner.

II.

Qui fleurit quand on lui commande. (*bis*)
Elle a fleuri trois pommes blanches.
L'herbe est etc.

III.

Elle a fleuri trois pommes blanches; (*bis*)
La bell' les porte au marché vendre.
L'herbe est etc.

IV.

La bell' les porte au marché vendre, (*bis*)
Le fils du roi qui les marchande.
L'herbe est etc.

V.

Le fils du roi qui les marchande, (*bis*)
— « Combien vos pomm', belle marchande ?
L'herbe est etc.

VI.

« Combien vos pomm', belle marchande ? (*bis*)
— « Six francs, Messieu, je veux les vendre.
L'herbe est etc.

VII.

« Six francs, Messieu, je veux les vendre. (*bis*)
— « Oh ! montez-les, bell', dans ma chambre.
L'herbe est etc.

VIII.

« Oh ! montez-les, bell', dans ma chambre. (*bis*)
En les montant la belle tremble.
L'herbe est etc.

IX.

En les montant la belle tremble. (*bis*)
— « Ah ! qu'avez-vous, belle marchande ?
L'herbe est etc.

X.

« Ah ! qu'avez-vous, belle marchande ? (*bis*)
— « Je crois que la fièvr' va me prendre.
L'herbe est etc.

XI.

« Je crois que la fièvr' va me prendre. (*bis*)
— « Ah ! descendez, bell', de ma chambre.
L'herbe est etc.

XII.

« Ah ! descendez, bell', de ma chambre. (*bis*)
En descendant, la belle chante :
L'herbe est etc.

XIII.

En descendant, la belle chante : (*bis*)
« Tu n'auras pas l'oiseau qui chante.
L'herbe est etc.

XIV.

« Tu n'auras pas l'oiseau qui chante. (*bis*)
« L'oiseau parti se laiss' plus prendre.
L'herbe est cou,
Faut la, faut cou,
Coupe l'herbe,
L'herbe est coupé',
Faut la fener, faut la fener.

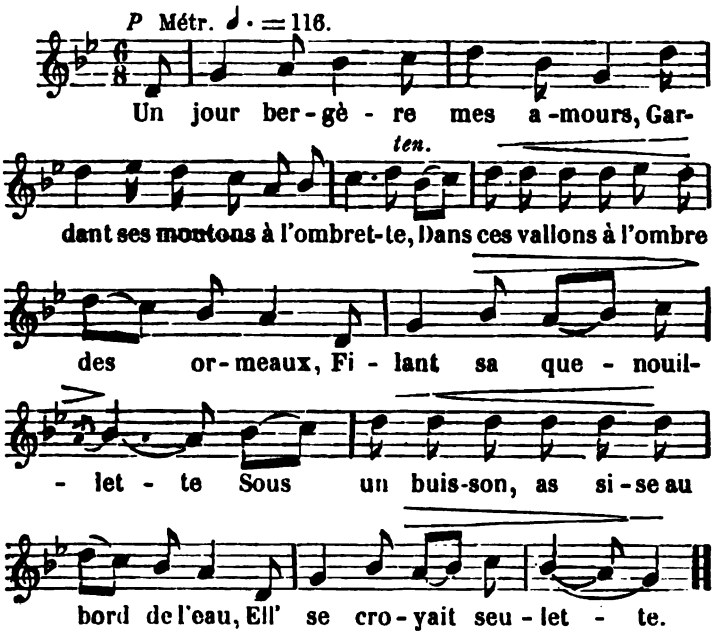
(*Poitou*).

M. Beaurepaire, dans ses études sur la poésie populaire normande, parle de cette chanson et lui assigne une date récente à cause du mot d'avocat qui s'y trouve. Cependant dans la Charte normande en rime française, (manuscrit du XVe siècle, bibliothèque de l'arsenal), on lit :

Entre vous, jeunes avocats,
Ne prenez deux loyers d'un cas (1),
Afin que par duplicité
Vous ne perdiez félicité.

(1) N'ayez pas en même temps femme et maîtresses.

UN JOUR BERGÈRE MES AMOURS.



II.

Mais tout en chantant sous l'ormeau,
A la fraîcheur de l'ombrage,
Et pendant que ses blancs moutons paissaient,
La bell' s'est endormie,
Moi, doucement je lui pris son fuseau,
Sa quenouille et sa thie.

III.

Je m'approche tout doucement,
Pour être encor plus près d'elle,
Son chien me voit, me poursuit, fait grand bruit,
Réveille la bergère,
S'écrie aussitôt : « j'ai perdu mon fuseau;
« Ah! que dira ma mère?

IV.

La voyant ainsi toute en pleurs,
Je m' jette à ses pieds sans attendre;
« Ma bergère, que voulez-vous donner
A qui pourrait le rendre ?
— « O mon fidèle amant, je donnerai
Ce que j'ai de plus tendre.

V.

En la voyant si bien causer,
Je me crus vainqueur de la belle,
Et je lui mis son fuseau dans la main.
C'est là qu'elle était fière.
Aussitôt elle appelle son chien,
Disant : c'est mon fidèle.

VI.

Ah ! je lui dis : Joli' beauté,
Goûtons des plaisirs de la vie.
J' les aurais eus, si j'avais essayé,
Quand v's' étiez endormie;
Mais j'ai-z-eu peur de vous faire pleurer,
J' n'ai pas fait la folie.

VII.

Ah ! ell' me répond, grand nigaud,
Il fallait alors l'entreprendre,
Du temps que je dormais dessous l'ormeau,
Tu ne peux t'en défendre.
Tu m'as remis ma thie et mon fuseau,
Tu n'as rien à prétendre.

(*Poitou*).

AH! QUE J'AI BIEN DU MALHEUR!

Moderato expressivo. Métr. ♩. = 116.

mf

Ah! que j'ai bien du malheur D'avoir l'amour dans le cœur. Ah! j'ai per - du ma mal - tres - se, Je ne peux m'en r'conso - ler. Tant d'a-mour j'a-vais pour el - le, Et l'in - gra - te m'a trom - pé.

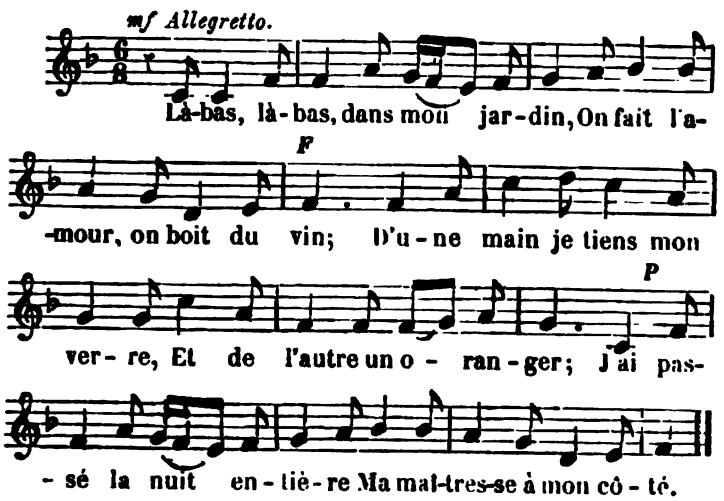
ten.

II.

Prenons tous nos verr' en main,
N'y prenons point de chagrin,
Prends la bouteille et moi le verre,
Verse à boir' de ce bon vin,
Prends la bouteille et moi le verre,
Et noyons notre chagrin.

(*Angoumois*).

LA-BAS DANS MON JARDIN.



II.

Ah ! combien de nuits j'ai passé !
Belle, à ta porte j'ai couché
Combien de nuits malheureuses,
Belle, à ta porte j'ai couché,
Tremblant la fièv' dangereuse,
Qui tient mon cœur enchalé (1).

III.

— Ah ! cher amant, pour t'apaiser,
Prends sur ma bouche un doux baiser,
Sur mon sein couvert de roses,
Prends donc tous, tous tes ébats,
Et ne prends pas autre chose
Qui ne t'appartiendra pas.

(1) **Enchaler**, échauffer, embrâser, on dit aussi achaler.

IV.

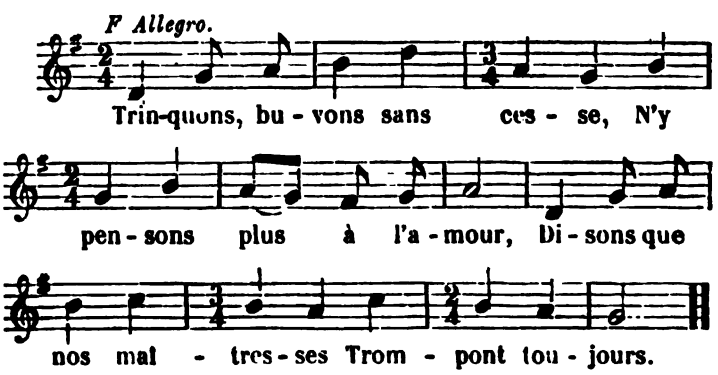
La fleure la plus tôt passée,
C'est la fleur la giroflée.
Mais les filles sont de même,
Dès qu'ell' ont passé vingt ans.
Aussi se disent jeunettes
P'r avoir encor du bon temps.

V.

Qui a composé la chanson ?
C'est une fille et un garçon,
Étant à la promenade
Tout le long de ce jardin,
En cueillant la violette,
Le jasmin, le romarin.

(*Angoumois, Saintonge*).

TRINQUONS !

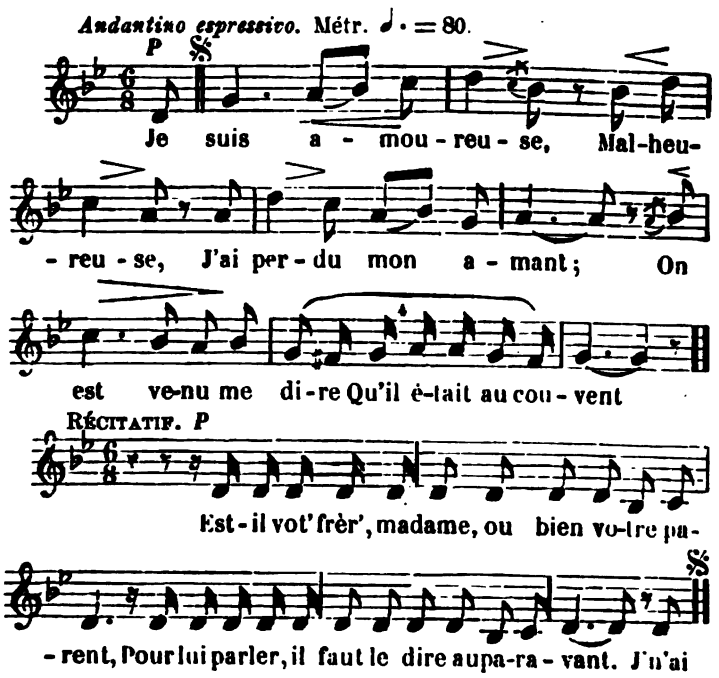


II.

Mais si la mienn' m'y trompe,
J'aurais la foi d' m'engager,
En lui disant : Rosette,
Prends ton congé.

(*Angoumois, Saintonge*).

LA DÉLAISSÉE.



II.

Je me suis habillée,
Bien parée,
Le lend'main au matin,
Je m'en fus à la porte
Du père capucin.

III.

— « Oh! da! bonjour, mon père,
« Sévère,
« Pourrais-je pas parler
« Au plus jeune des frères
« Q'i est ici renfermé?

RÉCITATIF.

— « Est-il vot' frèr', Madame, ou bien votre parent?
« Pour lui parler, il faut le dire auparavant.

IV.

— « J' n'ai ni parent, ni frère,
« Mon père,
« Il était mon ami;
« J'avais pour espérance
« Qu'il serait mon mari.

RÉCITATIF.

— « Frèr' Saint-Michel-archange, hâtez un peu le pas,
« Une dame amoureus' vous attend au parloir.
« Allez les yeux baissés, parlez modestement,
« Dès la premièr' pensé' retournez au couvent.

V.

— « Relève un peu ta face,
« Volage!
« Ne me r'connais-tu pas?
« Crois-tu que mon visage
« N'ait plus, pour toi, d'appas?

RÉCITATIF.

— « Votre visag', Madame, où j'ai tant pris de baisers,
« Il n'a plus de charme, il faut se retirer.

VI.

— « Sortiras-tu, pocrite,
« Hermite,
« Dehors de ces couvents;
« Retourne chez ton père,
« Tu seras mon amant.

RÉCITATIF.

— « Les habits d' chez mon pèr' ne me serviront plus,
« Allez porter les vôt' dans l' monde superflu.

VII.

— « Ingrat, tu m'abandonnes,
« Je donne
« A Dieu tous mes amours,
« Je veux me rendre nonne
« Le restant de mes jours.

RÉCITATIF.

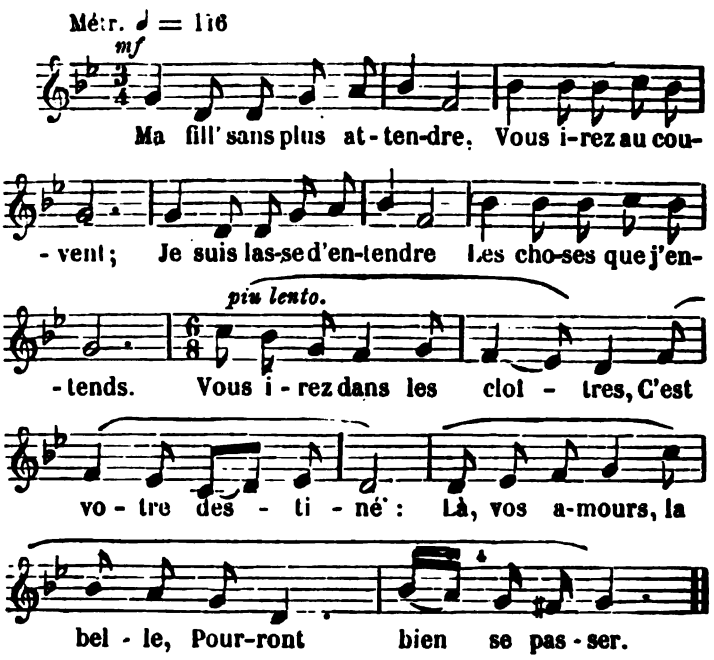
— « Vous rendre nonn', Madam', mais vous n'y pensez pas;
« Ce sont les filles sag', et vous ne l'êtes pas.

VIII.

— « Si je ne suis pas sage,
« Volage,
« Ne me le dis donc pas.
« C'est toi qui es la cause
« Que je ne la suis pas.

(*Poitou*

MA FILL' VOUS IREZ AU COUVENT.



II.

Si je suis renfermée,
Ah! c'est bien sans raison;
Ma plus belle journée
Se pass'ra-z-en prison.
Mais mon amant sans peine
Pourra m'y venir voir.
Son cœur sait bien qu'il m'aime,
Il viendra-z-au parloir.

III.

Je reçus une lettre,
Ecrite de sa main,
En sonnant la clochette,
A huit heur' du matin,
Ma mère entre bien vite;
Voyant ce beau cachet,
Ell' me dit tout-de-suite :
Je dois voir ce billet.

IV.

Ah ! mère téméraire,
Qui m'en veut à la mort,
Achève ta colère,
Punis mon triste sort.
Je suis donc la victime
Que l'on ne nomme plus.
Si l'amour est un crime,
Vaut mieux que tu me tues.

V.

Oh ! madame l'abbesse,
Qu'on tire les verroux,
Qu'on sorte ma maîtresse,
Le plus beau des bijoux.
Car je suis capitaine,
Je suis son cher amant,
J'enfoncerai sans peine
Les portes du couvent.

VI.

Je briserai les cloîtres
Avec mon régiment;
Nous emmèn'rons les nonnes
Avec nous dans les camps.
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

(*Poitou*).

NOTA. La chanson angoumoisine suivante exprime à peu près le même sentiment, mais avec plus de poésie; nous regrettons de ne pouvoir en donner la musique.

I.

Il était une religieuse
Fort amoureuse;
Son père l'avait mise au couvent,
Parc' qu'elle aimait trop son amant.

II.

Son jeune amant vint pour la voire:
— « Bonjour, la belle,
« La foi que vous m'avez promis',
« Voulez-vous bien me la tenir !

III.

—« Ah! oui vraiment, répondit-elle,
« Je suis fidèle;
« Si vous étiez fidèle amant,
« Vous me sortiriez du couvent.

IV.

Il l'a prise par sa main blanche,
Qu'est si charmante;
Il lui fit fair' le tour du bois
Et lui mit l'anneau d'or au doigt.

V.

Madam' l'abbess' qu'est à la f'nêtre
Qui les voit faire:
« Rentrez, rentrez, belle, au couvent,
« Vous n'en sortirez de longtemps.

VI.

—« Ah! voyez-vous ces belles dames
« A la prom'nade,
« Leurs robes garnies de diamants;
« Et moi qui suis dans le couvent.

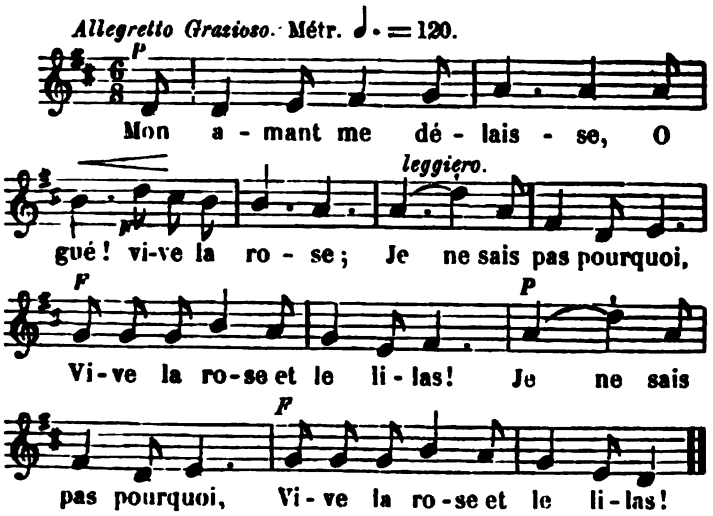
VII.

« Maudit soit le faiseur de toile,
« Qu'a fait mon voile!
« Maudits ciseaux si dangereux
« Qui ont coupé mes blonds cheveux!

VIII.

« Si j'étais p'tite hirondelle,
« Que j'euss' des ailes,
« Je volerais si haut, si haut,
« Je m'en irais dans mon château.

VIVE LA ROSE ET LE LILAS.



II.

Il va-t-en voir une autre,
O gai ! vive la rose ;
Qu'est plus riche que moi, } *bis*
Vive la rose et le lilas !

III.

On dit qu'elle est plus belle,
O gai ! vive la rose ;
Je n'en disconviens pas, } *bis*
Vive la rose et le lilas !

IV.

On dit qu'elle est malade,
O gai ! vive la rose ;
Peut-être elle en mourra ; } *bis*
Vive la rose et le lilas !

V.

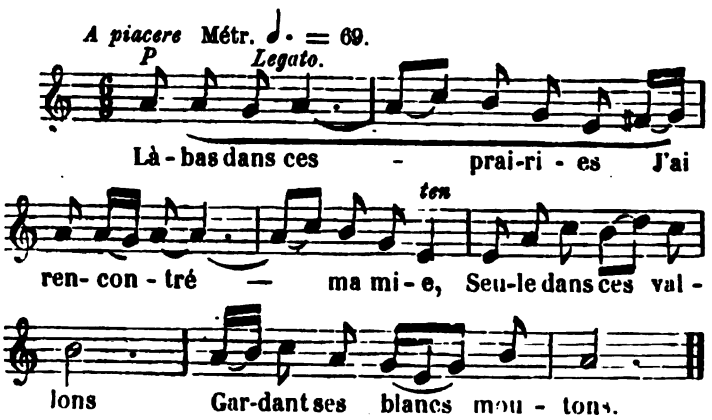
Mais si ell' meurt dimanche,
O gai ! vive la rose ;
Lundi on l'enterr'ra ; } *bis*
Vive la rose et le lilas !

VI.

Mardi i' r'viendra m' voire,
O gai ! vive la rose ;
Mais je n'en voudrai pas, } *bis*
Vive la rose et le lilas !

(*Poitou*, *Angoumois*).

LA-BAS DANS CES PRAIRIES.



II.

Je m'suis approché d'elle,
Pour lui conter les peines,
Les pein' et les tourments
Qu'ell' me donne en tous temps.

III.

— « Si vous saviez, la belle,
« Comme amour donn' de peine,
« Vous béniriez le jour
« Que l'on vous fait l'amour.

IV.

« Veux-tu venir, mignonne,
« Veux-tu v'nir à Bayonne,
« Avec*que* mes talents
« Nous gagn'rons de l'argent.

V.

Quand ell' fut dans ces landes :
— « Grand Dieu ! comme a sont grandes !
« O berger, mon ami,
« Somm'-nous loin du logis ?

VI.

— « Courag', ma mi', courage,
« J'approchons du village;
« A la premièr' maison,
« Belle, nous logerons.

VII.

—« Oh! da! bonjour, l'hôtesse,
« Qu'y a-t-i' pour ma maîtresse?
—« Un' tranche de jambon,
« Ça s'ra-t-il assez bon?

VIII.

« Qu'on apport' sus la table
« De beaux plats de salade,
« Salade de céleri,
« Pour mettre en appétit.

IX.

« Qu'on apport' sus la table,
« Du bon vin de la cave,
« Du bon vin de liqueur,
« Pour réchauffer le cœur.

X.

« La petite bécasse,
« Nuit et jour sur la glace,
« N'a pas plus de tourment
« Qu'un' fille sans amant.

XI.

« L'oiseau qui sur la branche,
« Toujours qui pleur', qui chante,
« N'a pas plus de frayeur
« Qu' l'amant n'en a au cœur.

XII.

« Montons dans ma chambrette,
« Car j' vois venir mon père,
« Mon père aussi maman,
« Ah! cachons-nous prompt'ment.

XIII.

—« Bonsoir, madam' l'hôtesse,
« Je suis là pour finesse,
« Y a-t-i' dans vot' maison
« Un' fille et un garçon?

XIV.

— « Ah! oui! répond l'hôtesse,
« L' galant et la maîtresse;
« Ils sont tous deux en haut
« A prendre leur repos.

(*Angoumois*).

LA FILLE ET LE MEUNIER.

Dolce melancolico. Métr. ♩ = 80.

C'est u-ne jo - lie fil- le, Grand Dieu qu'elle est gen - til - le, L'a vou - lu s'en al - - ler Pour sui - vre le meu - nier.

II.

Son père lui demande
Sa mère la tourmente;
« Tu veux donc t'en aller
« Pour suivre le meunier ?

III.

L'amant est à la porte,
Qui entend ces paroles :
« La port' vous m'ouvrirez,
« Partir si vous voulez.

IV.

Nanette était point sotte,
S'en va-t-ouvrir la porte;
Trois fois l'a-t-embrassé,
Derrièr' lui l'a monté'.

V.

Arrivant dans ces brandes,
«Grand Dieu! qu'elles sont gran-
« Joseph, mon bon ami, [des!
« Où est donc ton logis ?

VI.

«Marchons, marchons, Nanette,
«Marchons, marchons, la belle,
« Plus vit' nous marcherons,
« Plus vit' arriverons.

VII.

Arrivant dans sa chambre,
Trouvent ni feu ni flambe!
« Joseph, mon bon ami,
« Il fait bien noir ici.

VIII.

« Déshabill'-toi, Nanette,
« Déshabill'-toi, la belle,
« Du feu m'en vais chercher,
« Pour nous voire coucher.

IX.

Nanett' s'y déshabille,
Son petit cœur soupire.
En montant dans son lit
Ell' s'est évanoui'.

X.

T'en souviens-tu, Nanette,
Quand t' étais chez ton père,
Avec ta sœur Nanon,
Qui est seule à la maison ?

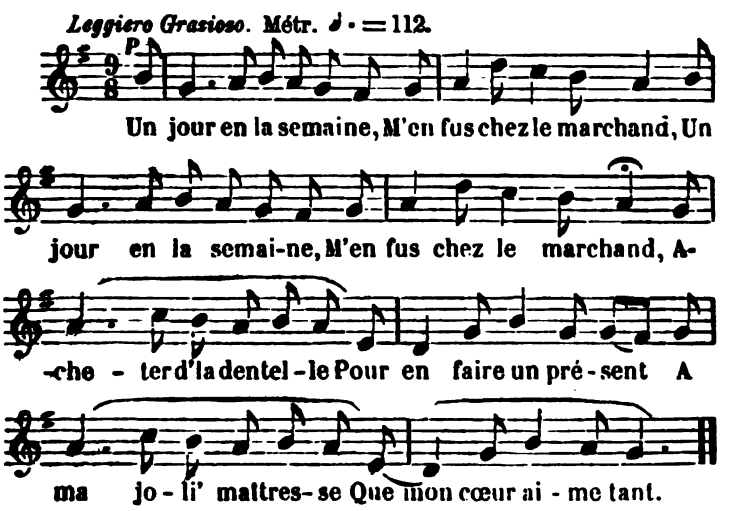
XI.

Tu portais des croix blanches,
Des volants à tes manches,
Tu n' les porteras plus,
Ton honneur est perdu.

(*Bas-Poitou*).

UN JOUR EN LA SEMAINE.

Leggiero Grazioso. Métr. ♩. = 112.



II.

« Juli', p'tite Julie,
« Je viens te dire adieu :
« Mais priez Dieu, la belle,
« Que j'arrive à bon port,
« Ou faites-moi la grâce
« De partager mon sort.

III.

— « Que dirait-il, mon père,
« Si je faisais cela ?
— « Si votre pèr' vous gronde,
« Qu'il vous défend' l'amour,
« N'êtes-vous pas en âge
« De lui jouer un tour ?

IV.

— « Arrivant à Bordeaux,
« Où érions-nous loger ?
— « Partout, partout, la belle,
« Partout où vous voudrez.
« Dans la plus haute chambre,
« Mignonn', si vous voulez.

V.

En montant dans sa chambre,
Chantait une chanson :
— « Que l'amour a de charmes,
« Que l' plaisir en est doux,
« D'avoir ce que l'on aime
« Assis sur ses genoux.

VI.

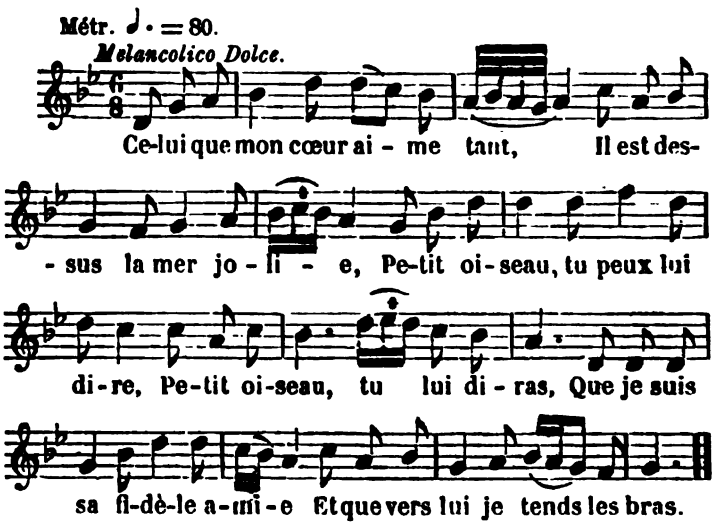
« Si j'étais p'tite alouette,
« Que je pourrais voler,
« Sur les seins de ma belle
« J'irais me reposer ;
« Sur les seins de ma belle,
« J'irais prendre un baiser.

VII.

— « Les seins sont point un âbre
« Pour r'poser les oiseaux ;
« Dans l' jardin de mon père,
« Il y a-t-un olivier,
« Où les oiseaux volages
« Allont se reposer.

(*Angoumois, Saintonge, Aunis, Bas-Poitou*).

CELUI QUE MON CŒUR AIME TANT.



(*Angoumois*).

En Grèce on chante aussi :

Je voudrais être une hirondelle,
Pour me poser sur tes lèvres,
Pour te donner un et deux baisers,
Et m'envoler de nouveau.

(*Chants populaires de la Grèce moderne*, recueillis et publiés par C. FAURIEL, *Paris, Firmin Didot*, 1825 ; tome II, page 299.

En Allemagne l'amoureuse s'écrie :

Si j'étais un petit oiseau de la forêt,
J'irais me percher sur une branche verte,

Et quand j'aurais assez chanté,
Je volerais vers toi, mon ami.

Si j'avais deux ailes de tourterelle,
Je volerais par tout le monde,
Je volerais par-dessus monts et vallons,
Jusqu'aux lieux où est mon trésor.

(*Ballades et Chants populaires de l'Allemagne*, traduction SER. ALBIN ; *Paris, Gosselin*, 1841, page 59).

Si j'étais petit oiseau,
Si j'avais deux petites ailes,
Je volerais vers toi.

(Même volume, page 63).

En Sardaigne c'est la colombe qui, d'ordinaire, remplit l'office de messager d'amour :

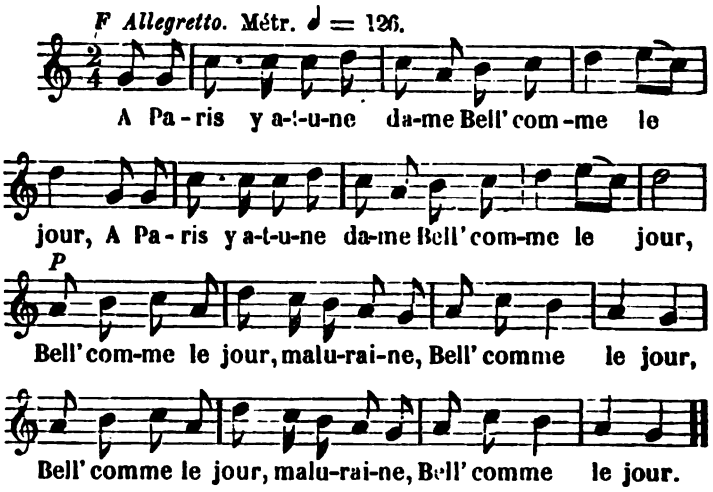
O ma belle, ne pouvant t'aller voir,
Je t'envoie une colombe messagère,
. . . . . .
Toujours et toujours tu seras la seule que j'aimerais.

La colombe s'envole et chante à son retour :

Ton amante est bien portante ;
Elle a pour toi un amour sincère ;
Elle gémit d'être séparée de toi.

(*Dialecte et Chants populaires de la Sardaigne* ; AUG. BOUILLIER, *Paris, Dentu*, 1864).

LA VIELLE D'ARGENT.



II.

Trois garçons de la Rochelle
Vont lui fair' la cour,
Maluraine!
Vont lui fair' la cour.

III.

Le plus jeune dit aux autres :
— « Comment ferons-nous ?
Maluraine!
« Comment ferons-nous ?

IV.

— « Nous ferons faire une vielle,
« Mais tout en argent,
Maluraine!
« Mais tout en argent.

V.

« Nous en irons à sa porte,
« Comm' trois mendiants,
Maluraine!
« Comm' trois mendiants.

VI.

Quand ils sont devant la porte,
Vir' la vielle d'argent.
Maluraine!
Vir' la vielle d'argent.

VII.

—«Qu'est ça? qu'est ça? dit la mère.
— « Sont trois mendiants,
Maluraine!
« Sont trois mendiants.

VIII.

« Vite, allez-vous-en, ma fille,
« Chasser ces mendiants,
Maluraine!
« Chasser ces mendiants.

IX.

« Quand serez à la barrière,
« Retournez-vous-en,
Maluraine!
« Retournez-vous-en.

X.

En entendant jouer la vielle,
La vielle d'argent,
Maluraine!
La vielle d'argent.

XI.

A bien passé la barrière,
Encor' plus avant,
Maluraine!
Encor' plus avant.

XII.

Le plus jeun' la prend, la monte,
Sus son cheval blanc,
Maluraine!
Sus son cheval blanc.

XIII.

« Adieu père et adieu mère,
« Et tous mes parents
Maluraine!
« Et tous mes parents.

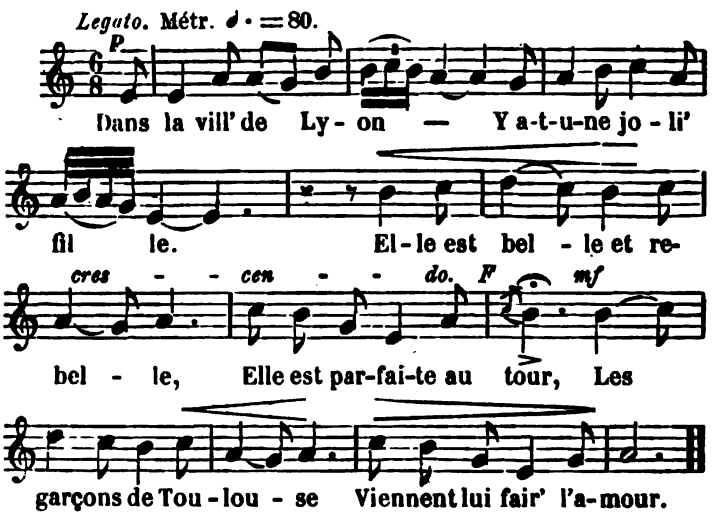
XIV.

« Je m'en vas à la Rochelle,
« Avec mon amant,
Maluraine!
« Avec mon amant.

(*Aunis, Saintonge, Bas-Poitou*).

Comparez cette chanson avec la chanson provençale intitulée *Liseto*. (*Chants populaires de la Provence*, — DAMASE ARBAUD, — *Aix*, 1862.)

LA FILLE DE LYON.



II.

Un dimanche au matin
Passent devant sa porte,
Y passent et repassent
Lui sou'aitant le bonjour,
En lui disant : mignonne,
« Veux-tu v'nir avec nous.

III.

— « Pour aller avec vous,
« Faut emporter mes hardes,
« Mon paquet me faut faire,
« Galant, retardez-vous.
« Ah! oui! j'irai en guerre,
« Marcherai comme vous.

IV.

Quand ils furent rendus,
Bien loin sur la grand' route
Aperçoit la servante :
« Charmante Louison,
« N'en dis rien à mon père,
« Aux gens de la maison.

V.

La servante s'en va
Au logis de son maître :
«Oh! Dormez-vous, mon maître,
« Mon maître dormez-vous ?
« Les garçons de Toulouse
« Emmènent Jeanneton.

VI.

Son mait' lui a répond :
« Sellez, bridez ma mule,
« Sellez, bridez ma mule,
« Que j'aille la chercher
« Dans la vill' de Toulouse ;
« Oui ma fill' je l'aurai.

VII.

Mais quand il fut rendu
Bien loin sur la grand' route,
« Arrêt', arrêt', arrête,
« Arrêt', beau bataillon,
« Rends-moi ma joli' fille,
« Ma fille Jeanneton.

VIII.

La bell' lui a répond :
Vous n'aurez pas vot' fille,
Si vous m'aviez mariée
Dès l'âge de quinze ans,
Serais dans mon ménage
Comme les autres sant.

(*Angoumois, Bas-Poitou*).

LA BIEN-AIMÉE.

mf Moderato.

Veux-tu venir, la bel-le? N'i - rons-nous pro-me-

Variante pour les deux derniers couplets.

Et un qui fait mon lit, L'autre bross' mes ha-bits, L'autr'

P *cres - - - cen - do.*

- ner; Nous pro - mener tout dou - cement Le

3e COUPLET.

pei - gne ma coif - Ils tienn' leurs cha - peaux

F *F*

long de la ri - viè - re, A - vec-que trois gen-

à la main, Ma - de-moi - sell', vou - lez-vous boi - re.

dim.

-tils garçons, Tu s'ras la bien - ai - mé - e.

II.

Son père, aussi sa mère,
S'en fur't pour la chercher.
L'ont tant cherché',
L'ont bien trouvé'
Le long de la rivière,
Avec les trois gentils garçons;
Elle est la bien-aimée.

III.

« Veux-tu venir, ma fille ?
« N'irons à la maison.
— « Non non, papa,
« Non non, maman,
« Je suis la bien-aimée.
« Avec les trois gentils garçons
« Je veux rester fillette.

IV.

« Si vous saviez mon père,
« Comm' je suis bien ici!
« Et un qui fait mon lit,
« L'autre bross' mes habits,
« L'autr' peigne ma coiffure,
« Et l'autre range mes cheveux
« A la mode jolie.

V.

« Si vous voyez l'dimanche,
« Je suis encor' bien mieux.
« Et l'un qui coup' mon pain,
« L'autr' qui tire le vin,
« Et l'autr' qui verse à boire.
« Ils tienn't le chapeau à la main:
« Mademoisell' voulez-vous boire?

(*Angoumois*).

J'AI FAIT UNE MAITRESSE.

Malinconico. Métr. ♩ = 92

J'ai fait u - ne maîtres-se, Trois jours, n'y a pas long-
cres - - - - cen - - - do
- temps; J'i - rai la voir di - manche, Lun-
dim. *dolce*
- di sans plus at - tendre, Mar - di sans plus tar-
- der, J'i - rai la de - man - der.

II.

Passant devant sa porte,
J'ai levé mon chapeau :
— « Bonsoir la compagnie,
« Sans oublier ma mie,
« Je viens la demander,
« En s'rai-j'-z-y refusé ?

III.

Le père qu' est aux écoutes,
Qu' entend ces discours-là :
— « Galant, ma fille est riche
« De cinq cent mille livres.
« Ma fille n'est pas pour vous,
« Galant, retirez-vous.

IV.

— « Si faut que j' m'y retire,
« Je m'y retirerai
« Dans-n-un couvent d'ermites,
« Pour l'amour d'une fille ;
« Ermite dans les bois,
« A jamais la revoir.

V.

« Méli', belle Mélie,
« Prête-moi tes ciseaux
« Pour couper l'alliance (1)
« Que nous avons ensemble,
« L'alliance d'amour
« Qui d'vait durer toujours.

VI.

« Méli', belle Mélie,
« Prête-moi un rasoir
« Pour m'y couper la barbe
« Et pour m'y rendre ermite,
« Ermite dans les bois
« A jamais nous revoir.

VII.

« Méli', belle Mélie,
« Prête-moi un mouchoir
« Pour essuyer les larmes
« Qui coul' sur mon visage;
« Les larmes de mes yeux
« Qui t'y disent : adieu.

VIII.

Le frèr' qu' est aux écoutes,
Qu' entend ces discours-là :
— « O mon père ! ô mon père !
« Calmez votre colère.
« C'est un garçon d'honneur
« Qui mérite ma sœur.

(*Aunis*, *Bas-Poitou*).

Clément Marot chante aussi :

Puisque de vous je n'ai d'autre visage,
Je m'en vais rendre ermite en un désert.

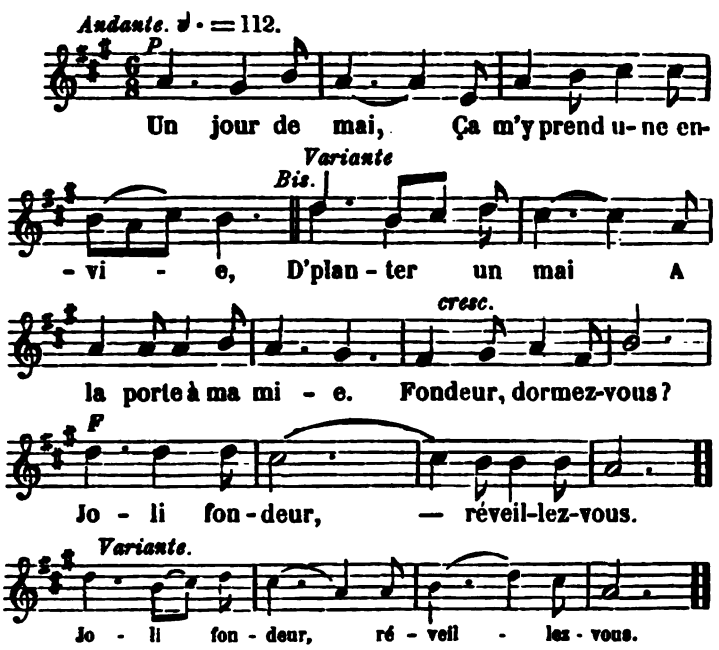
. . . . . .

(1) On sait que dans la croyance populaire, le présent soit d'un couteau soit de ciseaux coupe irrévocablement l'amitié.

Ces alliances d'amour, souvenir de l'ancienne chevalerie, se contractaient par serment, et étaient souvent sanctionnées par une messe et une communion.

(Heptameron, *Delahays*, 1856; notes, page 212.)

JOLI FONDEUR.



II.

« Plantez pas là, il me serait ravie.
Son père en haut qu'entendait tous ces dires :
Fondeur, etc.

III.

— « Beau marinier, tu n'auras pas ma fille,
« N'as pas vaillant sa robe et sa chemise.
Fondeur, etc.

IV.

— « J'ai bien vaillant sa robe et sa chemise,
« J'ai trois cents bœufs, là-bas dans ma prairie,
Fondeur, etc.

V.

« Quatre cents mul' dedans mon écurie,
« Cinq cents moutons dedans ma bergerie.
Fondeur, etc.

VI.

« Trois beaux vaisseaux dessur la mer jolie,
« Un chargé d'or, l'autre d'argenterie,
Fondeur, etc.

VII.

« L'autre chargé de trois bell' joli' filles,
« Un' qu'est ma sœur et l'autre ma cousine.
Fondeur, etc.

VIII.

« L'aut' qui n' m'est rien, je crois qu'ell' s'ra ma mie,
C'est bien cela que les mariniers disent.
Fondeur, etc.

IX.

Ah! si j'étais petite alouette grise,
Je m'en irais sur la barque à ma mie,
Fondeur, dormez-vous ?
Joli fondeur, réveillez-vous.

(*Poitou*).

Des coutumes encore en usage dans nos provinces, la plantation du *Mai* est une des plus répandues. La nuit, les amoureux

vont déposer en tapinois leur bouquet, dans les endroits où leur *mie* saura les découvrir; ils ont grand soin cependant de choisir ces lieux écartés, de façon que personne avant la *bachelette* ne puisse mettre la main sur cette gerbe de fleurs parlantes, réséda, souci, myrthe, myosotis, lierre, qui disent chacune leur petit mot d'amour, car un rival aurait tôt fait de dénicher l'hommage et d'y substituer le sien. Parfois le mai est une branche d'aubépine aux rameaux de laquelle sont suspendus de légers présents, oranges, gâteaux, rubans, épingliers, parfois aussi la branche d'aubépine est remplacée par une ramure en menuiserie bien plantée sur un large pied. — Le mai n'est pas toujours une déclaration, un hommage, il peut être un reproche, une ironie. C'est ainsi qu'une fille qui aura failli ne trouvera sur sa porte qu'un énorme chou. — Les enfants ne poussent-ils pas dans les choux! — Une coquette n'aura sur sa fenêtre qu'un bouquet de cardonette : — son cœur est un cœur d'artichaut, une feuille pour chacun. Une autre recevra un soleil qui dit sottise et vanité et dont les fruits engraissent les volailles; celle-ci un chardon cher aux ânes, et bien d'autres choses....

Au premier jour de mai se rattachent aussi différents usages. En Vendée les paysans plantent une belle tige d'aubépine en fleurs sur leur fumier afin que le blé en grenier ne germe pas. Ils la laissent jusqu'à ce que les fleurs en soient fanées.

En Saintonge, les amoureux vont se rouler nus dans la rosée, pour être aimés de qui ils aiment. Cela s'appelle *prendre l'aiguail de mai.*

Dans certaines parties de l'Angoumois, et j'en ignore le but, les paysans mangent dès le matin une tartine de fromage blanc, après quoi ils se frottent les dents avec la pièce de monnaie de la plus grande valeur qui soit à la maison.

LA MORT DE LA BRUNE.

Moderato malinconico. Métr. ♩. = 100.

Je n'a - vais que quin - ze ans, J'al - lais — voir u - ne bru - ne, — Je n'a-vais que quin- ze ans, J'al - lais — voir u - ne bru - ne; — J'al- - lais la voir D'un cœur bien tendre - ment, J'al- - lais la voir Ma mi', sou - vent. Je

II.

Et mais j'allais la voir,
C'est trois fois la semaine,
J'allais la voir
Pensant la rejoui'. } *bis*
J'allais la voir ma mi', mour'i.

III.

Elle est près de mouri'
Encore ell' m'y regarde;
Elle a tiré
Sa main blanche du lit, } *bis*
Pour dire adieu à son ami.

IV.

— « Galant, si vous m'aimez,
« Allumez-moi-z-un cierge,
« Vous le mettrez
« Au chevet de mon lit, } *bis*
« Galant, pour m'éclairer mouri'.

V.

— « Ah! ma mi' voulez-vous
« Le médecin de Nantes,
« De Fontenay,
« Ou celui de Paris ? } *bis*
« Je vais, ma mi', aller le qu'ri'.

VI.

Quand fut à mi-chemin,
Son vieux père l'appelle :
— « Tournez, tournez,
« Mon bel enfant chéri, } *bis*
« Car votre brun' vient de fini'.

VII.

— « Père, si j'avais su
« Que ma mi' serait morte,
« Je m' s'rais assis
« Au chevet de son lit, } *bis*
« Je l'aurais vu', ma mi', mouri',

VIII.

— « Mon fils, n'y a-t-il pas
« D'autres filles en Nantes ?
« N'y a-t-il pas
« La fill' du président, } *bis*
« Qui a de l'or et de l'argent.

IX.

— « Père, j'aimerais mieux
« Ma mi' nue en chemise,
« Et que non pas
« La fill' du président } *bis*
« Avec son or et son argent.

(*Bas-Poitou, Aunis*).

Voir : Chansons populaires des provinces de France, CHAMFLEURY. préface, *Ce matin je me suis levé plus matin que la lune*, etc. (p. X).

LAS J'AI RÊVÉ.

Malinconico.
Dolce.
p
Las! j'ai rê - vé l'au - tre nuit,
Las! j'ai rê - vé l'au - tre nuit Que
cresc.
ma mie é - tait mor-te, lan - li - re, Que
ma mie é - tait mor - te, lan - la.

II.

Sellez, bridez mon cheval, (*bis*)
Que j'aille voir ma mie,
Lanlire,
Que j'aille voir ma mie,
Lanla.

III.

En passant par bois, par champs (*bis*)
De la Roche à Pouzauges,
Lanlire,
De la Roche à Pouzauges,
Lanla.

IV.

Mon cheval tombe à deux genoux, (*bis*)
Sur trois boutons de rose,
Lanlire,
Sur trois boutons de rose,
Lanla.

V.

Des trois j'en ai cueilli la fleur, (*bis*)
Pour porter à ma mie,
Lanlire,
Pour porter à ma mie,
Lanla.

VI.

« La vermeille c'est votre beauté, (*bis*)
« La verte, l'espérance,
Lanlire,
« La verte, l'espérance,
Lanla.

VII.

« L'autre, ma mie, c'est mon cœur, (*bis*)
« Mettez-le avec le vôtre,
Lanlire,
« Mettez-le avec le vôtre,
Lanla. (*Poitou*).

La chanson bretonne communiquée par M. le docteur Roulin au comité de la langue, (*Bulletin du comité, année* 1853, *n°* 4, *page* 250), n'a de ressemblance avec celle-ci que dans les premiers couplets.

ADIEU MARGUERITE.

Cantabile. Métr. ♩ = 116.

mf

A - dieu, Mar - gue - ri - te, A - dieu,

mes a - mours, Je m'en vais dans les i - les, Re-con-

Dolce.

- so - lez- vous ; Je m'en vais dans les

i- les, re-con - so - lez - vous, Pre - nez mon

ca - - ma - ra - de Pour vo - tre é - poux.

II.

Aurais-tu l' courage
De m'abandonner
Dans ma chambre seulette,
A toujours pleurer,
Dans ma chambre seulette,
A toujours pleurer.
Les conteurs de fleurettes
N'aiment qu'à tromper.

III.

Venez, ma bonn' mère,
Venez m' consoler,
Je suis abandonnée
De tous les côtés.
Mon père me chagrine,
C'est dans mes amours :
Mon amant me délaisse,
Ah ! c'est pour toujours.

IV.

L'ont été en rade
Trois bons mois de temps,
Sans jamais lever l'ancre
Un petit moment.
Le maît' qui nous gouverne,
Il nous a bien dit :
«Enfants, faut lever l'ancre,
«Il nous faut parti'.

V.

Monta sur la hune
Et sur les huniers,
Regarder en arrière
S'il*e* la voyait.
En n'y voyant personne,
C'était à la nuit,
Son petit cœur soupire
De tristess', d'ennui.

VI.

Ah ! si j'étais riche
En or, en argent,
J'achèterais un homme
Pour argent comptant;
J'irais de bourg en ville,
J'irais au marché,
J'achèterais un homme
Qui soit à mon gré.

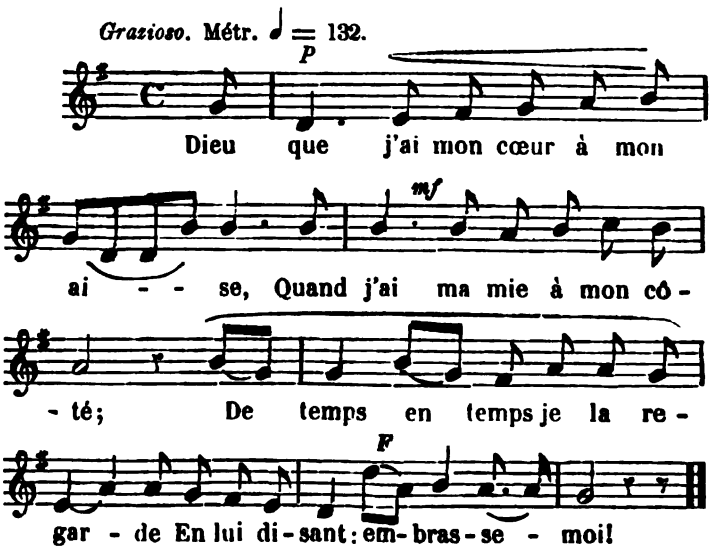
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Qui a fait cett' chansonnette
Sont trois matelots
A bord de la frégate,
La Calypeso (1).

(*Aunis*).

(1) La frégate la Calypso prit part au combat de Belle-Isle, (novembre 1759), que nous fit perdre la lâcheté de M. de Conflans.

(Histoire de la ville et du port de Rochefort; *T. Viaud et Fleury*, 1845).

LE DÉPART DU SOLDAT.



II.

Comment veux-tu que je t'embrasse ?
Tout un chacun se rit de moi.
On dit que tu pars pour l'armée,
Et pour toujours servir le roi.

III.

Ceux qui vous ont dit ça, la belle,
Vous ont bien dit la vérité,
Mon cheval est à l'écurie,
Sellé, bridé, prêt à partir.

IV.

Ceux qui vous ont dit ça, la belle,
Vous ont bien dit la vérité,
Mes beaux laquais sont à la table,
Après dîner pour s'en aller (1).

V.

Quand tu seras dans ces campagnes,
Tu n'y penseras plus à moi,
Tu n' pens'ras plus qu'aux demoiselles,
Qui sont cent fois plus bell' que moi.

VI.

Si fait, si fait, si fait, ma belle,
J'y penserai toujours en toi,
Je ferai faire un' belle image,
Toute à la semblance de toi.

VII.

Quand j'y serai à table à boire,
A mes camarad' je dirai :
« Chers camarades, venez voire
« Celle que mon cœur a-t-aimé.

VIII.

Je l'ai-t-aimé, je l'aime encore,
Je l'aimerai tant qu' je vivrai.
L'aimerai quand je serai *more*,
Si c'est donné aux trépassés.

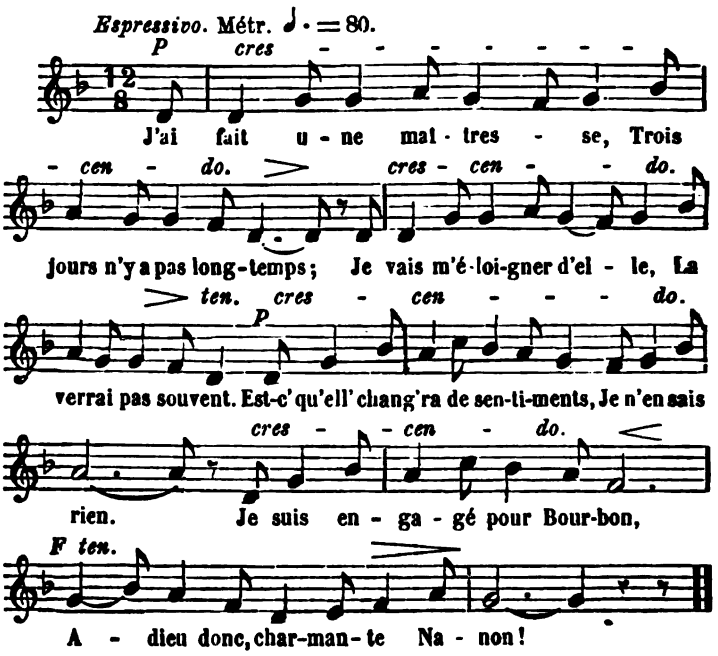
IX.

J'ai tant pleuré, versé de larmes,
Que trois moulins en ont tourné;
Petits ruisseaux, grandes rivières,
Toutes les eaux en ont monté.

(*Poitou, Angoumois*).

(1) Après dîner, à dîner, locution très-populaire dans l'ouest de la France.

LE CONSCRIT.



II.

Un matin je me lève
Deux heur' avant le jour;
A la port' de la belle
Frappe trois petits coups :
« Si vous dormez, réveillez-vous,
« Petit cœur doux;
« Si vous dormez réveillez-vous,
« C'est votre amant qui parle à vous.

III.

La belle saute en place,
Ell' prend son blanc jupon,
S'en va-t-ouvrir la porte
A son fidèle amant.
Entre ses bras ell' s'est jeté'
En lui disant :
« Ah! c'est donc toi, mon cher amant,
« Celui que mon cœur aime tant.

IV.

La bell' fondant en larmes,
Son cher amant lui dit :
« Pleurez point tant, la belle,
« Vous me faites mouri'.
« Belle, attendez encor' sept ans
« Je reviendrai,
« Belle, attendez encor' sept ans,
« Je reviendrai du régiment.

V.

— « Sept ans, lui dit la belle,
« Sept ans c'est bien du temps,
« A qui cont'rai-j' mes peines
« Mes pein' et mes tourments.
« Je m'en irai parmi ces champs,
« Toujours pleurant,
« En regrettant mon cher amant,
« Celui que mon cœur aime tant.

VI.

— « Les gars de ton village
« Sont-ils pas bons enfants ?
« Te f'ront l'amour, la belle,
« Tant que je s'rai absent :

« Ils te diront plus de cent fois
« Bell', mari'-toi,
« Car il est bien temps d'oublier
« Ton cher amant du temps passé.

VII.

— « Les gars de mon village
« Sav' point faire l'amour;
« C'est toujours mêm' langage,
« Toujours même discours.
« Mais non pas toi, mon cher amant,
« Toujours changeant;
« Avecque toi, mon cher amant,
« C'est toujours nouveau compliment.

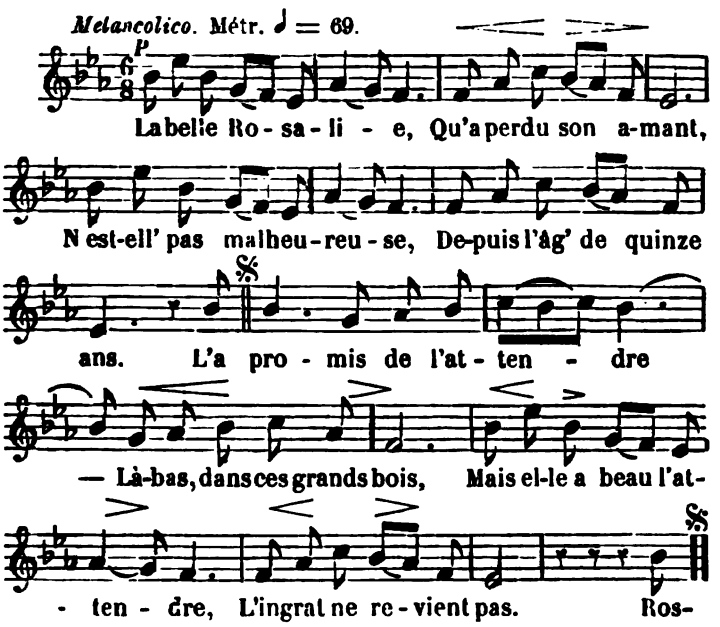
VIII.

— « Sois toujours fille sage,
« Conserve ton honneu',
« Au bout de ma campagne
« Nous mari'rons tous deux.
— « Ah! oui! ah! oui, mon cher amant
« Sois-moi constant,
« Tout au bout des sept ans passés,
« Oui, nous serons enfin mariés.

(*Poitou*).

Ce ne fut qu'en 1667 que Louis XIV créa le régiment de *Bourbon*, qui s'appelait d'abord Enguyen (Enghien). Il fut tour à tour commandé par le marquis de Thermes, le comte de Charolais et le vicomte de Latour Dupin de la Charrée. — Les paroles de cette chanson ne sauraient donc compter plus de deux siècles, mais en les composant le jeune *cadet* se servait d'un de ces vieux airs dont l'origine remonte aux premiers temps de la musique Grégorienne.

LA BELLE ROSALIE.



II.

— « Rossignolet sauvage,
« Rossignolet charmant,
« Donne-moi des nouvelles
« De mon fidèle amant.

III.

— « Mais votre amant, la belle,
« Il a passé le Rhin,
« Avec trois capitaines ;
« J'en suis sûr et certain.

IV.

Quitte l'habit de femme,
Prend l'habit de soldat,
Fait trente jours de marche
En redoublant le pas.

V.

En arrivant à Bruges,
A trouvé son amant,
Qui faisait l'exercice
Sous les drapeaux flottants.

VI.

— « Si j'avais su, la belle,
« Que tu m'aurais cherché,
« J'aurais passé la mère
« Tu n'm'aurais pas trouvé.

VII.

— « Suis-je pas malheureuse
« D'avoir tant fait de pas,
« Pour un ingrat que j'aime
« Et qui ne m'aime pas.

VIII.

« Rossignolet sauvage,
« Rossignolet charmant,
« Donne-moi des nouvelles
« De mes autres amants.

IX.

— « Mais vos amants, la belle,
« Ils sont tous mariés :
« Iles ont pris pour femme,
« Un sabre à leur côté.

(*Angoumois, Bas-Poitou*).

LE MESSAGER DES AMANTS.

I.

Rossignolet sauvage,
Messager des amants,
Voudrais-tu pas
Porter de mes nouvelles,
A ma maîtresse,
Celle que mon cœur aime ?

II.

Le rossignol sauvage
Fit bien la commission;
Il s'envola,
De bocage en bocage,
Pour la trouver,
Sa mignonne à l'ombrage.

III.

Bonjour, belle bergère,
Bonjour vous soit donné;
Belle Isabeau,
Votre amant est en peine,
Si vous l'aimez
Autant comme il vous aime.

IV.

— Si je l'aime? eh! qu'importe!
Ne dois-je pas l'aimer ?
Il a l'espoir,
Dans son âme constante,
De m'emmener
Dans la ville de Nantes.

V.

Nantes la joli' ville,
Non ! non ! je n'irai pas ;
Je n'ai là-bas
Aucune connaissance,
A qui conter
Ma peine et ma souffrance.

VI.

De peine et de souffrance,
Belle, n'en aurez pas ;
Vous serez là,
Dans la ville de Nantes,
Chez mes parents ;
Toujours serez contente.

(*Poitou*).

Il existe une chanson semblable dans la Saintonge (Marennes) ; nous n'avons pu la recueillir que par lambeaux ; nous la transcrivons telle quelle.

I.

La belle Sylvie
Pour un matin va dessous l'ourmeau
Toute iréjouie,
Gardant son troupeau.

II.

La belle s'écrie :
Je suis délaissée ;
Je ne vois plus mon cher amant ;
Quelle destinée
Qui tient si longtemps !

III.

Rossignol sauvage,
Toi que tu t'entretiens tous les jours,
Dessous ces ombrages,
Sur nos beaux discours.

IV.

Le rossignol prend la volée,
Et moi tout droit il s'en va,
Sur le chapeau du bon ami ;
A fait son appui.

V.

« Tiens t'y voilà tes bagues (1)
« Que ta Sylvie ell' t'envoi',
— « Dis-lui que je suis en larmes.
« De pas la revoi'.

(1) Bagues — bijoux, rubans, robes.

.... Et, quoyque il feust subtil, et sur argent bien fort luxurieux, si fut-il rançonné de robes, de vaisselle, et de aultres bagues largement. (*Les cent nouvelles nouvelles* — la LXXVIIIe nouvelle, par JEHAN-MARTIN.)

SONT TROIS JEUNES CADETS.

Malincolico dolce. Métr. ♩. = 69.

Sont trois jeunes ca-dets Qui s'en vont à la guer-re, Ils s'en vont à la guerre, Ces trois jo-lis gar-çons, Ceux qui auront des maîtresses, Ils les regrette-ront.

II.

Le plus jeune des trois
Regrette fort la sienne,
Regrette fort la sienne,
Qu'il*e* vient de quitter;
Est parti pour les îles
Sans se reconsoler.

III.

Quand il est arrivé
Dans ces îles lointaines,
Lui prend grand mal de tête,
Grand mal*e* de côté.
« Je crois que dans ces îles,
« Il me faudra rester.

IV.

« J'ai entendu la voix,
« La voix d'une hirondelle,
« La voix d'une hirondelle,
« Qui parle de l'amour;
« Je crois qu'c'est ma maîtresse
« Qui vient à mon secours.

V.

L' pauvre garçon s'en va
Tout droit vers chez son père :
« Bonjour, bonjour, mon père,
« M'y voici de retour,
« Je viens voir ma maîtresse
« Que j'aimerai toujours.

VI.

— « Tu ne la verras point
« Ta maîtresse, elle est morte,
« Ta maîtresse, elle est morte,
« Est morte et enterré'.
« Son corps est dans la terre,
« Son âme est envolé'.

VII.

L' pauvre garçon s'en va,
Tout droit dessus sa fosse :
« O ma joli' maîtresse,
« Maîtress', réveille-toi;
« Mon cœur se désespère
« De ne pas te revoi'.

VIII.

« Frappez, frappez, tambours,
« Sonnez, sonnez, trompettes,
« Sonnez, sonnez, trompettes,
« Sonnez bien tristement;
« Je n'ai plus de maîtresse;
« Je r'tourne au régiment.

LE RETOUR DU GRENADIER.

mf Andantino espressivo. Métr. ♩. = 69.

Hé - las! voi - là bien - tôt six ans Que je n'ai pas vu mon a - mant, Hé-las! voi- - là bien-tôt six ans Que je n'ai pas vu mon a- -mant. Il s'est en-ga-gé pour sa li-ber-té, Ce qui m'a chagri - né; Mon plus grand dé - ses- -poir Est de ne pas sa-voir Quand j'pour-rai le re-voir.

II.

Au bout des six ans, tout au plus, } *bis*
Le beau galant est revenu. }
A la porte il s'en va :
« Ma mie est-elle là ?

« Je suis ici pour ça.
La mèr' répond à l'instant :
« Ma fille elle est aux champs,
« Êtes-vous son amant ?

III.

Sans lui tenir autres discours, } *bis*
Va trouver ses tendres amours, }
Étant sous l'ormeau,
Trouillant son fuseau,
Tout en gardant son troupeau.
« Bonjou', ma mi', mon cœur,
« Je suis ton serviteur,
« Reçois-m' avec douceur.

IV.

— « Monsieur, mon plus fidèle amant } *bis*
« Est parti il y a six ans. }
« Il*e* s'est engagé
« Pour*e* sa liberté,
« Ce qui m'a bien chagriné;
« Mon plus grand désespoir
« Est de ne pas savoir
« Quand je pourrai le voir.

V.

— « Belle, pour*e* six ans passés, } *bis*
« Belle, vous me méconnaissez. }
« Voilà le diamant
« Que j'avais en partant.
« Ne suis-je t'i pas constant ?
« Le bonheur qui s'ensuit,
« Je suis venu-t-ici
« Pour vous tirer d'ennui.

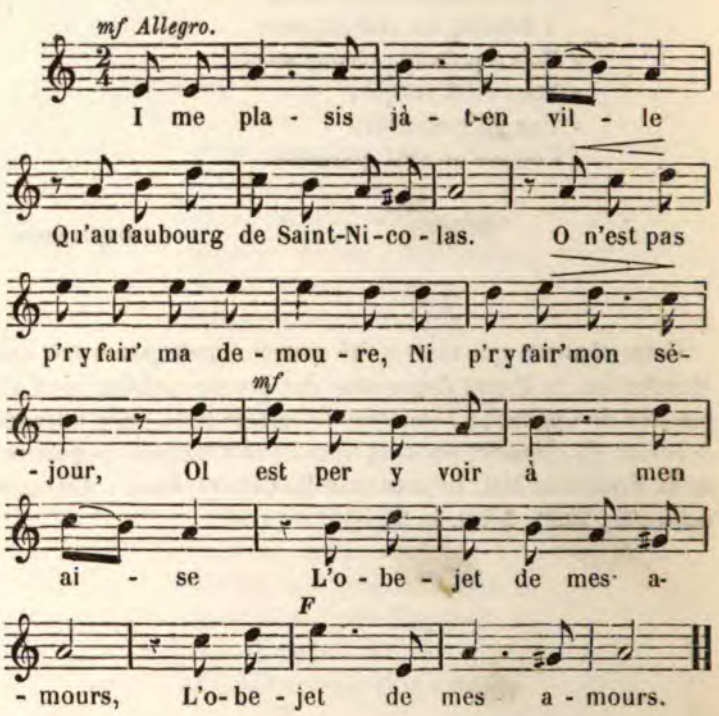
VI.

— « Voyant c' diamant, je vous crois, } *bis*
« Oui, Monsieur, je vous reconnois : }
« Vous étiez, en partant,
« Comme un vrai paysan ;
« Mais à présent, changement :
« Vous voilà retapé,
« Une épée au côté,
« Comme un vrai grenadier.

(*Angoumois*).

Cette chanson qui nous a été communiquée par notre ami Marchadier, le *Pierre Lagarenne* des poésies patoises de l'Almanach de Cognac, a beaucoup d'analogie avec celle intitulée *le retour du conscrit*, dans les Chants et Chansons populaires de la France de MM. DUMERSAN et H. COLET ; *Paris, Librairie nouvelle;* 1860, 3 vol. in 8°.

L'AMOUREUX DE LA ROCHELLE.



II.

L'était p'rin dimanche à vêpres
Qu'i la rencontris au sermon.
Dés qu'i l'oyus (1) apercéyue,
M'sentis ine sequoé' (2) ;
I ne l'avis point jamais vue,
Avant la première foës. (*bis*)

(1) Oyus, eus. (2) Sequoée, secousse.

III.

A la sortie de l'église,
I'allis li fair' civilité.
I m'encourguis (1), mais au plus vite
Au bénikié dau coin,
V'lis li offri' d'l'aive (2) bénite
Mais c'est qu'o n'en avait point. (*bis*)

IV.

A la sorti' de l'église,
I la séguis (3), mais pas à pas,
A passit bé par ine rue
Tot' rempli' d'bâtiments,
Et alle entrit par ine porte
Qu'alle ouvrit auparavant. (*bis*)

V.

I rencontrirons chez elle
Le grand René qu'est son galant.
Nous y urons (4) grande quarelle,
A qui s'rait délogé;
I v'lis li fair' passer la porte
Mais i m'la fit bé passer. (*bis*)

VI.

Pour le jôre de sa feïte,
I v' lis li faire in p'tit billet.
I agetis (5) d' la plume et de l'oncre,
Dau papier d'in grous prix;
I velis me boutre à ecrire,
I n'o-z-avis jamais appris. (*bis*)

(1) Encourguis, encourus.
(2) Aive, eau.
(3) Seguis, suivis.
(4) Urons, eûmes.
(5) Agetis, achetai.

VII.

Pour le jôr*e* de sa feïte,
I v'lis li faire in p'tit présent,
I avis dénigé in biâ marle
Qui subiait (1) joliment;
Mais ine chatte, sans mot dire,
Me l'avalit tot grouillant. (*bis*)

VIII.

L'autre jôr, dans la prairie,
I la vis qui m'aregardait,
I v'lis li boutre (2) men adreisse,
Sautis in p'tit courant;
I l'aris bè sauté sans doute
Si n'avis chésu (3) dedans. (*bis*)

(*Marais Poitevin, Aunis*).

(1) Subiait, sifflait.
(2) Boutre, mettre.
(3) Chésu, chu.

NICOLAS.

Andantino teneramente.

Ni- co-las, c'est d'main ma fê - te, M'of-fri-

F Vivo.

-ras - tu-z-un bou - quet? Ol y en a dans les prés tout

faits, Per-san - guin', ma jeun' de-moi-sell', Si v's êt' en

F

train, moi n'y sé pas, Laissez-moi ramer mes poi-sas.

II.

« Nicolas, sois-moi fidèle,
« Et mes amours tu auras;
— « De vos amours i' n'en vus jà,
« Persanguin', ma jeun' demoiselle,
« Si v's'êt' en train, moi n'y seis pas,
« Laissez-moi ramer mes poisâs.

III.

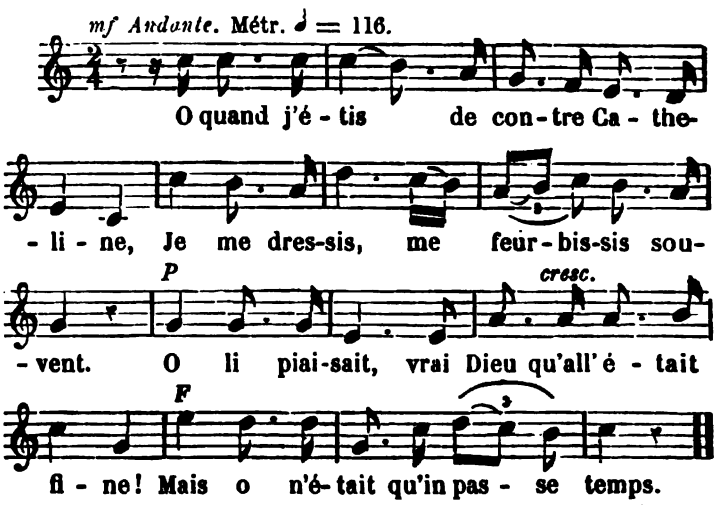
— « Nicolas, je vais me pendre,
« Viens donc tirer les cordias.
—«Me pernez-vous peur in bourriâs,
« Persanguin'! ma jeun' demoiselle,
« Si v's'êt'en train, moi n'y seis pas,
« Laissez-moi ramer mes poisâs.

IV.

— « Nicolas, voilà qu'j'étouffe,
« Viens-tu pas à mon secours.
— « Ouvrez la goule et pernez jour,
« Persanguin', ma jeun' demoiselle,
« Si v's'êt' en train, moi n'y seis pas,
« Laissez-moi ramer mes poisâs.

(*Aunis*).

CATHERINE.



II.

Pr'in bià jôr que j'allis-t-à la foère,
Sus vot' respect, pr' aj'ter in bourriquet,
Je l'avisis, je l'invitis-t-à boère,
Je li aj'tis in biâ lacet.

III.

J'entendis souner de la musette,
Je m'approchis et visis qu'i dansiant,
J'attrapis la main à Catheline,
Je m'en andgis trejous courant.

IV.

Je la traînis pre tote l'assembllée,
Tos quélés gens d'entour la regardiant;
Alle était tant de tous compllimentée,
Qu' j'avis pour qu'i' m'l'enmériant.

V.

De ses biâs œils je séguis la prunelle,
Si li parliant mes ouraill' écoutiant,
J'avis tant pour d'in tour de gibecère
Qu' je n' pardis pas-n-in moument.

VI.

Mais quand l'enseir a fini la jôrnée,
Je m'en tornis quère mon bourriquet,
Quand je r'vinguis, alle et sa compagnie
Aviant tretous l'vé le piquet.

VII.

Bèn étouné, je quittis ma chaussure,
Men bourriquet, men pourpoèt, men gilet,
Mais n'avisis de toute son allure
Que quiés qui bardiant sen corset.

VIII.

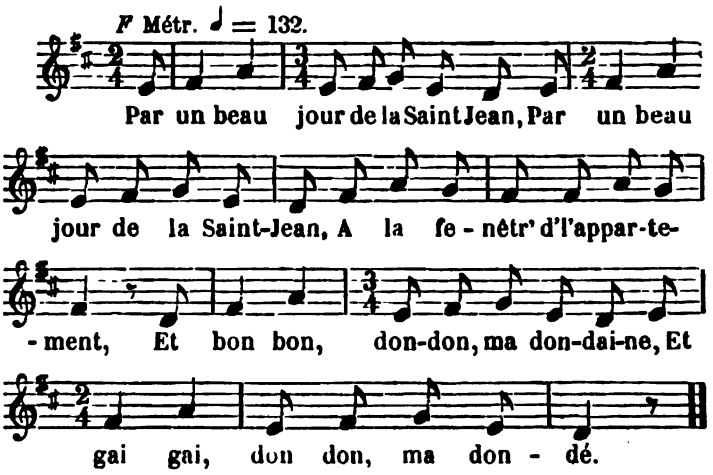
N'est-t-o pas fâchoux de prendre tant de peine!
Ol est ben vrai qu'je n' l'aimis qu'en trembllant,
Si j' n'en avis-t-encore adgiu l'étrenne,
Mais tos q'les gens passiant d'avant.

IX.

Quand l'avisis al' n'était que malice,
Je la creyis douce queme in' igniâ,
N'est-o pas fâchoux de battre la palisse,
Et qu' les aut' ayant les osiâs.

(*Angoumois*).

PAR UN BEAU JOUR DE LA SAINT-JEAN.



II.

A la fenêtr' d' l'appartement,
La bell' voit passer les passants.
Et bon etc.

III.

La bell' voit passer les passants,
Et voudrait bien en faire autant.
Et bon etc.

IV.

Et voudrait bien en faire autant.
Mais par là passe son amant.
Et bon etc.

V.

Mais par là passe son amant :
— « Que songes-tu d'un air doulent ?
Et bon etc.

VI.

« Que songes-tu d'un air doulent ?
— « J' voudrais danser l' bal que j'entends.
Et bon etc.

VII.

« J' voudrais danser l' bal que j'entends.
Il*e* la prend et la descend.
Et bon etc.

VIII.

Il*e* la prend et la descend,
La mèn' dans un champ de froment.
Et bon etc.

IX.

La mèn' dans un champ de froment ;
Par là passe un vieux paysan :
Et bon etc.

X.

Par là passe un vieux paysan :
— « Que faites-vous, beaux jeunes gens ?
Et bon etc.

XI.

« Que faites-vous, beaux jeunes gens ?
« Vous abîmez tout mon froment.
Et bon etc,

XII.

« Vous abîmez tout mon froment.
— « Tais-toi, tais-toi, vieux paysan.
Et bon etc.

XIII.

« Tais-toi, tais-toi, vieux paysan,
« Voilà la pluie, voilà le vent.
Et bon etc.

XIV.

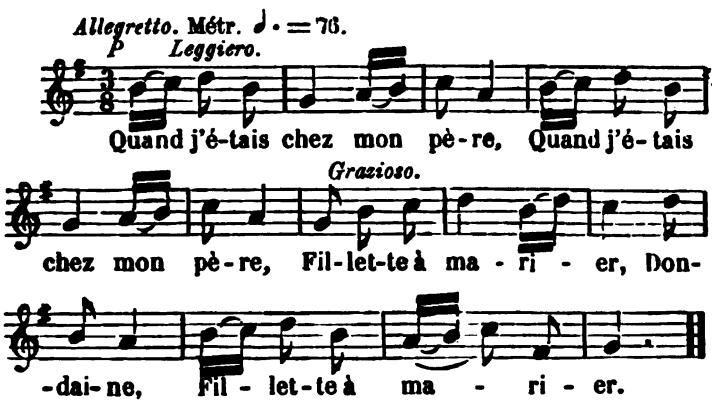
« Voilà la pluie, voilà le vent,
« Qui relèveront ton froment.
Et bon etc.

XV.

« Qui relèveront ton froment,
« A chaque épi, bouton d'argent.
Et bon bon,
Dondon, ma dondaine,
Et gai gai,
Dondon, ma dondé.

(*Angoumois*).

QUAND J'ÉTAIS CHEZ MON PÈRE.



II.

Le m'envoyait aux landes (*bis*)
Les blancs moutons garder,
Dondaine,
Les blancs moutons garder.

III.

Je n'en gardais point guère, (*bis*)
N'en gardais qu'un millier;
Dondaine,
N'en gardais qu'un millier.

IV.

Je vas dire à mon père (*bis*)
Qu'i' me donne un berger,
Dondaine,
Qu'i' me donne un berger.

V.

Le berger qu'i' me donne, (*bis*)
Grand Dieu! le bon berger,
Dondaine,
Grand Dieu! le bon berger.

VI.

L'a viré bien les ouailles (*bis*)
Pour venir m'embrasser,
Dondaine,
Pour venir m'embrasser.

VII.

I' me dit ma mignonne (*bis*)
Dans les bois faut entrer,
Dondaine,
Dans les bois faut entrer.

VIII.

Quand la bell' fut entrée, (*bis*)
L'entendit feuillager,
Dondaine,
L'entendit feuillager.

IX.

— « Qu'est-ça, qu'est-ça? dit-elle, (*bis*)
« Que j'entends feuillager,
Dondaine,
« Que j'entends feuillager?

X.

— « Les oiseaux du bocage, (*bis*)
« Qui cherch' à s'y loger,
Dondaine,
« Qui cherch' à s'y loger.

XI.

— « Berger, si c'est mon père, (*bis*)
« Retire-toi de mé,
Dondaine,
« Retire-toi de mé.

XII.

« Berger, si c'est ma mère, (*bis*)
« Approche-toi de mé,
Dondaine,
« Approche-toi de mé.

XIII.

« Au temps de sa jeunesse (*bis*)
« L'allait au bois jouer,
Dondaine,
« L'allait au bois jouer.

(*Bas-Poitou, Aunis*).

Ces histoires-là avec leur morale facile sont fréquentes dans nos provinces.

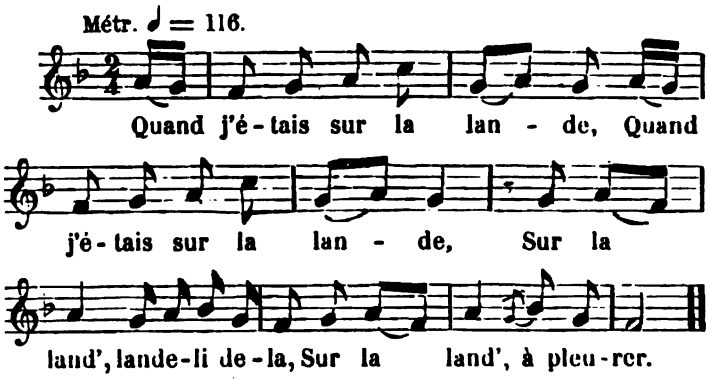
Belle voici le prinptemps,
Grand Dieu! qu'il est doux et charmant!
On va dans ces verts bocages,
On entend chanter les oiseaux,
On cueille la violette,
Aussi le romarin nouveau.

Les amants vont dans les bois, le galant défait la coiffure et chiffonne le mouchoir de la belle qui dit en pleurant :

Mais je vous proteste et vous jure,
Que je serai battue ce soir;
— Ah! taisez-vous, mon bel enfant,
Votre mère en a fait autant.
C'est un p'tit tour de badinage,
Que nous avons fait entre nous;
Avançons-nous dans ce bocage,
Où l'on ne va pas tous les jours.

Quand on va dans ces bocages,
L'on n'y va pas hardiment;
« En vous remerciant, mon brave,
Mon brave, en vous remerciant.
— Quand on va dans ces bocages,
L'on n'y va pas hardiment;
« En vous remerciant, la belle,
La belle, en vous remerciant.

QUAND J'ÉTAIS SUR LA LANDE.



II.

Je croyais être seulette, (*bis*)
Près de moi vient,
Landelidela,
Près de moi vient un berger.

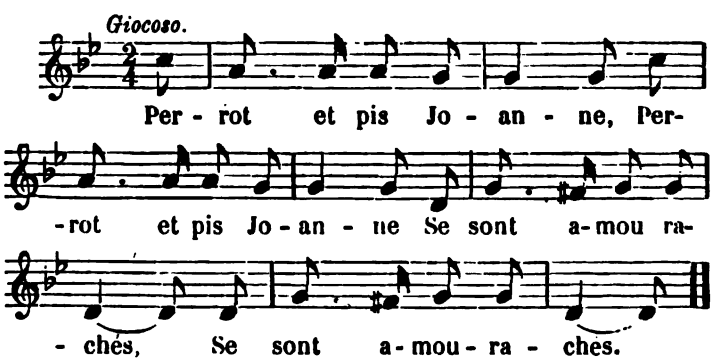
III.

Le berger qui m'accueille, (*bis*)
A voulu m'em
Landelidela,
A voulu m'embrasser.

Le reste comme dans la chanson précédente : *Quand j'étais chez mon père.*

(*Bas-Poitou*).

PERROT ET JOANNE.



II.

Lie s'en vont à la foire (*bis*)
Tos deux de compagné'. (*bis*)

III.

Perrot dit à Joanne : (*bis*)
« Que veux-tu ageter ? (*bis*)

IV.

—« In bià quartron d'épingles, (*bis*)
« Ou bè in épingliet (1). (*bis*)

V.

Dans le rang daux marcers (*bis*)
Lie se sont écartés. (*bis*)

VI.

Dans le rang daux fouacers (2) (*bis*)
Lie se sont rencontrés. (*bis*)

VII.

Perrot penchit la tête, (*bis*)
Lie velit la biser (3). (*bis*)

VIII.

« Retir'-te donc, Perrot', (*bis*)
« Tu as la meule au nez (4). (*bis*)

IX.

Perrot prit sa peneuille (5), (*bis*)
S'est essué le nez. (*bis*)

X.

« Ah! dis-me donc, Joanne, (*bis*)
« O-t-a-t-o fait dau bè ? (*bis*)

XI.

—« Ah! oui! ah! oui, Perrot! (*bis*)
« Tu n'as qu'à r'commencer. (*bis*)

(*Poitou*).

Parfois, en dansant le branle, l'air se redouble avec le refrain :

Mon leré ma dondaine!
Ma brein' ma dondé.

(1) Épingliet, épinglier.
(2) Fouacer, marchand de fouaces. (Voir page 2.)
(3) Biser, embrasser.
(4) Meule, longue morve.
(5) Peneuille, gueuille, mouchoir.

Voici une version de cette chanson, donnée par La Reveillère-Lepaux dans les mémoires de l'académie celtique, (n° IX de la collection IIIe du tome III).

I.

Ol âest anet la fouare,
La fouare à Maillezâe.

II.

Treve-tes-y, megnoune,
Qui ange t'y trechâer (1).

III.

La belle sâest bâé trouâé
Dans le ran daux fouassâés.

IV.

Que fais-tu là, megnoune,
Dans le ran daux fouassâés?

V.

— I agete ine fouace,
Jon, i erons la touaillâer (2).

VI.

Tot en touaillant la fouace,
La belle at ogu sâé.

VII.

Où bouere, se dit-elle,
N'avâons râen apportâé.

VIII.

I n'avâons, pre kieu fâére,
Ni tasse, ni pichâé.

IX.

Boi à mon c.. megnoune,
A mon c.. de chapeâ.

Une autre version, donnée par M. Chamfleury, sous le titre : *La foire à Maillezais*, finit ainsi :

Bois à ma main, mignonne,
Ma main, qui t'appartient.

L'idée est charmante, mais elle contraste avec l'esprit du poitevin de la plaine, esprit gouailleur et rabelaisien par excellence.

(1) Que j'aille te chercher. (2) Touailler, manger.

EUM' MA DONC MA MI' JEANNETON.

Métr. ♩. = 112.

p

Eum' mâ donc ma mi' jeanne-ton Tot autant quemme i t'eu-me; Aye donc de l'a-mi-tié l'er mâ Quemme i en ai per tâ. Car i t'o jure i t'o pro-tes-te Ol ya longtemps qu'i ne peux dor-mi, De l'a-mi-tié, de la ten-dres-se Que tes biâs œils me fa-sant souf-fri', Que tes biâs œils me fa-sant souf-fri'.

II.

Yen a bè d'aôtres qui t'eumant
Dans neutre vesinage :
Daux procurassias, daux sargents,
Et biâcop d'aôtres gens.
Glle se vantant d'être bè riches,
D'être bè rich', ben opulents;
Mais mâ i ne seis pas de même
Peur m'y vanter quemm' glle fasant.

III.

I t'avertis, ma mi' Jeanneton,
Prends bè garde à tchiès marles,
Ne t'y laisses pas attraper,
A tchiès pique-goussets;
Car glle vivant que de rapines,
Partout où glle mettant lus deigts;
I t'avertis que t'es poit fine,
Si tu t'y laisse' embabigeoler.

IV.

Tchiès biâs messieux qui fignolant,
Lus chapiâs sus l'ouraille,
Glle savant fair' daux compliments
Rè que peur de l'argent;
Glle venant chez mossieu not' maître :
« Avev' daux papiers à lisâ?
« Apportez-les dans nos études,
« I sarant les déchaffoura.

V.

Si tu m'aimas, ma mi' Jeanneton,
Tot autant quemme i t'eume;
Si t'avas d' l'âmitié peur mâ,
Quemme i en ai peur tâ,
T'aim'ras mieux mes bœufs, ma charrue,
Mon aigueillon, mon grand harniâs,
Que de couri après tchiés piumes
Qu' prégallant (1) tos tchiés procurias.

(*Poitou*).

(1) *Prégallant*, promènent pompeusement.

Une variante que je dois à M. B. Fillon termine ainsi :

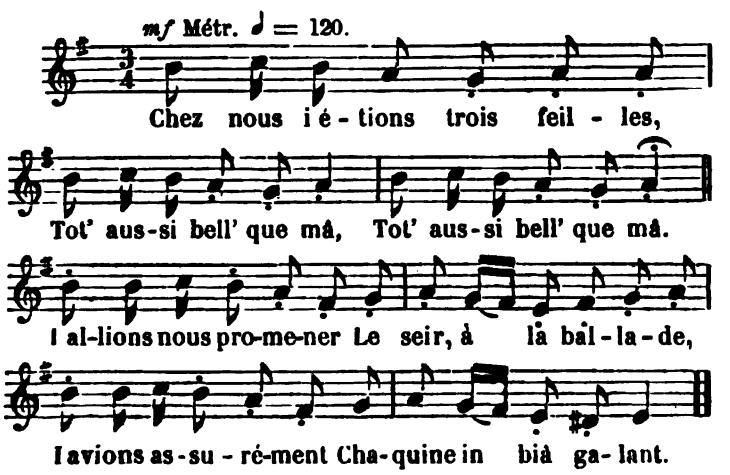
Per ma qui seis in pauvre gas,
Qui seis point d'in gros lucre,
Ine belle feille kemme tâ
Mérite in bea gars.
J'aime mieux mon soc, ma charrue,
Et tous mes harneas,
Que non pas toutes tiés belles plumes
Que promenant tiés procurias.

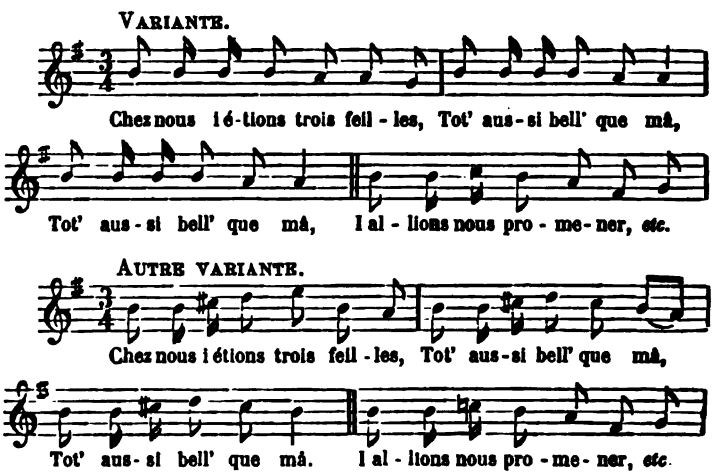
Cette haine des sergents, des procureurs et des avocats perce dans un grand nombre de chansons poitevines.

Guil. Bouchet a exprimé avec vigueur ce sentiment dans ses *Serées*, 1585, in-8°.

Un advocat en une ville, un noyer en une vigne, un pourceau en un bled, une taupe en un pré et un sergent en un bourg, c'est pour achever de gaster tout.

CHEZ NOUS I ÉTIONS TROIS FEILLES.





II.

Le mein vinguit dimanche
Dedons ses biâs atours. (*bis*)
Glle fasait daux hou ! hou !
Tos les chès dau village
L'ariant bèn iu mordu,
Si n' l'aviant conneyiut.

III.

En entrant dans la danse,
Ah ! Jésus ! qué biâ gars ! (*bis*)
L'écarquillait daux bras,
Fasait daux manigances.
Que gll' était à mon gré,
Quio jène bachelet.

IV.

Gll' a bèn à ses chemises
D'la dentelle aux pougnets, (*bis*)
Gros bourgnon (1) de droguet,
Grousses galoches grises,
A son petit chapiâ
Cin à six ribans biâs.

V.

Gll' a bè dedons ses poches,
Daux pièces de cin sous, (*bis*)
Et à ses bots daux cllous,
O n'est jà daux caboches (2).
Daux bott' à talon haut
Pre sauter daux biâs sauts.

(1) Bourgnon, borgnon : culotte; c'est aussi une espèce de jupe. (Essai d'un vocabulaire poitevin. LA REVEILLÈRE-LEPAUX, *mémoires de l'académie celtique*. N° IX de la collection IIIe du tome III.)

(2) Caboches, clous à grosse tête.

VI.

Le dimonche à la messe,
Glle s'en va-t-au lutrin, (*bis*)
Gll' entoune le latin
Mieux que tretous nos prêtres.
Mais gll' o-z-a pris si haut,
Gll' en restit tot balliot (1).

VII.

Quand la donse fut faite,
M'assit sur ses geneils, (*bis*)
Glle me bisait les deigts,
Bisait ma bllonche bouche,
En disant : Jeanneton,
Seus-zy pas ton mignon.

VIII.

I t'aime, ma mignoune,
L'écllat de tes bias œils (*bis*)
M'ant rendu amouroux;
Le quieur me sautilloune,
Tot quemme à quiés poissons
Dons le quiul d'in chaudron.

(*Bas-Poitou, Aunis*).

(1) Balliot, bouche béante.

LES FILLES DE TRENTE ANS.

Melancolico. Métr. ♩. = 116.

p

Grand Dieu, que je suis mal-heu-

-ru-se! Se dis' les fil-les de tren-te ans. Quand

on est jeu-ne on s'a-bu-se, Pour moi, ça

ten.

m'en a pris au-tant. Mais quand nous n'a-vions que quinze

ten.

ans Nous é-tions bien ché-ri-es, Nous a-vions

beaucoup de ga-lants, C'était toujours nouveau compli-

-ment, C'é-tait tou-jours nou-veau com-pli-ment.

II.

Tous les jours et même à toute heure,
Ils venaient nous faire l'amour,
Disant : mes jeunes demoiselles
Nous vous souhaitons bien le bonjour,
Nous vous souhaitons bien le bonjour.
V'nez à la promenade,
Et nous irons dans ces vallons,
Et nous vous apprendrons des chansons. (*bis*)

III.

Mais nous, nous y faisions les fières,
Et nous n' voulions pas y aller,
Nous y faisions les demoiselles,
Nous avions peur d'nous fatiguer,
Nous les envoyions promener.
Ah! nous étions bien folles!
Mais ils nous font en vérité,
Comm' nous leur avons fait en premier. (*bis*)

IV.

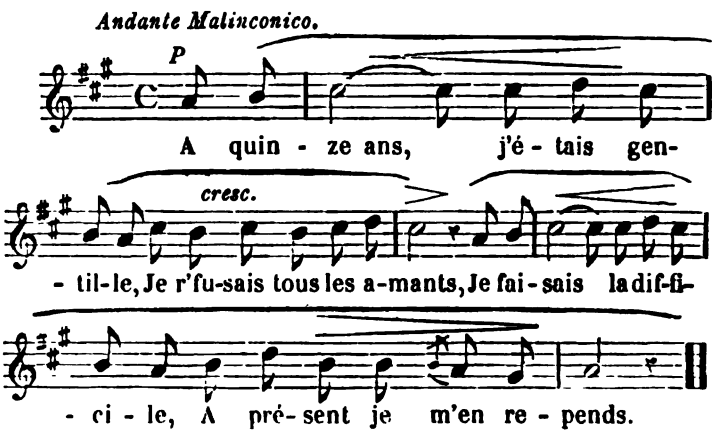
Nous allons à la promenade
Nous les rencontrons ces amants,
Mais d'un œil froid ils nous regardent,
I' n'nous font point grand compliment,
Nous reconnaissent en passant
Et se prennent de rire;
Mais ils nous font en vérité,
Comm' nous leur avons fait en premier. (*bis*)

V.

Nous autres, nous voilà-t-âgées
Bientôt de trente ou quarante ans,
Portant des rides au visage,
Les cheveux nous viennent tout blancs;
Nous avons beau à nous coiffer,
Nous laver le visage,
Nous avons beau à nous poudrer,
Nous ne pouvons plus nous faire aimer. (*bis*)

(*Angoumois, Saintonge*).

LA DIFFICILE.



II.

Quinze amants en un' semaine
Sont venus me demander,
Beau bouquet de marjolaine
Sont venus me présenter.

III.

J' les renvoyai de grand' poste
C'était mon contentement;
Ah! grand Dieu! que j'étais folle,
A présent je m'en repens.

IV.

Quand la rose elle est éclose,
Il est temps de la cueillir,
Sans cela elle se fane
Sans avoir aucun plaisir.

V.

J'ai d'beaux bas, d'jolies dentelles,
Ainsi que du linge fin,
La mode la plus nouvelle,
Tout cela ne fait plus rien.

VI.

J'ai beau aller en prom'nade,
Tous mes soins sont superflus,
J'ai beau passer par les rues,
Personn' ne me dit rien plus.

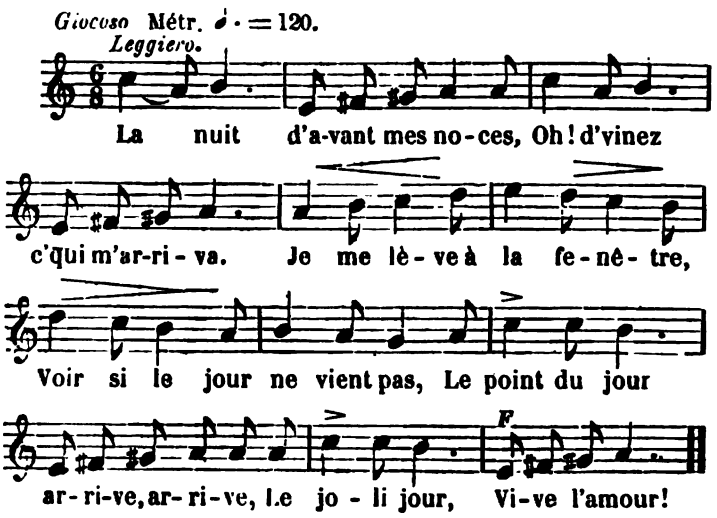
VII.

Adieu les plaisirs du monde,
Je m'en vais dans les couvents,
M'enfermer avec ces noires (1),
Dans des lieux étroitement.

(*Angoumois*).

(1) Noires, religieuses vêtues de noir. (Voir : note, page 178.)

LA VEILLE DES NOCES.



II.

Je me lève à la fenêtre
Voir si le jour ne vient pas;
« Lune belle, oh! belle lune,
« Tu n'es donc encor' que là!
Le point du jour arrive, arrive,
Le joli jour,
Vive l'amour!

III.

« Lune belle, oh! belle lune,
« Tu n'es donc encor' que là!
« Je te croyais à quatre heures,
« Et à minuit tu n'es pas.
Le point du jour arrive, arrive,
Le joli jour,
Vive l'amour!

IV.

« Je te croyais à quatre heures,
« Et à minuit tu n'es pas,
Mais sa mèr' q'i est aux écoutes,
Qui entend ce discours-là.
Le point du jour, arrive, arrive,
Le joli jour,
Vive l'amour!

V.

Mais sa mèr' q'i est aux écoutes
Qui entend ce discours-là,
— « Taisez-vous, petite sotte,
« Le bon Dieu vous punira.
Le point du jour arrive, arrive,
Le joli jour,
Vive l'amour!

VI.

« Taisez-vous, petite sotte,
« Le bon Dieu vous punira;
—« Ma mère, ma bonne mère,
« Savez-vous ce qu'il y a?
Le point du jour arrive, arrive,
Le joli jour,
Vive l'amour!

VII.

« Ma mère, ma bonne mère,
« Savez-vous ce qu'il y a?
« Si vous êtes à votre aise,
« C'est que moi je n'y suis pas.
Le point du jour arrive, arrive,
Le joli jour,
Vive l'amour.

(*Bas-Poitou*).

En Saintonge la chanson finit plus brutalement :

Vous parlez bien à votre aise,
Vous, maman, dans ce lit-là,
Dedans les bras de votre homme,
Et puis moi qui n'en ai pas.

Voir pour une variante : Noëls et Chants pop. de la Franche-Comté, (MAX-BUCHON, *Salins*, 1863, p. 77, n° 5).

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

INTRODUCTION. 1
Bibliographie des recueils de chants populaires. 18

RONDES, BALS, BRANLES, BOURRÉES.

NOTICE. 23

BERCEUSES.

Le Chat à Jeannette. 35
La p'tit' poul' grise. 36
Fais dodo. 37
Papa l'a dit. 37
Les noces du papillon. 38
Le bal des souris. 40

RONDES.

Mon petit oiseau. 41
Ma mère m'envoie-t-au marché. 43
Ah ! tu sortiras, Biquette.. 46
Voulez-vous savoir comment les curés aiment. 47
Plantons la vigne. 48
Le peureux. 50
On dit que t'as la fièvre, mon gars. 52
Le rosier.. 53

J'ai tant d'enfants à marier. 54
Allons dans ce p'tit bois charmant. 55
L'autre jour plantant l'oseille.. 57
Là haut, là haut, sur ces rochettes. 58
La grand' chèvre. 59
Le testament de l'âne. 61
La mort de l'âne. 63
Le catéchisme de l'âne, (pièce en prose). 64
Le jau martin, (*Bas-Poitou*). 66
Le jau Blondin, (*Version de l'Angoumois*). 67
J'ai ouvert ma fenêtre.. 68
L'oiseau qu'est dans la plaine.. 70
C'était un p'tit berger.. 71
Filles qu'avez des serviteurs. 72
Mon pèr' fait bâtir maison. (*Bas-Poitou*) 74
Mon père a fait bâtir maison. (*Aunis*). 76
Je m'suis levé de bon matin. (*Angoumois*). 78
Je m' suis levé de bon matin. (*Saintonge*). 81
Cécilia. 81
Un jour m'étant levé matin. 83
Quand la feuille était verte. 84
Le coq de la ville de Nantes. 85
Le choix d'un mari. 87
Le bouquet de marjolaine.. 88
Il y a dix filles dans un pré. 90
La petite Jeanneton. 92
La petite Jeanneton. (*Aunis*). 93
La petite Jeanneton. (*Angoumois, Poitou*). 94
Le cordonnier de Nantes. 94
Ah! revenez! revenez! revenez!. 96
Dans mon cœur il n'y a point d'amour. 97
Mariez-me donc.. 99
Il était un bonhomme. 101
Entrez, la belle, en vigne. 102
En passant par un échalier. 104
L'âne de Marion. (*Poitou, Aunis*). 107
L'âne de Mariton. (*Angoumois*). 108
Mon père avait cinq cents moutons. 109
Guenillon. 111

Mon père avait un champ de pois. (*Saintonge, Aunis, Angoumois*). 113
Mon père avait un champ de pois. (*Angoumois*). 115
Devers cheux nous semions des pois. 116
Entre les deux. 118
Je m'en fus cueillir la rose. 120
J'ai demandé-z-à ma mère. 122
Mariez-vous.. 123
Colette. 126
Là haut, dessus ces rochettes. 129
Vous qui menez la ronde. 132
Le canard blanc. 134
Plantons le romarin. 136
Point de couvent je ne veux ma mère. 137
La chanson du vigneron. 139
Quand j'étais chez mon père Landreneau. 140
Voici le mardi gras. 142

BALS.

A la pêche des moules.. 143
Sur le pont de Marennes. 144
Fallait v'ni hier Piarrot. 144
Fallait v'ni hier, crapaud. 145
O n'est point des mongettes qu'o faut. 146
Gelée t'as mangé mes choux. 146
Ton petit cotillon, Jeannette.. 147
Ton p'tit devanteau, ma chambrère. 147
Lic sont trois qui velont Jeannette. 148
La voilà la culotte rouge. 148
J'ai tout usé ma culotte. 148
Qu'ai-je fait aux filles qu'a ne m'aimant pas ? 149
A qui est tielle vache nègre. 149
Nout' âne n'mange point de fein.. 150
Le cousin de la N.-D. d'août. 150
On dit que l'amour. 151
Chanson du marin. 151
Tu n'm'embrass'ras pas Colas. 152
Dis-donc, mon gros Pierre. 153

Suzon n'est encor qu'un enfant. 154
A la Rochelle il y a un bal dressé. 154

BOURRÉES.

Air de Bourrée.. 157
La fille à Gros Jean. 158
Bourrée de Saint-Claud. (*Angoumois*). 160
Promenade. (Air de). 160

VALSE.

En avant blonde. 161

SAUTIÈRE.

Qui sont-ils, les gens qui sont riches. 162

AIRS DE DANSE.

En me promenant le long des palisses. 163
La bell' sous l'ormeau. 163
Sont chères les filles. 164
J'ai b'n entendu dire. 164
C'est un pétras que je tiens. 165
Branle de Poitou. 166

CHANSONS D'AMOUR.

NOTICE. 171
Chanson du métiveur. 173
Nous voici à Pâques. 179
Jeannette. 181
J'ai tant filé.. 182
Voici la Saint-Jean. 187
Voici l'hiver passé. 189
Rossignolet du bois joli. 191
Le berger qui me fait la cour. 191
La bergère aux champs. 193
Josephe. 195
La belle endormie. 197

J'entends le rossignolet. 198
Mon bel ami m'avait promis. 200
Quand vous pass'rez par Nantes. 202
Sous le feuilleri, feuilleron, don don! 203
Le fils du cordonnier. 205
Que fais-tu là, joli' bergère ?. 207
Que fais-tu là, joli' bergère. (variante.). 209
Que fais-tu là, bergère. 210
Que fais-tu là, bergère. (variante).. 211
Bergère, qu'attends-tu ? 212
Bergère et chasseur, (Dès l'âge de quinze ans). 213
Bonjou', belle bergère. 215
A la table sans rien faire. 217
La belle est au jardin d'amour. 219
Berger n'as-tu point vu Marguerite, ma mie ?. 221
Que les amants ont de peines! 223
En revenant des noces. (*Angoumois*). 224
En revenant des noces. (*Bas-Poitou*).. 226
En revenant des noces. (*Saintonge*). 227
En revenant des noces. (*Angoumois*).. 228
En tâtant dans ma poche (variante des précédentes). (*Poitou*). 228
L'y a six mois que c'était le printemps. 230
Amant malheureux.. 231
Fillettes de quinze ans. 232
La fille abandonnée.. 233
Quand la bergère s'en va-t-au champ. (*Aunis*). 235
Quand la bergère s'en va-t-au champ. (*Poitou*).. 237
Ah! beau rossignol volage.. 238
C'est une fille de quinze ans. 240
Le berger Collinet. 243
En allant au bois. 244
La marchande d'oranges. (*Bas-Poitou*). 248
La marchande d'oranges. (*Aunis*).. 249
La marchande d'oranges. (*Angoumois*). 250
Derrier' chez nous l'y a-t-une ente. 251
Un jour bergère mes amours. 254
Ah! que j'ai bien du malheur! 256
Là-bas dans mon jardin. 257
Trinquons! 258

La délaissée. 259
Ma fill' vous irez au couvent. 262
Il était une religieuse fort amoureuse. 263
Vive la rose et le lilas. 265
Là-bas dans ces prairies. 266
La fille et le meunier. 268
Un jour en la semaine. 269
Celui que mon cœur aime tant. 270
La vielle d'argent. 272
La fille de Lyon. 274
La bien-aimée. 276
J'ai fait une maîtresse. 277
Joli fondeur.. 279
La mort de la brune. 282
Las j'ai rêvé.. 284
Adieu Marguerite. 286
Le départ du soldat. 288
Le conscrit. 290
La belle Rosalie.. 293
Le messager des amants. 294
Sont trois jeunes cadets.. 296
Le retour du grenadier. 297
L'amoureux de la Rochelle. 300
Nicolas. 303
Catherine. 304
Par un beau jour de la Saint-Jean. 306
Quand j'étais chez mon père.. 309
Quand j'étais sur la lande.. 312
Perrot et Joanne. 312
Eum' ma donc ma mi' Jeanneton.. 315
Chez nous i étions trois feilles. 317
Les filles de trente ans.. 320
La difficile. 322
La veille des noces. 324

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

CHANTS

ET

CHANSONS POPULAIRES

DES PROVINCES DE L'OUEST.

SAINT-MAIXENT, TYP. CH. REVERSÉ.

CHANTS

ET

CHANSONS POPULAIRES

DES PROVINCES DE L'OUEST,

POITOU, SAINTONGE, AUNIS ET ANGOUMOIS,

AVEC LES AIRS ORIGINAUX,

RECUEILLIS ET ANNOTÉS

PAR

JÉROME BUJEAUD.

TOME SECOND.

NIORT,

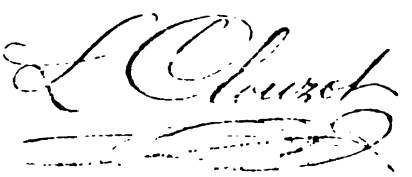
L. CLOUZOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DES HALLES, 50,

1866.

Extrait des mémoires de la Société de statistique, sciences et arts des Deux-Sèvres.

Propriété de l'éditeur.



CHANSONS DE MARIAGE.

NOTICE.

—

Quand ils avaient assez fait l'amour et qu'ils étaient enfin décidés à se marier, les paysans du Bas-Poitou et d'une partie de l'Aunis présentaient à leur bien-aimée une paire de gants blancs.

Tenez, tenez, belle,
Vous voilà des gants;
Vous n' les port'rez, belle,
Rien que trois fois l'an :
La première à Pâques,
L'autre à la Saint-Jean,
La troisième à vos noces,
La bell', quand a' s'rant.

A quoi la belle, en acceptant, répondait invariablement :

Les vot' et les miennes
S' f'ront en même temps.

C'était là le premier pas des fiançailles, ensuite venait la demande aux parents, les accordailles et enfin la noce.

Dès le matin, alors que le cortége assemblé s'apprêtait à partir pour l'église, la fiancée distribuait la *livrée* aux invités,

rubans de couleur d'amour (*rose*) ou d'espérance (*verte*) que les filles accrochaient à leurs ceintures et les garçons à leurs chapeaux, et aussitôt musique en tête on se mettait en marche(1) en chantant d'une voix lente :

I.

Rossignolet des bois,
Rossignolet sauvage,
Apprends-moi-z-à parler,
Apprends-moi ton langage,
Dis-moi s'il lui fait beau
D'être la mariée.

II.

Pour moi je n'en sais rien,
J'ai perdu ma fiancée.
Je l'ai tenu' sept ans,
En chambre renfermée,
Tout au bout des sept ans,
M'a-t-été dérobée.

III.

Si je savais le jour,
Le jour et la journée,
Irais au grand chemin
Guetter la mariée;
Tuerais le marié,
Garderais la mariée.

IV.

Dès le soire du jour
Où je l'aurais trouvée,
Je la déceintur'rais
De sa ceintur' dorée,
Et la receintur'rais
De la mienne argentée.

Le but de ce chant mélancolique ne serait-il pas d'éveiller les remords des époux dans le cas où l'un ou l'autre aurait cruellement brisé et abandonné derrière lui des amours bien connues.

(1) Alexis Monteil dans l'histoire des Français, etc. (des couleurs, le bleu), cite une miniature du XIVe siècle, *la noce de village*, collection de Gaignères, où la mariée, en couronne d'or, en ceinture d'or, est précédée de musiciens. Deux jeunes gens, un de chaque côté, tiennent ouverts et écartés les pans de son manteau blanc, afin de montrer sa belle cotte ouvrée de soie. Derrière viennent une nombreuse troupe d'hommes, une aussi nombreuse troupe de femmes, tous marchant par rang d'âge.

Parfois la mariée s'arrêtait hésitante au sortir de l'église, son amant la serrait dans ses bras et il s'établissait entre eux la scène suivante :

LE GALANT.

Oh ! qu'avez-vous, ma douce amie,
Que vous avez le cœur si triste ?

LA MARIÉE.

Galant, je voudrais m'en aller
Au château de mon chère père,
Pour y soigner ma bonne mère.

LE GALANT.

Chez ton père tu n'iras point,
Hier soir tu étais la maîtresse,
Mais aujourd'hui je suis le maître.

LA MARIÉE.

Galant, si j'avais su cela
Que je n' serais plus ma maîtresse,
Je n' me serais point mariée.

et le galant faisant acte d'autorité entraînait sa femme.

On retournait alors au logis en répétant de nouveau :

Rossignolet des bois,
Rossignolet sauvage.

et la noce entière s'arrêtait stupéfaite devant les portes closes et verrouillées comme en pleine nuit :

Ouvrez la porte, ouvrez,
Nouvelle mariée,
Ouvrez la porte, ouvrez,
Ou ell' sera cassée.

criaient les invités.

Les filles de la noce qui avaient pris les devants par des chemins détournés, montraient leurs têtes mutines aux fenêtres et répliquaient :

Comment je l'ouvrirais ?
Je ne suis que couchée,
Avecque mon mari
Qui m'y tient embrassée.

LA NOCE.

J'ai la barbe gelée,
La barbe et le menton,
La main qui tient l'épée.
Ouvrez, la porte, ouvrez,
Nouvelle mariée.

LES FILLES.

Allez ailleurs frapper,
Je suis jeun' mariée,
Dans les bras d'mon mari
Qui m'y tient embrassée.

LA NOCE.

Les petits oisillons
Sont morts sur la gelée,
Et la porte du roi
Nous a été fermée;
Ouvrez la porte, ouvrez,
Nouvelle mariée.

LES FILLES.

Frappez trois petits coups,
Ell' vous sera ouvrée (*ouverte*).

Les trois coups frappés, la porte s'ouvre et la leçon est faite aux époux, qui leur enseigne d'être bons et charitables et de garder à leur foyer une place pour les malheureux.

Ces touchants usages ont déjà disparus. On n'en retrouve guère maintenant que des vestiges dans les chants de certaines contrées du Bocage, chants qui eux-mêmes se déflorent de jour en jour et disparaîtront avant longtemps, car elle est tarie la source où ils puisaient leur fraîcheur, car elle est morte à tout jamais l'antique coutume où ils trouvaient la vie ; pauvres fleurettes elles s'étiolent sur des ruines.

Dès l'entrée, les mariés reçoivent les vœux des parents, des amis, des voisins, ils leur rendent l'accolade et puis l'on dîne — C'est vers l'heure de midi. — On se marie toujours le matin dans les campagnes. — L'on dîne copieusement, à belles dents, au milieu des rires et du tapage, et à l'heure du dessert, l'essaim des jeunes filles s'approche de la mariée, le bouquet à la main ; elles le déposent sur la table près du gâteau qu'elles ont aussi apporté.

I.

Acceptez ce gâteau
Que not' main vous présente,
Mangez-en un morceau,
Car il vous représente,
Qu'il faut pour se nourrir,
Travailler et souffrir.

II.

L'bouquet que j'vous offrons,
Que j'vous prions de prendre,
Est fait d'une façon
A vous faire comprendre,
Que les plus grands honneurs
Passent comme les fleurs.

III.

Adieu pour la vie,
La liberté jolie,
Adieu le temps chéri
De vot' bachelerie ;
Les fleurs de vos plaisis
Ce seront des soucis.

IV.

Les gens qui nous verront :
D'où venez-vous, les filles ?
— « Nous venons d'assister
Une de nos voisines.
— « Vous a-t-ell' fait présent
D'un gâteau de six blancs ?

La mariée qui n'a pu s'empêcher de donner une larme de

regret (1) à ses souvenirs de jeunesse, sourit en ce moment, et réplique avec naïveté :

Un gâteau de six blancs,
Cela n'est pas grand' chose.
Un beau gars de vingt ans
F'rait vos cœurs plus contents.

Les garçons s'avancent à leur tour, et, en termes aussi touchants, ils font leurs adieux à celui qui ne peut plus être de leurs folies et de leurs plaisirs. Les mariés alors divisent les gâteaux et chacun en prend un morceau qu'il serre pieusement, comme pain béni, dans son mouchoir, dans le fond de sa pochette ou le creux de son chapeau, et l'*offerte* commence. Parents, amis, présentent leurs cadeaux aux nouveaux époux, tandis que les filles parcourent l'assemblée en quêtant et chantant :

Nous somm' de pauvres gens,
Bonnegent !
Qui ne sont guère riches ;
Nous cherchons de l'argent,
Bonnegent !
Pour nourrir nos familles.
Faites-nous la charité,
Donnez-nous un sou marqué.
Si les sous marqués manquant,
Donnez-nous de l'argent blanc.

Et que les garçons mettent à l'enchère ou le soulier ou la jarretière de la mariée, dérobée furtivement par le plus jeune de la bande, et que tous en un mot s'efforcent, par les moyens les plus comiques, de rassembler quelque argent afin de couvrir

(1) La mariée doit nécessairement pleurer à ce moment ; dans le cas où elle aurait la larme rebelle le voisin se charge de lui trancher sous le nez un oignon qui sûrement rendra ses paupières humides.

en partie les frais de la noce toujours ruineux pour de pauvres gens qui ont le plus souvent marié la faim avec la soif, pour employer le dicton populaire.

Les violons grincent, on se met en danse et à minuit sonnante, après que l'époux et l'épousée ont discrètement disparu sans souffler mot, on va heurter avec bruit à leur porte :

Monsieur le marié,
Débarrez votre porte,
La soupe à l'oignon
Nous vous l'apportons.
Si vous n' voulez la débarrer,
Nous allons vous l'enfoncer.

On ouvre, la foule se précipite, on danse, on tapage pendant que les malheureux époux sont obligés d'avaler une large platée de soupe souvent assaisonnée des condiments les plus disparates. Cette coutume qui semble avoir été établie, en principe, dans le but de combattre le nœud de l'aiguillette, est encore très-vivace, sous le nom de *chaudeau, rôtie, soupe à l'oignon*, dans nos pays de l'ouest où elle dégénère cependant en plaisanteries grossières.

C'est ainsi que les noceurs forcent les mariés à se lever pour manger la soupe à l'oignon et qu'après cela ils les entraînent, tout en chemise, dans une ronde effrénée. Parfois un loustic se cache sous le lit, dans une armoire, et dérobe les secrets de l'alcôve dont plus tard il fait gorge-chaude avec ses camarades. Des farceurs coupent aux trois quarts les sangles du lit, d'autres remplacent par un menu brin de fil la solide corde qui maintient le ciel au plancher; notez que souvent ce ciel lui-même supporte une grande jatte d'eau, pleine à ras bords, et pensez à ce qui arrivera dès que les pauvres époux feront le plus léger mouvement. Aussi pour éviter la rougeur à la mariée, on retrouve dans le Haut Bocage une coutume d'une délicatesse par trop puritaine, elle l'oblige à *porter le bouquet* trois jours après

le mariage, c'est-à-dire que durant ce temps l'épousée fait couche commune avec ses compagnes, de même que le mari dort sur le foin, à côté des garçons de la noce.

Disons cependant que cette coutume qui trouve aujourd'hui sa raison d'être dans l'impossibilité, où sont les parents des mariés, de loger isolément leurs nombreux invités et les nouveaux époux eux-mêmes, n'est pas autre chose qu'un vestige du droit de *markette*. « La loi chrétienne qui fit disparaître ce honteux abus de l'ancienne noblesse, força toutefois l'époux de payer une certaine somme ou de renoncer à la première nuit, en reconnaissance du privilége. Nous pouvons affirmer que dans certaines paroisses du *Bocage* vendéen, entre autres celle de Sigournay, canton de Chantonnay, le curé exige encore cette formalité de ses fidèles. » — PAPEBROCK cité par E. BONNEMÈRE ; *Histoire des Paysans*, tome I, 59.

Deux ou trois jours après le mariage, on entend, le soir, des couples endimanchés chanter dans les chemins creux, ce refrain qui, dit-on, fut composé pour les noces du roi Dagobert et de l'économe reine Berthilde (1).

Allez-vous-en, gens de la noce,
Allez-vous-en chacun chez-vous ;
Notre fille est mariée,
Nous n'avons plus besoin de vous.

Ce sont les noceurs qui s'en vont, emmenant avec eux l'insouciance et la joie qui ne reviendront jamais s'asseoir au foyer du ménage.

Qui veut avoir misère,
Qui veut avoir misère,
N'a qu'à s'y marier, dondaine,
N'a qu'à s'y marier, dondé !

(1) Histoire des français des divers états. ALEXIS MONTEIL, épître 72, XIVe siècle.

Cette lamentable chanson de *misère* est la seule qui dorénavant jaillira du cœur de la femme du paysan.

Au bout d'un an, un enfant,
C'est la joyeuzerie.
Au bout d'deux ans, deux enfants,
C'est la mélancolie.
Au bout d' trois ans trois enfants,
C'est la grand' diablerie.
L'un qui demande du pain
L'autre de la bouillie,
L'aut' qui demande à teter
Et les seins sont tarie.

Adieu fêtes, atours, jeunesse!

V's aurez le cotillon cendroux,
L' devant d' vot' *dorne* (1) pissoux;
Ve s'rez la plus mal peignée,
Vetre mari sera jaloux,
Ve bettra-z-à la veillée.

C'est alors qu'on la verra la malheureuse, courir de cabaret en cabaret, une lanterne à la main pour chercher son mari comme la femme du roulier dans le chant si poignant que M. Chamfleury a donné sur la Saintonge et qui, en effet, y est très populaire, de même que dans l'Aunis et dans la plaine poitevine.

Elle passera désormais son temps à rêver du temps passé, du temps

Qu'elle était fille,
Qu'elle était fille à marier.

à regretter ce temps où elle était belle, sans souci, admirée,

(1) Grand tablier dans lequel les mères enveloppent leurs enfants pour les endormir.

qu'elle portait des souliers fins, tandis que maintenant :

Ell' n'a plus que d'grand' raballes (1)
Et qu'ell' porte à la dépied.

Et si à travers ces cris vous croyez surprendre comme des accents de gaieté, méfiez-vous. Sous le ton léger, sous ce rire vous entendrez sourdre les larmes.

Je l'aimais tant, tant, tant, tant,
Je l'aimais tant mon mari;
Je l'aimais mieux, mieux, mieux, mieux,
Je l'aimais mieux mort qu'en vie.

Cell' qui faisait tant le diable à la maison,
Dieu merci elle est donc morte;
Cordonnier, beau cordonnier,
Fait'-moi un' pair' de beaux souliers,
Que j'aille en voir une autre.

Ah! j'ai un bel amant, ma mère,
N'y a pas longtemps qu'il m'est venu;
Il est bossu, il est torsu,
Mais il a un plein sac d'écus.
Ah! prends-le, prends-le, ma fille,
L'argent couvrira tout cela;
J'ai bien fait longtemps la vie,
Que ton père n'en savait rien.

Il y a au fond de ces refrains, et de tous ceux qui ont trait au mariage un sentiment de misère ou de naïve corruption qui fait songer tristement, et d'autant plus tristement qu'il n'est pas un de ces chants où brille un rayon de bonheur, où perce une lueur de contentement.

(3) Savates traînantes.

CHANSONS.

JE SUIS VENU VOUS DEMANDER.

Avec entrain. Métr. ♩ = 120.

F

Chez nous, chez nous iétions trois sœurs, Chez nous, chez

même mouvement

mf

nous ié-tions trois sœurs, Mais trois sœu - res jo - li's

F *mf*

fil - les, Jo - li · don, don-daine don-don, Mais trois

F

sœu - res jo - li fil - les, Jo - li don.

II.

Un beau galant venait nous voir (*bis*)
Un garçon de bonne mine.
Joli, etc.

III.

Il nous a tiré son chapeau, (*bis*)
En disant à notre père :
Joli, etc.

IV.

— « Mossieu, je suis venu-z-ici, (*bis*)
« Point pour pleurer ni pour rire.
Joli, etc.

V.

« Je suis venu vous demander, (*bis*)
« Un' de vos fill' en mariage,
Joli, etc.

VI.

— « Laquelle voulez-vous des trois, (*bis*)
« La plus jeune, ou la cadette ?
Joli, etc.

VII.

— « Je ne veux pas la Madelon, (*bis*)
« Elle est beaucoup trop coquette.
Joli, etc.

VIII.

« Je ne veux pas de la Suzon, (*bis*)
« Elle a trop mauvaise tête.
Joli, etc.

IX.

C'est la jeun' qui m'y plait la mieux, (*bis*)
Car son humeur*e* m'y haite (1).
Joli don, dondaine dondon,
Car son humeur*e* m'y haite;
Joli don.

(*Poitou, Aunis*).

(1) Cette expression : haite, plaît, et ses dérivés, se retrouve dans la plupart de nos vieux conteurs et de nos vieux chansonniers.

« M'amye, vous savez bien que par plusieurs fois avez esté malade et déshestée.... (chagrine, déplaisante). *Cent nouvelles nouvelles*, la XC^e^, édit. biblioph. JACOB. *Delahays*, 1858.

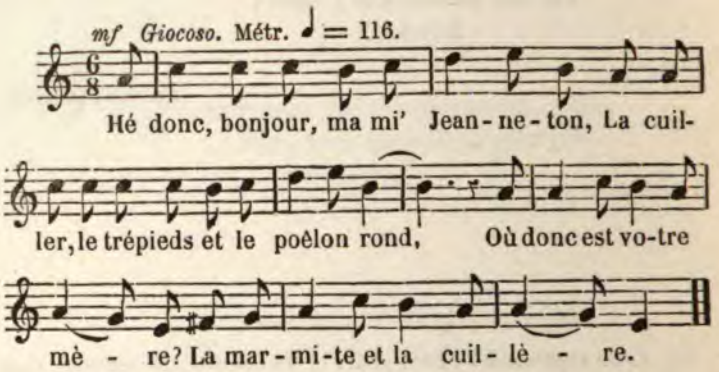
J'ay faict une chansonnette
Depuis que je suis icy,
Je bois à vous, s'il vous hette,
J'ay faict une chansonnette.

(*Bacchanales et chansons* à la suite des Vaux-de-vire d'OLIVIER BASSELIN, édition *Delahays*, *Paris*, 1858.)

Quand veismes qu'on luy hette
Nous prismes à chanter.
A dire de la musette
A dancer et à chanter.
Noël, trenassez-vous, trenassez.

(*Nouelz nouveaulz que composa maistre* LUCAS LEMOIGNE *en son vivant, imprimés à Paris en l'an mil cincq cens et vingt.*

LA CUILLÈRE ET LA MARMITE.



II.

— « Monsieur, ma mère n'est point ici,
La cuillèr', le trépieds et le poêlon gris,
« Elle est à la grand'messe,
« Monté' dessus son ânesse.

III.

« Monsieur, finissons ces discours-là,
La cuillèr', la marmite et le poêlon gras,
« Voilà ma mèr' qu'arrive,
La cuillère et la marmite.

IV.

« Mon beau Monsieur, que demandez-vous?
La cuillèr', la marmite et le poêlon roux,
— « J' demande un' de vos filles,
La cuillère et la grand' grille.

V.

— « Monsieur, laquelle demandez-vous ?
Le trépieds, la cuillère et le poêlon roux,
— « Je veux la Marguerite,
La cuillère et la marmite.

VI.

— « La Marguerit', vous ne l'aurez pas,
Le trépieds, la grand' grille et le poêlon gras,
« Vous aurez la Françoise,
La cuillère et la grand' poêle.

VII.

— « La Françoise, je ne la veux point,
La cuillèr', la marmite et le poêlon rond,
« Je veux la Marguerite,
La cuillère et la marmite.

VIII.

— « Buvons, mangeons, divertissons-nous,
La cuillèr', le trépieds et le poêlon roux,
« N'engendrons pas querelle,
La cuillère et la grand' poêle.

(*Poitou*, *Aunis*, *Saintonge*).

Cette chanson est une des rares de ce recueil où nous ayons rencontré des vers de 9 et 11 pieds.

LA DEMANDE EN MARIAGE.

Métr. ♩. = 84.

P

Mais mâ qui sé in poy hon-toux, I sé de-

- vingiu amouroux, Mais mâ qui sé in poy hontoux, I sé de-

Leggiero.

- vin - giu a-mou-roux De tchielle Tant bel-le Qu'est là-

- bas dans tchio coin, Don - nez - me la en ma - ri -

- a - ge, O' n'li manqu'ra ja - mais de poin.

II.

« O me faudrait in p'tit d'argent,
« Vet' feill', vetre âne et six cents francs.
— « Ma feille
« Genteille,
« Meun âne qu'est si bià,
« Tot tchieu o l'est bè daux affaires
« Qui ne s'rant poit peur tan musiâ.

III.

— « Peurqua ne l'arai-z-y donc pas,
« Mais ma qui sé in si ban gars?
« Ma peule,
« Ma beuche,
« Ma faux aussi man cllas (1),
« Tot tchieu vaut bè meux que les pllumes,
« De tchiés chétis avocassias.

IV.

« I sé-z-y pas ban ménager ?
« I mets bè les poules couuer;
« Les poules,
« Les canes,
« Les oies et les dindons.
« Ne sais-y pas ce qu'o faut faire
« Peur l'aménag'ment d'in' maison ?

V.

« I sais bè d'écrire in petit,
« L'aut' jôr ma mèr' m'o-z-appringuit.
« I mèle
« Démèle
« Si bèn in procias,
« Que tos les beurgeois de la ville
« Sant ébaffés (2) de ce qui fas.

VI.

« I sé aussi ban marechâo,
« I sais déferrer les chivâos,
« I ferre,
« Déferre
« Les ân' et les juments;
« Si bè qu'tos tchiés gars dau village,
« M'appelant tretous maître Jean.

(1) Cllas, fléau. (2) Ebaffés, stupéfaits.

VII.

— « Prends-la, Colin, si tu la vus,
« Puisq' t'en est si amourus,
« Argarde,
« L'œillade
« Qu'a vint de t'y jeter,
« Alle est bè cent foès pus aimable
« Que tu n'o-z-as jamais été. (*Bas-Poitou*).

Cette chanson est une partie de celle qu'on voit dans la gent' poitevinerie, sous le titre : *Chanson nouvelle d'in ieune garsan de village qui demandet ine feille en mariage*, en langage poictevin, sur un chant nouveau. C'est à peine si le temps lui a fait subir des altérations.

Il va sans dire que nous continuons de donner le patois tel que nous le livre la tradition orale, avec toutes ses inégalités et ses irrégularités de prononciation.

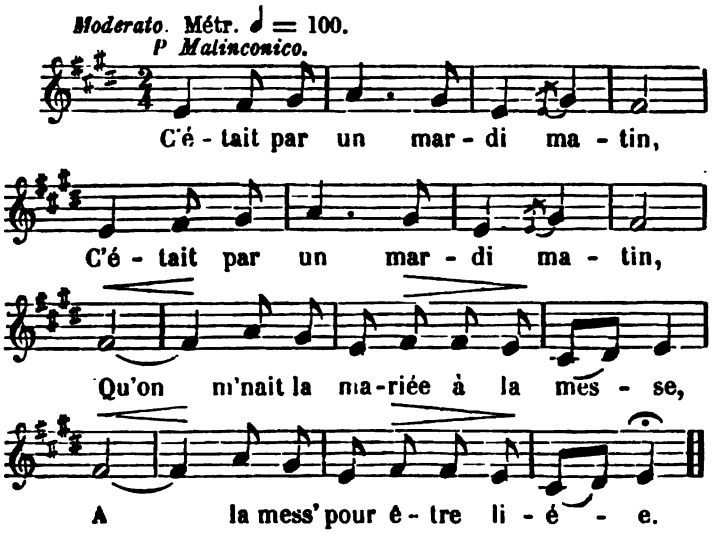
MARCHE DU CORTÉGE DE LA MARIÉE.

mf Gaiement.

La ma - rié' s'en va de - vant, Le ma - rié la si-
- ve, La ma - rié' s'en va de - vant, Le ma-
- rié la si - ve; L'a bé rai - son, l'a bé rai-
- son, Car el-le est bé jo - li - e, L'a bé rai-
- son, l'a bé rai - son, Car elle est bé jo - li - e.

(*Poitou, Angoumois*).

LA MARIÉE A LA MESSE.



II.

Les tambours et les violons
Accompagnaient la mariée,
L'accompagnaient jusqu'à l'église.

III.

Quand elle fut au grand autel,
La mariée baissait la tête,
Baissait la tête de tristesse.

IV.

Quand elle fut au bénitier,
La mariée toute saisie,
La mariée tombe évanouie.

V.

Son cher amant qui était là :
— « Oh! qu'avez-vous, ma douce amie,
« Que vous avez le cœur si triste ?

VI.

— « Galant, je voudrais m'en aller,
« Aller au château de mon père,
« Pour y soigner ma bonne mère.

VII.

— « Chez ton père tu n'iras point,
« Hier soir tu étais la maîtresse,
« Mais aujourd'hui je suis le maître.

VIII.

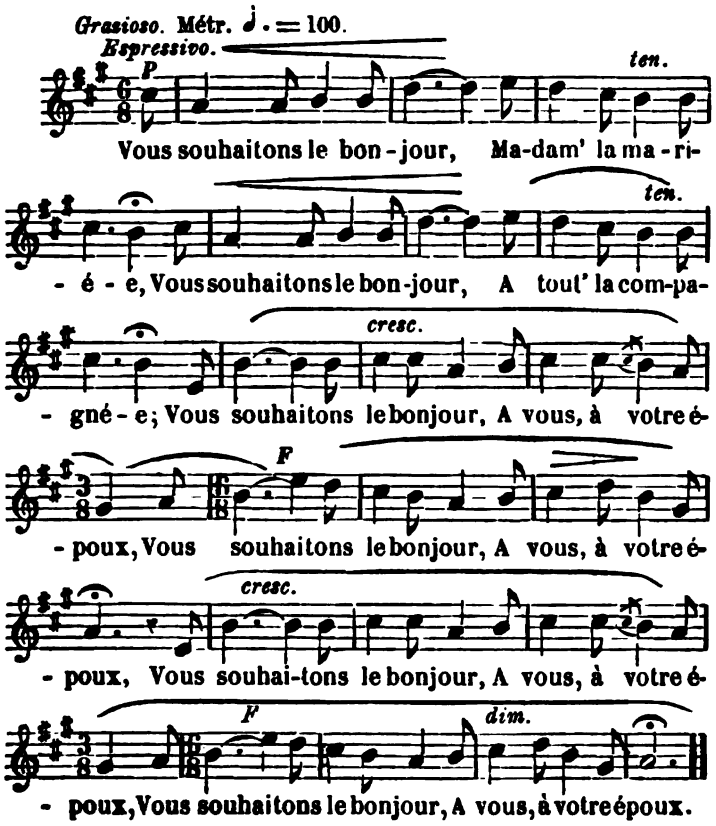
— « Galant, si j'avais su cela,
« Que je ne s'rais plus la maîtresse,
« Je ne me s'rais point mariée.

IX.

« Je s'rais allé' dans ces couvents,
« Dans ces couvents de religieuses,
« J'aurais passé ma vie heureuse.

(*Bas-Poitou*).

LA CHANSON DE LA MARIÉE.



II.

Nous somm' venus vous voir
Du fond de nos villages,
Pour vous marquer la joi'
De votre mariage,
Nous le sou'aitons heureux, } *bis*
Heureux pour tous les deux.

III.

L'époux que vous prenez
L'on dit qu'il est très-sage,
Qu'il est plein de façons
Pour conduire un ménage.
Oh ! le joli talent,
Que le prix en est grand. } *bis*

IV.

L'époux que vous prenez
Sera souvent le maître,
Ne s'ra pas toujours doux
Comme il*e* devrait l'être,
Mais pour le radoucir
Faudra lui obéir. } *bis*

V.

Avez-vous remarqué
C'que vous a dit le prêtre ?
L'a dit la vérité
En disant qu'il faut être
Fidèle à son époux
Et l'aimer comme vous. } *bis*

VI.

Si vous avez chez vous
Des vâlets à conduire,
Ça s'ra à vous d'y voir,
D'y voir et d'y redire.
Ça s'ra à vous d'y voir
Le matin et le soir. } *bis*

VII.

Si vous avez des bœufs
Que l'bon Dieu vous les garde,
Des poul' aussi des œufs,
Des vach' et des ouailles,
Il faudra à ce train
Veiller soir et matin. } *bis*

VIII.

Emaudissez (1) les coups,
N'en soyez pas chagrine,
Que la paix soit chez vous,
Celles qui sont malignes
S'attirent le gros temps
Et la grêle souvent. } *bis*

IX.

Adieu le sans-souci,
La liberté jolie !
Adieu le temps chéri
De vot' bachélerie ;
Adieu les beaux discours
Qui se font dans l'amour. } *bis*

X.

Vous n'irez plus au bal
Madam' la mariée ;
Vous aurez l'air sérieux
Devant les compagnées,
Vous gard'rez la maison
Pendant que nous irons. } *bis*

(1) Par cette expression les paysans entendent : fuyez, évitez tout ce qui pourrait vous attirer des coups.

XI.

Le bouquet que voilà,
Qu'ivous prions de prendre
C'est un bouquet de fleurs
Pour vous faire comprendre
Que les plus grands honneurs } *bis*
Passent comme des fleurs.

XII.

Le gâteau que voilà,
Que ma main vous présente,
Prenez-en un morceau,
Car il vous représente
Qu'il faut pour se nourrir } *bis*
Travailler et souffrir.

XIII.

Nous vous sou'aitons l' bonjour,
Madam' la mariée,
Souvenez-vous toujours
Que vous êtes liée.
Nous vous sou'aitons l'bonjour, } *bis*
Que Dieu vous garde tous.

(*Poitou*).

Parfois l'énumération des devoirs de la mariée est beaucoup plus longue, plus détaillée,

ROSSIGNOLET DES BOIS.

Molto espressivo. Métr. ♩ = 84.

Ros - si - gno - let des bois, Ros - si - gnolet sau-va-ge, Qui chan - te par a-mour, Qui chan - te nuit et jour. Il

AUTRE VERSION.

Ros- si - gno-let des bois, Ros- si - gno-let sau-va-ge, Ros- si- gnol, par a - mour, Qui chan - te nuit et jour. Il

II.

Il dit dans son beau chant,
Dans son joli langage,
Fillettes, mariez-vous,
Le mariage est bien doux.

III.

Y en a de bien doux,
Y en a de bien volages,
Ils ont bien des appas,
Belle, ne vous y fiez pas.

IV.

Vous nous aviez pas dit,
Ma très-chèr' camarade,
Que vous seriez sitôt
Unie à votre époux.

V.

Vous nous aviez pas dit
Qu' vous entriez en ménage,
Vous n'aviez pas parlé,
Adieu la liberté.

VI.

Les beaux jeunes galants
Qui vont voir leurs maîtresses,
Ils s'en vont discourant,
Leur font de beaux discours.

VII.

Ils leur font les yeux doux,
C'est pas pour vous, la belle,
Ils ont un air charmant,
C' n'est plus de votre temps.

VIII.

Vous êt' en grand festin,
Et chacun vous honore,
Peut-être aussi demain
Ça dur'ra-t-il encore.

IX.

Mais passé ces deux jours,
Vous entrez en ménage,
Mais passé ces deux jours,
Vous s'rez seule chez vous.

X.

L'avour est votre époux,
Madame la mariée,
L'avour est votre époux,
Est-il proche de vous?

XI.

S'il est proche de vous,
Faites-nous le connaître,
S'il est proche de vous,
Epoux, embrassez-vous.

XII.

LA MARIÉE.

Et l'avisez-vous point
Là qui vous verse à boire,
Qui boit à vos santés,
C'est pour vous saluer.

XIII.

LES JEUNES FILLES.

Les gens qui nous verront :
D'où venez-vous, les filles?
— Nous venons d'assister
Une de nos ami's.

XIV.

— Que vous a-t-elle donné,
Votre joli' voisine?
Vous a-t-ell' fait présent
D'un gâteau de six blancs.

XV.

LA MARIÉE. (Elle leur donne un gâteau).

Un gâteau de six blancs,
Cela n'est pas grand' chose,
Un beau gars de vingt ans
F'rait vos cœurs plus contents.

XVI.

LES JEUNES FILLES.

Acceptez ce bouquet
Qui vous fera comprendre
Que tous les vains honneurs
Passent comme des fleurs.

XVII.

Acceptez ce gâteau
Qui vous fera comprendre
Qu'il faut pour se nourrir
Travailler et souffrir.

XVIII.

Ça n' vous déplaira pas,
Madame la mariée,
Que j' boive à la santé
De tous vos invités.

XIX.

Que j' boive à la santé
De toute l'assemblée,
Aussi à la santé
Des nouveaux mariés.

XX.

J' vous sou'aitons le bonsoir.
Madam' la mariée,
J' vous sou'aitons le bonsoir,
Adieu ! jusqu'au revoir.

(*Aunis*, *Poitou*).

Ces deux chants subissent mille changements de mots d'un lieu à un autre. Le fonds en reste cependant toujours le même.

Jacques Yver se souvenait sans nul doute de la chanson poitevine, quand il composait l'épithalame de la Ve histoire de son *Printemps* où les filles d'honneur chantent à la mariée :

. . . . . Celle qui a aux amours son hommage,
Se ride sous le joug d'un pénible ménage,
Dit adieu aux festins, et tout pour faire court,
Les garçons amoureux ne lui font plus la cour,
Ains la laissant au coin de quelque cheminée.

Le peuple allemand chante également :

Viens, viens, jolie mariée, tes beaux jours sont passés..... Quand les autres iront danser, tu resteras près du berceau..... ..... Saute et danse aujourd'hui, c'est ton dernier bon jour; demain tu gémiras sur ta couronne de noces..... Belle mariée, il faut quitter les fleurs, aller piocher aux champs.....

Quand toutes les filles iront gaiement à la danse; quand avec des couronnes vertes, elles commenceront les rondes; toi jeune

femme au joli corps blanc, tu resteras près du berceau, ta pauvre tête te fera mal.....

(Chants populaires de l'Allemagne, traduction SÉB. ALBIN, *Paris, Gosselin*, 1841, pages 69 et 58.)

VAR. — Chansons populaires des provinces de France, CHAMPFLEURY et WECKERLIN, *Rossignolet des bois.*

M. de la Villegille dans sa notice sur Chavagnes-en-Paillers, *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, (années 1841-43), a aussi publié cette chanson. Mais c'est bien à tort qu'il l'a mise en patois poitevin, car nous qui l'avons entendu chanter dans tous les recoins du Poitou, nous pouvons certifier que nous ne l'avons jamais entendu chanter qu'en français, telle que l'a donnée M. Champfleury, telle que l'a donnée M. Guerry dans le tome VIII de la *Société des Antiquaires de France*, et telle enfin que nous la donnons nous-même.

LA CHANSON DU MARIÉ.

Grave cantabile. Métr. ♩ = 84.

P

Ah! mon a - mi, voi - ci le jour ai -

- ma - ble, C'est aujour-d'hui que Dieu comble tes

mf. *F*

vœux Par les li - ens sa-crés du ma-ri - a-ge, C'est ton vou-

Dim. 1ma 2da

- loir qui peut te rendre heureux. Par les li - reux.

II.

En épousant la beauté qui t'enchante,
Pour toi mon cœur en est rempli de joi',
Tu as fait choix d'une épouse charmante,
Assurément, Dieu la gardait pour toi.

III.

Et vous, épous' de cet amant fidèle,
Que vous prenez aujourd'hui pour époux,
Promettez-lui une amour éternelle,
D'être fidèle à lui seul pour toujours.

IV.

Et toi-z-époux de cette aimable fille,
Depuis longtemps tu soupir' pour ses traits,
Promets-lui bien devant tout' sa famille
De lui tenir la foi que tu lui doës.

V.

Vous, jeunes gens, que l'amitié engage
A vous aimer, vous chérir tendrement,
Si l'on vous voit prospérer en ménage,
Ah! quelle joie auront tous vos parents.

VI.

Et vous parents d'un couple si aimable,
C'est aujourd'hui que Dieu unit leur sort,
N'aigrissez point cet heureux mariage,
Afin qu'il soit pour toujours bien d'accord.

VII.

Nous somm' venus du fond de nos bocages
Vous présenter la fleur de l'oranger;
Recevez-la, c'est le plus simple gage
De vos amis qui sauront vous aimer.

VIII.

Bonne santé, prospérité, sagesse,
De bons travaux suivis de bons profits,
Longues anné' au loin de la tristesse,
Voilà les sou'aits de tous vos bons amis.

(*Poitou*).

BONSOIR A LA MARIÉE.

Allegro. Métr. ♩ = 160.

mf

Et nous vous souhaitons le bonsoir, Dam oui, dam vè - re, Nous somm' ve-nus vous a - ver-ti', Dam ver', dam oui, Nous somm' ve-nus vous a - ver-ti', Nous somm've- - nus vous a - ver - ti', De c'qui pour - ra vous ar - ri- - ver, Dam oui, dam vè - re, De c'qui vous ar - ri-v'ra-t-aus- - si, Dam vèr', dam oui. De c'qui vous

II.

De c' qui vous arriv'ra-t-aussi, (*bis*)
Vous êt's allée à la saint'-tab'
Dam oui, dam vère,
Vous v's êt' enchargé' d'un mari,
Dam vèr', dam oui.

III.

Vous v's êt' enchargé' d'un mari, (*bis*)
Et d'un mari c'est un' grand' charg',
Dam oui, dam vère,
C'est un' grand' charg' que v's avez pris,
Dam vèr', dam oui.

IV.

C'est un' grand' charg' que v's avez pris. (*bis*)
Au soire quand i' s'y rendra,
Dam oui, dam vère,
I' v'dra trouver son pot bouilli,
Dam vèr', dam oui.

V.

I' v'dra trouver son pot bouilli, (*bis*)
I' v'dra trouver sa soup' trempé',
Dam oui, dam vère,
Et tout prêt pour s'y mettre au lit,
Dam vèr', dam oui.

VI.

Et tout prêt pour s'y mettre au lit. (*bis*)
I' faudra aller à la cav',
Dam oui, dam vère,
Que ça soit d'jour, que ça soit d'nuit,
Dam vèr', dam oui.

VII.

Que ça soit d' jour, que ça soit d'nuit (*bis*)
Et vous filerez vot' quenouill',
Dam oui, dam vère,
Jusqu'à onze heur', jusqu'à minuit,
Dam vèr', dam oui.

VIII.

Jusqu'à onze heur', jusqu'à minuit (*bis*)
Et vous bercerez la marmaill',
Dam oui, dam vère,
Tout le restant de votre nuit,
Dam vèr', dam oui.

IX.

Tout le restant de votre nuit. (*bis*)
Et au matin quand i' s'y lèv',
Dam oui, dam vère,
I' v'dra r'trouver son pot bouilli,
Dam vèr', dam oui.

X.

I' v'dra r'trouver son pot bouilli, (*bis*)
C'est point pour aller à l'ouvrag',
Dam oui, dame vère,
A l'auberge s'y diverti',
Dam vèr', dam oui.

XI.

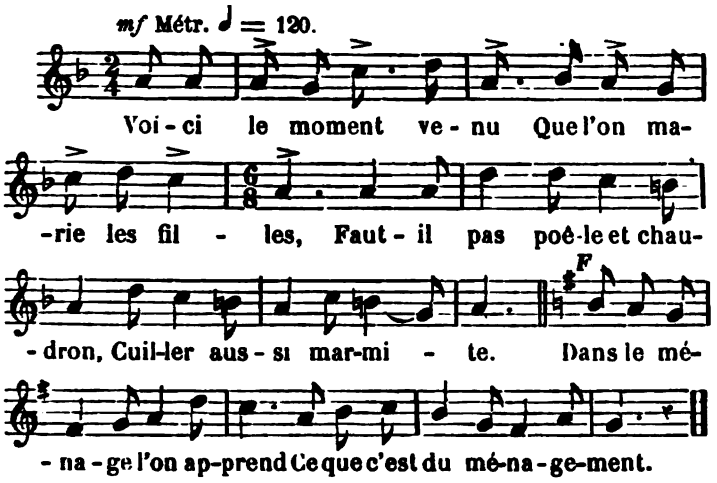
A l'auberge s'y diverti', (*bis*)
Et au soir quand i' s'y rendra,
Dam oui, dam vère,
I' fera bien tourner l'ouasy (1)
Dam vèr' (2), dam oui.

(*Bas-Poitou, Aunis*).

(1) Ouasy, osier, bâton d'osier.

(2) Cette expression vère n'est autre que l'expression latine *verè*, vraiment.

CE QUE C'EST DU MÉNAGEMENT.



II.

Faut-il pas poêle et chaudron,
Cuillère, aussi marmite,
Ainsi qu'un petit poêlon,
Pour fair' de la bouillie.
Dans etc.

III.

Ainsi qu'un petit poêlon,
Pour fair' de la bouillie.
Au bout d'un an un enfant,
C'est la joyeuserie.
Dans etc.

IV.

Au bout d'un an un enfant,
C'est la joyeuserie.
Au bout d' deux ans deux en-
C'est la mélancolie. [fants,
Dans etc.

V.

Au bout d' deux ans deux en-
C'est la mélancolie. [fants,
Au bout d' trois ans trois en-
C'est la grand' diablerie. [fants.
Dans etc.

VI.

Au bout d' trois ans trois en-
C'est la grand' diablerie. [fants.
Un qui demande du pain,
L'autre de la bouillie.
Dans etc.

VII.

Un qui demande du pain (1),
L'autre de la bouillie,
L'autr' qui demande à téter,
Et les seins sont taries.
Dans etc.

VIII.

L'aut' qui demande à téter,
Et les seins sont taries.
Le père est au cabaret
Qui mèn' mauvaise vie.
Dans etc.

IX.

Le père est au cabaret
Qui mèn' mauvaise vie,
La femme est à la maison,
Qui pleure et qui gémie.
Dans le ménage l'on apprend
Ce que c'est du ménagement.

(*Saintonge, Aunis*).

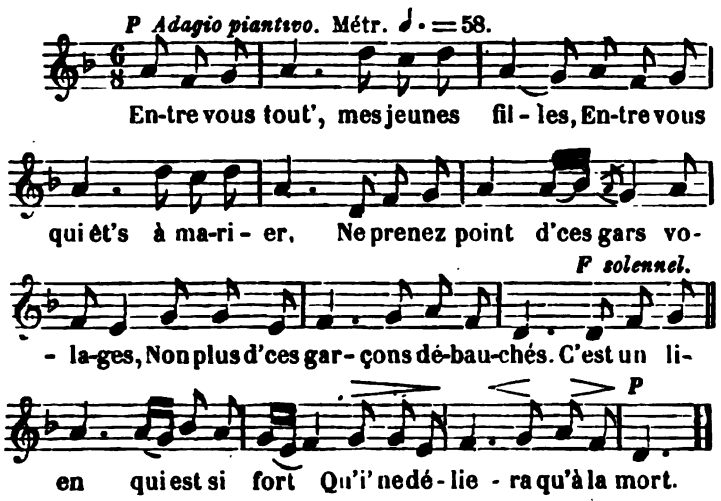
Lorsque l'abbé Gusteau composait sa chanson patoise : *I' s' trompant, ceux-là qui trechant de l'aise en mariage,* il s'inspirait sûrement de ces différents chants de mariage.

(Poésies patoises de l'abbé GUSTEAU, *Niort, Clouzot,* 1863.)

(1) Le grant demande une cotelle,
L'autre demande un ca, un caperon.
Ma femme est là qui m'y grommelle.
Hélas! hélas! mon ami, que feron?

(Bacchanales et chansons; Vaux-de-vire d'OLIVIER BASSELIN; édit. B. JACOB; *Paris, Delahays,* 1858.

C'EST UN LIEN QUI EST SI FORT.



II.

Ne prenez pas d'ces gars volages,
Aussi d'ces garçons débauchés,
Quand c'est qu'i' viennent voir les filles,
I' sont des ange' à leur parler.
C'est un lien, etc.

III.

Quand c'est qu'i' viennent voir les filles,
I' sont des ange' à leur parler,
Sont pas sitôt dans le ménage
Qu'i' sont des diables déchaînés.
C'est un lien, etc.

IV.

Sont pas sitôt dans le ménage
Qu'i' sont des diables déchaînés,
I' s' mett' à batt' leurs pauvres femmes
Sans qu'alle o-z-ayant mérité.
C'est un lien, etc.

V.

I' s'mett' à batt' leurs pauvres femmes,
Sans qu'alle o-z-ayant mérité.
Et les voilà les pauvres femmes
Qui regrettant le temps passé.
C'est un lien, etc.

VI.

Et les voilà les pauvres femmes,
Qui regrettant le temps passé,
« Où est le temps que j'étais fille,
« Que j'étais fille à marier ?
C'est un lien, etc.

VII.

« Où est le temps que j'étais fille,
« Que j'étais fille à marier ?
« J'allais au bal et à la danse,
« J'allais souvent m'épromener.
C'est un lien, etc.

VIII.

« J'allais au bal et à la danse,
« J'allais souvent m'épromener,
« J'avais des souliers à la mode
« Qui me prenaient juste à mon pied.
C'est un lien, etc.

IX.

« J'avais des souliers à la mode
« Qui me prenaient juste à mon pied.
« Mais à présent que je suis femme,
« J'ai que des grand' raball' percé's.
C'est un lien, etc.

X.

Mais à présent que je suis femme,
J'ai que des grand' raball' percé's,
J'ai que des grand' raball' (1) percé's,
Encor, j' les porte à la dépieds (2).
C'est un lien qui est si fort,
Qui' ne déliera qu'à la mort.

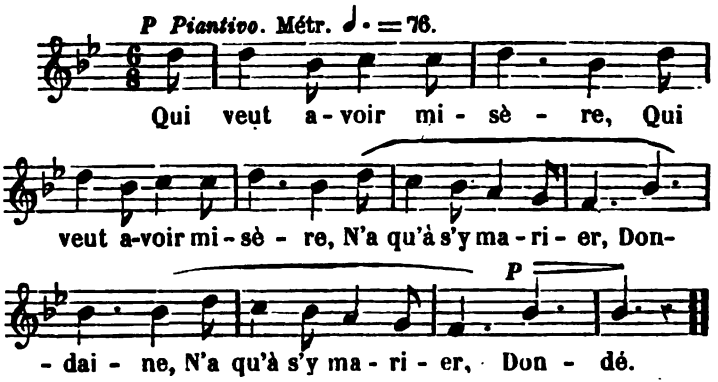
(*Bas-Poitou*, *Aunis*).

VAR. — Romancero de Champagne, page 86, 2e partie.

(1) Raballes; savattes traînantes, de raballer, traîner.

(2) A la dépieds. Une chose est à la démain lorsqu'elle n'est pas bien à la main, qu'elle n'est pas faite de manière que l'on puisse s'en servir aisément, commodément, pour l'usage auquel on la destine. — A la dépieds est une expression analogue.

MISÈRE.



II.

Dès l' premier soir des noces,
Misèr' vint à ma porte
Qui demandait d'entrer,
Dondaine,
Qui demandait d'entrer,
Dondé.

III.

Je loge point misère,
Je loge point misère,
Je log' que gaïté (1),
Dondaine,
Je log' que gaïté,
Dondé.

IV.

Dès l'cinquième soir des noces,
Misèr' vint à ma porte,
Qui demandait d'entrer,
Dondaine,
Qui demandait d'entrer,
Dondé.

V.

Entre, entre, misère,
Entre, entre, misère,
Entre, vins t'y chauffer,
Dondaine,
Entre, vins t'y chauffer,
Dondé.

(1) Prononcez ga-ï-té.

VI.

Misère a pris racine,
Misère a pris racine.
J'ai pas pu l'envoyer,
Dondaine,
J'ai pas pu l'enyoyer,
Dondé.

VII.

Dès l' huitième soir des noces,
L'huissier vient à ma porte,
C'est pas pour m'ex'cuter (1),
Dondaine,
C'est pour m'accoutumer,
Dondé.

VIII.

Au bout de trois semaines,
L'a-t-emporté mon coffre,
Ma poêle à fricasser,
Dondaine,
Ma poêle à fricasser,
Dondé.

IX.

Ma joli' rob' de noce,
Ma joli' rob' de noce,
Mon bouquet d'oranger,
Dondaine,
Mon bouquet d'oranger,
Dondé.

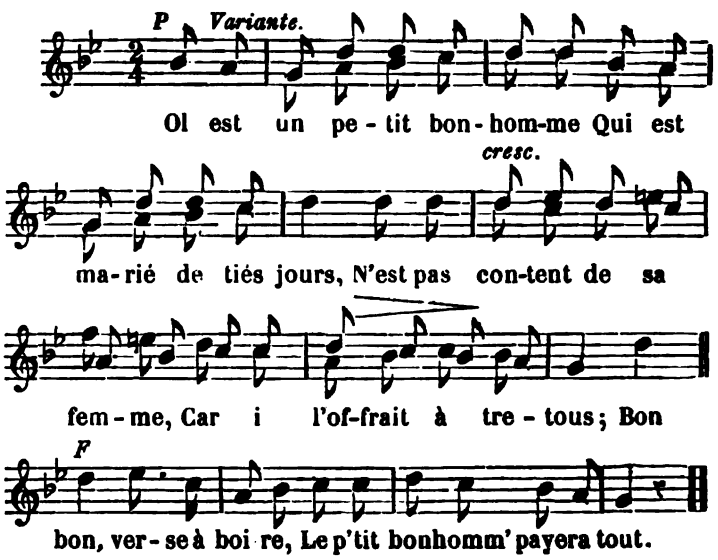
X.

Quand je vas à la messe,
Toujours ma robe traîne
Sur mes grands bots (2) percés
Dondaine,
Sur mes grands bots percés,
Dondé.

(*Angoumois, Bas-Poitou*).

(1) Exécuter.
(2) Sabots.

OL EST UN PETIT BONHOMME.



II.

N'est pas content de sa femme
Car i' l'offrait à tretous,
I' la porte au marché vendre
A chevau dessus son cou.
Bon bon, etc.

III.

I' la porte au marché vendre
A chevau dessus son cou;
A' me coûte cinq cents livres,
I v' la doune peur cinq sous.
Bon bon, etc.

IV.

A' me coûte cinq cents livres,
I v' la doune peur cinq sous,
Si ve la teurvez pas boune,
Retournez-me-la chez nous.
Bon bon, etc.

V.

Si ve la teurvez pas boune,
Retournez-me-la chez nous,
Si la porte alle est fremée,
Crochez-la à son verrou.
Bon bon, etc.

VI.

Si la porte alle est fremée,
Crochez-la à son verrou,
Et si son verrou arrache,
Calez-la (1) dans neutre four,
Bon bon, etc.

VII.

Et si le verrou arrache,
Calez-la dans neutre four,
Bouchez la porte d'épines,
Boutez-y le feu au bout.
Bon bon, etc.

VIII.

Bouchez la porte d'épines,
Boutez-y le feu au bout,
Invitez neut' vesinage
A veni' manger dau roux.
Bon bon, etc.

IX.

Invitez not' vesinage
A veni' manger dau roux,
Dau roux de not' chère femme
Cuite au sec*que* dans le four.
Bon bon, verse à boire,
Le p'tit bonhomm' paiera tout.

(*Poitou, Aunis*).

Cette chanson se chante aussi sur le même air que : *Là-haut dessus ces rochettes, y a-t-une fille à pleurer.* Le refrain est différent.

Dans la Saintonge on retrouve cette chanson avec le refrain suivant :

C'était un petit bonhomme
Peguill', guenille,
Qui faisait argent de tout,
Peguille et tout,
Qui faisait argent de tout,

Il mèn' sa femme vendre
A cheval dessus son cou, etc.

(1) Caler, enfoncer.

A ceci les femmes répondent en Saintonge :

Mon pèr' ma donné un mari,
Mon Dieu ! quel homme !
Quel p'tit homme,
Mon Dieu ! qu'il est petit ;
D'une feuille on fit son habit.
Je le cachais dedans mon lit,
Le feu dans la paille s'est mis ;
Au feu, au feu, c'est mon mari.
On sortit mon mari rôti,
J'en prendrai un plus grand lundi.

M'Y VOILA PRISE AU TRÉBUCHET.

F Mouvement de ronde.

Mon pè - re m'a ma - ri - é Longtemps a -
-vant mon â - ge. Je n'a-vais pas quinze ans pas-
- sés, M'y voi - là, m'y voi - là pri - se, Je n'a-vais
pas quinze ans pas-sés, M'y voilà prise au trébu-chet.

II.

Quand c'est pour me marier
On me mène à la messe,
Le curé m'met l'anneau au deigt,
M'y voilà, m'y voilà prise,
Le curé m'met l'anneau au deigt,
M'y voilà prise au trébuchet.

III.

Quand c'est pour notre dîner,
On me mène à la table,
Mon mari est à mon côté,
M'y voilà, etc.

IV.

Quand c'est pour nous en aller,
On me mène à la chambre,
Et mon mari qui me suivait,
M'y voilà, etc.

V.

Quand c'est pour notre coucher,
Mon mari en chemise,
Moi je n'avais que mon blanchet (1).
M'y voilà, etc.

VI.

Quand c'est dans les draps cou-
[ché,
Mon petit cœure tremble,
Et mon mari qui en riait,
M'y voilà, etc.

VII.

Au bout de neuf mois comptés,
Nous vient un héritage,
C'est d'un petit poupon de lait,
M'y voilà, etc.

VIII.

Que f'rons-nous de c' poupon
[d' lait,
Faudra de la bouillie,
De la farine et puis du lait,
M'y voilà, etc.

IX.

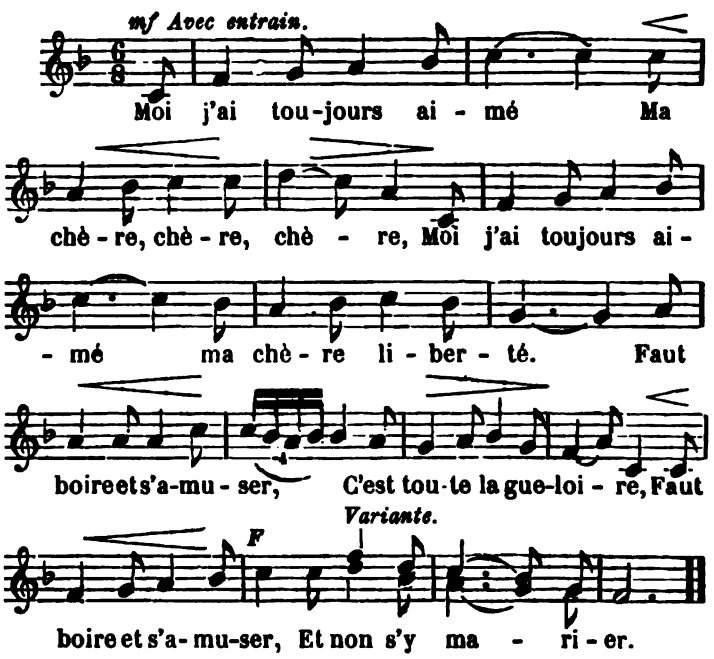
Mais l'enfant a-t-arrivé
Avant que la pochée (2)
Dans notre maison ait entré,
M'y voilà, etc.

(*Poitou*).

(1) Grande camisole blanche.

(2) Pochée, sac de grain.

LE GARÇON A MARIER.



II.

Quand nous sont mariés,
Les femmes nous chagrinent;
Ell' viennent nous chercher
Dedans le cabaret :
« Mari, venez-vous-en,
« Le petit enfant pleure,
« Mari, venez-vous-en
« Pour bercer votre enfant.

III.

— « Va-t-en, femme, va-t-en,
« Ma chère, chère, chère,
« Va-t-en, femme, va-t-en,
« Pour bercer ton enfant;
« Et quand je m'en irai,
« Je te rendrai contente,
« Et quand je m'en irai,
« Je te contenterai.

IV.

Si viens à épouser
Une femm' qui soit pauvre,
Il faudra travailler
Avant de déjeuner.
Et mais, en travaillant,
Grand Dieu! qu'il y a de peine,
Dépenser son argent
Et vivre mal content.

V.

Si viens à épouser
Une femm' qui soit riche,
Ell' me dira : « Coquin,
« Tu manges tout mon bien,
Ell' me dira : Coquin,
En me traitant d'ivrogne,
« Tu manges tout mon bien,
« Mes enfants n'auront rien.

VI.

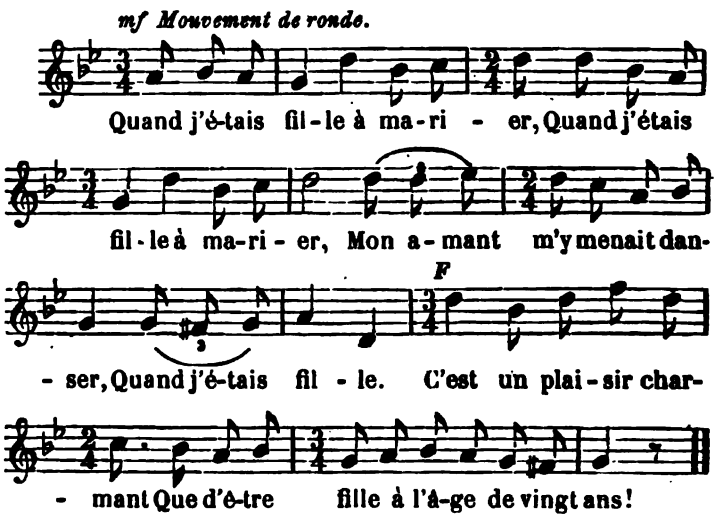
Si viens à épouser
Une femm' qui soit belle,
Je serai en danger
De les cornes porter.
Elle aura des amants
Qui la trouverant belle,
Elle aura des amants
Qui la contenterant.

VII.

Si viens à épouser
Une femm' qui soit laide,
Toujours devant mes yeux
S'ra son visage affreux.
Je suivrai pas à pas
Ce que mon cœur déteste,
Je suivrai pas à pas
C' que mon cœur n'aim'ra pas.

(*Angoumois, Saintonge*).

QUAND J'ÉTAIS FILLE A MARIER.



II.

Mon amant m'y menait danser, (*bis*)
A présent que j' suis marié',
Quand etc.

III.

A présent que j' suis marié', (*bis*)
J'ai mon ménage à gouverner,
Quand etc.

IV.

J'ai mon ménage à gouverner, (*bis*)
Et mon mari à contenter,
Quand etc.

V.

Et mon mari à contenter, (*bis*)
Souvent il va-t-au cabaret,
Quand etc.

VI.

Souvent il va-t-au cabaret, (*bis*)
Et je m'en vais pour le chercher,
Quand etc.

VII.

Et je m'en vais pour le chercher, (*bis*)
Et il me dit : Femme, va-t'en.
Quand etc.

VIII.

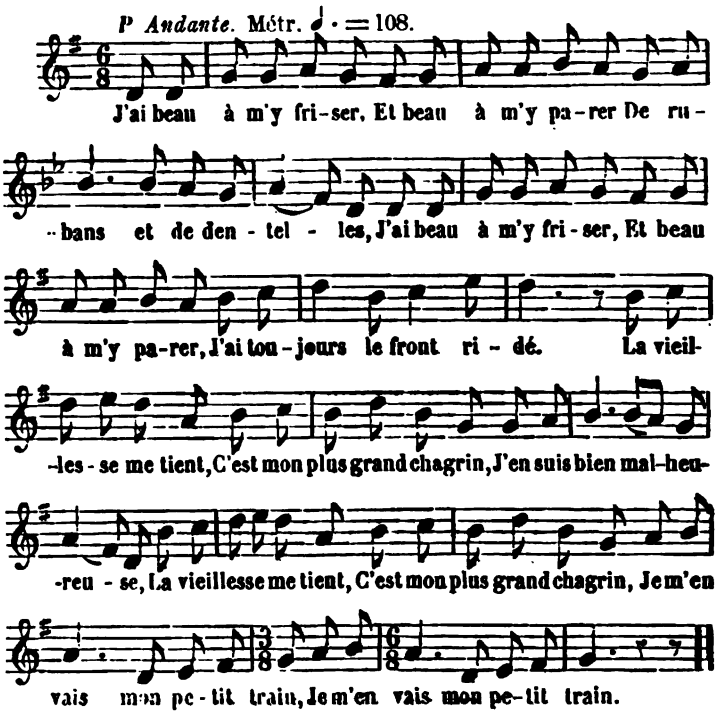
Et il me dit : Femme, va-t'en (*bis*)
« Ou sans quoi je prends mon bâton.
Quand etc.

IX.

« Ou sans quoi je prends mon bâton, (*bis*)
Je m'en retourne à la maison,
Quand j'étais fille,
C'est un plaisir charmant
Que d'être fille
A l'âge de vingt ans !

(*Angoumois, Saintonge*).

LES REGRETS DE LA VIEILLE.



II.

C' qui me fait mal au cœur,
C'est que ma jeune sœur
A des amants par douzaines;
C' qui me fait mal au cœur,
C'est que ma jeune sœur
A de nombreux serviteurs;
Et moi qui n'en ai pas,
Il faut que j' reste là
A cause de ma vieillesse;
Et moi qui n'en ai pas,
Il faut que j' reste là,
Je m'en vais mon petit pas. (*bis*)

III.

A soixante-dix ans,
Il me vient un amant,
Jugez comm' j'étais contente,
A soixante-dix ans,
Il me vient un amant
Qui est âgé de vingt ans.
Malgré tous mes parents,
Et leur consentement,
Je me suis mise en ménage,
Malgré tous mes parents
Et leur consentement;
A présent je m'en repens. (*bis*)

IV.

J'avais dix mille francs,
A moi appartenant,
Et dont j'étais la maîtresse,
J'avais dix mille francs,
A moi appartenant;
Et maintenant ils s'en vont.
C'est pour entreteni'
Les jeux et les plaisi's
Qu'il prend au château des [belles;
C'est pour entreteni'
Ses jeux et ses plaisi's,
Pendant que moi, je languis. (*bis*)

V.

Un soir, étant au lit,
Je lui dis : « Mon ami,
« Quelle est donc la vi' que tu [mènes?
Un soir, étant au lit,
Je lui dis : mon ami,
« Veux-tu me faire mouri' ?
Il se lève aussitôt,
Et sans me dire un mot,
S'en va-t-au château des bel- [les (1),
Il se lève aussitôt,
Et sans me dire un mot,
Moi j'ai croqué le marmot. (*bis*)

(*Bas-Poitou, Saintonge*).

En Angoumois les chansons satyriques contre les mariages disproportionnés sont en grand honneur. On se souvient de la petite *Rosette*, publiée par M. Castaigne et d'après lui par M. Chamfleury. Voici encore quelques couplets dans le même genre :

Dans l'Angoumois y a-t-une vieille (*bis*)
De quatre-vingt-dix ans,
Delalilanbran !
Branlons la vieille,
De quatre-vingt-dix ans,
Delalilanbran !

La vieill' s'en fut à l'assemblée (*bis*)
Pour chercher-z-un galant,
Delalilanbran !

. . . . . .

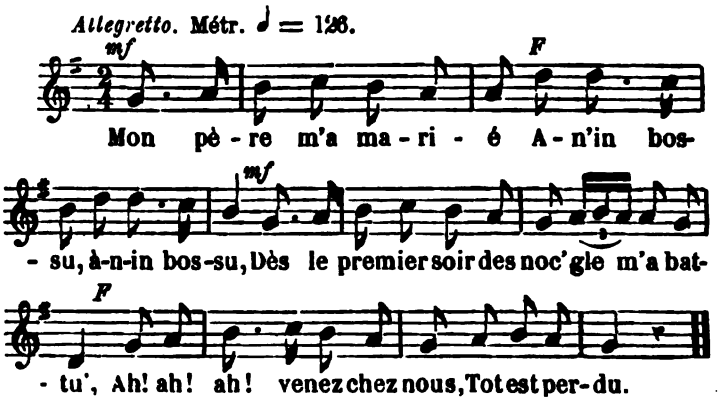
(1) Château des belles, lieu de débauche. Au moyen-âge, on disait aussi château-vert, champ-flory. (Dict. d'argot, FRANCISQUE MICHEL, *Paris, Firmin Didot*, 1856, au mot Boccard).

Ne méprisez pas tant la vieille,
Car elle a de bon argent,
Delalilanbran !

. . . . . .

(*Communiqué par M. le docteur Tondut*).

LA FEMME DU BOSSU.



II.

I m'en retornis chez nous
Criant Jésus! (*bis*)
Ma mère m'a demandé :
— « Ma feille, qu'as-tu ?
Ah! ah! ah! venez chez nous,
Tot est perdu.

III.

— « Ma mère, ol est mon bossu
« Qui m'a battu (*bis*).
— « Endure, endur', ma feille,
« Gl'a daux etchius, [endure,
Ah! ah! ah! venez chez nous,
Tot est perdu.

IV.

I m'en retornis chez nous
Veir mon bossu, (*bis*)
I trovis mon bossu mort
Sus ses etchius,
Ah! ah! ah! venez chez nous,
Tot est perdu.

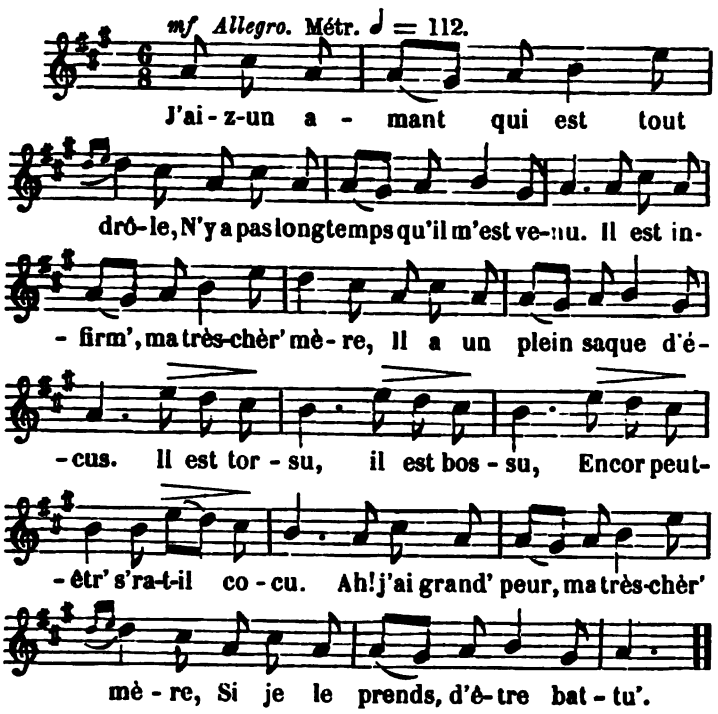
V.

I li fis souner son gllas (1)
D'in pot fendu, (*bis*)
I le fis porter en terr'
Par quat' cotchius
Ah! ah! ah! venez chez nous
Tot est perdu.

(*Bas-Poitou*).

(1) Glas.

J'AI-Z-UN AMANT QUI EST TOUT DROLE.



II.

Oh! prends-le, va, prends-le, ma fille,
Prends-le, prends et ne crains rien,
Car j'ai fait longtemps la vie
Que ton père n'en savait rien.
Faut le chérir
Et l'embrasser
Et lui conter mille amitiés,
Et jamais lui dire, ma fille,
Jamais lui dire c' que t'as pensé.

III.

Puis c'est comme ça, ma mère,
Je voudrais déjà qu'o seit fait,
Et qu'on ait fait souner les cloches
Pour tout le peuple assembler,
Car j'ai grand peur
D'un grand malheur,
Qu'il en soit d'moi comm' de ma sœur,
Que sitôt l'premier soir des noces,
Du mal d'enfant j'ai' les douleurs.

IV.

Le lendemain, l'on fit les noces,
Les invités sont assemblés;
Tout un chacun va-t-en carrosse,
Jusqu'au curé pour les marier,
Le marié
Bien habillé,
Comme un jeune et beau chevalier,
A-t-un manteau dessus sa bosse
Pour cacher son infirmité.

V.

Au bout d'un mois ou cinq semaines
L'a-t-accouché de deux enfants,
Faut deux parrains et deux marraines
Pour les baptiser promptement.
Le marié
Bien étonné :
Ah! qu'a fait ça, sont-ils les draps ?
L'y a-t-un mois ou cinq semaines,
Là vour les aut' portant neuf mois.

VI.

Si tous les cocus du village,
Aviant des sounettes au cou,
. . . . . .
. . . . . .
Feriant drelin',
Feriant dindin',
Tant que les cloches du Boupère
N'ariant jamais fait pareil train.

(*Bas-Poitou*).

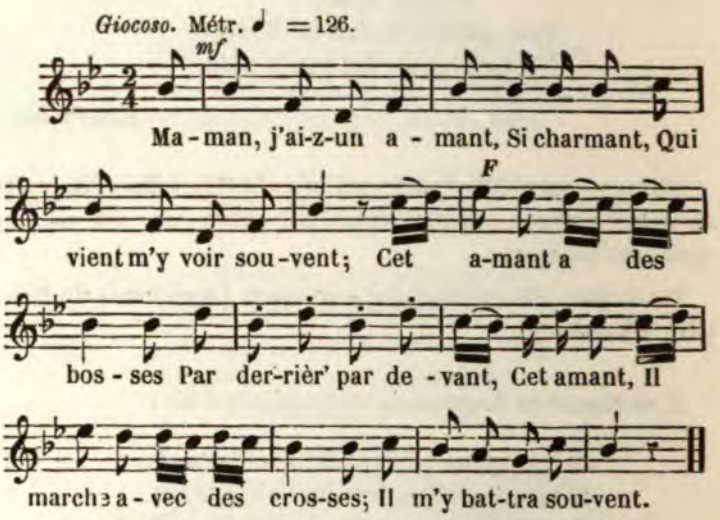
Nota. — La vieille femme qui m'a chanté, à Bazoges, cette curieuse chanson qu'elle tenait elle-même de son aïeule, ajouta en finissant :

Il a trejous été question des *sounanges* (sonneries) du Boupère (Vendée).

Il se chante en Angoumois un couplet qui dit :

Si les cocous qui sont dans les bocages,
Si les cocous faisaient leur nid partout,
On dit chez nous qu'il n'y aurait pas d'arbres
Assez pour les recevoir tous.
Cocou!
C'est un chant agréable et doux.

MAMAN, J'AI-Z'-UN AMANT.



II.

Il a les jamb' torsu'
Ce bossu,
Et un grand nez pointu,
Un' bouche sans pareille
Qu'on n'en a jamais vu
Ni connu,
Fendu' jusqu'aux oreilles;
Puis les cheveux tondus.

III.

Il vous a-t-un menton,
Ce mignon,
D'un demi-pied de long,
Et un ballot (1) qui r'sembe
Au grouin d'un cochon,
Ce tendron,
A côté de ses tempes
Des oreilles d'ânon.

(1) Ballot, lèvres.

IV.

Pourtant il a bien dit :
Aujourd'hui
Qu'il sera mon mari.
Nous marierons dimanche
Tu seras Jean (1) lundi,
Mon ami,
Ne le trouv' pas étrange
Puiss' je t'en avertis.

V.

Un chapeau couvrira
Tout cela,
Ne te chagrine pas.
Argent n'a pas de bosse
Un chapeau couvrira
Tout cela.
Le vieillard dans la fosse
Il s'en repentira.

VI.

Quand on nous a mariés,
Le marié
Avèque le curé
A fait sonner les cloches
Pour le peuple assembler.
Bel effet,
De voire ses trois bosses
Tout le monde riait.

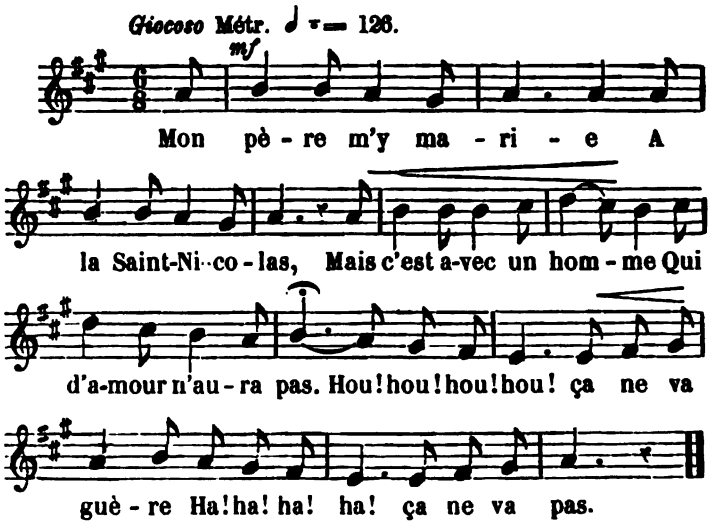
VII.

Dam' i' m'y regardait,
Ce mal fait,
Disant : chère beauté,
Ça serait d'un grand blâme
Si je t'y maltraitais,
En effet
Une si joli' femme
Doit avoir liberté.

(*Angoumois, Bas-Poitou*).

(1) Être Jean, se dit être trompé.

MON PÈRE M'Y MARIE.



II.

Mais c'est avec un homme
Qui d'amour n'aura pas.
La premièr' nuit des noces
D'vinez c'qui m'arriva.
Hou! etc.

III.

La premièr' nuit des noces
D'vinez c'qui m'arriva :
Il me tourna l'épaule
Et tôt il s'endorma.
Hou ! etc.

IV.

Il me tourna l'épaule,
Et tôt il s'endorma.
Moi je pris une épingle
Et le vieillard piqua.
Hou! etc.

V.

Moi je pris une épingle
Et le vieillard piqua,
— « Petite, ô ma petite,
« J'ai mal à l'estoma.
Hou! etc.

VI.

« Petite, ô ma petite,
« J'ai mal à l'estoma.
Moi, je pris mes savates,
Chez mon père i m'en vas.
Hou! etc.

VII.

Moi, je pris mes savates,
Chez mon père i m'en vas.
— « O mon père, ô mon père,
« Quel mari est cela?
Hou! etc.

VIII.

« O mon père, ô mon père,
« Quel mari est cela?
— « Tais-toi, tais-toi, ma fille,
« Son bien te nourrira.
Hou! etc.

IX.

« Tais-toi, tais-toi, ma fille,
« Son bien te nourrira.
— « Au diable la richesse
« Quand l'amour n'y est pas!
Hou! etc.

X.

« Au diable la richesse
« Quand l'amour n'y est pas!
« Fillettes, ô fillettes,
« Remarquez bien cela.
Hou! etc.

XI.

Fillettes, ô fillettes,
Remarquez-bien cela,
Ne prenez point un homme
Qui d'amour n'aura pas.
Hou! hou! hou! hou!
Ça ne va guère!
Ha! ha! ha! ha!
Ça ne va pas.

(*Bas-Poitou, Aunis, Saintonge*).

Trois couplets de cette chanson ont été publiés par M. J. J. Ampère dans le bulletin du comité de la langue. Année 1853 n° 4.

Sur la côte de la Vendée, cette chanson a la forme suivante :

Mon pèr' m'a mis dans le ménage
Avec un vieux qui fait le sage;
Mon grand bounet large!
Mettons la voile au vent,
Mon grand bounet blanc....

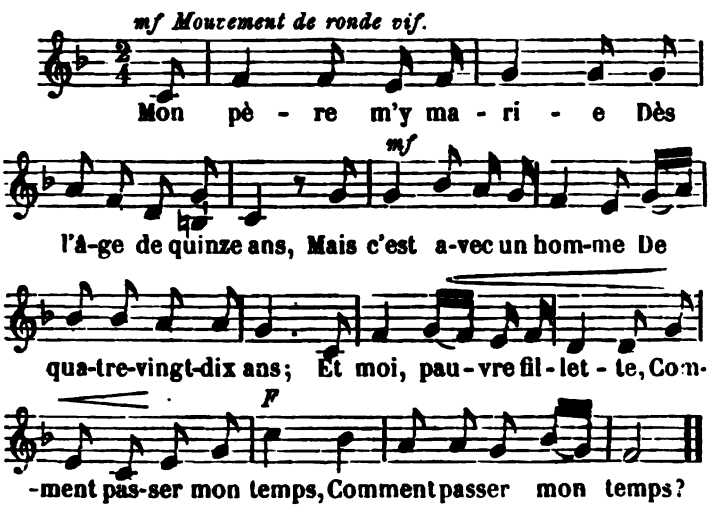
VAR. — Romancero de Champagne, P. 104, 2e partie.

VAR. — Moun per ma bela eun mari,
Jamais vous n'avez tant ri,
Coume la bela, io lei pri,
Io voulio tant rire,
Jamais vous n'avez tant ri
Comma io voulio rire.

Essai sur la musique ancienne et moderne. *Paris,* PH. PIERRES, MDCCLXXX. Tome II, p. 437.

Il y a aussi une grande analogie entre cette chanson et celle de Gaultier-Garguille : « *Tout est perdu, ma voisine* »..... *je le pince, je le pique pour l'amener à mon point.* » (1632).

MON PÈRE M'Y MARIE.



II.

Le matin je me lève,
Chez mon pèr' je m'en vas :
« Oh! da! bonjour, mon père,
« Bonjour vous soit donné;
« M'avez donné un homme
« Qui n'est point à mon gré. (*bis*)

III.

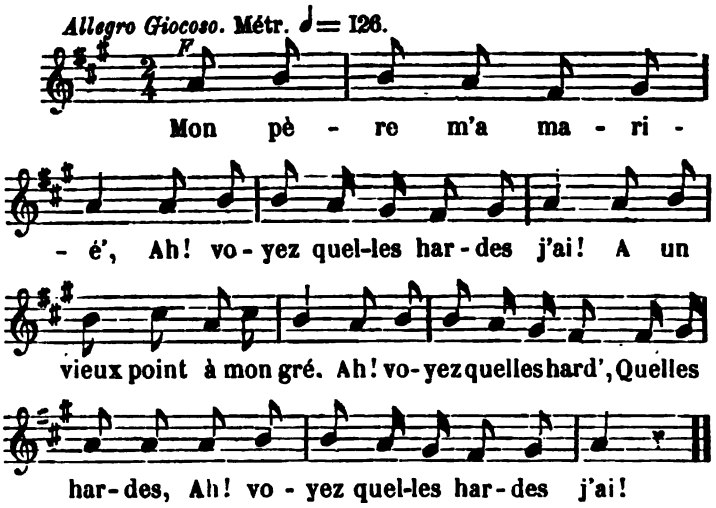
— « Prends patience, ma fille,
« C'est un riche marchand;
« Il est au lit malade,
« Peut-êt' qu'il en mourra;
« Tu seras héritière
« De tout ce qu'il aura. (*bis*)

IV.

— Au diable la richesse,
« Quand l' plaisir n'y est pas;
« J'estim'rais mieux un homme
« Z-à mon contentement,
« Non pas que la richesse
« De ce vieillard marchand. (*bis*)

(*Angoumois*).

MON PÈRE M'A MARIÉ' A UN VIEUX POINT A MON GRÉ.



II.

Va-t-aux foir' et aux marchés,
Ah! voyez quelles hardes j'ai!
Sans jamais rien m'apporter,
Ah! voyez quelles hard',
Quelles hardes,
Ah! voyez quelles hardes j'ai!

III.

Qu'un bâton de vert pommier,
Ah! voyez quelles hardes j'ai!
S'il me bat, je m'en irai,
Ah! voyez quelles hard',
Quelles hardes,
Ah! voyez quelles hardes j'ai!

IV.

Je m'en irai au bois jouer,
Ah! voyez quelles hardes j'ai!
Avec ces jeun' écoliers,
Ah! voyez quelles hard',
Quelles hardes,
Ah! voyez quelles hardes j'ai!

V.

M'apprendront, j' les apprendrai,
Ah! voyez quelles hardes j'ai!
Le jeu des cart's et des dés,
Ah! voyez quelles hard',
Quelles hardes,
Ah! voyez quelles hardes j'ai!

VI.

L' jeu de dam' après souper,
Ah ! voyez quelles hardes j'ai !
Et le joli jeu d'aimer.
Ah ! voyez quelles hard',
Quelles hardes,
Ah ! voyez quelles hardes j'ai !

(*Saintonge, Aunis*).

En Angoumois une variante commence ainsi :

Mon père veut me marier,
J'ai du bon beurr' dans mon panier !
En mariage il veut me donner,
Michaud !
Oh ! tu ne sais pas,
Ah ! la faridondaine !
J'ai du bon beurr' dans mon panier,
Un vieux qu'a soixante ans passés,
On m'a dit qu'il me batterait,
S'il me bat, je m'en irai. Etc.

La même chanson se chante aussi sur les refrains :

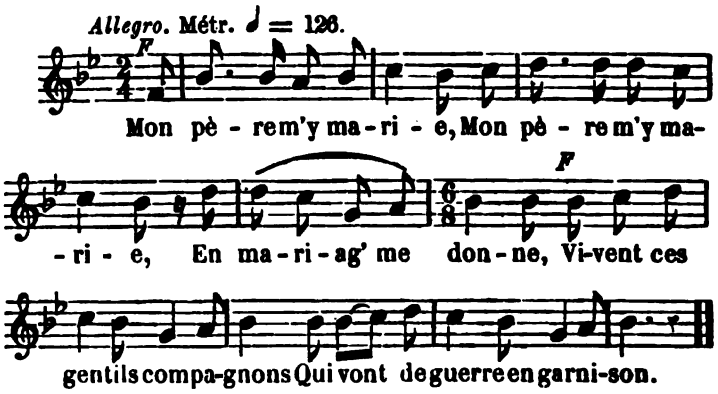
Mon père m'a marié,
Pibolo, pigrelo, pingo,
Bobinet !
A un vieux point à mon gré.

Mon père m'a marié,
Du thé, du café !
Avec un vieux point à mon gré,
Du si, du sa,
Du ratafia,
Du thé, du café,
Du chocolat dans mon panier.

Enfin dans le Bocage vendéen où elle est la *chanson de la soupe à l'oignon*, elle a le refrain :

Mon père m'a marié,
J'ai tiré la couverte aux pieds,
A un vieux point à mon gré,
Je pousse, je tire, j'ai tant tiré!
J'ai tiré la couverte, verte,
J'ai tiré la couverte aux pieds.

VIVENT LES GENTILS COMPAGNONS.



II.

En mariag' me donne, (*bis*)
Un vieillard vieux bonhomme,
Vivent etc.

III.

Un vieillard vieux bonhomme; (*bis*)
Dès l'premier soir des noces,
Vivent etc.

IV.

Dès l' premier soir des noces, (*bis*)
Le vieillard veut m'y battre,
Vivent etc.

V.

Le vieillard veut m'y battre, (*bis*)
— « Vieillard, si tu m'y frappes,
Vivent etc.

VI.

« Vieillard, si tu m'y frappes, (*bis*)
« Regarde bien la place.
Vivent etc.

VII.

« Regarde bien la place, (*bis*)
« Car dedans cette place,
Vivent etc.

VIII.

« Car dedans cette place, (*bis*)
« Il y a-t-une lance.
Vivent etc.

IX.

« Il y a-t-une lance, (*bis*)
« Au bout de cette lance,
Vivent etc.

X.

« Au bout de cette lance, (*bis*)
« Y a trois pomm' d'oranges,
Vivent etc.

XI.

« Y a trois pommes d'oranges : (*bis*)
« J'ouvrirai la première,
Vivent etc.

XII.

« J'ouvrirai la première, (*bis*)
« Verrai la terre et l'aire,
Vivent etc.

XIII.

« Verrai la terre et l'aire, (*bis*)
« J'ouvrirai la seconde,
Vivent etc.

XIV.

« J'ouvrirai la seconde, (*bis*)
« Verrai la terre et l'onde.
Vivent etc.

XV.

« Verrai la terre et l'onde, (*bis*)
« J'ouvrirai la troisième,
Vivent etc.

XVI.

« J'ouvrirai la troisième, (*bis*)
« Verrai celui que j'aime.
Vivent ces gentils compagnons
Qui vont de guerre en garnison.

(*Poitou, Aunis*).

LA VEUVE.

mf Allegro. Métr. ♩ = 126.

De-puis trois mois je suis veu-ve De mon-
-sieur le trop tôt pris; Il pas-sait ses nuits à
boi-re, Et ses jour-né's à dor-mi'. Je l'ai-mais
tant, tant, tant, tant, Je l'ai-mais tant, mon ma-ri, je l'aimais
mieux, mieux, mieux, mieux, Je l'aimais mieux mort qu'en vie.

II.

Il passait ses nuits à boire
Et ses journé's à dormi',
Un jour il tomba malade,
Mais malade à en mouri',
Je l'aimais etc.

III.

Un jour il tomba malade,
Mais malade à en mouri',
Je m'en courus à la hâte
Chez l'médecin de Paris.
Je l'aimais etc.

IV.

Je m'en courus à la hâte,
Chez l'médecin de Paris.
Je lui dis : je vous en prie,
Ne le faites pas langui'.
Je l'aimais etc.

V.

Je lui dis : je vous en prie,
Ne le faites pas langui',
Le méd'cin y mit tant d'zèle
Qu'en trois jours ça fut fini.
Je l'aimais tant, tant, tant, tant,
Je l'aimais tant, mon mari,
Je l'aimais mieux, mieux, mieux, mieux,
Je l'aimais mieux mort qu'en vie.

(*Bas-Poitou, Aunis, Angoumois*).

Voici cette chanson telle qu'elle se chante dans l'Angoumois, sur le même air et le même refrain :

I.

Depuis trois mois je suis veuve,
De mossieu le trop-tôt pris,
Il passait ses nuits à boire
Et ses journé's à dormi'.
Je l'aimais etc.

II.

Il passait ses nuits à boire
Et ses journé's à dormi',
Un jour il tomba malade,
Mais malade à en mouri'.
Je l'aimais etc.

III.

Un jour il tomba malade,
Mais malade à en mouri';
Me d'mandit de bonne miche
La meilleur' de c' pays-ci.
Je l'aimais etc.

IV.

Me d'mandit de bonne miche
La meilleur' de c' pays-ci;
Je pris un boisseau de cendre
Prompt'ment lui en boulangis.
Je l'aimais etc.

V.

Je pris un boisseau de cendre
Prompt'ment lui en boulangis;
Me d'mandit une bouteille
Du meilleur de c' pays-ci.
Je l'aimais etc.

VI.

Me d'mandit une bouteille
Du meilleur de c'pays-ci;
M'en fus dans le teit aux vaches
Dau suin je lui apportis.
Je l'aimais etc.

VII.

M'en fus dans le teît aux vaches
Dau suin je lui apportis;
Me demandit le médecin
Le meilleur de c' pays-ci.
Je l'aimais etc.

VIII.

Me demandit le médecin
Le meilleur de c' pays-ci;
Pris mon grand chivau de bois
Promptement je décampis.
Je l'aimais etc.

IX.

Pris mon grand chivau de bois
Promptement je décampis;
Je lui dis : mon cher mossieu,
Ne le faites pas langui'.
Je l'aimais etc.

X.

Je lui dis : mon cher mossieu,
Ne le faites pas langui';
Le médecin fit si bien
Qu'en trois jours o fut fini.
Je l'aimais etc.

XI.

Le médecin fit si bien
Qu'en trois jours o fut fini;
Je buchillais dans les bois
Quand j'entendis souner pre li.
Je l'aimais etc.

XII.

Je buchillais dans les bois
Quand j'entendis souner pre li;
Je me suis jeté' par terre :
Grand Dieu ! je vous remerci'.
Je l'aimais etc.

XIII.

Je me suis jeté' par terre :
Grand Dieu ! je vous remerci';
Quand je m'en fus retournée
L'était déjà-t-enseveli.
Je l'aimais etc.

XIV.

Quand je m'en fus retournée
L'était déjà-t-enseveli,
Dedans cinq quarts de ma toile
Qu' je regrettis pus que li.
Je l'aimais etc.

XV.

Dedans cinq quarts de ma toile
Qu' je regrettis pus que li;
Je pris mes ciseaux d'argent,
Point à point le décousis.
Je l'aimais etc.

XVI.

Je pris mes ciseaux d'argent,
Point à point le décousis;
Quand je fus rendue aux dents,
J'avais peur qu'il m'y mordit.
Je l'aimais etc.

XVII.

Quand je fus rendue aux dents
J'avais peur qu'il m'y mordit;
Le prenis aux deux oreilles
A la porte je le mis.
Je l'aimais etc.

XVIII.

Le prenis aux deux oreilles
A la porte je le mis;
J'appelis tretout' nos poules
Pre veni prier pre li.
Je l'aimais etc.

XIX.

J'appelis tretout' nos poules
Pre venir prier pre li.
J'appelis grand les corbins
De v'nir chanter leur latin.
Je l'aimais etc.

Une autre variante poitevine se chante ainsi :

II.

Il passait ses nuits à boire,
Et ses journées à dormi'.
Il fit tant par ses fredaines,
Qu'en trois jours il fut au lit.
Je l'aimais etc.

III.

Il fit tant par ses fredaines
Qu'en trois jours il fut au lit;
J'envoyais chercher Duchêne
Apothicaire à Paris.
Je l'aimais etc.

IV.

J'envoyais chercher Duchêne
Apothicaire à Paris;
Je lui dis : monsieur Duchêne,
Ne le faites pas langui',
Je l'aimais etc.

V.

Je lui dis : monsieur Duchêne
Ne le faites pas langui'.
Il fit tant par ses remèdes,
Qu'en trois jours il eut fini.
Je l'aimais etc.

VI.

Il fit tant par ses remèdes
Qu'en trois jours il eut fini.
Si jamais mari vous gêne,
Mesdames, faites ainsi.
Je l'aimais etc.

VII.

Si jamais mari vous gêne
Mesdames, faites ainsi.
Envoyez chercher Duchêne
Apothicaire à Paris.
Je l'aimais etc.

VAR. — Romancero de Champagne p. 106, 2e partie.

LE VEUF.

mf Allegro Giocoso. Métr. ♩= 126.

Par un lun - di v'nant au mar - di, J'ia trouvé

F

ma femme en-dor - mi'; Ell' dor - mait de si grand'

for - ce, Ja-mais je m's'rais i - ma - gi - né Que ma

leggieramento.

chèr' fem-me é-tait mor - te; Cell' qui fai-sait tant le

diable à la maison, Dieu mer-ci, elle est donc mor - te!

II.

De là, de là, m'en suis-n-allé,
M'en suis-n-allé chez m'sieu l'curé.
« M'sieu l'curé, ma femme est morte,
« Si vous voulez pas l'enterrer,
« Je la fich'rai à la porte.
Celle qui faisait tant le diable à la maison,
Dieu merci, elle est donc morte.

III.

De là, de là, m'en suis-n-allé,
M'en suis-n-allé chez l'sacristain;
« Sacristain, ma femme est morte,
« Mettez les cloch' au grand ballant
« Pour que le diable l'emporte.
Celle qui faisait tant le diable à la maison,
Dieu merci, elle est donc morte.

IV.

De là, de là m'en suis-n-allé,
M'en suis-n-allé chez l'menuisier;
« Menuisier, ma femme est morte
« Faites un cercueil bien cloué
« De peur qu'elle n'en sorte.
Celle qui faisait tant le diable à la maison,
Dieu merci, elle est donc morte.

V.

En m'en r'venant de l'enterr'ment,
Trouvis un' dans' de jeunes gens,
J'ai dansé comme les autres,
J'ai bien connu dans ce moment
Que j'en trouverais une autre.
Celle qui faisait tant le diable à la maison,
Dieu merci, elle est donc morte.

VI.

De là, de là m'en suis-n-allé,
M'en suis-n-allé chez l'cordonnier;
« Cordonnier, ma femme est morte,
« Faites-moi un' pair' de souliers
« Que j'aille en voir une autre:
Celle qui faisait tant le diable à la maison,
Dieu merci, elle est donc morte.

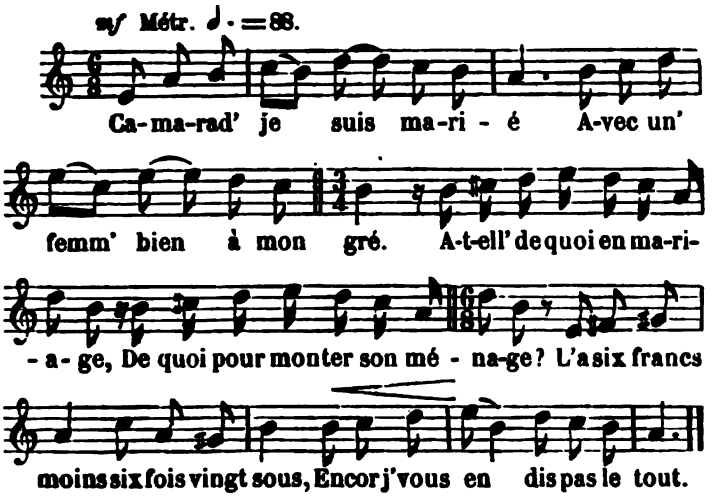
(*Angoumois, Saintonge*).

VAR. — Romancero de Champagne, page 94, 2e partie.

Tous les enfants de l'Ouest ont dansé et dansent encore la ronde :

Riou piou piou,
Ma femme est morte,
Riou piou piou,
Faut l'enterrer,
Riou piou piou,
Derrière la porte,
Riou piou piou,
Dans un panier.

CAMARAD' JE SUIS MARIÉ.



II.

N'a-t-elle pas de quoi à sanger, (1)
De chemis' alle en a-t-assez,
Alle en a deux qui sont bein blanges,
Par ma foi, qu'a' n'ont pas de manges;
Ont la frange en haut, en bas,
Mais a' sont faites comme ça.

III.

Cheux nous j'avons six beaux draps neus,
N'en faudrait quat' p'r en p'tasser (2) deux.
Chez nous j'avons un' gross' de nappes,
N'en faudrait huit p'r en petasser quatre;
Nous pouvons bein nous glorifier
D'être des gens bein alingés (3).

(1) Changer.

(2) Petasser, repetasser; on appelle aussi petas la pièce qu'on ajoute en repetassant. Le peuple dans son langage pittoresque appelle le petas, *crachat de paysan*, comparant ainsi amèrement ses loques et sa misère aux décorations somptueuses des grands.

(3) Être alingé, avoir du linge. C'est un des luxes des campagnards que

IV.

Cheux nous j'avons-t-in coffre neu.
N'a couverture ni desseus :
Nous y mettons notre beau linge
De peur que les rats puiss' y joindre.
Si l'étions gros comm' des maisons,
Creis bein que l'ériont poit au fond.

V.

Cheux nous j'avons-t-in beau lit neu,
N'a couverture ni desseus,
Et tot autour les rats qui filent
Font plus d'ouvrage que ma mie :
Mais les rideaux qui sont autour
N'empêchont poit de voir le jour.

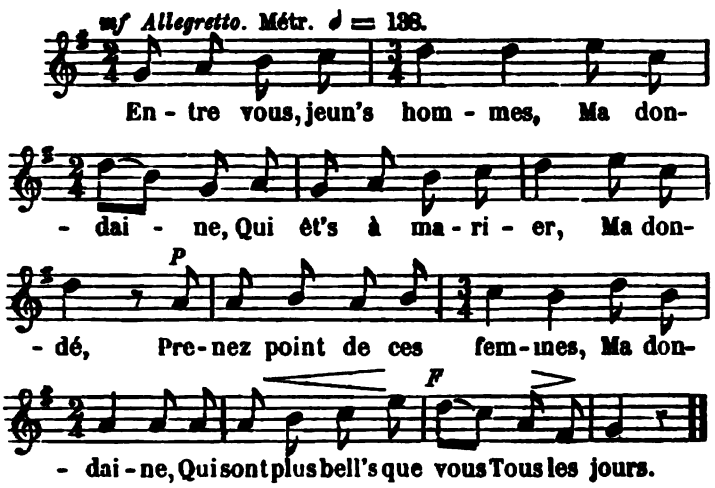
VI.

Cheux nous j'avons-t-in poupon d' lait,
Mais qu'est joli et qu'est bein fait;
Mais l'est joli, mais le me charme;
Et mais surtout quand est c' qui braille,
Quand le s'ra parfait en beauté,
O s'ra quand il ara sangé.

(*Saintonge*, *Aunis*).

d'être bien alingés. Aussi voit-on les ménagères entasser constamment dans leurs armoires bernes sur nappes et nappes sur serviettes.

LE JALOUX.



II.

Pour moi j'en ai pris une,
Ma dondaine,
Qui m'y jou' de beaux tours
Tous les jours.
Sortant l' soir sur huit heures,
Ma dondaine,
Ne r'vient qu'au point du jour,
Tous les jours.

III.

— « Ah ! dis-moi, ma bonne,
« Ma mignonne,
« Où t'en vas-tu toujours,
« Tous les jours ?
— « Je vais de bourg en ville,
« Ma dondaine,
« Accomplir mes amours,
« Tous les jours.

IV.

— « Ah ! dis-moi, ma bonne,
« Ma mignonne,
Combien gagn'-tu par jour,
« Tous les jours ?
— « Trois cents francs par heure,
« Ma dondaine,
« Dix-huit cents francs par jour,
« Tous les jours.

V.

— « Ah ! dis-moi, ma bonne,
« Ma mignonne,
« Que f'rons-nous d' cet argent,
« Tant d'argent ?
— « Nous irons à la foire,
« Ma dondaine,
« Nous achet'rons des bœufs
Deux à deux.

VI.

— « Ah ! dis-moi, ma bonne,
« Ma mignonne,
« Que f'rons-nous de ces bœufs,
« Tant de bœufs ?
— « Nous en mang'rons la viande,
« Ma dondaine,
« Nous en gard'rons les cors (1),
« Tous les cors.

VII.

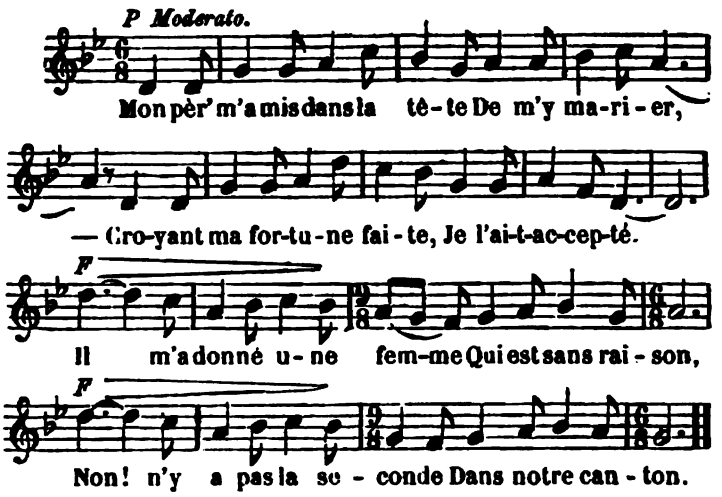
— « Ah ! dis-moi, ma bonne,
« Ma mignonne,
« Que f'rons nous de ces cors,
« Tant de cors ?
« Nous en ferons des peignes,
« Ma dondaine !
« Pour peigner les jaloux,
« Tels que vous.

(*Saintonge, Poitou*).

La chanson flamande : *Gentille Bernardine*, publiée par M. DE COUSSEMAKER, Chants populaires des Flamands de France, *Gand*, 1856, p. 268, a une vague ressemblance avec celle-ci.

(1) Cornes.

MON PÈRE M'A MIS DANS LA TÊTE.



II.

Après neuf mois d'mariage
Elle eut un enfant,
C'était bien le diable à quat'e,
Pis qu'auparavant:
Fallait laver la vaisselle,
Bercer le petit,
Temps que (1) la grande vilaine
Dormait dans son lit.

III.

Aussitôt que l'enfant crie,
J'atteinds le poêlon,
Je lui fais de la bouillie
Comme un marmiton.
Je lui torche le derrière
Assez proprement,
Encor' la grande vilaine
Ell' grice (2) des dents.

IV.

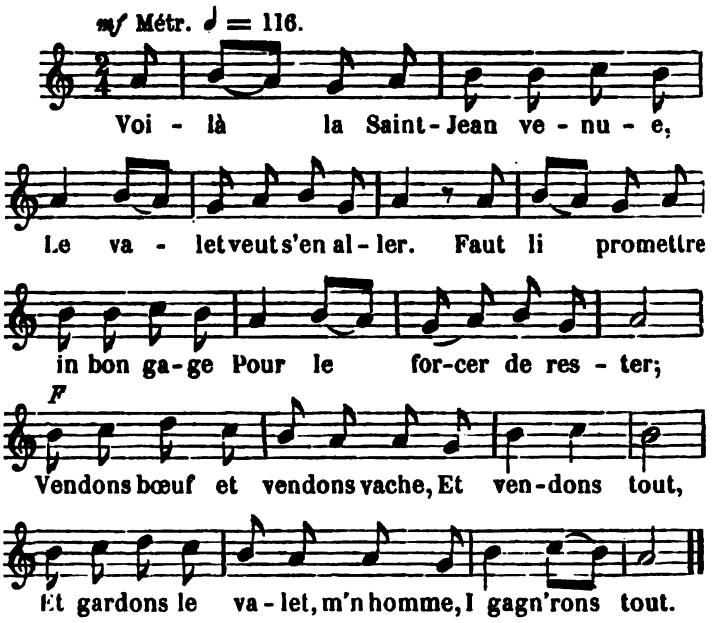
C'est la femm' la plus cruelle
De nos environs,
Non! n'y a point la seconde
Dans notre canton.

Ce dernier couplet se chante sur les 8 dernières mesures.

(*Saintonge*, *Angoumois*).

(1) Pendant que.
(2) Grincer les dents.

VOILA LA SAINT-JEAN VENUE.



II.

« Et quio vâlet que tu aimes,
« Quio vâlet que t'aimes tant,
« Sait-i' bé y battre à l'aire,
« Jett'-t-i' bé le blé au vent?
— « Li fait bé pus de besogne,
« Dedans-n-in jour,
« Que vous et moi, mon cher homme,
En quinze jours.

III.

— « Savez-vous vour i vais boëre,
« Quand i seus à la maison,
« I vais boëre à la grand'mare
« Là vour nos canards buvant:

« Chez nous o y a bé-n-en bouteille
« Dau vin cllairet,
« Ol est pour madam' not' femme
Et son valet.

IV.

« Savez-vous lavour i couche
« Quand i seus à la maison?
« I couch' dans la cheminée,
« La tête sus les tisons,
« Et chez nous o-l-y a daux couettes (1)
« Et daux buffets,
« I' sant pour madam' not' femme
« Et son valet.

(*Poitou, Angoumois, Saintonge*).

Noël nouveau, sur l'air : *Voici la Saint-Jean venue, le valet veut s'en aller.*

Joseph sommeilloit encore,
Quand un ange bien appris
Lui dit : le Dieu que j'adore
Par moi vous donne un avis :
Vous et l'enfant et la mère,
Levez-vous,
Fuyez devant la colère
D'un jaloux. Etc.

Recueil des plus beaux noëls, *Poictiers*, 1668.

Comme on le voit par cette chanson et les précédentes, ce n'est pas toujours la femme qui est la victime du mariage. Les maris trop complaisants y sont souvent des souffre-douleurs, balayant la chambre, gardant les moutards et coulant la lessive, comme dans la chanson mi-angoumoisine, mi-saintongeoise :

Rigolet fait la bugée (2),
Son chapiâ sus son bounet,
Le la coule, le la lave,
Le la met en trois paquets;
Fasez, fasez à vos femmes,
Ce que fasait Rigolet.

(1) Lits de plumes.

(2) Lessive.

J'en donnerai aussi pour exemple les couplets suivants que chante ordinairement la mère de la mariée, le lendemain des noces. L'air est celui d'un branle poitevin :

I.

J'ai un mari comme les autres,
Je le fais bien obéi',
Je lui fais laver la chambre,
Je lui fais faire mon lit.

REFRAIN.

Hélas ! pendant que je suis jeune,
Laissez-moi donc me diverti' !

II.

Je l'envoie à la rivière,
Et puis moi je reste ici,
Quand je m'en vas à la messe,
Il me fait le pot boulli'.
Hélas ! etc.

III.

Je m'en vas à la veillée,
Mon lourdeau y vient m'y qu'ri',
Il apporte une lanterne,
Un manteau pour me couvri'.
Hélas ! etc.

IV.

Il met un genou à terre,
« Bonne femme, veux tu veni' ?
— « Mets-toi là derrière la porte,
« Tu m'attendras pour parti'.
Hélas ! etc.

V.

M'en r'venant de la veillée,
Je l'attache au pied du lit.
Le matin quand je me lève,
Je le trouve où je l'ai mis.
Hélas ! etc.

VI.

— « Eh ! Lourdeau, si j'te détache,
« Me diras-tu grand merci ?
— « Oui et oui, ma bonne femme,
« Et le pot i ferai' boulli'.
Hélas ! etc.

JEANNE.

mf Moderato. Métr. ♩ = 120.

Ce sont trois garçons bons dril - les, Mais à

bis.

la guer-re ils s'en vont. Mais le plus jeune des

trois Dit à ses ca-ma - ra - des, Faut que

j'ail - le voir ma mi' Dans son pe-tit mé - na - ge.

AUTRE VERSION. *F*

Ce sont trois gar-çons bons

ten. *ten.*

dril-les, A la guerre ils s'en vont. Le plus jeu-ne des

cres - - - - cen - - - - do.

trois Dit à ses ca-ma - ra - des : Faut

cres - - - - cen - - - - do.

quej'aill'voir ma mi'Dans son pe-tit mé - na - ge.

II.

Jeanne, ma joli' Jeanne,
Nous partirons samedi,
Nous partirons samedi
} *bis*
Pour revenir dimanche,
Nous partirons samedi
Pour revenir dimanche.

III.

Mais le dimanche se passe,
Se passe aussi le lundi,
La belle qui est sur sa porte
Qui ne voyait rien veni',
Prend son enfant sur ses bras
Et son petit ménage,
Et s'en fut toujours au long
De bourgade en bourgade.

IV.

Quand ell' fut dedans la plaine, } *bis*
Sur le bord du grand chemin }
Ell' mit son enfant au bas,
Qu'est joli comme un ange,
Et s'écria par trois fois :
« Quel chemin vais-je prendre ?

V.

« Le chemin de La Rochelle, } *bis*
« Celui-là de mon pays; }
Prend son enfant sur ses bras,
Et son petit ménage,
Ell' s'en fut toujours au long,
Tout droit au corps-de-garde.

VI.

« T'y voilà ici, mon drôle, } *bis*
« Moi que je t'ai tant cherché, }
« Et j'ai bien fait cinq cents lieues,
« Cinq cents et même mille,
« Mon enfant sur mes deux bras,
« Comment faire pour vivre ?

VII.

Il tira de sa pochette
Un joli mouchoire blanc,
C'est pour essuyer les larmes
De la mère et de l'enfant
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

VIII.

Entre vous, mes jeunes filles,
Qui êtes à marier,
Ne prenez point de ces hommes,
Ni d' ces garçons débauchés;
Car pour moi j'en ai pris un,
Il a le cœur volage,
Ile m'a bien délaissé'
Dans mon petit ménage.

(*Saintonge, Aunis, Bas-Poitou*).

EN REVENANT DANS MA PATRIE.

Dolce un poco dolente. Métr. ♩ · = 144.

p

En re-ve-nant dans ma pa-tri-e J'ai a-per-

1ma *ten.* 2da

-çu deux p'tits en-fants. En-fants Qui gardaient

cinq ou six mou-tons; Peu à peu je m'ap-prochai

d'eusse, J'ai deman-dé, mes p'tits en-fants, Vot' père est

dim.

-il à la mai-son, Vot' père est-il à la maison?

II.

Non, non, messieu, vous n'sauriez creire
Que de papa nous n'avons pas.
L'y a sept ans qu'il est parti,
A c'que nous a dit notre mère;
L'y a sept ans qu'il est parti
Nous ons pas vu parler de lui. (*bis*)

III.

De peur de leur fair' de la peine,
M'en suis-n-allé à la maison :
« De moi ayez compassion,
« S'il*e* vous plaît, ma bonne dame,
« Je suis un jeune homme écarté,
« De moi, madame, ayez pitié. (*bis*)

IV.

— « Non, non, messieu, vous n'sauriez creire
« Que de loger je ne puis pas.
« Mettez un pied dans ma maison,
« Vous verrez ma pauvre misère,
« Oh! devallez (1) trois pas plus bas,
« Les voisins vous refus'ront pas. (*bis*)

V.

J'ai bien connu à cett' parole
Que ma femm' m'y connaissait pas.
— « V's avez un lit dans la maison,
« Il s'ra bientôt à mon service,
« Vous pass'rez la nuit avec moi,
« D'un très-grand cœur entre mes bras. (*bis*)

VI.

— « Non, non, messieu, n'y a pas croyance,
« A moins que ce n'soit mon mari;
« Mais l'homme que j'ai épousé
« Avait apporté de naissance
« A-n-un pied l'envi' d'un raisin :
— « A présent tu m' connais donc bien. (*bis*)

(*Bas-Poitou*).

(1) Descendez.

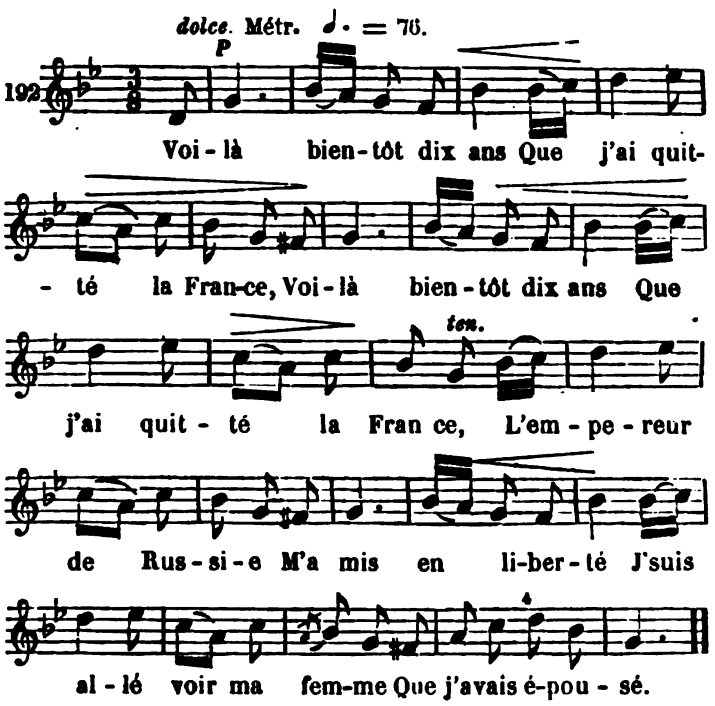
La même idée se retrouve dans le chant : *La reconnaissance* publiée pas M. C. Fauriel dans les chants populaires de la Grèce moderne, *Paris, Firmin Didot*, 1825, tome II.

« Pour que je t'ouvre, pour que tu entres,
Dis-moi quelque marque de ma personne. »
— « Tu as un signe sur la joue, un autre sur l'épaule;
Et entre tes deux mamelles les astres et la lune. »

Dans le romancero Espagnol, romance de Don Gayferos t. 2 p. 312, le fils se fait reconnaître de sa mère par un moyen semblable.

« Je suis Gayferos, madame, votre fils légitime,
— « Cela ne peut pas être, cela n'est point la vérité
Car j'ai pour preuve et le doigt et le cœur.
— « Le cœur que l'on vous a apporté n'est point celui de votre fils, quant au doigt, c'est bien le mien et vous pouvez voir qu'il manque à la main.

LE RETOUR DU MARI.



II.

Un jour me promenant } *bis*
Le long de la prairie,
J'ai rencontré ma femme
Qui m'y connaissait point,
Je m' suis approché d'elle,
Faisant mon air badin.

III.

Je lui ai demandé : } *bis*
Ma petite bergère,
Est-c' que de ta chaumière
Nous en sommes bien loin ?
Non ! non ! Monsieur, dit-elle,
Nous en sommes pas loin.

IV.

Allons-y aussitôt, } *bis*
Ma petite bergère, }
Nous brass'rons la couchette,
Nous y ferons l'amour,
Nous y ferons bombance,
Et la nuit et le jour.

V.

Retirez-vous, dit-elle, } *bis*
Insolent que vous êtes, }
Retirez-vous bien vite,
De moi vous éloignez,
J'entends venir mon frère,
Il vous f'ra décamper.

VI.

Ma belle, je ne crains point } *bis*
La fureur de ton frère, }
Ni celle de ton père,
Ta mère et tes amis;
Auprès de ta personne
J'y prendrais mes plaisi's.

VII.

Oui, je suis le galant, } *bis*
Celui-là que tu aimes, }
T'en souviens-tu, la belle,
Mais du dix-huit*e* mai?
Nous étions à la chambre
Tous deux pour épouser.

VIII.

Ton pèr' le voulait bien, } *bis*
Ta mèr' n'est pas contente, }
Ton parrain Delacombe,
Le garçon du moulin,
Jean et Jacques Deforges
Etiant nos quat' témoins.

IX.

Le dimanche en après, } *bis*
Mais la grande tristesse, }
Adieu, ma chère femme,
Adieu, tous nos parents,
Faut aller à la guerre,
Voilà mon mandement.

X.

Quand c'est au matin jour } *bis*
Qu'il m'a fallu partir*e*, }
Le billet qu'on m'apporte,
Nous l'avons partagé.
Oh! tiens, oh! tiens, mignonne,
En voilà la moitié.

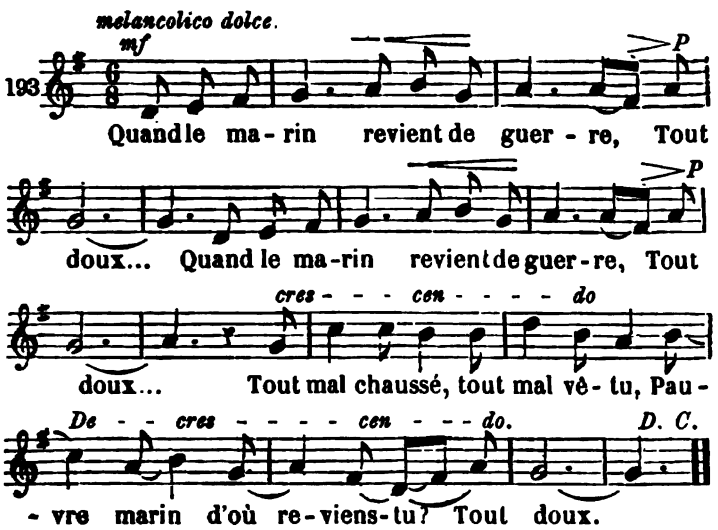
XI.

La bell' tout aussitôt } *bis*
Tir' le sien de sa poche, }
L'ont mis l'un contre l'autre,
Se sont bien réunis;
La bell' fondant en larmes
Embrassait son mari.

(*Poitou*).

VAR. Romancero de Champagne, page 221, 2e partie.

LA FEMME DU MARIN.



II.

— « Madame, je reviens de guerre,
Tout doux... } *bis*
— « Qu'on apporte ici du vin blanc,
« Que le marin boive en passant.
Tout doux.

III.

Brave marin se mit à boire,
Tout doux... } *bis*
Se mit à boire, à chanter...
Et la belle hôtesse a pleuré.
Tout doux.

IV.

— « Ah! qu'avez-vous, la belle hôtesse, } *bis*
Tout doux...
« Regrettez-vous votre vin blanc
« Que le marin boit en passant ?
Tout doux.

V.

—«C'est point mon vin que je regrette, } *bis*
Tout doux...
« C'est la perte de mon mari,
« Monsieur, vous ressemblez à lui,
Tout doux.

VI.

— « Ah! dites-moi, la belle hôtesse, } *bis*
Tout doux...
« Vous aviez de lui trois enfants,
« Vous en avez six à présent.
Tout doux.

VII.

—« On m'a écrit de ses nouvelles, } *bis*
Tout doux...
« Qu'il était mort et enterré,
« Et je me suis remarié'.
Tout doux.

VIII.

Brave marin vida son verre, } *bis*
Tout doux...
Sans remercier tout en pleurant
S'en retourna-t-au régiment.
Tout doux.

(*Aunis, Saintonge, Poitou*).

CHANTS HISTORIQUES,

COMPLAINTES, LÉGENDES,

SATIRES ET CHANTS DIVERS.

NOTICE.

I.

Si l'on considère la méfiance naturelle du paysan, on devinera facilement les difficultés insurmontables qu'il doit y avoir à lui arracher les chansons relatives aux guerres de la Vendée. Là, ce n'est plus de la timidité qu'il éprouve, c'est un véritable effroi qui lui glace les paroles aux lèvres. Il lui semble peut-être qu'en redisant ces refrains, il troublerait la tranquille vieillesse de ceux qui, vivant encore, se sont trouvés mêlés jadis à ces lugubres scènes des trois chouanneries. Aussi ne veut-il pas parler. Puis, à vrai dire, il a toujours excusé ses compagnons de labeur, victimes des passions politiques; il a toujours été à leur égard de l'avis de cette bonne vieille femme, laquelle accostée à l'improviste par un cavalier haletant qui la pressait de dire par où avaient passé les *brigands*, répondit avec une finesse gauloise : Lesquels, mon bon Monsieur, les blancs ou les bleus ?

Qu'importait en effet aux laboureurs ruinés par la guerre, la couleur des habits d'une soldatesque qui les rançonnait et ruinait à l'égal. Ce n'est donc qu'à grand'peine que nous avons pu recueillir quelques-uns de ces chants, encore sont-ils loin d'être complets. Après de longues et pénibles recherches nous n'avons le plus souvent obtenu que des couplets isolés, d'un

grand intérêt, et qui, du moins, mettront à la piste et faciliteront la trouvaille à des chercheurs plus heureux ou plus tenaces que nous. Tels sont, par exemple, les couplets suivants :

Passant par Sainte-Hermine,
Allant à Chantonnay,
Étant à la poursuite
Des brigands enragés.

Ils fuient comme des lièvres;
Cour' comme des lapins,
Moi par la même route,
Continue le chemin.

Ils fuient comme des lièvres,
Jusqu'à leur position;
Quand ils nous voient, ils tremblent
D'entendre nos canons

. . . . . .

De Beaupréau à Nantes,
De Nant' à Ancenis;
C'est un' vill' de Bretagne,
Sur la route de Paris

. . . . . .

Beaucoup de vieillards qui, dans leur enfance, ont entendu cette chanson, se rappellent qu'elle était fort longue et qu'elle se rapportait à la poursuite donnée aux bandes insurgées par la *colonne infernale,* partie de Luçon sous le commandement du général Huché.

Cet autre couplet isolé :

C'est un lundi et un mardi,
Que j'ai parti de mon pays.

J'entends battre la générale.
Tout' les fill' versaient des larmes ;
« Les Beaux enfants s'en vont tous.

prouve, et cela, je crois, est vrai, que ce fut un lundi (lundi d'avril), que le tocsin appela aux armes les patriotes de la Vendée.

J'indiquerai encore aux chercheurs la chanson satirique composée après la déroute des *blancs* à Chollet et à Montaigu dont je n'ai pu malheureusement retrouver que le refrain :

Ah ! doux Jésus,
Rendez-nous nos bons prêtres !
Ah ! doux Jésus,
Chollet et Montaigu !

Un autre chant, dont le sens est facile à déterminer par les trois couplets que je vais citer, offre beaucoup d'intérêt en ce qu'il révèle par son explosion naïve que l'enrolement fut bien la grande cause du soulèvement des Vendéens :

Un jeune Gars récalcitrant au tirage est saisi par les gendarmes. On lui ordonne de prendre sac et de partir, il proteste :

N'y a ni gendarmerie,
Ni Nationaux,
M'empêcher d'voir ma mie,
Sous les ormiaux.

Les gendarmes suivent leur consigne, ils lui imposent le serment civique :

Jurez d'aimer la patrie
Et la servir.

Lui redresse la tête et répond fièrement :

Je jur' d'aimer ma mie,
Et la servir.

Rien ne peut briser son entêtement résolu. On l'emprisonne; il parvient à s'évader. Vers les minuit il arrive à la porte de sa mie, elle ouvre et au milieu de larmes de joie elle s'écrie: ah! je suis bien heureuse, tu as ton congé!

« Je l'ai sous la semelle
« De mes souliers,
« Du bout d'ma carabine
« Je le défenderai.

s'écrie le gars ou plutôt le Chouan, car désormais le réfractaire est enrôlé dans l'insurrection.

Citons encore :

La Vendée pour défense
De sa division,
Le soutien de la France,
De toutes les nations,
Il se nomme Charette.
Vive son cœur!
Chantons à pleine tête
Gloire et honneur!

Combien de catholiques
Qui n'existeraient plus,
Si Charette pacifique
N'eut été avec us.
Vive son cœur! etc.

En avant canonniers!
Soldats vengeurs!
Vengez la mort de notre roi
Qui nous frappe le cœur.
Vive son cœur! etc.

et ce couplet de la dernière chouannerie.

Voici venir-z-Henri cinq,
Prenez gard', républicains!

Voilà les gard' étrangères
Qui arrivent à grands pas,
Ils vous couperont la barbe,
Leur y faudra point d' rasoir.

Des siècles passés il ne reste presque rien. Et si les archéologues me reprochent la pénurie des matériaux que je leur présente, je leur objecterai une raison vraie : c'est que la tradition populaire, la tradition d'un peuple qui ne sait ni lire ni écrire, ne comporte pas les relations historiques. Le sentiment la guide, elle s'intéresse plus à l'individu et au fait particulier qu'à l'histoire générale et à l'humanité qu'elle ignore. Cela n'est bon que pour des lettrés qui vivent de la vie publique. Tâchez donc de reconnaître l'histoire dans ce récit tronqué de la chute de l'Empire. Dieu sait cependant si le grand empereur est populaire !

Grand empereur, réveillez-vous,
Car j'entends minuit qui sonne;
Sortez prompt'ment de votre lit
Et sauvez vit' votre personne.
J'entends les Prussiens
Qu'arriv' à grand train,
Qui vien' sonner l'réveil matin.

Ami Bertrand, que dis-tu là?
Ah! que tous tes discours m'étonnent,
Si les Prussiens rentr' dans Paris,
Oui je la perdrai ma couronne;
Mais il faut espérer qu'un jour,
La Turqui' me port'ra des secours.

Si la Turqui' nous port' secours,
Nous marcherons à la tête,
Ce s'ra pour vaincre ou mourir,
A la tête de l'ennemi.

A Fontain'bleau l'empereur a-t-été,
Il croyait tout tranquille :
Il a trouvé que des tas de boulets,
Et des bomb', aussi des obus ;
Dans ce temps-là l'empereur a connu
Qu'la France avait été vendu' ;

Fontainebleau, tu t'en repentiras
D'avoire trahi ma patrie ;
A mon départ tu seras condamné',
A mon revient tu seras tout brûlé'.
. . . . . .
L'empereur est bien revenu
Mais il l'avait oublié.
. . . . . .

La complainte sur la mort de Hoche, de Hoche qu'ils avaient connu et beaucoup aimé durant les guerres de l'Ouest, est encore un exemple de leur mépris de l'histoire rigoureuse. Ils déplorent sa mort et ceux qui l'ont servi, qui croient peut-être le servir encore, le font mourir en France, en Poitou, pacifiant la Vendée, tandis que le jeune héros mourait à Wetzlaer d'un mal brusque et inconnu.

De nos jours n'avons-nous pas entendu le paysan qui saluait l'avènement du nouvel empire affirmer, tout d'abord, que c'était son grand Empereur qui reprenait naturellement sa place, après avoir pu enfin échapper aux mains hostiles de l'Anglais. Et moi-même, n'ai-je pas entendu déclarer par un des chansonniers de l'Angoumois que Napoléon III n'était allé battre les Autrichiens en Italie qu'afin de reconquérir la couronne impériale volée par ces *gueux-là* à son cousin le duc de Reichstadt, après qu'ils l'eurent étouffé lentement dans leurs serres. Voilà l'histoire du peuple, toute d'imagination et de parti pris.

Quant à ce qui concerne les luttes de la religion, je ne connais pas autre chose que les deux chansons de notre savant bibliothécaire d'Angoulême, M. Eusèbe Castaigne. Ces deux

chansons, attaque et réplique, publiées dans le bulletin de la société archéologique d'Angoulême et dans une brochure (*Angoulême* 1856) portent pour titres, l'une la *Huguenote de Jean Chauvineau,* et l'autre : *Réponse de Jean Chauvineau.* Le peuple est indifférent au passé. Ce n'est qu'après des investigations minutieuses que j'ai retrouvé complète (air et paroles) la mort de la *Fille de la religion*, lequel chant, si j'ai bonne mémoire, a été signalé par M. Ampère dans le bulletin de la langue.

II.

On le sait, le langage, le caractère, les mœurs, les croyances primitives des anciens gaulois de nos contrées, n'ont pas résisté comme celle des Bretons, leurs voisins, au courant niveleur des âges, tout a été déraciné, englouti, et les souvenirs eux-mêmes ont été emportés par le torrent. Par-ci, par-là, éparses sur la grève on retrouve bien, à force de recherches, des épaves de ce passé mystérieux, mais limées, usées par les mille flots qui les ont ballottées, c'est à peine si elles gardent un seul trait de leur forme primitive.

C'est ainsi que nos antiques croyances gauloises ne sont plus représentées que par le chant de *la femme de Monsireigne,* qui suivant le dogme druidique se métamorphose tour à tour de roche en fleur, de fleur en bête, puis devient femme et finit par atteindre sa forme idéale : Esprit.

I.

Un jou de Monsireigne,
Fasis le haaut dau tré (1)
Qui saccotte à la pllaine;
Car i fus roche mé.
La corne dau diéblle
Est cheite (2) en men pener (3).

(1) Coteau, terrier. (2) Tombée. (3) Panier.

II.

Un jou dans la prairie,
Allis, au bas dau tré,
Dresser tête flleurie;
Car i fus rose mé.
La corne, etc.

III.

Un jou de la Gaudine
I'trouvis le grener,
Et mongis sa farine;
Car i fus souris mé.
La corne, etc.

IV.

Un jou de la grond'londe,
I gravis le senter,
En picottant la bronde,
Car i fus bique mé.
La corne, etc.

V.

Au jou de men mariage
Prenis houme à men gré;
Pis véquit le vevage,
Car i seis femme mé.
La corne, etc.

VI.

Un jou sus quielle terre,
Sans soffri m'on irai,
Et lairrai robe nère,
Car *Esprit* i serai.
La corne dau diéblle
Est cheit' de men pener.

On retrouve également des souvenirs de la religion druidique dans les guillaneus qui se chantent encore dans nos contrées, la veille du premier de l'an; ces chants rappellent la fête du Guy. On en verra différentes versions dans la collection.

Citons celui-ci que je dois à la communication bienveillante de M. B. Fillon.

I.

Y at un âbre on les fouras (1)
Qui passe les crêtes daux châgnes,
Queme les vergnes et les frâgnes
Passont l'aronde (2) et les garas (3).
Oh! bregers et bregères,
La guillaneu vous faut chonter;
O que ontre nous venez donser,
Donser sus les fougères.

(1) Forêt. (2) Ronce. (3) Fusain.

II.

Le rossignol y fait sen nic
Au mitan deux fllurs les plus belles;
Les rabrètauds (1), les arondelles (2)
Le ser y trechont in abri.
Oh! bregers, etc.

III.

Non n'y voit poit le jeon-daux-bois (3),
Et jamais la nère cassarde (4),
La grolle (5), l'ageasse bavarde
N'y fasont ontondre leux voix.
Oh! bregers, etc.

IV.

Notre Segnur on est le tronc,
Les apôtres on sent les bronches,
Chaque onge de ses alles bllanches
Fait daux feilles autour de son front.
Oh! bregers, etc.

V.

De ses peds sacrés doucement
Dévale la sorce de vie
Si cllaire qu'o ve doune onvie
De ve sy begner ien moument.
Oh! bregers, etc.

VI.

Quiau qui vut être juste et fort
Det boire à sa sâ (6) de quielle ève,
Pre ly la dolur est in rève
Et gle na pus pou de la mort.
Oh! bregers et bregères,
La guillaneu vous faut chonter;
O que ontre nous venez donser,
Donser sus les fougères.

(1) Roi-bretauds, roitelets.
(2) Hirondelles.
(3) Chat-huant.
(4) Cossarde, buse.
(5) Corbeau, corneille.
(6) Soif.

III.

Au seul mot de légende, le lecteur va dresser l'oreille, sûr de voir s'ébattre sous ses yeux les follets, les gnômes et l'essaim de ces diablotins familiers, sans cesse à la piste de mauvais tours à jouer soit aux fermiers, à leurs servantes ou même à leur bétail. Il espère entendre les grognements de la *vieille femme*, le piétinement de la *ganipote*, le trot saccadé du *garou*, le pas lent et retentissant des *lavandières* et le fracas de la *chasse-gallery* qui se démène en rase campagne :

Ontondez-vous la sarabonde?
O l'est la chasse-gallery.
Iqui au long va passer pre bonde
Et la garâche et l'alouby.

comme le raconte M. Benjamin Fillon dans ses *Considérations historiques et artistiques sur les monnaies de France* (*Fontenay-Vendée*, 1850).

Que le lecteur se tranquillise, aucune de ces visions ne troublera sa tête. Le peuple n'ose pas se risquer à narguer les méchants esprits, certain qu'ils ne tarderaient pas à se donner revanche; passe encore d'en parler dans les veillées, à mi-voix, quand femmes et hommes se sentent assez en nombre pour avoir quelque courage.

Le diable lui-même dont le rôle est si grand dans l'imagination du paysan, le diable est quasiment oublié et ce n'est qu'à force d'investigations que j'ai pu trouver, le concernant, la légende du *Moulin de Saint-Jean-de-Mont*, très respectueuse de fond et de forme, ainsi que vous le verrez.

Ce que préfère la ballade populaire, ce sont surtout les récits d'amours dramatiques : Le *Plongeur* qu'a chanté Schiller

et dont il avait certainement recueilli l'idée dans ses souvenirs est une des légendes qui se retrouvent le plus souvent. Il en existe des variantes de province à province : En Saintonge, sur la côte, elle est connue sous le titre de la *reine Lenore*, en Angoumois elle reparaît sous celui de la *fille du roi d'Espagne*, tandis qu'en Poitou elle se chante sur le refrain :

J'aimerai toujours ma Nanon
Qui tient mon cœur en prison.

Ce sont aussi des récits de rapt, comme dans *la fille changée en cane*.

Citons également ces bribes qui mettent, dans nos pays, les chercheurs à la piste d'une légende semblable à celle du comte Ory.

Et quand ce fut vers l'enseir,
« Ah! dormez-vous, dame l'abbesse?
« Logerez-vous une nonnette?

« Entrez, jeun' nonnette, au dedans,
« Nous nous arrangerons au mieux,
« Nous nous coucherons tous les deux.

« Mais quand ce fut vers les minuit,
« Madam' l'abbess' pousse un grand cri:
« Qu'est donc ceci? Qu'est donc ceci?

« Qu'est donc ceci? Qu'est donc ceci?
« Vous n'êtes pas jeune nonnette,
« Que vous m'y parlez d'amourettes.

Et quand ce fut le matin jour,
Quand est que le galant s'habille,
Prend son chapeau dessous son bras.
« Adieu l'abbesse, je m'en vas.

Les drames de la vie, les fortes passions, les grands courages fourniront la source inépuisable, où se renouvellera sans cesse la ballade.

A la suite des chants historiques, des légendes, des complaintes, échos de nos misères et de nos douleurs, nous avons placé les chants satiriques et divers. Dans ces chants, la muse gauloise reprend ses coudées franches et donne libre carrière à sa large gaieté. Elle est à son fait, chez elle, son rire est franc et éclatant. Voyez dans la *chèvre au parlement* avec quelle verve elle critique cette bizarre coutume qui amenait à la barre du tribunal des animaux accusés de meurtre, vol ou pillage, et comme elle sait joyeusement se moquer du pédantesque sérieux des juges. Elle a des traits pour tous les ridicules, des coups de latte pour tous les travers, du bâton pour tout ce qui la fatigue et lui pèse. Les moines surtout, les moines et les prêtres du temps passé sont en butte à ses sarcasmes les plus mordants; c'est contre eux qu'elle déchaîne, d'abordée, les fusées petillantes de son rire.

J'aimerais mieux mener ma femme
Chez noutre prêtre par la main,
Que non pas s'il la venait veire,
Boire mon vin, manger mon pain.

Elle les harcèlera ainsi jusqu'à ce qu'éclate la révolution qui lui permettra de s'écrier enfin :

Bonne satisfaction,
Pour toutes ces bigotes,
Maintenant que le nation
Reconnaît tous les enfants.
Ils port'ront un ras tout blanc,
Ils auront la ti
Ils auront la ton
Ils auront la tonsure à la chevelure.

Et quand elle suspend ses coups, c'est afin de rire de ce bon rire sans malice, si expansif, si communicatif qui déride

les plus moroses, leur infuse l'insouciance, leur fait prendre le verre en main et chanter à tue-tête, sur un air d'église, ce splendide couplet digne de Gargantua ou de son joyeux père, le curé de Meudon :

Mes amis, mangeons tout,
Buvons tout, fripons tout
Mais gardons notre lit :
C'est la paix du ménage.
Bénissons à jamais le p'tit vin de Sigournay.
Bénissons la Saintonge,
L'Aunis et puis le Poitou,
Que Dieu nous conserve tous,
Jusqu'après les vendonges.

CHANTS HISTORIQUES.

CHANSON NOUVELLE.

Sur l'air..... *Et pour bouère.*

I.

L'armée chrétienne
Composée de braves François
Ont l'âme humaine
Dans leurs exploits.
Ils renoncent à l'Ante-Christ
Et combattent pour Jésus-Christ.
Chose certaine
Gagneront le prix.

II.

Le brigandage
De la maudite nation,
N'est que pillage
Et trahison.
Leur général un assassin,
Leurs juges sont clandestins,
Tous leurs faux prêtres
De sûrs coquins.

III.

Leurs sans-culottes
Pourront-ils jamais résister ?
C'est un' cohorte
Qu'il faut brûler.
Et cette infâme Convention
Sortie de la gueule du démon,
Faut qu'elle succombe
Sous un Bourbon.

IV.

Cette noble armée,
Ce sont tous de braves soldats,
Est destinée
Pour les combats
Pour soutenir la loi de Dieu
Qu'ils prient et révèrent en tous [lieux,
Et pour abattre
Les factieux.

V.

Tremblez rebelles
Car Jésus-Christ est avec nous
D'une étincelle
Vous brûlera tous.
Et vous, faux prêtres,
Qui prêchez le feu et le fer,
Vos vilains êtres
Sont pour l'enfer.

VI.

Pour le pillage
Vous avez acquis du renom.
Anthropophages
C'est votre nom.
Nous à combattre
Pour notre Dieu et notre roi.
Faut vous abattre
Sans nul effroi.

VII.

. . . . . mercie
(n'appro)chez pas de nos soldats
. . . . . en furie
. . . . . combats
Et vous trompettes
N'approchez pas de nos (tam-
Car leurs baguettes [bours)
Roulent toujours.

VIII.

Drapeaux infâmes
Dont nous ferons des torcheculs,
Vos oriflammes
Seront tous vaincus,
Et vos lanternes
Serviront de commodités,
Et vos casernes
Seront brûlées.

Nota. — Trouvée à Nantes. Elle existe en manuscrit aux archives de la préfecture. — Après avoir été déchirée, les morceaux ont été réunis avec soin.

LE CHANT DES BLANCS.

Trouvé dans le portefeuille de Jacob Madé, dit Sans-Poil, chef de Paroisse, tué le 16 mai 1793, dans une rencontre de patrouille.

Air de *La Marseillaise.*

I.

Allons, armées catholiques,
Le jou de gloëre est arrivé:
Contre nous de la République
L'étendard sanglant est levé. (*bis*)
Ontondez-ve dons quiés compagnes
Les cris impurs daux scélérats !
Gle venant jusque dans vos bras,
Prondre vos feilles et vos femmes.
Aux armes, Poitevins ! formez vos bataillons,
Marchez, marchez, le sang daux bllus
Rogira vos seillons ! } *bis*

II.

Quoë ! daux gueux infâmes d'hérétiques
Feriant la loë dons nos fouers !
Quoë ! daux muscadins de boutiques
Nous écraseriant sos leux peds (*bis*)
Et le Rodrigue (1) abominable,
Infâme suppôt dau démon,
S'installerait on la méson
De netre Jésus adorable.
Aux armes etc.

(1) Ambroise Rodrigue, évêque constitutionnel de la Vendée.

IV.

Charette a-t-envoyé ses canons par la ville,
A bombardé la ville et les maisons,
Le château, les murailles ainsi qu' les ponts.

V.

Les dames du château s'en vinrent aux fenêtres :
— « Monsieur Charett', retirez vos canons,
Nous vous donn'rons la somm' de dix millions.

VI.

— « Mais de vos dix millions je n' m'en ensouci' guère;
« Nous tuerons tout, les petits et les grands,
« Nous aurons tout votre or et votre argent.

LA CARMAGNOLE VENDÉENNE.

Septembre 1793.

I.

Patriotes, réjouissons-nous, (*bis*)
L'armé' d'Mayence est avec nous; (*bis*)
Elle est venu' nous aider
A purger la Vendé';
Dansons la carmagnole,
Vive le son, vive le son,
Dansons la carmagnole,
Vive le son du canon.

II.

Puisque nous sommes réunis, (*bis*)
Tuons les brigands du pays; (*bis*)
Ne faisons pas d' quartier;
Tuons jusqu'au dernier;
Dansons etc.

III.

Camarad', il nous faut venger (*bis*)
Nos frères qui sont égorgés, (*bis*)
Ne perdons pas de temps,
Tombons sur les brigands.
Dansons etc.

IV.

Oui ! dès demain nous commenc'rons; (*bis*)
C'est pour arroser nos sillons (*bis*)
Que le sang des brigands
Va couler à l'instant.
Dansons etc.

V.

Non ! nous ne reculerons pas ; (*bis*)
Il faut en finir cette fois, (*bis*)
Malheur à qui fuira
Ou qui nous trahira !
Dansons etc.

VI.

Quand il n'y aura plus de brigands, (*bis*)
Nous nous en irons en chantant (*bis*)
Au nord et au midi
Tuer nos ennemis.
Dansons etc.

VII.

La république nous jurons, (*bis*)
Son unité nous maintiendrons, (*bis*)
Mort aux fédéralistes,
A tous les royalistes !
Dansons la carmagnole,
Vive le son, vive le son,
Dansons la carmagnole,
Vive le son du canon !

COMPLAINTE SUR LA MORT DE MARAT.

13 juillet 1793.

Sur l'air : *Aussitôt que la lumière.*

I.

La lumière de la France
S'est éclipsée à jamais !
Marat, l'unique espérance,
Fut victime des forfaits ;
Trop tôt un fer homicide
Le ravit à notre amour ;
Sous les coups d'une perfide
Hélas ! il perdit le jour.

II.

Pleurez, pleurez, patriotes,
Pleurez cet homme divin :
Appui des vrais sans-culottes,
Il préparait leur destin ;
Par ses soins la république
Nous donna de bonnes lois,
Sa savante politique
Chez nous renversa les rois.

III.

Nous lui devons nos hommages
Pour ses signalés bienfaits,
Et son nom et ses ouvrages
Seront bien chers aux Français ;
Dans l'honorable indigence
Marat vécut et mourut,
Et notre reconnaissance
Lui doit un juste tribut.

IV.

Destructeur de l'esclavage,
Il mérite des autels,
Dénonçant avec courage
Tous les vices des mortels,
Son âme seule était pure,
Elle aimait la vérité,
Jamais l'odieuse imposture
N'avilit la liberté.

V.

Voir heureuse la patrie,
Fut son unique désir,
Pour elle il perdit la vie
Sans regret ni déplaisir.
Il vit encore en nous-mêmes,
Est notre divinité,
Hélas ! ce prodige extrême
Vole à l'immortalité.

(*Poitou, St-Michel en l'Herm*).

LA DÉFAITE DU PONT-CHARRAULT.

Chanson faite par un royaliste de Fontenay contre le général Marcé après sa défaite du 19 mars 1793. — On l'attribua, dans le temps, à Carrière ou à Pranger; mais ce n'est qu'une conjecture.

Sur l'air de *Malbrough*.

I.

Marcé s'en va-t-en guerre,
Mironton, mironton, mirontaine,
Marcé s'en va-t-en guerre,
En guerre à Saint-Fulgent (1).

II.

Pre faire ine bechée (2),
Mironton, mironton, mirontaine,
Pre faire ine bechée,
Dau bonhomme Royrand.

III.

Mais au long de la route,
Mironton, mironton, mirontaine,
Mais au long de la route,
La colique le prend.

IV.

Si fort qu'on ses culottes,
Mironton, mironton, mirontaine,
Si fort qu'on ses culottes,
Gle fait grener (3) de bran.

(1) Vendée.
(2) Bouchée.
(3) Grenier.

V.

Les soudats à la piste,
Mironton, mironton, mirontaine,
Les soudats à la piste,
De leur nez le sivant.

VI.

Au détour d'ine lande,
Mironton, mironton, mirontaine,
Au détour d'ine lande,
Vela-t-au pas Royrand.

VII.

Qui sur Marcé se jette,
Mironton, mironton, mirontaine,
Qui sur Marcé se jette,
Et la tête l'y prend.

VIII.

Dau tronchant de sen sabre,
Mironton, mironton, mirontaine,
Dau tronchant de sen sabre,
La coupe proprement.

IX.

Au bout d'in' gronde perche,
Mironton, mironton, mirontaine,
Au bout d'in' gronde perche,
La met incontinent.

X.

O sera la girouette,
Mironton, mironton, mirontaine,
O sera la girouette,
Dau bourg de Saint-Fulgent.

XI.

Au-dessus de l'égllise,
Mironton, mironton, mirontaine,
Au-dessus de l'égllise,
A virerat au vent.

XII.

Mais veyez le miraclle,
Mironton, mironton, mirontaine,
Mais veyez le miraclle,
Le miraclle étounant.

XIII.

Marcé quoique sans tête,
Mironton, mironton, mirontaine,
Marcé quoique sans tête,
Se met sur son séant.

XIV.

Et au long de la route,
Mironton, mironton, mirontaine,
Et au long de la route,
S'enfouit tambour battant.

XV.

Le premer pas seul coûte,
Mironton, mironton, mirontaine,
Le premer pas seul coûte
On in pareil moument.

XVI.

Gl'arrive sur ses jombes,
Mironton, mironton, mirontaine,
Gl'arrive sur ses jombes,
Tot près de Saint-Hermand (1).

(1) A cette époque Saint-Hermand et Sainte-Hermine, qui maintenant ne font plus qu'une commune, formaient deux paroisses distinctes.

XVII.

On foirant de plus belle,
Mironton, mironton, mirontaine,
On foirant de plus belle,
Lè, son ême gle rend.

XVIII.

Vers Fontenay sa troupe,
Mironton, mironton, mirontaine,
Vers Fontenay sa troupe
Le porte lestement.

XIX.

Au brit que fait la garde,
Mironton, mironton, mirontaine,
Au brit que fait la garde,
Madame qui l'attend.

XX.

Madame à la tour monte,
Mironton, mironton, mirontaine,
Madame à la tour monte,
A la tour dau couvent.

XXI.

All' aperçoit son page,
Mironton, mironton, mirontaine,
All' aperçoit son page,
Rouillé tot en avant.

XXII.

« Rouillé, brave des braves,
Mironton, mironton, mirontaine,
« Rouillé, brave des braves,
« Contez l'évènement.

XXIII.

« De prondre in p'tit haleine,
Mironton, mironton, mirontaine,
« De prondre in p'tit haleine
« Dounez-me donc le temps.

XXIV.

« A c't' hûre, belle dame,
Mironton, mironton, mirontaine,
« A c't' hûre, belle dame,
« Sachez l'évènement.

XXV.

« Vetr' homme a pus de tête,
Mironton, mironton, mirontaine,
« Vetr' homme a pus de tête,
« Et nous tous quasiment.

XXVI.

« Fillon et La Borie
Mironton, mironton, mirontaine,
« Fillon et La Borie
« Pre dare l'apportant.

XXVII.

« Martineau, sons culottes (1),
Mironton, mironton, mirontaine,
« Martineau, sons culottes,
« La presse vivement.

(1) Deux copies portent: Boiron, mais le vers est faux, d'ailleurs Martineau et Boiron étaient tous les deux présents à l'affaire.
Dans une autre version j'ai vu : Boiron le sans culotte.

XXVIII.

« Préparez au plus vîte,
Mironton, mironton, mirontaine,
« Préparez au plus vîte,
« Cercueil et monument.

XXIX.

« Mettez en grousses lettres
Mironton, mironton, mirontaine,
« Mettez en grousses lettres :
« Ci-gît mort en ch.....

Maîtres de la presque totalité des districts de la Châtaigneraye, de Montaigu, des Sables et de la Roche sur Yon, Royrand, Joly, Baudry et Vrignaux menaçaient Fontenay, chef-lieu de la Vendée. Un administrateur et un juge de Montaigu venaient d'être massacrés. Les républicains voulurent arrêter le torrent; un détachement de volontaires se porta sur Chantonay, et entra dans la ville. Les Vendéens y arrivèrent le soir, les surprirent et les chassèrent. Les commissaires de la Convention nationale qui étaient auprès du général Marcé, sentirent l'importance du Pont-Charrault : le général s'en empara dans la nuit. Le 19 mars il abandonna ce poste pour aller au devant des insurgés, et s'engagea imprudemment dans le vallon du Lay : à six heures du soir il y fut attaqué. Marcé n'avait que treize cents hommes; Royrand et Baudry, en deux colonnes l'une sur la hauteur, l'autre sur la grande route, fondirent avec impétuosité sur les républicains, dont l'artillerie ne put servir. Au premier coup de fusil le désordre se mit dans les rangs. Le combat dura trois heures sans que le général eût fait aucune disposition. La déroute fut complète, on abandonna les blessés. Le salut de l'artillerie fut dû à la bravoure de Boulard, colonel au 60e régiment de ligne. Une seule pièce tomba au pouvoir des vainqueurs. Les débris de l'armée se réfugièrent à Marans,

et la défaite fut telle que les gardes nationales rentrèrent sans ordre dans leurs foyers.

Marcé coupable d'impéritie, et qu'on accusa unanimement de trahison, parce que la défection de Dumouriez faisait alors voir des traîtres dans tous les généraux malheureux, fut destitué, mis en arrestation à la Rochelle, traduit au tribunal révolutionnaire, et exécuté à Paris, quelques mois après.

(Beauchamps, Histoire de la guerre de la Vendée et des Chouans).

CHANSON EN L'HONNEUR DE LOUIS GUÉRIN.

Oui ce brave Louis Guérin,
Il est notre consolation,
Notre soutien,
Comme un foudre de guerre,
Le sabre en main,
Il *fout* les bleus par terre,
J'en suis témoin.

Louis Guérin, marchand de volailles, se réunit en 1793 aux bandes de La Cathelinière. Il prit part, comme officier, à l'attaque de Nantes. En 1794 il se rallia à l'armée de Charette. En mars 1795 il signa le traité de paix de La Jaunais, qu'il rompit au mois de juin suivant. Il mourut à l'attaque de Saint-Cyr, lorsque le duc d'Artois essayait une descente sur les côtes du Poitou. — (Biog. nouvelle.)

LES CHOUANS DE 93.

P Malancolico.

Nous somm' pour-suis par ces gen-
-dar-mes, Aus-si par ces gard' na-tio-
-naux, Aus-si par ces gard' na-tio-naux, Aus-si par
ces jeun' mi-li-tai-res; Nous som-mes
tou-jours pourchas-sés Et mê-me sou-vent at-ta-
-qués, Et mê-me sou-vent at-ta-qués.

II.

Nous les mettrons hors de ces villes,
Nous les envoierons promener
Avec leur drapeau pigacé (1),
Nous les mettrons hors de ces villes
Avec leur drapeau pigacé,
Nous les envoierons promener.

(1) Pigacé, bigarlé, bigarré. Voir : notes, p. 142.

III.

S'rons-nous toujours dans la misère?
N'aurons-nous donc jamais de joi'?
S'rons-nous toujours parmi ces bois,
S'rons-nous toujours parmi ces landes,
S'rons-nous toujours parmi ces bois,
N'aurons-nous donc jamais de joi'?

IV.

Qu'a composé la chansonnette,
Ce sont fort bien de bons enfants :
Ce sont les chouans s'y promenant,
Mais tout le long de la rivière,
Ce sont les chouans s'y promenant
Tout le long de ces bois charmants.

(*Bas-Poitou*).

Cet air est une variante de celui des *filles de trente ans.*

LE CHOUAN DE 1832.

Sur l'air précédent.

I.

J' viens d'apprendre un' triste nouvelle
Qui m'a bien chagriné le cœur :
Il m'y faut partir tout à l'heur'
Pour aller servir Louis-Philippe,
Il m'y faut partir tout à l'heur'
Pour y servir ce grand voleur.

II.

Si j'le sers, que l'diable m'emporte,
Ou bien donc il l'emportera!
Non, non! je n'le servirai pas,
Jamais je ne serai l'esclave.
J'aime mieux rester au pays
A soutenir les fleurs de lys.

III.

Ma maîtresse est venu' m'y dire:
« Mon cher amant, ne pars donc pas;
« Mon cher amant, ne pars donc pas,
« Car tu sais qu'il n'en revient guère;
« Mon cher amant, ne pars donc pas,
« Car tu sais qu'il n'en revient pas.

IV.

— « De partir pas, chère mignonne,
« Mill' cruautés on me fera,
« Mill' cruautés on me fera,
« On prendra mon père et ma mère,
« On les emmen'ra en prison,
« Et j'en aurai malédiction.

V.

« Oui, j'ai un' quantité de frères
« Pour moi qui ne font que pleurer,
« Pour moi qui ne font que pleurer,
« Pensant toujours dans ma misère,
« Et leur grande plaisir et joi',
« Mais ce serait de m'y revoi'.

VI.

La fleur de lys sur ma poitrine,
Le ruban vert à mon côté,
Desur ma tête il est gravé
Que je soutiens la couronne
Et l'on répétera sans fin
C'est la couronne d'Henri Cin.

CHANSON CHOUANNE.

1794.

I.

Ah ! grand Dieu ! quel tapage
J'entends dans cett' forêt :
C'est-il point l'avant garde
Des chasseurs de Vendé' (1) ;
Ils sont pir' que des diables
Et vont le sabre en main,
Ils tuent et font carnage
Ils n'appréhendent rien.

II.

Quand nous somm' sous les ar-
Nous les ons rencontrés, [mes,
Nous ons vu leur courage
D'ces chasseurs endiablés,
— « Tambour, battez la charge
« Et foncez en avant !
Malgré leurs feux et flammes
Nous sommes triomphants.

III.

Dans les plaines, bruyères,
L'on y voit que du sang,
Couchés dessus la dure,
Nos soldats expirants,
En embrassant leurs armes,
Chantont cette chanson :
Vive le roi de France,
Viv' la religion !

Cette chanson, m'a-t-il été certifié par le chanteur, aurait été composée sur l'air d'une autre chanson que chantaient les patriotes et qui finissait ainsi :

Oh ! vous père, oh ! vous mère,
Oh ! vous femme et enfants,
Je vas à la bataille
Y répandre mon sang ;
Au lieu d'être en tristesse,
Soyez toujours en joi'
Et chantez avec zèle :
Vive, vive la loi !

(1) Les chasseurs vendéens étaient formés des volontaires patriotes de la Vendée et d'une partie de l'Aunis.

LA PRISE DE CHARETTE.

23 mars 1796.

Cette chanson se chante sur l'air : *Il pleut, il pleut bergère.*

I.

Français, chantons victoire,
Il faut nous réjouir !
Ne craignons plus la guerre,
Ell' va bientôt finir,
La paix est rétablie
Parmi les Vendéens ;
Vive la république !
Charette est dans nos mains.

II.

Ce traître et ce parjure
Enfin est arrêté ;
Travot en a la gloire,
C'est un vaillant guerrier,
Et vous braves chasseures
Vous avez partagé
Ses travaux et sa gloire,
Moissonné des lauriers.

III.

Le lâche et fugitife
Se voyant attaqué,
Promptement prend la fuite,
Mais il est attrapé ;
Sur le champ de bataille
Il se voit terrassé,
Et de tous ses esclaves
Il est abandonné.

IV.

« Tu souffres qu'on t'épargne,
« Espér'-tu désormais
« Qu'on te donne la vie
« Après tous tes forfaits ?
« Tu n'aurais pas un jour,
« Si t'étais un héros,
« La honte de te voire
« Périr sur l'échafaud.

V.

« Faux traître à la Patrie
« Va chercher les anglais ;
« Les anglais sont à Londres
« Ils ne viendront jamais ;
« Ils t'ont fait la promesse
« De venir débarquer
« Sur les côtes de France,
« C'etait pour t'amuser.

VI.

« Peuple de ces campagnes,
« Travaillez en repos,
« Il n'est plus cet infâme
« Qui causait tous vos maux.
« Aimez, cherchez la paix,
« Soyez républicains;
« Vive la république!
« Périss' tous les mutins.

Malgré le serment qu'il avait signé de concert avec Couetus, Sapineau, Caumartin, de Haye, les deux frères Guérin, Caillaud, Defaignard, Goguet, d'Epinay, Sauvaget, Solihac et de Bruc (19 février 1795) à la Jaunais, dans lequel ils faisaient « solennellement déclaration à la Convention nationale et à la France entière de se soumettre à la république une et indivisible; de reconnaître ses lois et de ne jamais porter les armes contre elle....» Charette la même année reprit les armes et réunit environ 12,000 hommes à son camp de Belleville. En apprenant le désastre de Quiberon, il fit barbarement fusiller les prisonniers qui se trouvaient en son pouvoir et cessa depuis d'en faire aucun. Comptant sur le débarquement d'émigrés et d'Anglais, trois fois il se porta sur la côte, vers l'île Dieu et toujours ses espérances furent trompées. Dès lors le découragement s'emparant de ses troupes, il n'éprouva plus que des revers. Cerné de toutes parts, et réduit à une inutile défensive, il fut enfin rencontré, n'ayant plus que cinquante hommes, par le général Valentin qui commandait cent grenadiers; battu et poursuivi pendant six lieues de chemin, atteint de plusieurs coups il tomba, près de la Chabottière, entre les mains du général Travot qui le traita avec douceur et humanité.

Il fut conduit à Angers, et de là à Nantes. En y débarquant, il dit: *Voilà donc où ces misérables Anglais m'ont conduit!*

Condamné à mort, il fut conduit, le 29 mars 1796, au lieu de son supplice et donna lui-même le signal aux soldats chargés

de le fusiller. (Biographie nouvelle des Contemporains, *Paris* 1821). Sous la restauration, Charles X voulant reconnaître les services de Charette, lui fit ériger une statue à Légé, ville où le général Vendéen avait toujours établi, de préférence, son quartier général. Voici la chanson qui fut chantée à l'inauguration de cette statue :

COUPLETS POUR LA FÊTE DE LÉGÉ.

Chantés par un capitaine de paroisse.

Air de la *chanson de Charette.*

I.

V'là Charett' sur la terre,
De retour parmi nous,
Tout comme au temps d'la guer-
J'le reconnaissons tous. [re
Témoins de la vaillance
De cet homme de cœur,
Avec toute la France
Nous chantons sa valeur.

II.

V'là ben monsieur d'Rivière (1)
C'digne officier du roi,
Qui venit d'Anguelterre
Remplir nos cœurs de joi' ;
Apportant à Charette
Dans son camp de Nesmi
Quall' ceinture si ben faite,
Pr'in si bel homme que lui.

III.

— « C'est d'la part du monar-
« Dit-il, en lui donnant, [que,
« Une éclatante marque
« De son contentement.
— « Avec reconnaissance,
« Dit Charette à l'instant;
« Je r'çois la récompense
« Qu'on donne aux plus vail-
[lants.

IV.

« Mais devant mon armée,
« Noble envoyé du roi,
« Ma parole est donnée
« De ne porter de croix,
« Qu'après que la Vendée
« Qui combat comme moi,
« Sera recompensée
« Par les bontés du roi.

(1) C'est, en effet, le marquis de Rivière qui, dans la prairie de Nesmy, remit à Charette le cordon rouge que lui envoyait le Roi. — La réponse du chef Vendéen est historique. Ce fait se passa peu de temps avant le désastre de la Chabottière, pendant que l'escadre du comte d'Artois croisait devant l'Ile Dieu.

V.

V'là donc, soldats d'Charette,
Quiau beau jour arrivé,
C'est c'que tout l'mond' répète
Dans le bourg de Légé;
On viendra rendre hommage,
En dépit des jaloux,
A quiau grand personnage
De notre Bas-Poitou.

VI.

Rendons-en grâce au prince,
A not' duc de Bordeaux,
Aux chefs de la province,
Préfets et généraux :
A vous, duc de Rivière,
Qui venites autrefois
Soulager nos misères
En nous parlant du roi.

VII.

Si j'choisim' not' Charette
A la voix du pays,
C'fut ça d'l'ouvrage ben faite,
Comm' cella d'aujourd'hui,
Puisqu'à la voix d' la France,
Le Roi vous a choisi
Pour gouverner l'enfance
De notre jeune Henri.

VIII.

Dit' ben à quiau p'tit Prince
Comben j'le chérissons,
Et que dans quall' province
Il y a de bons lurons
Qui désirent sa présence
En ces fidèles cantons,
Et qui, pour sa défense,
Garderont quiaux canons (1).

A *Nantes*, de l'imp. de *Mellinet-Malassis*. — feuille volante. — petit in-8.

BUONAPARTE.

La campagne d'Italie, 1797.

I.

Puisque la paix est faite
Il faut nous réjouir,
La France dévastée
Va bientôt refleurir;
Ah! mais oui-dà,
Du Buonaparte on parlera.

(1) Ces canons pris sur l'ennemi par Charette, étaient restés cachés jusqu'au jour de l'inauguration; le Roi ordonna qu'ils fussent déposés au pied de la statue.

II.

Quoique c'est un jeune homme
Il a par son génie,
Pénétré jusqu'à Rome
Conquérant l'Italie,
Ah! etc.

III.

Dans toutes les batailles
Partout il fut vainqueur,
Poursuivant ces canailles
De la plus vive ardeur.
Ah! etc.

IV.

Traversant les montagnes
Ainsi que les vallons,
Sa première campagne
Conquit tout le Piémont.
Ah! etc.

V.

Il prit Modène et Parme,
Et toute la Savoy',
Bravant le feu des armes
Il les mit aux abois
Ah! etc.

VI.

A Mantoue il se porte,
Et toute son armée,
Cette ville si forte
Se vit bientôt bloquée.
Ah! etc.

VII.

Ensuite au prince Charle
Il porte la terreur,
Par lettre il*e* lui parle.
Ah! que Charle eut grand peur.
Ah! etc.

VIII.

Voyant tant de conquêtes,
L'empereur*e*, dit-on,
Offrit, pour qu'il s'arrête,
Capitulation.
Ah! etc.

IX.

Gravons dans not' mémoire
Ce généreux guerrier,
Il s'est couvert de gloire
Rapportant les lauriers.
Ah! etc.

Cette chanson qui se chantait sous la république dans l'Aunis et dans le Marais Poitevin était composée sur un air du temps.

LE SIÉGE D'EZENA (1).

F Marziale.

A E-ze - nâ la grande vil - le, A E-ze-
- nâ la grande vil - le, Ah! de-vi - nez c'qui ar-ri-
- vit, La ton-de-ri - tai - ne, Ah! de - vi-
- nez c'qui ar - ri - vit, la ton-de - ri - ti.

II.

Était à peine onze heur' sounées (*bis*)
Quand tchio carnage commonçit,
La tonderitaine,
Quand tchio carnage commonçit,
La tonderiti.

III.

Pérot, Pérot, lève-te vîte, (*bis*)
V'là les blleus qui v'nont pré iqui,
La tonderitaine,
V'là les blleus qui v'nont pré iqui,
La tonderiti.

(1) Aizenay (Vendée).

IV.

I pris ma carabine angllaise, (*bis*)
Et ma grond faulx i démonchis,
La tonderitaine,
Et ma grond faulx i démonchis,
La tonderiti.

V.

I'ontonds la musique enragée : (*bis*)
Ah ! pre tchio coup sont bè les gris,
La tonderitaine,
Ah ! pre tchio coup sont bè les gris,
La tonderiti.

VI.

Mâ qui suis poét de tchiés pus braves, (*bis*)
Dans la forêt i m'en sauvis,
La tonderitaine,
Dans la forêt i m'en sauvis,
La tonderiti.

VII.

I' commenciront par bé boire, (*bis*)
Le vin daux patauds dau pays,
La tonderitaine,
Le vin daux patauds dau pays (1),
La tonderiti.

VIII.

Là i trovis man capitaine, (*bis*)
Sans sa perruque et sans s'n habit,
La tonderitaine,
Sans sa perruque et sans s'n habit,
La tonderiti.

(1) Les Chouans appelaient patauds les gens du pays soupçonnés de patriotisme.

IX.

I me dicit : d'où veis-tu, lâche ? (*bis*)
« Que t'y v'là rendu pré iqui,
La tonderitaine,
« Que t'y v'là rendu pré iqui,
La tonderiti.

X.

« S'rais-tu si lâch' que tu fuies, (*bis*)
« Que tu trahisses ton pays,
La tonderitaine,
« Que tu trahisses ton pays,
La tonderiti.

XI.

— « I ne fuis poit, man capitaine, (*bis*)
« Mais bravement i vous suis,
La tonderitaine,
« Mais bravement i vous suis,
La tonderiti.

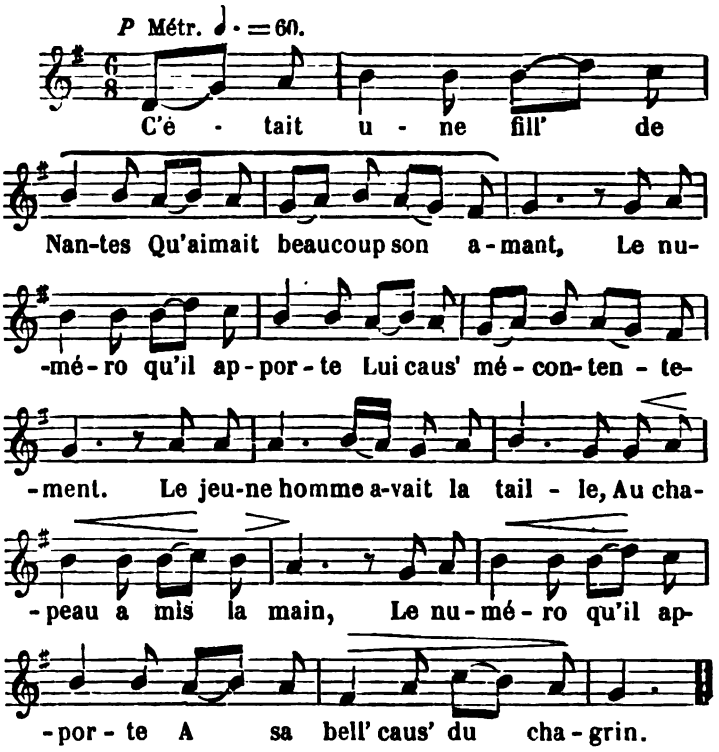
XII.

I trouvirons bé sa perruque. (*bis*)
Alle servait de nic aux pi's,
La tonderitaine,
Alle servait de nic aux pi's,
La tonderiti.

(*Bas-Poitou*).

Nous n'avons aucun renseignement sur l'escarmouche qui donna lieu à cette chanson, ni sur le capitaine de paroisse qui en est le sujet principal.

C'ÉTAIT UNE FILLE DE NANTES.



II.

— « Cher amant, veux-tu m'y croire,
« Jamais tu ne partiras,
« Sois donc conscrit infidèle,
« Bien mieux tu t'en trouveras.
« En ville j'ai-z-une chambre
« Nous nous cacherons tous deux;
« L'endroit n'est pas dangereux.

III.

— « Ma bell', je vois que tu m'aimes,
« Me tenant ces discours-là;
« Mais moi j'aime bien mon père,
« Dis-moi c' qu'il en deviendra?
« Si j'suis conscrit infidèle,
« C'est donc lui qu'on punira.
« Non! j'aime bien mieux me rendre
« Au servic' de Bonapar.

IV.

« Tu feras comme les autres
« Qui sont dans les champs, là-bas;
« Tu feras comme les autres
« Cher amant, tu combattras.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

(*Poitou*).

LE CHOUAN ET L'ÉMIGRÉ.

Andantino a piacere. Métr. ♩. = 84.

P

J'ai fait u - ne mai - tres - se, Bu-
- vons, nous en allons, J'ai fait u-ne maîtresse, Bu-
- vons, nous en al-lons; Ne sais si je l'au-
-rai, Il faut boire, allons boi - - re, Ne
sais si je l'aurai, Il faut boi - re et s'en al-ler.

rit. *rall.* *F*

II.

J'irai la voir dimanche,
Buvons, nous en allons, } *bis*
Lundi sans plus tarder,
Il faut boire, allons boire,
Lundi sans plus tarder
Il faut boire et s'en aller.

III.

En entrant dans sa chambre,
Buvons, nous en allons, } *bis*
Je vois un émigré,
Il faut boire, allons boire,
Je vois un émigré,
Il faut boire et s'en aller.

IV.

Il était à la table,
Buvons, nous en allons, } *bis*
Après boire et manger
Il faut boire, allons boire,
Après boire et manger,
Il faut boire et s'en aller.

V.

Elle m'offrit à boire,
Buvons, nous en allons, } *bis*
A boire et à manger,
Il faut boire, allons boire,
A boire et à manger,
Il faut boire et s'en aller.

VI.

Ell' m'y versa-t-à boire,
Buvons, nous en allons, } *bis*
Dans un beau verr' taillé,
Il faut boire, allons boire,
Dans un beau verr' taillé,
Il faut boire et s'en aller.

VII.

L'émigré prend son verre,
Buvons, nous en allons, } *bis*
Par terre l'a jeté,
Il faut boire, allons boire,
Par terre l'a jeté,
Il faut boire et s'en aller.

VIII.

La belle se fond en pleur*es*
Buvons, nous en allons, } *bis*
Pour son beau verr' cassé,
Il faut boire, allons boire,
Pour son beau verr' cassé,
Il faut boire et s'en aller.

IX.

Je lui ai dit : « mon bougre,
Buvons, nous en allons, } *bis*
« Tu vas me le payer,
Il faut boire, allons boire,
« Tu vas me le payer,
Il faut boire et s'en aller.

X.

Je lui ai pris son sabre,
Buvons, nous en allons, } *bis*
Dans l' cœur lui ai plongé,
Il faut boire, allons boire,
Dans l' cœur lui ai plongé,
Il faut boire et s'en aller.

XI.

Disant à ma maîtresse,
Buvons, nous en allons, } *bis*
Voilà ton verr' payé.
Il faut boire, allons boire,
Voilà ton verr' payé.
Il faut boire et s'en aller.

XII.

Oui, c'est bien là l'histoire, } *bis*
Buvons, nous en allons,
Du chouan et d' l'émigré,
Il faut boire, allons boire,
Du chouan et d' l'émigré,
Il faut boire et s'en aller.

XIII.

Et qui l'a composée, } *bis*
Buvons, nous en allons,
C'est Roulon de Chollet,
Il faut boire, allons boire,
C'est Roulon de Chollet,
Il faut boire et s'en aller.

(*Poitou*).

COMPLAINTE SUR LA MORT DE HOCHE.

Sur l'air de la complainte du Maréchal de Saxe.

I.

Citoyens, versez des larmes,
La république est en deuil,
On voit réduit au cercueil
Un général plein de charmes,
Ce brave républicain
De nos droits fut le soutien.

II.

Toujours devant son armée,
Ne craignant pas le trépas;
Il fut vaincu-z-au combat,
Faisant rendre la Vendée,
Ramenant avec douceur
Un peuple induit en erreur.

III.

Toi, brave général Hoche,
Homme plein d'humanité,
De grande sincérité,
Va! ne crains point de reproches.
Faut-il à vingt-neuf ans
Que tu sois un monument!

IV.

« Mon armé' de Sambre-et-Meuse,
« Que j'aimais si tendrement,
« Je te quitte maintenant,
« Ma peine est bien douloureuse!
« Ah! quel horrible fléau
« Qui nous conduit au tombeau!

V.

« Bonaparte, mon confrère,
« Je te fais tous mes adieux,
« C'est fait puisque dans ces lieux,
« Mes yeux perdent la lumière,
« De chagrin ils sont en pleurs,
« Adieu puisque je meurs.

VI.

« Généraux couverts de gloire,
« Capitain's et lieutenants,
« Caporaux et vous sergents,
« De moi vous aurez mémoire.
« Mes regrets sont superflus,
« Adieu, vous n'me verrez plus.

VII.

Adieu, belle république,
Toi pour qui j'ai combattu;
Partout je fus résolu
De battre les monarchiques,
Mais n'y pouvant plus tenir,
A la mort faut obéir.

(*Vendée*).

CHANTE, ROSSIGNOL CHANTE.

Chanson chouanne, 1832.

I.

Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai,
Ma dondaine,
Toi qui as le cœur gai,
Ma dondé.

II.

Le mien il est bien triste,
Car il est affligé,
Ma dondaine,
Car il est affligé,
Ma dondé.

III.

Je pleure Charles *disse*
Qui vient de s'embarquer,
Ma dondaine,
Qui vient de s'embarquer,
Ma dondé.

IV.

Il reviendra peut-être,
Pour nous reconsoler,
Ma dondaine,
Pour nous reconsoler,
Ma dondé.

V.

Il ramèn'ra peut-être
Henri le bien-aimé,
Ma dondaine,
Henri le bien-aimé,
Ma dondé.

VI.

Et ces bonnes princesses
Viendront l'accompagner,
Ma dondaine,
Viendront l'accompagner.
Ma dondé.

VII.

Nous descendrons la nippe,
Le drapeau bigarlé (1),
Ma dondaine,
Le drapeau bigarlé,
Ma dondé.

VIII.

Et nous mettrons en place
Le drapeau blanc flotter,
Ma dondaine.
Le drapeau blanc flotter,
Ma dondé.

IX.

Nous descendrons le coq,
Faudra le fricasser,
Ma dondaine,
Faudra le fricasser,
Ma dondé.

X.

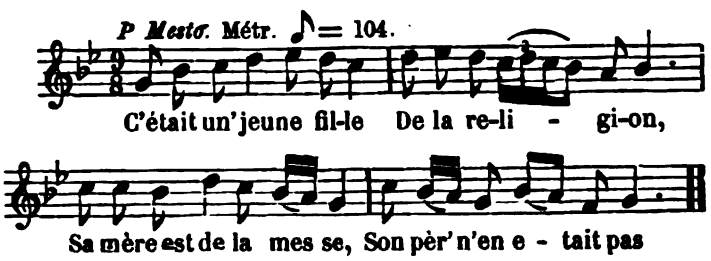
Ça s'ra pas pour nous autres,
Craint' d'être empoisonnés,
Ma dondaine,
Craint' d'être empoisonnés.
Ma dondé.

XI.

C'est pour ces Sans-culottes
Qui n'ont rien à manger,
Ma dondaine,
Qui n'ont rien à manger,
Ma dondé.

(1) Bigarlé, de différentes couleurs, bigarré; on dit aussi pigacé. Dans la Basse Bretagne on dit un bœuf garel pour un bœuf tacheté. (Mémoires de l'académie celtique, n° VII de la collection, 1er du tome III, page 67, au mot garel).

LA FILLE DE LA RELIGION.



II.

Sa mère est à lui dire :
« Ma fille, obéis-moi,
« A la messe, ma fille,
« A la messe, allons, va.

III.

— « A la messe, ma mère,
« Jamais je n'y irai :
« La r'ligion de mon père
« Toujours je soutiendrai.

IV.

Les dames de la ville
Venaient l'admonester,
Lui apporter des livres
Croyant la fair' changer.

V.

« Otez d'ici vos livres,
« Ce n'est que des abus.
« Qu'on m'apporte ma bible,
« Que je fass' mon salut.

VI.

Quand la belle eut la bible,
Ell' se mit à chanter.
Sur la fosse à son père
Elle s'en va prier.

VII.

— « Mon père, mon cher père,
« Si vous étiez vivant,
« Vous la verriez, vot' fille,
« Dans les mains des méchants.

VIII.

« Bourreau, fais ton office,
« De moi quand tu voudras,
« Les pieds sur les épaules
« Envoi' mon cœur au vent.

IX.

Les pieds sur les épaules
Fut pendu' promptement,
S'écriant à voix haute :
J'tiens mon pèr' dans mes bras.

(*Bas-Poitou*).

On chante dans nos pays et sur le même air une variante de ce chant.

I.

C'est la belle Françoise,
Belle comme le jour;
Trois jeunes capitaines,
Allant li fair' l'amour.

II.

Sa mère va li dire :
« Allons, ma fille, allons,
« Allons-y à la messe,
« Allons, ma fille, allons.

III.

— « A la messe, ma mère,
« Jamais je n'y irai;
« La r'ligion de mon père
« Toujours l'entretiendrai.

IV.

—« Holà! méchante fille,
« Tu t'en repentiras,
« Avant qu'i' soit dimanche
« Au cordeau tu iras.

V.

L'ont emmené Françoise,
L'ont emmené' juger;
Sur la fosse à son père
Elle s'en va prier.

VI.

— « Qu'on m'apporte ma bible,
« Mon testament nouveau,
« Que je lise un chapitre
« Attendant le bourreau.

VII.

En lisant le chapitre,
L'bourreau a-t-arrivé :
« Allons, belle Françoise,
« Au chaffaud faut monter.

VIII.

Quand all' y fut montée,
Prête à tomber au bord,
Le bourreau la regarde
D'un air triste et dolent.

IX.

« Qu'as-tu, bourreau trop traître,
« Qu'as-tu à m'y regarder ?
— « C'est vos beaux yeux, Françoise,
« Qu'y m'y charment mon cœur.

X.

« Si vous voulez, Françoise,
« Nous marierons tous deux.
. . . . . .
. . . . . .

XI.

« Non ! non ! bourreau trop traître,
« Non, jamais tu m'auras ;
« Diriont : voilà Françoise
« Le restant du carcan.

Nota. Arcère dans son histoire de la Rochelle raconte qu'une fille, Marie Becaudelle ou Gaborite, fut condamnée à mort en 1534, par le sénéchal de Fontenay, pour cause de calvinisme. C'est précisément dans les environs de Fontenay, où il existe des protestants du nom de Gaborit, que cette légende est populaire.

Il y a dans le dernier couplet d'une chanson piémontaise intitulée *le Parricide*, que M. Rathery cite dans son Etude sur les chants populaires de l'Italie, (Revue des deux-mondes, 15 mars 1862), une grande analogie avec les derniers couplets de la variante que je viens de citer :

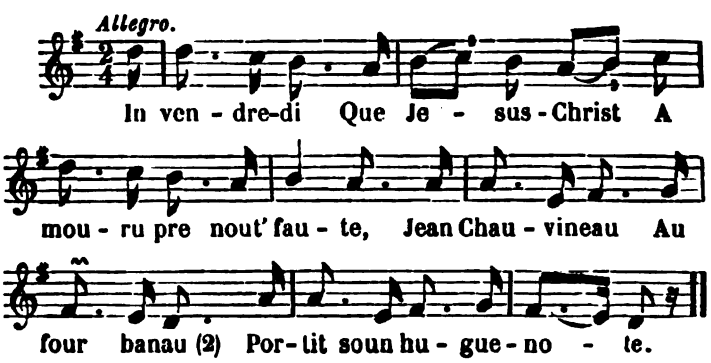
Quand elle fut au haut du gibet,
Elle se mit à chanter ;
Elle chantait si bien,
Que le bourreau devient amoureux d'elle.

« Toinetta, la belle,
« Voulez-vous m'épouser,
— « Plutôt que d'être femme du bourreau,
« J'aime mieux que mon col la danse.

M. Le docteur Roullin a communiqué au comité de la langue, (Bulletin 1853, n° 4), une autre version de ce chant qu'il a recueillie en Bretagne.

VAR. : *La quête de Sainte-Catherine, Le jour de la Sainte-Catherine.* Romancero de Champagne, P. TARBÉ, 1re partie, p. 112.

L'HUGUENOTE DE JEAN CHAUVINEAU (1).



II.

Le sacristain,
Tiî fait le pain,
Brûlit la fricassée;
Et Lucifar,
Dedans l'enfar,
Fricass'ra l'âm' damnée (3).

(1) Allusion au nom de Calvin, qui était *Cauvin* ou *Chauvin*.

(2) Le four banal appartenait ordinairement au seigneur de l'endroit ou au curé de la paroisse; à Bassac (lieu où M. Castaigne avait recueilli cette chanson), il dépendait de l'abbaye.

(3) Cette curieuse chanson remonte bien certainement aux dissensions religieuses du XVIe siècle ou du XVIIe siècle. Elle nous confirme

RÉPONSE DE JEAN CHAUVINEAU.

(Même air.)

I.

In vendredi
Que Jésu-Chrit
A mouru pre nout' faute,
In bon chrétien
Aim' son prochain,
Qu'i' mang' viande ou carotte.

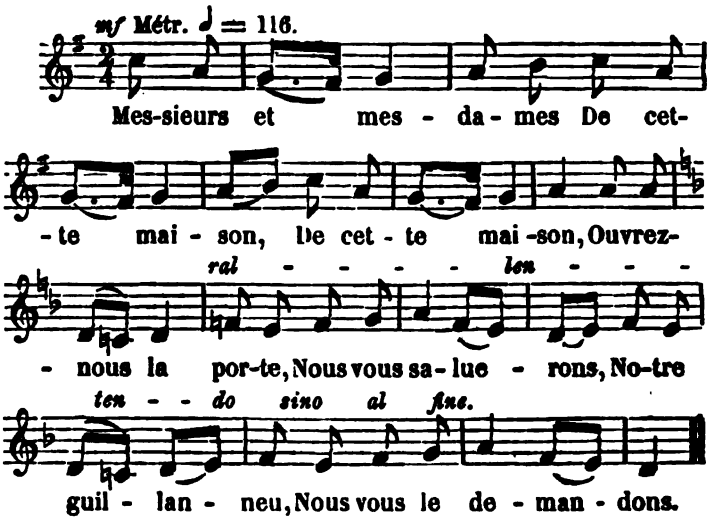
II.

Tieu, grous roumain
De sacristain
Brûlit ma fricassée;
Mais Lucifar
Tit aim' le lard,
Mang'ra soun âm' damnée.

Ces deux chansons ont été déjà publiées sans musique par M. Eusèbe Castaigne, bibliothécaire d'Angoulême. (Six chansons populaires de l'Angoumois, *Angoulême,* 1856, broch. in-8). Nous n'avons pu recueillir d'un paysan de St-Même (Charente) qu'une variante tronquée de la première, sur l'air précédent, air de bal fort populaire en Angoumois et en Saintonge, aussi avons-nous adopté la version de M. Castaigne.

l'étymologie du nom de certain ustensile de cuisine, très-répandu en Angoumois et dans les provinces voisines; c'est une sorte de marmite de terre à trois ou quatre pieds, munie d'un couvercle dans laquelle on fait cuire les mets secrètement et *à l'étouffée*. Le nom de *Huguenote* lui fut donné, parce que les Huguenots avaient l'habitude de s'en servir les jours maigres, pour ne pas causer trop de scandale en envoyant la viande au four. (Voir le Dictionnaire de Trevoux au mot Huguenote.) On connait aussi dans nos contrées, sous le nom de *Mazarine*, un large plat de faïence commune, qui sert également à envoyer les mets au four. Ce nom, qui doit dater des troubles de la Fronde, me paraît une revanche prise par les Huguenots, ennemis bien connus des partisans de Mazarin. (*Notes de M. Eusèbe Castaigne*).

GUILLANNEU.



II.

La chandelle est morte,
Nous l'allumerons, (*bis*)
Avec l'allumette
Qu'est sus le poiron (1).
Notre guillanneu,
Nous vous le demandons.

III.

Guiettez dans la nappe,
Guiettez tout au long, (*bis*)
Donnez-nous la miche
Et gardez l'grison (2).
Notre guillanneu,
Nous vous le demandons.

IV.

Guiettez dans l'charnier,
Donnez les oreilles, (*bis*)
Fines côtelettes
Et gardez l'jambon.
Notre guillanneu,
Nous vous le demandons.

V.

Donnez-votre fille
Qu'est à la maison, (*bis*)
Seur'ment la servante
Nous n's'en content'rons:
Notre guillanneu,
Nous vous le demandons.

(1) Poiron, planchette en forme d'étagère, placée dans l'un des recoins de la cheminée; parfois le poiron est une petite niche taillée dans l'un des montants de la cheminée.

(2) Grison, pain noir.

VI.

Si v'lez pas donner (1),
Fait'-nous pas attendre, (*bis*)
I' buffe un vend d' nord
Qui fraîchit les jambes.
Notre guillanneu,
Nous vous le demandons.

(*Angoumois, Saintonge, Poitou*).

DONNEZ-NOUS LA GUILLANNEU.

I.

Toute fill' qu'a trois amants,
La nuit comment dort-elle?
La nuit qu'elle a pensé dormir,
Son amant la réveille,
Au commencement de l'année,
Donnez-nous la guillanneu.

II.

Si vous voulez rein nous douner,
Nous fasez point attendre,
Mon camarade a freid aux pieds
Et moi j'ai freid aux jambes.
Au commencement etc.

III.

La guillanneu est là dedans,
La vois par la fenête,
Monté' sus in p'tit cheval blanc
Qui n'a ni queue, ni tête;
Au commencement etc.

(1) C'est ainsi que, malgré leur irrégularité, se chantent le Ve et le VIe couplets de cette chanson.

IV.

La fille aîné' de la maison,
Allons, troussez vos manches
Et regardez dans le charnier
Si le lard il y trempe.
Au commencement etc.

V.

Si vous voulez rien nous douner,
Nous faites point attende,
J'avons bein ailleur à aller
Pre ramasser nos rentes.
Au commencement de l'année
Donnez-nous la guillanneu.

(*Bas-Poitou*).

A Niort on chante le jour de l'Epiphanie :

La part au bon Dieu,
S'il vous plaît, mesdames
La part au bon Dieu,
S'il vous plaît, messieurs.

Voyez : *Chanson de Saint-Martin*, Chants populaires des Flamands de France; DE COUSSEMAKER, *Gand*, 1856, page 98.

I SOMM' DE PAUVRES GENS. (GUILLANNEU.)

Gaiement. Métr. ♩ = 126.

I somm's de pau-vres gens, Bou-ne gent! Qui ne sont guè-re ri-ches; I cherchons de l'ar-gent, Bou-ne gent! Pour nour-rir nos fa-mil-les. Fai-tes-nous la cha-ri-té, Don-nez-nous un sou mar-qué. Si les sous mar-qués manquant, Don-nez-nous de l'ar-gent blanc.

II.

I somm's de pauvres gens,
Bounegent!
Qui n'mangeons point de rilles,
Mangeons que des zarengs
Bounegent!
Routis dessus la grille.
Faites-nous la charité,
Donnez-nous un sou marqué,
N'y allez point intéressés,
N'y mettez pas de deners.

III.

I somm's de pauvres gens,
Bounegent!
Qui ne sont guère riches,
l'avons grand b'soin d'argent,
Bounegent!
Pour nourrir nos familles.
Si nous nous somm's mariés,
Ce n'est pas pour mendier
Mais, comme les braves gens,
Gagner not' vie honnêt'ment.

(*Bas-Poitou*, *Aunis*).

LA GUILLANNEUF.

F Tempo moderato.

La part à Dieu, On vous la de-

- man-de, S'il vous plaît, donnez-nous du pain. Nous

som-mes sans feu et sans flam-be, Nous trem-

- blons de froid, nous mourons de faim.

Crié d'une voix aigue : La part à Dieu, s'il vous plaît?

Plus animé.

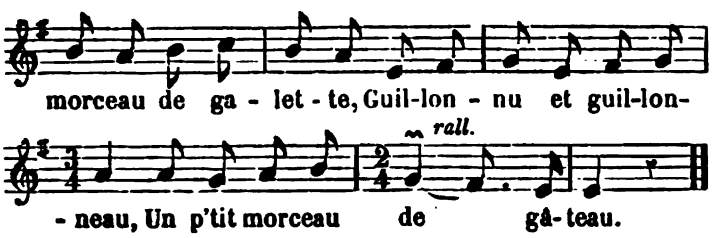
Si vous n'avez rien à nous don-ner, N'nous fai - tes

pas at-ten - dre, Car nous a-vons ail-leurs al-

-ler, Pour ra-mas-ser nos ren - tes. Nos rent's

et nos re-ve-nus, Don-nez-nous la guil-lon-

- nu, Guil-lon-nu et guil-lon-net-te, Un p'tit



(*Poitou*).

Communiquée par M. Rondier. (Voir *le Mellois* du 27 août 1865).

AGUILLENNEUF.

Sur le chant : *Puisqu'en amours.*

I.

Aguillenneuf de cueur joyeulx,
Tous ensemble l'on vous demande
Plaine une bource d'escuz vieulx,
Nous les prandrons et sans amende
Pour resjoyr toute la bende,
Si vous plaist de les meetre en feu
Nous en dirons aguillenneuf.

II.

Nous sommes plusieurs compaignons
Assemblez et d'une alliance,
Qui tous délibéré avons
De très bien garnir nostre pance ;
S'il vous plaist vous ferés l'adrance,
Car nous n'avons pas grand adveu
Puis nous dirons aguillenneuf.

III.

Or sont vuydez tous nos gipons,
Par quoy n'avons cause de rire,
Donnez-nous poulles ou chappons,
Esclairez près, pour nous conduyre,
Donnez de quoy rostir ou frire
Ou ung jambon pour meetre au feu,
Nous en dirons aguillenneuf.

IV.

D'andouilles point nous ne voulons,
Nous ferons pas grans prières,
Pour mieux faire nous laissons,
Gardés-les à vos chamberières,
Frôtés-leurs en bien le darrière,
Et vous aurez partie on veu,
Puis nous dirons aguillenneuf.

V.

Adieu filles aux blancs tétins
Et frisquettes chambrières,
Que d'andouilles et gros boudins
L'on vous puisse faire crouppières,
Vous en seriez beaucoup plus fières
Quant auriez senty le jeu,
Et donnés-nous aguillenneuf.

Amen.

Cet aguillanneuf est de Lucas Lemoigne, curé de Saint-Georges du Puy-la-Garde, en Poitou. Il est extrait d'un manuscrit appartenant à M. Fillon, copié sur un volume de la bibliothèque de M. Cigongne, intitulé: *S'ensuyvent plusieurs chansons de nouelz nouveaulx et spéciallement les noels que composa maistre Lucas Lemoigne en son vivant, etc.....*

En le publiant nous n'avons pour but que de montrer au lecteur combien le jovial curé poitevin s'inspirait de la muse populaire.

PIERRE LE PAPETIER.

Allegro.

Quand Pier-re par - tit de Pro - ven-ce,
En a par - ti mal à son gré.
C'é- tait pour l'a - mour d'u - ne bru - ne
Qu'on n'a pas vou - lu lui don - ner.
Sei-gneur, Sei - gneur, pour nos é - tren-nes,
La guil - la - neu nous faut don - ner.

II.

Quand Pierre fut sur les montagnes,
Entend un moulin à papier :
— « Oh ! da ! Bonjour, belle maîtresse.
« Avez-vous besoin d'ouvrier ?
Seigneur, seigneur, pour nos étrennes,
La guillanneu nous faut donner.

III.

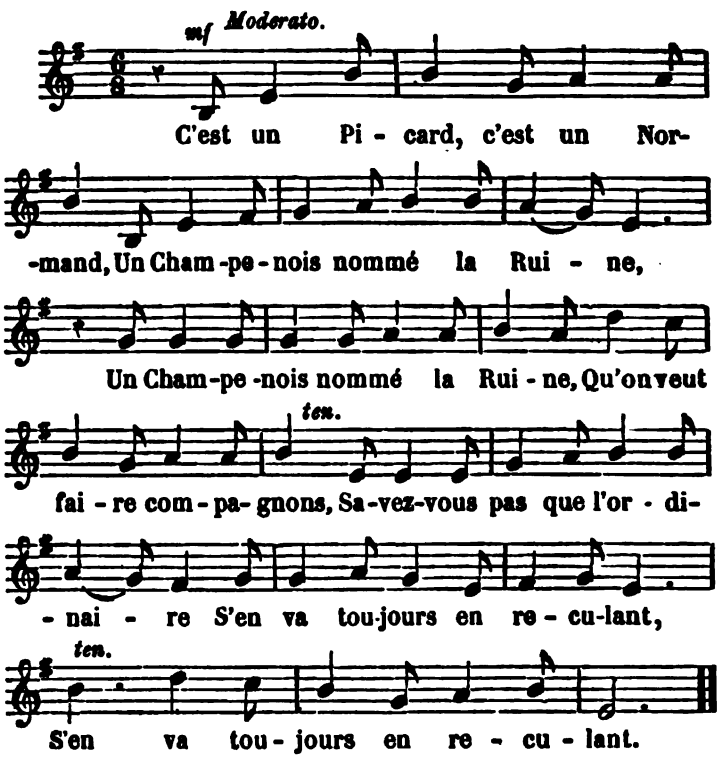
— « Oh ! oui ! lui répond la maîtresse,
« Pourvu qu'il sache travailler.
Pierre en a pris vîte les formes (1),
Mignonnement les démenait.
Seigneur, seigneur, pour nos étrennes,
La guillanneu nous faut donner. (*Angoumois*).

(1) Les formes étaient des moules carrés à claire-voie de fil de laiton, que l'ouvrier garnissait de pâte et qu'il maniait alors jusqu'à ce que la couche ou feuille en fut d'une épaisseur uniforme.

Avant la révolution les papetiers Angoumoisins formaient une race distincte de la population au milieu de laquelle ils vivaient; race hostile même aux ouvriers papetiers des autres provinces qu'ils nommaient *étrangères*, à l'exception de la Gascogne, du Béarn et de la Provence, avec qui ils avaient un traité d'alliance.

(Historique de la papeterie d'Angoulême par AUGUSTE LACROIX, *Paris, Ad. Lainé et S. Havard*, 1863.)

PLAINTES DES PAPETIERS.



II.

Il semble à tous ces maîtres-là
Qu'il n'y a pas d'ouvrage en France.

Ordinaire s'entend ici règlement, coutume.

Nous en irons dans la Provence,
Du côté de Sisteron;
Nous en irons à Carcassonne,
Petite vill' de grand renom.

III.

Il faudrait à ces maîtres-là
Des ouvriers faits à leur guise,
Des ouvriers faits à leur guise,
Travaillant et jour et nuit.
Qu'on leur demand' de fair' la rente (1),
Ils vous envoient à M'sieur le puits.

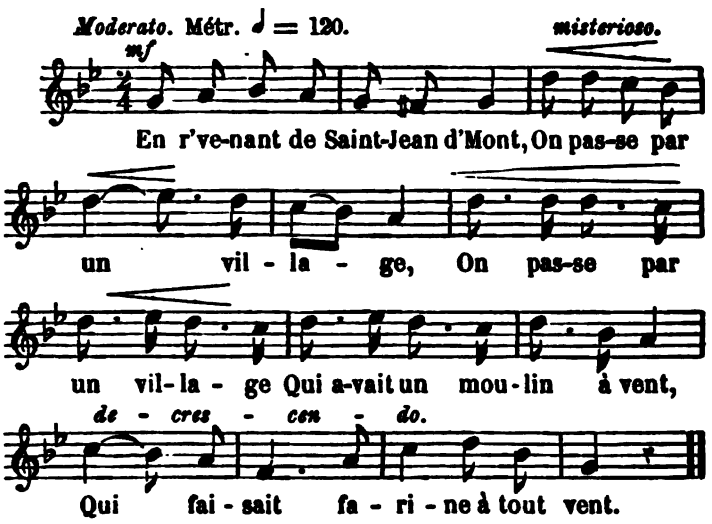
(*Angoumois*).

Ces couplets semblent se rapporter à la coalition que l'édit de 1739 suscita parmi les papetiers d'Angoumois. Par cet édit les peines les plus sévères étaient portées contre l'ouvrier qui se refusait à recevoir un apprenti étranger. Les ouvriers outrés émigrèrent en masse, de telle sorte que pas un moulin ne marchait régulièrement à la fin de l'année 1750. (Hist. de la papeterie d'Angoulême, page 43.)

(1) En Angoumois, un ouvrier papetier sans ouvrage avait droit de *lever sa rente*, c'est-à-dire de se faire nourrir dans les moulins où il jugeait à propos de s'arrêter. (Hist. de la papeterie d'Angoulême, page 42).

COMPLAINTES ET LÉGENDES.

LE MOULIN DE SAINT-JEAN-DE-MONT.



II.

Dedans ce moulin l'y avait
Une tant joli' meunière,
Une tant joli' meunière,
Qui appelait les passants :
«Entrez dans mon moulin à vent.

III.

Un jour un messieu passa,
Un messieu à belle mine,
Un messieu à belle mine,
Qui dit s'appeler Satan,
Entra dans le moulin à vent.

IV.

Depuis ce jour on voyait
Le moulin tourner sans cesse,
Le moulin tourner sans cesse,
La farine et le froment
Abondaient au moulin à vent.

V.

Puis un jour on vit r'passer
Le messieu à belle mine,
Le messieu à belle mine,
Et tôt un grand coup de vent,
Emporta le moulin à vent.

(*Bas-Poitou*).

LES CLEFS D'OR.

Allegretto. Métr. ♩ = 132.

p

Là - haut sur ces ro - chet-tes, Y a -

-t-un' fil-le à pleu-rer, Y a - t-un' fil-le à pleu-rer, C'est

mf

la voix d'ma maîtresse, J'vais la reconso-ler; J'aim'rai tou-

- jours ma Na-non Qui tient mon cœur en pri-son.

II.

C'est la voix de ma maîtresse,
J' vais la reconsoler.
—« Oh! qu'avez-vous, la belle,
« Qu'avez-vous à pleurer ?
J'aim'rai toujours ma Nanon,
Qui tient mon cœur en prison.

III.

« Oh! qu'avez-vous, la belle,
« Qu'avez-vous à pleurer?
—« Les clefs d'or de mon père,
« Dans la mer sont tombé'.
J'aim'rai toujours ma Nanon,
Qui tient mon cœur en prison.

IV.

« Les clefs d'or de mon père
« Dans la mer sont tombé',
—« Que donneriez-vous, belle,
« Que j'irais les chercher ?
J'aim'rai toujours, ma Nanon,
Qui tient mon cœur en prison.

V.

« Que donneriez-vous, belle,
« Que j'irai les chercher ?
— « Mes amours, lui dit-elle,
« Pêchez, si vous voulez.
J'aim'rai toujours ma Nanon,
Qui tient mon cœur en prison.

VI.

« Mes amours, lui dit-elle,
« Pêchez, si vous voulez.
L'amant se déshabille,
Dans la mer a plongé.
J'aim'rai toujours ma Nanon
Qui tient mon cœur en prison.

VII.

L'amant se déshabille,
Dans la mer a plongé.
Du premier coup qu'il plonge
Il n'a rien apporté.
J'aim'rai toujours ma Nanon,
Qui tient mon cœur en prison.

VIII.

Du premier coup qu'il plonge,
Il n'a rien apporté.
Du second coup qu'il plonge
Jusqu'au sable a-t-été.
J'aim'rai toujours ma Nanon,
Qui tient mon cœur en prison.

IX.

Du second coup qu'il plonge,
Jusqu'au sable a-t-été.
Du troisièm' coup qu'il plonge
Dans la mer est noyé.
J'aim'rai toujours ma Nanon,
Qui tient mon cœur en prison.

X.

Du troisièm' coup qu'il plonge,
Dans la mer est noyé,
N'y a ni poissons ni carpes
Qui n'en aient pas pleuré.
J'aim'rai toujours ma Nanon,
Qui tient mon cœur en prison.

XI.

N'y a ni poissons ni carpes,
Qui n'en aient pas pleuré.
N'y a que la sirène
Qui a toujours chanté.
J'aim'rai toujours ma Nanon
Qui tient mon cœur en prison.

XII.

N'y a que la sirène,
Qui a toujours chanté,
— « Chante, chante, sirène,
« T'as moyen de chanter,
J'aim'rai toujours ma Nanon,
Qui tient mon cœur en prison.

XIII.

« Chante, chante, sirène,
« T'as moyen de chanter.
« Tu as la mer à boire,
« Mon amant à manger.
J'aim'rai toujours ma Nanon,
Qui tient mon cœur en prison.

XIV.

« Tu as la mer à boire,
« Mon amant à manger.
Le pèr' de sa fenêtre
A vu son fils noyer.
J'aim'rai toujours ma Nanon,
Qui tient mon cœur en prison.

XV.

Le pèr' de sa fenêtre
A vu son fils noyer,
Pour un p'tit cœur volage
Qu'il désirait gagner.
J'aim'rai toujours ma Nanon,
Qui tient mon cœur en prison.

(*Bas-Poitou*).

LA FILLE DU ROI D'ESPAGNE.

mf Allegretto. Métr. ♩ = 132.

Fa - li - ra la la, La fill' du roi d'Es-

-pa - gne, Fa - li - ra la la, La fill' du roi d'Es-

-pa - gne, Fa - li - ra, don - dé, Veut ap-prendre un mé-

-tier. Fa - li - ra don - dé, Veut apprendre un mé - tier.

II.

Falira la la,
Quel métier veut-ell' prendre,
Falira dondé,
De coudre et de filer.

III.

Falira la la,
De couler la lessive,
Falira dondé,
La couler, la laver.

IV.

Falira la la,
Dans l' jardin de son père,
Falira dondé,
Il y a un douet (1).

V.

Falira la la,
Du premier coup qu'elle frap-
Falira dondé,
Son badras (2) a cassé.

(1) Douet, douvet, par extension amas d'eau, lavoir.
(2) Badras, battoir.

VI.

Falira la la,
Du second coup qu'elle frappe,
Falira dondé,
Son anneau a coulé.

VII.

Falira la la,
La belle se désole,
Falira dondé,
Ell' se met à pleurer.

VIII.

Falira la la,
Par-là le chemin passe,
Falira dondé,
Un jeune cavalier.

IX.

Falira la la,
« O qu'avez-vous, la belle,
Falira dondé,
« Qu'avez-vous à pleurer?

X.

Falira la la,
— « L'anneau de ma main droite,
Falira dondé,
« Dans la mer est tombé.

XI.

Falira la la,
— « Que m'donnerez-vous, belle,
Falira dondé,
« Que je l'accrocherais.

XII.

Falira la la,
— « Un baiser de ma bouche,
Falira dondé,
« Et deux si vous voulez.

XIII.

Falira la la,
Du premier coup qu'il plonge,
Falira dondé,
L'anneau a ferliné (1).

XIV.

Falira la la,
Du second coup qu'il plonge,
Falira dondé,
Le galant s'est noyé.

XV.

Falira la la,
Jamais, jamais la belle,
Falira dondé,
N'a pu se r'consoler.

(*Angoumois, Saintonge*).

Voir la jolie variante de M. Chamfleury, intitulée : *Sur le*

(1) Rendu un bruit métallique.

bord de l'île, et celle de M. de Beaurepaire : *C'est sur le pont de Nantes, vogue, beau marinier, vogue.*

A Grandlieu (Loire-Inférieure), cette chanson débute comme celle de *La ville des sables*. La jeune fille est sur le bord de la mer, le marinier l'invite à entrer dans son bateau :

I.

Falira la la,
Ne craignez rien, la belle,
Falira dondé,
Venez vous promener.

II.

Falira la la,
Mon bateau est d'ivoire,
Falira dondé,
Sa voile est argentée.

III.

Quoique la nuit soit noire,
Le lac est éclairé,
Par vos beaux yeux, la belle,
Quand vous me regardez.

Puis l'histoire du plongeur de Schiller recommence : La belle laisse tomber son anneau, le marinier plonge et disparaît.

Une autre version de cette chanson a été publiée sous le nom de *La fillole à la reine Lionor* ou le *remarin*, *légende Santone*, dans l'*Indicateur de Cognac* (21 avril 1861). — Les paroles sont arrangées en vers patois par le savant M. P. Jônain, et je doute que l'air qui les accompagne soit bien celui qui avait charmé M. Michelet quand il composait son livre *la Mer* au joli village de Saint-Georges de Didonne.

Dans la 2me édition de ses œuvres, Uhland a aussi paraphrasé cette ballade.

LA FILLE CHANGÉE EN CANE.

Dolce Legato. Métr. ♩ = 112.

Là-haut, là-haut, par-mi ces champs, Là-haut, là-

- haut, par-mi ces champs, Y a-t-u-ne de-moi-sel-le Qui

va chan-tant De sa voix la plus bel - le.

II.

Le fils du roi l'a-t-entendu' : (*bis*)
— « Mais qui donc ça qui chante?
— « Seigneur, j'ai vu,
« C'est la beauté charmante.

III.

Le fils du roi lui a parlé : (*bis*)
— « Oh! bonjour donc, madame,
« Daignez entrer,
« Mon amour vous réclame.

IV.

La belle a dit : « merci, monsieur, (*bis*)
« Votre amour n'est pas mienne,
« Je ne la veux,
« Elle est aux demoiselles ;

V.

« Qui portent robes de velours, (*bis*)
« Coiffure à la dentelle,
« Petits souliers
« Pour courir les chambrettes.

VI.

Le fils du roi l'a-t-emporté', (*bis*)
Par trois de ses gendarmes,
L'a-t-emporté',
Mais par trois et par quatre.

VII.

L'a-t-enfermé' dans une tour; (*bis*)
La belle joli' fille
Pleur' nuit et jour
Par derrière ses grilles.

VIII.

Elle y voit passer dans les airs (*bis*)
Les oiseaux du bocage,
Les gris, les verts,
Et les petites canes.

IX.

Tout aussitôt a demandé, (*bis*)
En faisant sa prière,
D'être changé'
Pour voler avec elles.

X.

En cane blanche fut changé', (*bis*)
Et à travers ses grilles
Elle a passé,
Volant à tire d'ailes.

XI.

Elle chantait, elle chantait : (*bis*)
— « Tant que l' mond' sera monde,
« Je volerai
« Pour y faire ma ronde.

XII.

Son père a fait bâtir château, (*bis*)
Château aussi chapelle,
A fait bâtir
Au nom d'la demoiselle.

(*Poitou*).

Sous le titre *la cane de Monfort*, M. le docteur Roullin a communiqué au comité du bulletin de la langue, année 1853, n° 4, un chant qui par le fonds, est à peu près le même que celui-ci, mais il en diffère totalement par la forme et la mesure.

LE ROI A FAIT BATTRE TAMBOUR.

Tempo moderato dolce e legato

Le roi a fait bat-tre tam-bour.

Le roi a fait bat-tre tam-bour,

cres - - - - cen - - - do.

Pour voir tou-tes ces da - mes;

ce - - cres - cen - - do.

Et la pre-miè - re qu'il a vu'

Lui a ra-vi son à - me.

II.

— « Marquis, dis-moi, la connais-tu? (*bis*)
« Qui est cett' joli' dame?
Et le marquis l'i a répondu;
— « Sire roi, c'est ma femme.

III.

— « Marquis, tu es plus heureux qu'moi, (*bis*)
« D'avoir femme si belle;
« Si tu voulais me l'accorder,
« Je couch'rais avec elle?

IV.

— « Sir', si vous n'étiez pas le roi (*bis*)
« J'en tirerais vengeance,
« Mais puisque vous êtes le roi :
« A votre obéissance.

V.

— « Marquis, ne te fâche donc pas, (*bis*)
« T'auras ta récompense,
« Je te ferai dans mes armées
« Beau maréchal de France.

VI.

— « Habille-toi bien proprement (*bis*)
« Coiffure à la dentelle,
« Habille-toi bien proprement
« Comme une demoiselle.

VII.

— « Adieu, ma mi', adieu, mon cœur, (*bis*)
« Adieu, mon espérance;
« Puisqu'il te faut servir le roi,
« Séparons-nous d'ensemble.

VIII.

La reine a fait faire un bouquet (*bis*)
De belles fleurs de lyse,
Et la senteur de ce bouquet
A fait mourir marquise.

(*Saintonge*).

Communiquée par M. le Dr Tondut.

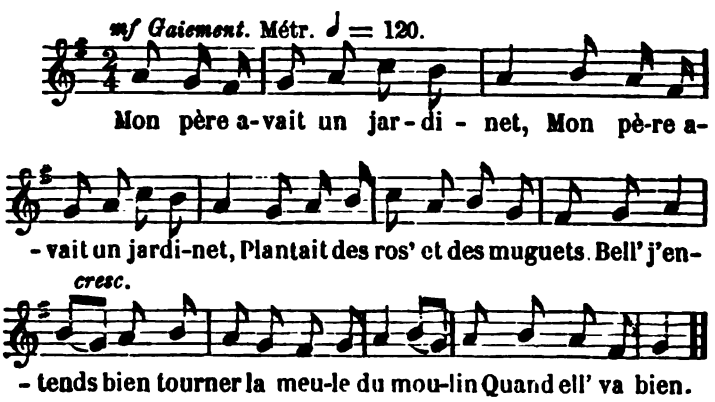
Cette légende a été signalée par M. Leroux de Lincy,

(recueil de chants historiques français, *Paris*, *Ch. Gosselin*, 1842, introduction de la deuxième série, page VI).

« Voici, dit-il, une chanson qu'un berger de la Sologne a « chantée l'année dernière 1841 à l'un de mes condisciples de « l'école des Chartes, M. Alexandre Teulet, qui me l'a com- « muniquée. Je m'empresse d'autant plus de la publier qu'elle « a un caractère historique et semble faire allusion à quelqu'une « des grandes favorites qui ont été célèbres pendant les deux « derniers siècles.

Cette favorite ne serait-elle pas Madame de Vintimille, fille du marquis de Nesles, qui supplanta sa sœur dans les amours du roi Louis XV et mourut en couches peu de temps après; on soupçonna un empoisonnement.

MON PÈRE AVAIT UN JARDINET.



II.

Plantait des ros' et des muguets, (*bis*)
Ma p'tite sœur les arrosait,
Bell' etc.

III.

Ma p'tite sœur les arrosait, (*bis*)
Les arrosant, le roi passait,
Bell' etc.

IV.

Les arrosant, le roi passait, (*bis*)
— « Belle, faites-moi-z-un bouquet,
Bell' etc.

V.

— « Belle, faites-moi-z-un bouquet, (*bis*)
« Tout plein de ros' et de muguets.
Bell' etc.

VI.

« Tout plein de ros' et de muguets, (*bis*)
Faisant l'bouquet sa main tremblait,
Bell' etc.

VII.

Faisant l'bouquet sa main tremblait, (*bis*)
— « Avez-vous chaud, avez-vous freid?
Bell' etc.

VIII.

« Avez-vous chaud, avez-vous freid? (*bis*)
« Fait' un bon feu et vous chauffez,
Bell' etc.

IX.

« Fait' un bon feu et vous chauffez. (*bis*)
— « Je n'ai point chaud, je n'ai point freid,
Bell' etc.

X.

« Je n'ai point chaud, je n'ai point freid, (*bis*)
« J'ai un mal dont ne guérirai.
Bell' etc.

XI

« J'ai un mal dont ne guérirai, (*bis*)
« Faites ma fosse et m'enterrez.
Bell' etc.

XII.

« Faites ma fosse et m'enterrez, (*bis*)
—« Vaut mieux tous deux nous marier.
Bell' etc.

XIII.

« Vaut mieux tous deux nous marier, (*bis*)
« Que d'entend' le prêtre chanter.
Bell' etc.

XIV.

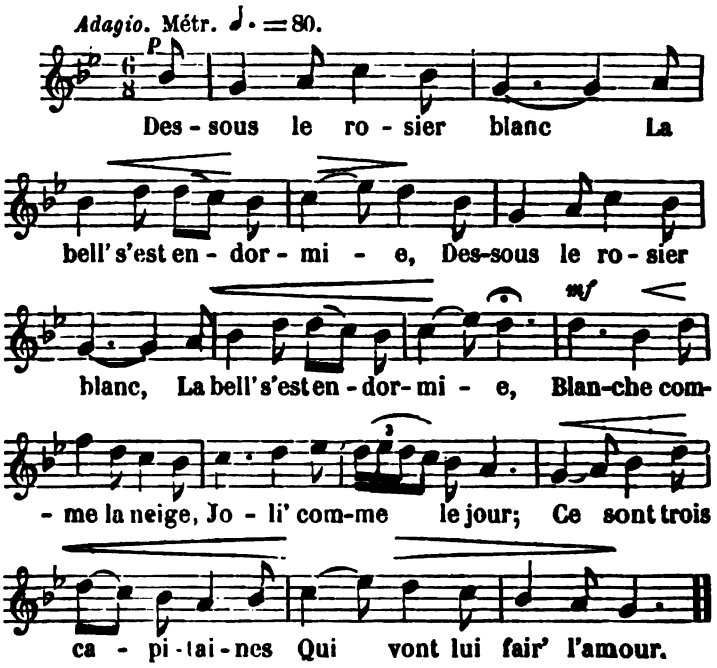
« Que d'entend' le prêtre chanter, (*bis*)
« Que d'entend' vot' mère pleurer,
Bell' etc.

XV.

« Que d'entend' vot' mère pleurer, (*bis*)
« Et moi qui n' m'en consolerai,
Bell' j'entends bien
Tourner la meule du moulin
Quand ell' va bien.

(*Saintonge, Poitou*).

DESSOUS LE ROSIER BLANC.



II.

Le plus jeune des trois
Lui a fait la demande, } *bis*
« Montez, montez, la belle,
« Sus mon chevale gris;
« A Paris j' vous emmène
« Dans un très-beau logis.

III.

Quand alle y fut rendu'
A Paris dans l'auberge : } *bis*
Eh! da! madam' l'hôtesse
La regarde en mépris ;
« Êt'-vous ici par force
« Ou bien par vos plaisi's.

IV.

La fill' lui a répond
Comme une honnête fille : } *bis*
« Je suis ici par force
« Et non par mes plaisi's,
« Ce sont trois capitaines
« Qui m'ont am'née ici.

V.

« Buvez de ce bon vin,
« Soupez, soupez, la belle, } *bis*
« Chantez, chantez, la belle,
« Prenez tous vos plaisi's,
« Avec trois capitaines
« Vous passerez la nuit.

VI.

Au milieu du souper,
La belle est tombé' morte. } *bis*
« Sonnez, sonnez les cloches,
« Tambours et violons,
« Puisque la belle est morte,
« Oui, nous l'enterrerons.

VII.

« Là vour l'enterr'rons-nous, } *bis*
« Cette jolie princesse ? }
— « Au jardin de son père,
Dessous les fleurs de lys,
« Nous prierons Dieu pour elle,
« Qu'alle aille en paradis.

VIII.

Au bout d' trois jours, trois nuits, } *bis*
La belle ressuscite. }
A la porte à son père
Trois petits coups frappa,
« Ouvrez, ouvrez, cher père,
« C'est vot' fill' qui est là.

(*Poitou, Aunis*).

VAR. — *Les tres capitanis*, chants pop. de la Provence, D. ARBAUD.

La jeune fille de la garde, CHAMPFLEURY ET WECKERLIN. *Moniteur*, 26 août 1853.

LA FILLE DES SABLES (D'OLONNE).

Cantabile. Tempo di barcarola. Métr. 𝅗𝅥. = 63.

p

Dans la vil-le des Sa - bles, Vo-gue, vo-gue,

cresc.

ma-ri-nier, vo - gue, Y a-t-un' fille à ma-

f *p*

- rier, Vo-gue, beau ma - ri - nier. Y-a -

t-un' fil-le à ma - rier, Y a-t-un' fil-le à ma-rier.

La bel-le s'est as - si - se, Vo-gue, vo-gue,

cresc.

ma-ri-nier, vo - gue, Sur le bord de la

mer, vo-gue, beau ma - ri - nier. Sur

II.

Sur le bord de la mer, (*bis*)
Elle est là qui écoute
Vogue, vogue, marinier, vogue,
Le marinier chanter,
Vogue, beau marinier.

III.

Le marinier chanter : (*bis*)
— « Chante, marinier, chante,
Vogue, vogue, marinier, vogue,
« Apprends-moi-z-à chanter?
Vogue, beau marinier.

IV.

« Apprends-moi-z-à chanter? (*bis*)
— « Entrez, bell', dans ma barque,
Vogue, vogue, marinier, vogue,
« Et je vous l'apprendrai,
Vogue, beau marinier.

V.

« Et je vous l'apprendrai. (*bis*)
Quand la bell' fut entrée,
Vogue, vogue, marinier, vogue,
Au large il a poussé,
Vogue, beau marinier.

VI.

Au large il a poussé; (*bis*)
De frayeur, de tristesse,
Vogue, vogue, marinier, vogue,
La bell' s' mit à pleurer,
Vogue, beau marinier.

VII.

La bell' s' mit à pleurer : (*bis*)
— « Oh! qu'avez-vous, la belle?
Vogue, vogue, marinier, vogue,
« Qu'avez-vous à pleurer ?
Vogue, beau marinier.

VIII.

« Qu'avez-vous à pleurer ? (*bis*)
— « J'entends, j'entends mon père,
Vogue, vogue, marinier, vogue,
« M'appeler pour souper.
Vogue, beau marinier.

IX.

« M'appeler pour souper. (*bis*)
—« Ne pleurez pas, la belle,
Vogue, vogue, marinier, vogue,
« Avec moi vous soup'rez,
Vogue, beau marinier.

X.

« Avec moi vous soup'rez. (*bis*)
— « J'entends, j'entends ma mère,
Vogue, vogue, marinier, vogue,
« M'appeler pour coucher,
Vogue, beau marinier.

XI.

« M'appeler pour coucher. (*bis*)
—« Ne pleurez pas, la belle,
Vogue, vogue, marinier, vogue,
« Avec moi vous couch'rez,
Vogue, beau marinier.

XII.

« Avec moi vous couch'rez. (*bis*)
L'ont bien fait cent lieues d'aive,
Vogue, vogue, marinier, vogue,
Sans rire et sans parler,
Vogue, beau marinier.

XIII.

Sans rire et sans parler; (*bis*)
Au bout des cent lieues d'aive,
Vogue, vogue, marinier, vogue,
La bell' s' mit à parler,
Vogue, beau marinier.

XIV.

La bell' s' mit à parler : (*bis*)
—« Ah ! c'est-i' pas Versailles,
Vogue, vogue, marinier, vogue,
« Ou Paris que je voës?
Vogue, beau marinier.

XV.

« Ou Paris que je voës ? (*bis*)
—« C'est l'château de mon père,
Vogue, vogue, marinier, vogue,
« Ma bell', que vous voyez,
Vogue, beau marinier.

XVI.

« Ma bell', que vous voyez, (*bis*)
« Nous y couch'rons ensemble,
Vogue, vogue, marinier, vogue,
« Le soir après souper.
Vogue, beau marinier.

XVII.

« Le soir après souper. (*bis*)
Quand ell' fut dans la chambre,
Vogue, vogue, marinier, vogue,
Son lacet a noué.
Vogue, beau marinier.

XVIII.

Son lacet a noué, (*bis*)
— « Mon épé' sur la table,
Vogue, vogue, marinier, vogue,
« Bell', pourra le couper,
Vogue, beau marinier.

XIX.

« Bell', pourra le couper : (*bis*)
La belle a pris l'épée,
Vogue, vogue, marinier, vogue,
Dans l'cœur se l'est plongé'.
Vogue, beau marinier.

XX.

Dans l'cœur se l'est plongé'. (*bis*)
—« Maudite soit l'épée,
Vogue, vogue, marinier, vogue,
« Celui qui l'a forgé',
Vogue, beau marinier.

XXI.

« Celui qui l'a forgé'. (*bis*)
« Sans la maudite épée,
Vogue, vogue, marinier, vogue,
« Je serai marié,
Vogue, beau marinier.

XXII.

« Je serai marié, (*bis*)
« Avec la plus bell' fille,
Vogue, vogue, marinier, vogue,
« Qu'il y ait à l'évêché (1).
Vogue, beau marinier.

(1) Evêché de Luçon. On désigne encore sous ce nom les pays de la côte du Bas-Poitou qui dépendaient autrefois de l'évêché.

XXIII.

« Qu'il y ait à l'évêché. (*bis*)
« Elle était aussi droite,
Vogue, vogue, marinier, vogue,
« Que le jonc dans le pré,
Vogue, beau marinier.

XXIV.

« Que le jonc dans le pré. (*bis*)
« L'était aussi vermeille,
Vogue, vogue, marinier, vogue,
« Que la ros' du rosier,
Vogue, beau marinier.

(*Aunis, Saintonge, Bas-Poitou*).

. . . . On peut citer une jolie canzone maritime piémontaise, dit M. Rathery dans son Étude sur les chants populaires de l'Italie, (*Revue des deux mondes*, 15 mars 1862), dont l'idée se retrouve chez nous, mais dont l'inspiration paraît originale et le refrain bien italien :

I.

« Beau marinier de la marine,
« Oh ! chante une chanson,
« Chante une chanson sur la fleur des eaux,
« Chante une chanson sur la fleur de la mer.

II.

— « Belle montagnarde, si tu veux venir dans notre barque
« Nous te chanterons des chansons,
« Des chansons sur la fleur des eaux,
« Des chansons sur la fleur de la mer.

III.

Et quand ils furent sur la barque,
Ils ont chanté des chansons,
Ils ont chanté des chansons sur la fleur des eaux,
Ils ont chanté des chansons sur la fleur de la mer.

IV.

Et ils firent plus de cinq cents milles.
Elle a duré cette chanson,
Elle a duré sur la fleur des eaux,
Elle a duré sur la fleur de la mer.

V.

Et quand ils eurent fait plus de cinq cents milles,
La belle veut s'en retourner à la maison,
A la maison sur la fleur des eaux,
A la maison sur la fleur de la mer.

VI.

— « Que dira ma pauvre mère,
« Quand elle ne me verra plus revenir à la maison?
« A la maison sur la fleur des eaux,
« A la maison sur la fleur de la mer.

VII.

— « Belle, ne pensez plus à votre mère,
« Maintenant vous êtes la femme du marin,
« La femme du marin sur la fleur des eaux,
« La femme du marin sur la fleur de la mer.

VIII.

— « Et que dira mon pauvre père,
« Quand on lui dira que je suis enfuie?
« Que je suis enfuie sur la fleur des eaux,
« Que je suis enfuie sur la fleur de la mer.

IX.

— « Belle, ne pensez plus à votre pére,
« Maitenant vous êtes la femme des marins,
« La femme des marins sur la fleur des eaux,
« La femme des marins sur la fleur de la mer.

X.

— « Que diront mes sœurs,
« Quand elles s'en iront seules à la fête,
« A la fête sur la fleur des eaux,
« A la fête sur la fleur de la mer.

XI.

— « O la belle, déshabille-toi,
« Viens avec nous,
« Viens avec nous sur la fleur des eaux,
« Viens avec nous sur la fleur de la mer.

XII.

— « Je ne puis délacer ce corset,
« Il y a un nœud que je ne puis défaire,
« Que je ne puis défaire sur la fleur des eaux,
« Que je ne puis défaire sur la fleur de la mer.

XIII.

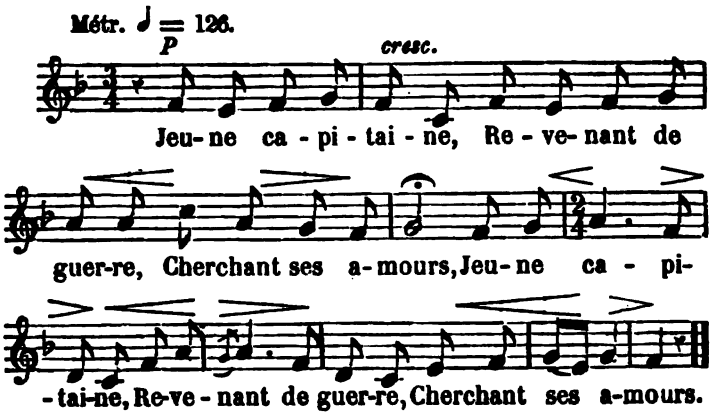
« Beau galant, prête-moi ton épée,
« Je couperai le nœud.
« Je couperai le nœud sur la fleur des eaux,
« Je couperai le nœud sur la fleur de la mer.

XIV.

Le beau galant lui donne son épée,
Elle se la plante dans le cœur,
« Et nous n'avons pas su la garder sur la fleur des eaux,
« Et nous n'avons pas su la garder sur la fleur de la mer.

Certes, comme le dit M. Rathery, cette ballade a plus de solennité que celle de Normandie qui a le refrain : *Vive l'amour, Vive le marinier*, mais certes aussi elle a moins de charme que notre ballade vendéenne, si riche de sentiment et de mélancolie.

LA FILLE DU MARÉCHAL DE FRANCE.



II.

Il les a cherchées,
Il les a trouvées,
Au fond d'une tour.

III.

— « Dites-moi, la belle,
« O ma toute belle,
« Quand sortirez-vous?

IV.

— « Demande à ma mère,
« Demande à mon père,
« Quand je sortirai.

V.

— « Beau maréchal de France,
« Votre fill' vous mande
« Qu'on ouvre la tour.

VI.

— « Mon beau capitaine,
« Prenez pas de peine,
« Ell' n'est pas pour vous.

VII.

— « Je l'aurai par terre,
« Je l'aurai par mere
« Ou par trahison.

VIII.

Le père en colère,
Il a pris sa fille,
La jeta-t-à l'eau.

IX.

Son amant fut sage,
Se jette à la nage
La tira de l'eau.

X.

— « Partons, partons, belle,
« O ma toute belle,
« Pour le régiment.

XI.

Dès la premièr' ville,
Son amant l'habille
En beau satin blanc.

XII.

Dès la second' ville,
Son amant l'habille
En or, en argent.

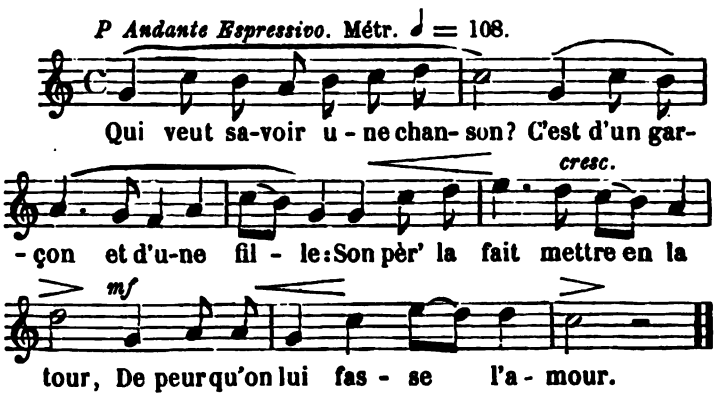
XIII.

Dès la troisièm' ville,
Ils étaient en file
Au beau régiment.

(*Angoumois, Saintonge, Aunis*).

VAR. — *Le joli capitaine,* Chants et Noëls de la Franche-Comté, MAX BUCHON, p. 82 (n° 15). Chansons populaires des provinces de France, CHAMPFLEURY, même titre.

LA FILLE PRISONNIÈRE.



II.

Son beau galant qui était là,
Ses yeux qui lui fondaient en larmes :
— « Bell', si j'savais où est la tour,
« J'irais vous y voir nuit et jour.

III.

— « O beau galant, si vous venez,
« Je mettrai flambeau pour enseigne,
« Quand le flambeau s'ra-t-allumé,
« Beau galant, vous arriverez.

IV.

Mais quand ce fut sur les minuit,
Que le flambeau d'amour s'allume.
Il a bien brûlé jusqu'au jour.....
Beau galant vint pas à la tour.

V.

Mais quand ce fut au matin jour,
La bell' se met à la fenêtre :
Regarde en haut, regarde en bas.
Et voit son amant au trépas.

VI.

« O beau galant, t'y voilà là,
« Celui pour qui mon cœur soupire,
« S'il n'faut qu' les trois quarts de mon sang
« Pour ressusciter mon amant,

VII.

« Avec la point' de mon couteau
« Je me percerai une veine, ais ?
« Mon sang coulerait à grands flots,
« Nous nous unirions au tombeau.

(*Poitou*).

VARIANTE, Noëls et Chants populaires de la Franche-Comté, page 87, n° 24.

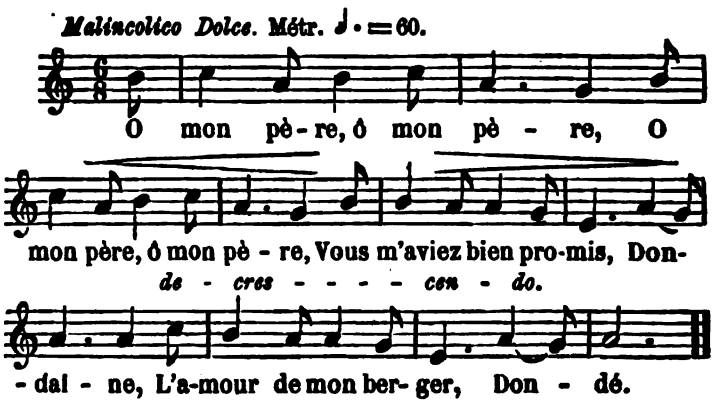
Uhland qui, dans ses ballades, s'est si souvent inspiré des chants

populaires, ressuscitait évidemment cette légende en composant : *Le Chevalier nocturne.*

Par une nuit silencieuse et sombre,
Sous mon balcon il vint chanter dans l'ombre
. . . . . .
. . . . . .
A peine l'aube était-elle apparue,
Que j'allais voir du balcon dans la rue,
Mais je revins toute pâle d'effroi :
O vierge sainte, il était mort pour moi.

Études sur l'Allemagne, ALFRED MICHIELS, *Bruxelles*, 1845.

L'AMOUR DE MON BERGER.



II,

« Et quand je serais grande, (*bis*)
« De m' donner un mari,
Dondaine,
« L'amour de mon berger,
Dondé.

III.

— « Mais ma fille, ô ma fille, (*bis*)
« Quel mari voulez-vous,
Dondaine,
« L'amour de mon berger,
Dondé.

IV.

—« Je n' veux ni roi ni prince, (*bis*)
« Ni baron de la cour,
Dondaine,
« L'amour de mon berger,
Dondé.

V.

« Je veux mon ami Pierre, (*bis*)
« Qu'est là-haut dans la tour,
Dondaine,
« L'amour de mon berger,
Dondé.

VI.

— « Mais ma fille, ô ma fille, (*bis*)
« Pierre n'est point pour vous,
Dondaine,
« L'amour de mon berger,
Dondé.

VII.

« Pierr' s'ra pendu en branche, (*bis*)
« Demain au point du jour,
Dondaine,
« L'amour de mon berger,
Dondé.

VIII.

—« S'il est pendu en branche, (*bis*)
« Qu'on me pende dessous,
Dondaine,
« L'amour de mon berger,
Dondé.

IX.

« Vous mettrez sur sa fosse, (*bis*)
« Un beau livre d'amour,
Dondaine,
« L'amour de mon berger,
Dondé.

X.

« Vous mettrez sur la mienne, (*bis*)
« Un beau chap'let d'amour,
Dondaine,
« L'amour de mon berger,
Dondé.

XI.

« Tout' les dam' de la ville (*bis*)
« Viendront lire à leur tour,
Dondaine,
« L'amour de mon berger,
Dondé.

XII.

« Tous les pél'rins qui passent, (*bis*)
« Diront l' chap'let pour nous,
Dondaine
« L'amour de mon berger,
Dondé.

XIII.

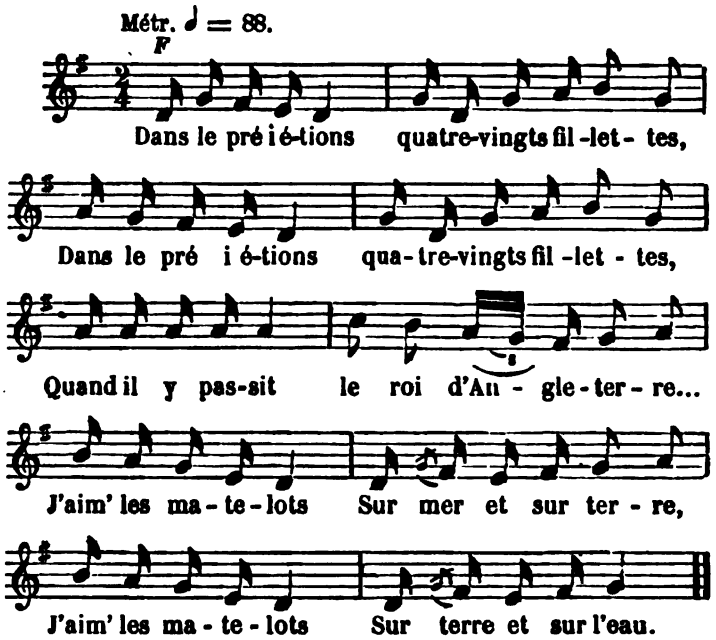
« V'là-t-un garçon, un' fille, (*bis*)
« Sont morts dans leurs amours,
Dondaine,
« L'amour de mon berger,
Dondé.

(*Bas-Poitou*).

La *Pernette* (CHAMPFLEURY p. 150) est à part quelques différences de forme la même chanson que celle-ci. Les airs complètement différents, quoique tous les deux écrits dans le mode mineur, sont également empreints de mélancolie.

VAR. : *Fanfarneto.* Chants pop. de la Provence, DAMASE ARBAUD, *Aix*, 1862, pages 3 et 116.

LE ROI D'ANGLETERRE.



II.

Quand il y passit le roi d'Angleterre. (*bis*)
Nous saluit tout' hormis la plus jeune.
J'aim' etc.

III.

Nous saluit tout' hormis la plus jeune. (*bis*)
— « Que t'ai-z-y donc fait, ô roi d'Angleterre ?
J'aim' etc.

IV.

« Que t'ai-z-y donc fait, ô roi d'Angleterre ? (*bis*)
— « Ce sont les cordeaux de ta devantère,
J'aim' etc,

V.

« Ce sont les cordeaux de ta devantère (1), (*bis*)
« Qui n' my plaisent pas, ma p'tite bergère,
J'aim' etc.

VI.

« Qui n' my plaisent pas, ma p'tite bergère. (*bis*)
— « Ça, prends-ton épée, moi, ma quenouillette,
J'aim' etc.

VII.

« Ça, prends ton épée, moi, ma quenouillette, (*bis*)
« Et i'erons tous deux tirer sus l'herbette,
J'aim' etc.

VIII.

« Et i'erons tous deux tirer sus l'herbette; (*bis*)
L' premier coup qu'ell' tire ell' le j'ta par terre.
J'aim' etc.

IX.

L' premier coup quell' tire ell' le j'ta par terre;
« Courag', mes enfants, nous n'arons plus d'guerre.
J'aim' etc.

X.

« Courag', mes enfants, nous n'arons plus de guerre,
« Car i' viens de tuer le roi d'Angleterre.
J'aim' les matelots
Sur terre et sur mer,
J'aim' les matelots
Sur terre et sur l'eau.

(*Saintonge*, *Aunis*, *Bas-Poitou*).

Cette chanson, très populaire sur nos côtes de l'Ouest et qui

(1) Devantère, tablier. On dit aussi devantier, devanteau.

nous paraît un souvenir de la guerre de Cent ans, se retrouve à peu près identique en Champagne, seulement M. Tarbé fait remonter la version (qu'il donne sans air) à l'an 1190 et y voit une allusion au refus que fit Richard Cœur-de-lion d'épouser malgré sa promesse la fille de Louis VII et d'Alix de Champagne.

LE DÉSERTEUR

Piantivo. Métr. ♩ = 108.

mf

L'y a huit ans que je suis dans les trou - pes
Sans a-voir eu ja-mais mon beau con - gé.
L'en-vi' m'a pris de dé - ser - ter la Fran - ce
De re-tour - ner au pa - ys sans con - gé.

II.

Dans mon chemin j'ai fait triste rencontre :
Trois grenadiers m'ont pris et emmené,
M'ont dûrement attaché les menottes,
Droit à Bordeaux, en prison m'ont mené !

III.

Ah ! faut-il donc, pour l'amour d'une brune,
Etre réduit à ces maudits cachots !
Etre réduit à coucher sur la dure,
Manger pain noir et boire que de l'eau.

IV.

Mais quand la belle a connu ces paroles,
Mais nuit et jour va voir son cher amant,
En lui disant : « Cher amant, prends courage,
« Ell' te sauv'ra, celle qui t'aime tant.

V.

« J'irai parler, mais à ton capitaine,
« Ton capitaine, aussi ton commandant,
« Je les prierai d'adoucir*e* tes peines,
« Pour de l'argent, rendez-moi mon amant.

VI.

— « J'en suis fâché, ma petite bergère,
« Que c' grenadier est votre bon ami.
« S'en va passer en conseil*le* de guerre
« Et puis après on le fera mouri'.

VII.

En entendant ces méchantes paroles,
Son petit cœur tomba-z-à moitié mort,
Un officier ausitôt la relève :
« Relevez-vous, votre amant il est mort.

VIII.

« Belle bergèr', prends-moi-z-en mariage,
« Et je ferai ton bonheur tous les jours.
Les pleurs aux yeux, le mouchoir au visage :
« Non! non! qu'elle dit, je n'aurai plus d'amours.

(*Poitou*, *Saintonge*).

LE CONDAMNÉ A MORT.

moderato piantivo.

Le con - seil - le de guer-re, Hé - - las! m'a condam-né A pas - ser sous les ar-mes Pour ê - tre fu - sil - lé. Quand je fus sur la pla-ce, Chacun m'y re-gar-dait, Mes anciens cama - ra-des A - vaient leurs fusils prêts.

II.

« C'est vous aut', mes chers frè-[res,
« Qu'allez me faire mourir :
« Ma mort je vous pardonne,
« Me faites pas languir.
« Mon corps criblé de balles
« Va tomber devant vous,
« Portez, chers camarades,
« Cet' lettre à mes amous.

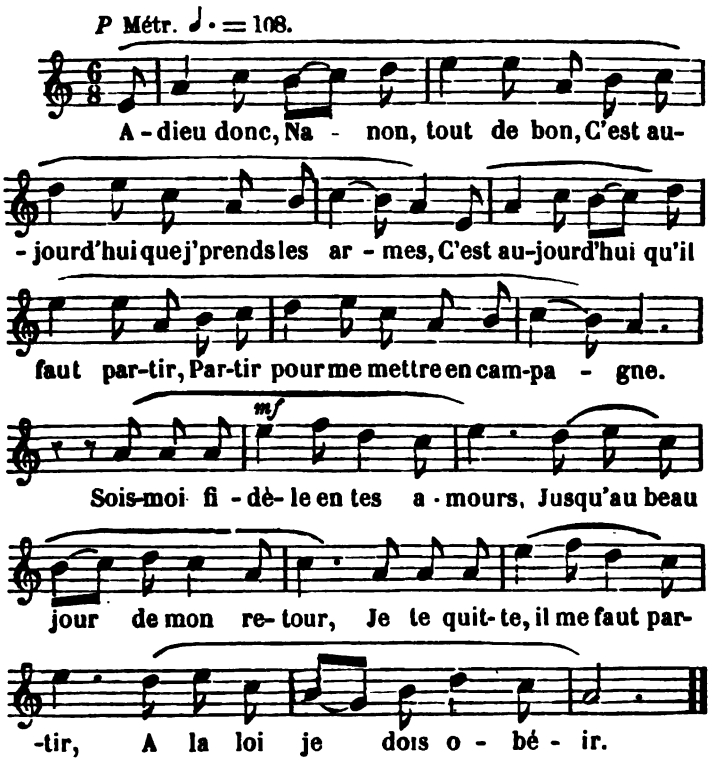
III.

« En grande diligence
« Je t'écris ce billet;
« Dans la ville de Nantes
« Tu n'me r'verras jamais.
« Garde plus l'assurance
« De montrer mon diamant (1),
« Sur moi plus d'espérance,
« Fais choix d'un autre amant.

(*Angoumois*).

(1) Le soldat fait allusion à l'anneau que, suivant la coutume des amoureux, il avait donné en partant à sa bien-aimée; anneau qu'elle devait lui présenter au retour comme un témoignage de fidélité.

NANON TRÉSORIER.



II.

Le galant partit du pays,
Sitôt Nanon se met en route,
Pour rejoindre son cher ami
Et ne plus le quitter sans doute.
Fume sa pipe en vrai dragon,
Tire un bon coup de mousqueton,
Ou bien un coup de pistolet,
Tout aussi bien qu'ces gros sujets.

III.

Dedans Bordeaux a-t-arrivé',
A monté dedans la chaloupe,
Où on le l'avait embarqué',
Et dès lors commence sa route.
De simpl' soldat devient sergent,
De sergent devient lieutenant.
Elle était bien beau trésorier
Quand elle arriva-t-au quartier.

IV.

Au Port-Louis a-t-arrivé',
Est descendu' de sa chaloupe,
Dans la ville s'est promené'
Pour chercher son amant sans doute;
Dessus la plac' se promenant
Elle a rencontré son amant,
Et lui a dit : « Mon cher enfant,
« Ah! viens me parler un instant.

V.

Simple soldat était surpris
Que son trésorier l'accoste,
— « Oui, Monsieur, je vous parlerai
« Quoique ça ne soit pas la mode.
— « Quitt' ta guérite et ton fusil,
« Ceinturon et giberne aussi,
« Viens à la cantine un instant
« Boire une bouteill' de vin blanc.

VI.

A la cantin' sont arrivés,
Se sont assis sous le feuillage.
— « N'as-tu pas d'maîtresse au quartier,
« Dis-moi donc, mon cher camarade?

— « J'en ai un' qui sert la nation,
« Elle a quitté notre canton
« Et sans jamais y retourner.
« Jamais d'autre je n'aimerai.

VII.

— « Embrasse-là, mon cher enfant,
« Car c'est ta Nanon qui te parle,
« Depuis sept ans j'sers la nation,
« Pour te rencontrer, camarade;
« Maintenant comm' deux bons amis,
« Mettons-nous camarad' de lit:
« Pour renouv'ler nos amitiés
« Il faut tous deux nous embrasser.

VIII.

Au bout d'neuf mois l'a-t-accouché,
Sans dire une seule parole,
Mais ell' dit à son bien-aimé,
« Mon dieu! ce tour-là est bien drôle,
« Le colonel faut avertir.
— « Hélas! monsieur, faut s'en venir,
« Le trésorier assurément
« A-t-accouché d'un bel enfant.

IX.

Le colonel a-t-arrivé,
A bien monté dedans la chambre,
S'est assis au pied de son lit,
Parlant aussi doux comme un ange,
— « Celui-là qu'avouera l'garçon
« Sera l'meilleur du régiment.
« Nous lui f'rons porter un beau nom,
« Louis-Charles de la nation.

(*Aunis*).

JE VIENS TE DIRE ADIEU.

Cantabile. Métr. ♩ = 88.

P

Je viens te di-re a-dieu, Ma char-mante An - gé-

- li - que, Je viens te dire a-dieu, Ma charmante An- gé-

- li - que, Je viens te di-re adieu A - vec les larm'

aux yeux. Em brasse-moi, mon cœur, N'y verse plus de pleurs.

II.

— « Amant, mon cher amant, } *bis*
« Ça me prend une envie :
« C'est d'aller avec toi
« Dans ces jolis endroits,
« Tu me feras placer
« Dans ces beaux grenadiers.

III.

— « Pour venir avec moi, } *bis*
« Quitte l'habit de fille,
« Prends l'habit de garçon,
« Tous deux nous partirons,
« Je te ferai placer
« Dans ces beaux grenadiers.

IV.

L'ont bien été sept ans, } *bis*
Au régiment ensemble;
Personn' la connaissait
Pour fille qu'elle était,
Que son joli-t-ami;
Ell' couchait avec lui.

V.

Tout au bout des sept ans, } *bis*
S'est déclaré bataille;
Au milieu du combat
Elle est blessée au bras;
La belle a déclaré
Qu'ell' n'était pas guerrier.

VI.

Monsieur le commandant } *bis*
Qu'entendait ces paroles:
— « Un fill' de dix huit ans
« Qui a servi sept ans,
« Sûrement a gagné
« L'congé d'son bien aimé.

VII.

« Si vous êt's une fille } *bis*
« Faites-nous le connaître?
« En voyant vos blancs seins,
« Nous le connaîtrons bien.
« En voyant vos blancs seins,
« Nous le connaîtrons bien.

VIII.

La bell' tout aussitôt
Tire son épinglette, } *bis*
Leur fait voir sa valeur,
Sa force et sa grandeur,
Et qu'elle avait gagné
L'congé d'son bien-aimé.

IX.

— « Si votre amant est là, } *bis*
« Faites-nous le connaître?
— « Viens donc, mon cher amant
« Parler au commandant,
« Viens donc, mon bien-aimé,
« J'ai gagné ton congé.

(*Saintonge, Aunis, Poitou*).

La chanson suivante où il est aussi question de la belle Angélique a été trouvée dans un des cahiers de l'abbé Maygrier, curé de Saint-André d'Angoulême, sous le premier empire. Nous la devons à la bienveillante communication de M. Eusèbe Castaigne.

I.

Du port de Brug' nous somm' partis,
En Hollande sommes entrés :
Un coup fatal, sur nous tiré,
Par terre, hélas! un soldat mit.

II.

Le capitaine, au feu cessé,
Demande : « Y a-t-il un blessé?
« Oui dà, oui dà, mon capitaine,
« Voyez-en un, le porte-enseigne.

III.

« Cher porte-enseign', mon bel ami,
« As-tu du regret de mouri'?
« Toi qui toujours fus à l'épreuve,
« Craindrais-tu donc ta dernière heure?

IV.

— « Il faut à tout se préparer,
« De mon drapeau me séparer;
« Il faut dans peu quitter ce monde,
« Je ne regrette que ma blonde.

V.

— « Pour ta blonde, sois sans souci,
« Dans un moment elle est ici;
« Quatre soldats de l'Amérique,
« S'en vont chercher ton Angélique.

VI.

Sitôt qu'elle put arriver,
La belle se mit à pleurer :
« Ne pleurez pas, beauté charmante;
« Je meurs content, près mon amante. »

VII.

— « J'engagerai mon blanc jupon,
« Mon anneau d'or, mon cotillon,
« Mon agrafe, aussi ma ceinture,
« Amant, pour guérir ta blessure.

VIII.

— « En vain tu veux me secouri',
« Malgré tes soins je vais mouri'.
« Adieu pour toujours, cher amante,
« Je te laisse, beauté charmante. »

MON CHER AMANT SOLDAT INFORTUNÉ.

mf Assez vif. Métr. ♩. = 112.

Mon cher a-mant soldat infor-tu-né, Par le con-
-seil vient d'ê-tre con-dam-né; C'est pour un
coup qu'un jour il a por-té Au lieu-te-
ten.
-nant qui m'a-vait in-sul-té. Je de-viens
fol-le De tristesse et d'en-nui, Il se dé-
ten.
-so-le Et moi je pleure aus-si. Je de-viens
fol-le De tristesse et d'en-nui, Il se dé-
-so-le Et moi je pleu-re aus-si.

II.

A la prison si j'allais le trouver,
Mon cœur me dit que j'pourrais le sauver,
Rien ne résiste au pouvoir de l'amour:
Je m'en vais vous le prouver en ce jour.

— « Ouvrez la porte,
« Geôlier compatissant?
« Ouvrez, j'apporte
« Du fruit-z-à mon amant. } *bis*

III.

— « Entrez, dit-il, en poussant un sanglot,
« Il est là-bas dans ce sombre cachot.
— « Permettez-moi, dit-elle, ô bon geôlier,
« De dire un mot au soldat prisonnier.
« Mon pauvre Charle
« Qu' j'ai mis sous les verroux
« Que je te parle.
« Bon geôlier, laissez-nous. } *bis*

IV.

J'étais seule avec mon amant, je dis:
« Il faut tous deux que nous changions d'habits,
« Pour te sauver je n'ai pas d'autre espoir,
« Prends cette robe et mon grand voile noir.
« Sors au plus vîte
« Un mouchoir sur tes yeux,
« Et prends la fuite,
« Je te fais mes adieux. } *bis*

V.

Le lendemain on vint me réveiller,
En me disant: tu seras fusillé.
Quand on me vit par-dessous les remparts,
Et quand on vit mes grands cheveux épars.
— « C'est une fille,
S'écriér' les soldats,
« C'est une fille!
« Ne la fusillons pas. } *bis*

VI.

Au commandant on en a fait rapport
Qui fit suspendre mon arrêt de mort.
Au même instant on apprit qu'mon amant
D'un grand danger sauvait le régiment.
« Brisons nos chaînes,
« On nous a grâciés.
« Et plus de peines
« Nous voilà mariés. } *bis*

(*Angoumois*, *Bas-Poitou*).

LA MAITRESSE DU VOLTIGEUR.

Métr. ♩. = 120.

mf

Le vol - tigeur que j'ai-me, Grand Dieu, le bel en -
fant, Le vol - tigeur que j'ai - me, Grand Dieu, le bel en
- fant! Il por - te la mous - ta - che Et
les cheveux fri - sés tout au-tour de la tê - te
F
C'est le plus bel en-fant De tout le ré - gi-ment.

II.

— « Que pensez-vous, ma fille, } *bis*
« D'aimer ce voltigeur?
« C'est un enfant de troupe,
« Qui vous fera marcher

« Tout le long de la route,
« Il vous fera marcher,
« Pour aller à l'armé'.

III.

—« Je ne crains point la marche } *bis*
« Avec mon voltigeur, }
« Il porte-z-une gourde
« Pendue à son côté,
« J'en boirai quelques gouttes;
« Ça me f'ra-t-oublier,
« La douleur de marcher.

IV.

Quitte l'habit de fille, } *bis*
Prend l'habit de soldat, }
Marche de ville en ville,
S'en va-t-au cabaret:
Et avecque l'hôtesse,
Rencontre son amant,
Et buvant et chantant.

V.

« Veux-tu tirer au sabre, } *bis*
« Voltigeur valeureux? }
« A l'ombre sous un âbre
« Nous tirerons tous deux,
« Nous croiserons les sabres,
« Si tu m'y blesse au cœur,
« Tu seras le vainqueur.

VI.

L'ont tiré sous un charme, } *bis*
Mais au troisième coup, }
La bell' quitte son arme
Et tombe à deux genoux
Pour y rendre son âme,
Et c'est son voltigeur
Qu'a-t-été le vainqueur.

VII.

Rossignolet sauvage,
Messager des amants, } *bis*
Va-t-en dire à sa mère,
Et à tous ses parents,
Que leur fille elle est morte,
Que c'est son voltigeur
Qu'a-t-été le vainqueur.

(*Saintonge, Aunis, Bas-Poitou*).

LE SOLDAT PAR CHAGRIN.

Adagio espressivo molto. Métr. ♩. = 72.

p

Je me suis en-ga-gé Pour l'amour d'une blonde, Je

me suis en-ga-gé Pour l'amour d'u-ne blon-de;

cresc. *rit.*

Pas pour mon anneau d'or Qu'à d'autre elle a donné, Mais

p

c'est pour un baiser Qu'el-le m'a re - fu - sé.

II.

Je me suis engagé
Dans l'régiment de France. } *bis*
Là où' que j'ai logé,
On m'y a conseillé,
De prendre mon congé,
Par-dessous mes souliers.

III.

Dans mon chemin faisant,
J' rencont' mon capitaine. } *bis*
Mon capitain' me dit :
— « Où vas-tu, Sans-souci ?
— « J' m'en vas dans le vallon,
« Rejoind' mon bataillon.

IV.

— « Soldat, t'as du chagrin,
« Par l'abandon d' ta blonde ; } *bis*
« Ell' n'est pas dign' de toi,
« La preuve est à mon doigt :
« Tu vois bien clairement,
« Que je suis son amant.

V.

Là bas, dans le vallon,
Coule claire fontaine ; } *bis*
J'ai mis mon habit bas,
Mon sabre au bout d' mon bras,
Et je me suis battu,
Comme un vaillant soldat.

VI.

Du premier coup portant,
J'ai tué mon capitaine : } *bis*
Mon capitaine est mort,
Et moi, je vis-t-encor,
Mais dans quarante jours,
Ça sera-t-à mon tour.

VII.

Celui qui me tuera,
Ça s'ra mon camarade; } *bis*
Il me band'ra les yeux,
Avec un mouchoir bleu,
Et me fera mourir,
Sans me faire souffrir.

VIII.

— « Que l'on mette mon cœur
« Dans un' serviette blanche (1), } *bis*
« Qu'on le porte à ma mi',
« Qui demeure au pays,
« En disant : c'est le cœur,
« De votre serviteur.

IX.

« Soldats de mon pays,
« N' le dit' pas à ma mère, } *bis*
« Mais dites-lui plutôt,
« Que je suis-t-à Bordeaux,
« Prisonnier des Anglais,
« Qu'a' n' me r'verra jamais. (*Angoumois.*)

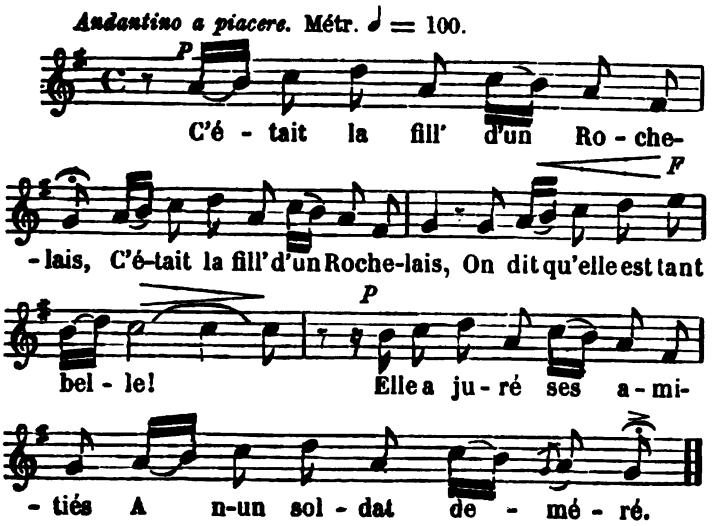
Cette jolie légende a été signalée par H. Murger, dans son roman les *Vacances de Camille.*

(1) Ce même trait se retrouve dans un roman du XIIe siècle : *Le Châtelain de Coucy et la Dame de Fayel,* (*Crapelet, Paris*).

Le Chatelain est aux Croisades. Il est blessé dans un combat; sentant sa mort prochaine, il veut se hâter de regagner la France, afin de revoir une dernière fois la dame de ses pensées. Il s'embarque. A peine à bord du navire, il sent la mort qui l'étreint; il appelle son écuyer et lui recommande de porter son cœur à la dame de Fayel :

De par moi li presenterés,
Et li dites que li renvoy,
Ses traices et le cœur de moi.
Siens fu, dès que je la connui;
C'est drois qu'adès remaingne à lui.

LA FILLE DU ROCHELAIS.



II.

Mais le soldat a-t-embarqué,
A-t-embarqué sur l'aive.
La belle s'est mise à pleurer,
Comme une Magdeleine.

III.

— « Galant, ma mère a de l'argent,
« Va chez ton capitaine,
« Nous achèterons ton congé,
« Tu n'iras point en guerre.

VI.

Celui qui me [illegible]
Ça s'ra m[illegible] argent,
Il me b[illegible]
Aver[illegible]rtir demain,
E[illegible]mpagnée.

V.

Quand ils furent bien loin rendus,
Bien loin rendus sus l'aive,
L'ont aperçu un p'tit vaisseau,
Venant à tour de voiles.

VI.

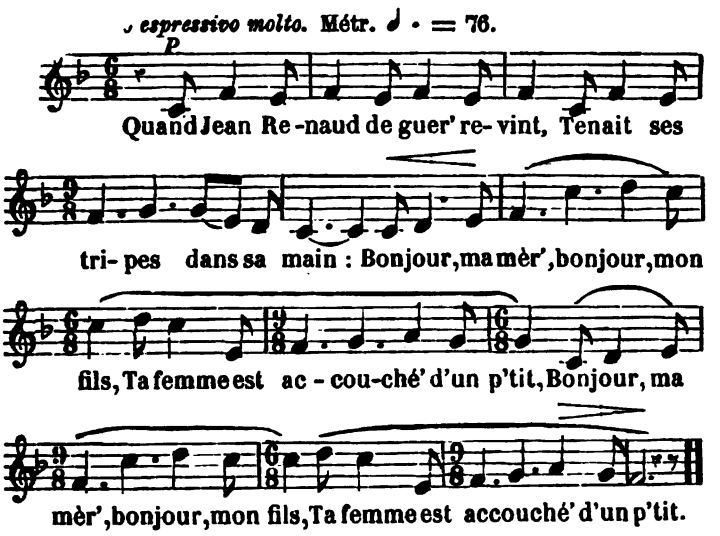
— « Beau matelot, arrête là,
« Arrêt' là, je t'en prie,
« Je voir venir un p'tit vaisseau,
« Je crois que c'est ma mie.

VII.

— « Galant, ta mi', ça ne l'est pas,
« Ce sont les Angleterre,
« Qui venont foncer dessus nous,
« Qui v'nont à tour de voiles.

(*Saintonge, Aunis*).

JEAN RENAUD (1).



II.

— « Allez, ma mère, allez devant,
« Fait'-moi dresser un beau lit blanc,
« Mais faites-le dresser si bas
« Que ma femm' ne l'entende pas. } *bis*

III.

Et quand ce fut sur les minuit,
Jean Renaud a rendu l'esprit.
Son dernier cri fut tant aigu
Que sa femme l'a-t-entendu. } *bis*

(1) En Angoumois, le peuple dit Jean Arnaud.

IV.

— « Ah! dites, ma mère, ma mi',
« Ce que j'entends crier ici?
— « Ma fille, ce sont les enfants,
« Qui se plaignent du mal de dents. } *bis*

V.

— « Ah! dites, ma mère, ma mi',
« Ce que j'entends cogner ici?
— « Ma fille, c'est le charpentier,
« Qui raccommode le plancher. } *bis*

VI.

— « Ah! dites, ma mère, ma mi',
« Ce que j'entends chanter ici?
— « Ma fille, c'est la procession,
« Qui fait le tour de la maison. } *bis*

VII.

— « Mais dites, ma mère, ma mi',
« Pourquoi donc pleurez-vous ainsi?
— « Ma fill', je ne puis t' le cacher,
« C'est Jean Renaud qu'est décédé. } *bis*

VIII.

— « Ma mère, dit's au fossoyeux,
« Qu'il fasse la fosse pour deux,
« Et que l'espace y soit si grand,
« Que l'on y mette aussi l'enfant. } *bis*

(*Angoumois, Saintonge, Bas-Poitou*).

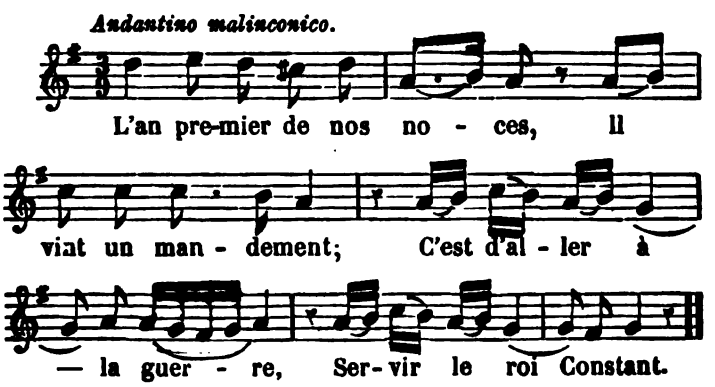
Cette lugubre complainte a été signalée par G. de Nerval, dans son Etude sur les chants du Valois; une version en a été

publiée par M. J. J. Ampère, dans le bulletin du comité de la langue, Année 1853 n° 4. On la retrouve aussi en Bretagne, sous le titre *le Sône de la fiancée*, (revue des provinces, vol. III, 3e livraison).

La légende bretonne *Le seigneur Nann et la fée,* publiée par M. de la Villemarqué, dans les Barzas-Breiz, reproduit identiquement la même idée.

Voyez aussi noëls et chants pop. de la Franche-Comté, *Max Buchon*, Romancero de Champagne, 2e partie, p. 125, et Poitou et Vendée, article Nalliers, p. 17.

LE CHANT DE JOUSSEAUME.



II.

Mais ma femme elle est grosse,
Je ne puis la quitter ;
— « Va, va, mon fils Jousseaume,
« Ta femm' la soignerai.

III.

« La men'rai à la messe,
« Avec moi quand j'irai,
« Sur les fonds de baptême,
« Ton enfant le tiendrai.

IV.

Quand Jousseaum' fut en guerre,
En guerre au loin rendu,
Ses promesses, sa mère
A n' les a pas tenu'.

V.

Lui a-t-ôté les bagues,
Les bagues, les draps d'or,
Lui a donné la touaille (1),
L'a-t-envoyé aux prots (2).

VI.

La bell' fut sept années,
Sans rire ni chanter;
Au bout des sept années,
S'est prise à tant chanter.

VII.

De sept lieues à la ronde,
Jousseaum' l'a-t-entendu' :
— « C'est la voix de ma blonde,
« Beau page, l'entends-tu ?

(1) Touaille, nappe, linceul. — Les bergères du Poitou portent aux champs, par dessus leurs vêtements, un grand drap écru qui leur sert de manteau. — Affectée à cet usage la *touaille* se nomme suivant les contrées *abriade*, *abriail*, *abriaide*, (abri-aigue).

(2) Prots, perots, dindons. — C'est à tort que ce mot figure dans le chant de Jousseaume. Les dindons ne furent introduits en France qu'au XVe siècle, et cette légende est de beaucoup antérieure à cette époque. Une autre version incomplète que nous avons entendue portait *pirons* (oisons), mot qui est vraisemblablement celui du texte primitif, car, en Poitou, l'habitude est encore d'élever des troupeaux d'oies et de les faire garder aux champs par un enfant, garçon ou fillette.

VIII.

« Oh ! da ! Bonjour, protière,
« A vous et à vos prots !
— « Bonjour, mes gentilshommes,
« A vous, à vos chevaux !

IX.

— « O dis-moi donc, protière,
« Ne vas-tu pas dîner ?
— « Nenni', mon gentilhomme,
« I n'ai pas déjeuné.

X.

— « O dis-moi donc, protière,
« Voudrais-tu m'en donner ?
— « Nenni, mon gentilhomme,
« N'en sauriez pas manger.

XI.

« I n'ai qu' du pain d'aveine,
« Pas cuit et pas salé,
« Les chiens de ma bell'-mère
« N'en veulent pas manger.

XII.

Jousseaum' tâte à sa poche,
Michette a-t-accroché :
— « Tenez, p'tite protière,
« Vela pour déjeuner.

XIII.

— « O dis-moi donc, protière,
« Ne vas-tu pas veni' ?
— « Nenni, mon gentilhomme,
« N'est pas encore nuit.

XIV.

« O faut bé qu' i travaille,
« Avant de m'en aller,
« N'ai pas fini m'a qu'noille,
« Et n'ai pas bucheillé.

XV.

— « O dis-moi donc, protrière,
« Pourrais-tu m'y loger ?
— « A ma bell'-mère traître
« Allez le demander.

XVI.

— « Bonjour, madam' l'hôtesse,
« Pouvez-vous m'y loger ?
— « Oui-dà, mon gentilhomme,
« I ve logerai bé.

XVII.

Quand Jousseaum' fut à table,
A table pour souper,
Demande un' demoiselle,
Pour avec lui coucher.

XVIII.

— « Ne donne point mes filles,
« Pour avec vous coucher,
« Prenez la p'tit' protière,
« Dans le coin dau fouer.

XIX.

Jousseaum' se lèv' de table,
A-t-été l'embrasser ;
— « Connais-tu pas, la belle,
« Ton époux bien aimé ?

XX.

« Lavour sont i' les bagues,
« Que je t'avais baillé',
« Il y a sept ans, la belle,
« Quand je m'en suis-n-allé?

XXI.

— « Ta mère, bonne mère,
« A' me les a-t-ôté',
« A ta sœur*e* l'aînée,
« A' les a fait porter.

XXII.

— « Lavour sont i' les robes
« Que je t'avais baillé',
« Il y a sept ans, la belle,
« Quand je m'en suis-n-allé?

XXIII.

— « Ta mère, bonne mère,
« A' me les a-t-ôté',
« A ta sœur la cadette,
« A' les a fait porter.

XXIV.

— « Lavour est la portée,
« Que je t'avais laissé',
« Il y a sept ans, la belle,
« Quand je m'en suis-n-allé?

XXV.

— « Ta mère, bonne mère,
« Aux prots a' l'a jeté';
« Notre bon valet Pierre,
« Il l'a bien ramassé'.

« O faut [illegible]ise,
« Ava[illegible]iser.
« N[illegible] . . .
[illegible] . . . . .

XXVII.

— « Vâlet, ô vâlet Pierre,
« Quel nom li as tu donné?
— « C'est le nom de Jousseaume,
« Que je li ai donné.

XXVIII.

— « Vâlet, ô vâlet Pierre,
« Cherche à t'y marier,
« Ta fortune elle est faite,
« Tu peux t'en assurer.

XXIX.

— « Si vous n'étiez ma mère,
« Je vous ferais brûler,
« Mais comm' vous êt' ma mère,
« Je vas vous étrangler.

Si l'on compare ce chant à celui publié par M. de la Villemarqué, sous le titre : *L'épouse du croisé,* on voit clairement qu'ils sont nés du même fait. La seule différence qu'ils présentent dans le fond est que dans le chant breton c'est le *frère* et non la *mère* du croisé qui dépouille la jeune femme et l'envoie bergère, aux champs.

Pendant que je serai à la guerre,... à qui donnerai-je ma douce amie à garder? — Emmenez-la moi, mon beau frère..... Je la mettrai en chambre avec mes demoiselles;

..... Ou dans la salle d'honneur, avec les dames....

encore bien loin du manoir, que déjà son
s plus durs propos : — Jetez là votre robe
ne blanche, et allez à la lande garder les

pt ans elle ne fit que pleurer; au bout des sept
se mit à chanter.

Et un jeune chevalier qui revenait de l'armée ouït une voix douce chantant sur la montagne :

— « Halte! mon petit page.... j'entends une voix d'argent chanter sur la montagne.... Il y a aujourd'hui sept ans que je l'entendis pour la dernière fois.

« Bonjour à vous, jeune fille de la montagne; vous avez bien dîné, que vous chantez si gaiement?

— « Oh! oui, j'ai bien dîné.... avec un morceau de pain sec que j'ai mangé ici.

— « Dites-moi, jeune fille jolie qui gardez les moutons, dans ce manoir que voilà, pourrai-je être logé?... — Oh! oui sûrement.....

« Vous y aurez un bon lit de plume, comme moi autrefois quand j'avais mon mari.... Je ne mangeais pas alors dans l'écuelle du chien.

— « Où donc mon enfant, où est votre mari?.... — Mon mari, mon seigneur, est allé à l'armée; il avait de longs cheveux blonds, blonds comme les vôtres.

— « S'il avait des cheveux blonds comme moi, regardez bien, ma fille, ne serait-ce point moi? — « Oui, je suis votre dame, votre amie, votre épouse.....

— « Laissez là ces troupeaux, que nous nous rendions au manoir.....

— « Bonheur à vous, mon frère, bonheur à vous; comment va mon épouse, que j'avais laissée ici?

— « ..... Elle est allée à Quimperlé avec les dames.....

— « Tu mens! car tu l'as envoyée comme une vile mendiante garder les troupeaux; tu mens par tes deux yeux! Car elle est derrière la porte, elle est là qui sanglotte.

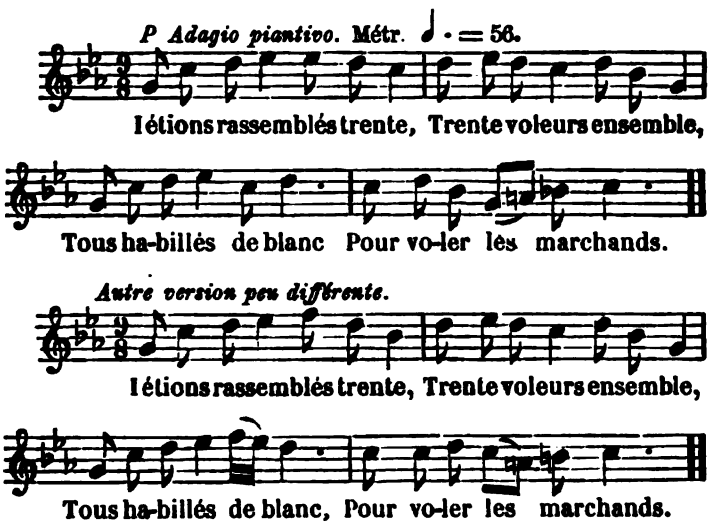
« Va-t-en cacher ta honte! va-t-en, frère maudit! ton cœur est plein de mal et d'infamie! Si ce n'était ici la maison de ma mère et de mon père, je rougirais mon épée de ton sang!

Le chant poitevin ne vous paraît-il pas l'emporter sur l'autre par une fiction dramatique mieux amenée, mieux ménagée, et partant plus saisissante?

Ce qui me porterait à assigner la même origine à ces deux légendes, outre la similitude des faits, c'est ce nom de Constant attribué au chef de l'expédition.

Les Jousseaume étaient seigneurs Poitevins. On les trouve seigneurs de Montreuil-en-Nalliers au XIVe siècle, (*famille chevaleresque du Poitou*), et le dernier, Armand Louis Jousseaume, marquis de la Bretesche, vicomte de Tiffauges, Beaumont et Bois-Charruault, baron de Suzannet et de la Douay, seigneur du Chatellenier, de la Jaudonnière, la Caillère, Pouillé, le Boisroux, etc., s'est éteint en son château de Tiffauges, le 7 janvier 1788, à l'âge de 78 ans, (*Gazette de France* 1788); il n'est rien d'étonnant qu'ils se soient croisés avec un duc de Bretagne, (le peuple les qualifiait rois), et pour moi ce duc serait *Conan*, (Constant par homophonie), au lieu d'être Alain son prédécesseur, ainsi que le suppose M. de la Villemarqué. Je laisse aux historiens à débrouiller la chose. Quoiqu'il en soit, ces deux chants remonteraient au même siècle le XIe ou XIIe.

LES TRENTE VOLEURS DE BAZOGES (1).



II.

La premièr' des vol'ries,
Qu'i ons fait en notre vie,
Mes camarad' et moi,
I avons volé le roi (2).

III.

I avons été à Rennes,
Pour y voler la reine,
La reine y était pas,
I avons volé le roi.

IV.

I ons enfoncé les portes,
Les gard' étiont poit fortes.
Les cabinets secrets,
I les avons trouvés.

V.

I ons défoncé les coffres,
Pour y voler les robes,
Des rob' aussi de l'or,
Le sujet de ma mort.

(1) Bazoges-en-Pareds, Vendée. (2) Sans doute le duc de Bretagne.

VI.

Nous en furant à Nantes,
A Nant' au marché vendre,
Vendre à bien bon marché,
C'qui nous a rien coûté.

VII.

Le curé de Bazoges,
Avecque sa grand' robe,
Et son bonnet carré,
Nous a bien mal jugés.

VIII.

Nous a jugé' à pendre,
Lundi sans plus attendre,
Mardi sans plus tarder,
A pendre ou à brûler.

IX.

Si iavais cru mon père,
Mon père aussi ma mère,
I ne s'rais point ici,
Dans tchés maudits pays.

X.

Si iavais cru ma femme,
Ma femm', ma joli femme,
Mes trois petits enfants,
I s'rais riche marchand.

(*Bas-Poitou*).

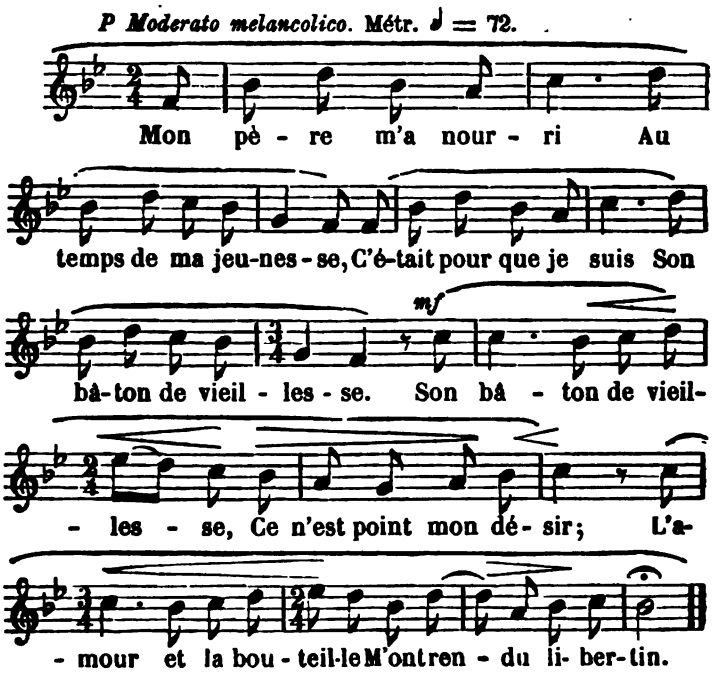
Le Jeudi 3 février 1583, M. Rapin, Vice-Sénéchal de Fontenay-le-Comte, accompagné de ses soldats, au nombre de 25, tuèrent à Reaumur 40 ou 50 voleurs, qui, sous ombre d'être de compagnie, pillaient et rançonnaient les pauvres rustiques du plat pays, et violaient les femmes, sauf un ou deux desdits voleurs, dont l'un estait sergent de leur compagnie, qu'il fit conduire audit Fontenay, où il le fit pendre.

(Journal de Guillaume et de Michel le Riche, avocats du roi à Saint-Maixent, publié par A. DE LA FONTENELLE DE VAUDORÉ. *Saint-Maixent, Reversé,* 1846.)

Cette complainte offre une grande ressemblance avec la : *Chanson nouvelle sur les regrets d'un voleur nommé Caplanbou, qui fut mis sur la roue et exécuté à Tholose, le* 3 *septembre* 1583. — Sur le *chant* : « Si je t'appelle ingrate. »

(Cabinet des plus belles chansons nouvelles, tant de l'amour que de la guerre. *Lyon*, 1592).

MON PÈRE M'A NOURRI.



II.

Le bon Dieu m'a donné,
Une bell' joli' femme,
Qui m'a bien tant aimé,
Je la trouv' misérable,
Je la trouv' misérable
De m'avoir épousé;
Et quand c'est que j'y pense,
Ça me fait bien pleurer.

III.

J'ai trois petits enfants
De cett' bell' joli femme;
Le plus jeune des trois
Dit: ô ma bonne mère,
Dit: « ô ma bonne mère,
« Vour est-il mon papa,
« L'y a bien six semaines
« Que nous n'le voyons pas?

IV.

Ton papa, mon cher fi',
N'a jamais voulu croire
Ni parents ni amis,
La justice de Nantes,
La justice de Nantes
S'est emparé' de lui;
Jamais ton pauvre père,
Ne verra le pays.

V.

L'ont pris, l'ont emmené,
Dedans ces basses fosses,
L'on voit ni ciel ni jour,
La nuit, quand i' s' réveille,
La nuit, quand i' s' réveille,
I.'entend trembler la tour;
De l'eau et du pain noir,
C'est son dîner du jour.

(*Poitou*).

Cette complainte recueillie dans la même contrée que la précédente pourrait bien n'en être qu'une version tronquée.

LA FILLE DE SAINT-MARTIN DE L'ILE (1).

mf Malinconico. Métr. ♩. = 76.

C'était un' jeu- ne fil - le De Saint-Mar-tin de
cres - - cen - - do.
l'I- le, Son pèr' l'a ma - rié' ri-che - ment, Mais point à
son con-ten-te-ment, Son pèr' l'a ma - rié' ri-che-
- ment, Mais point à son con- ten - te - ment.

II.

Elle avait un' bell'-mère,
Un' méchante bell'-mère,
Qui toujours disait à son fi' :
« Mon fi', quand la f'ras-tu mouri' ? } *bis*

(1) Ile de Ré.

III.

— « Patientez, ô ma mère,
« O ma très chère mère;
« Patientez à dimanch' matin,
« J'accomplirai tous vos desseins. } *bis*

IV.

La belle tout en larmes
Alla trouver son père,
Lui dir' ses craint' et ses péri's
Et qu'on voulait la fair' mouri'. } *bis*

V.

« Ah! mon père, ah! mon père,
« Ah! mon très chère père,
« Vous m'avez donné un mari,
« Je crois qu'il me fera mouri'. } *bis*

VI.

— « Retourne-t-en, ma fille,
« Chez toi, ma bonne fille,
« Avant dimanche, avant lundi,
« J'irai parler à ton mari. } *bis*

VII.

La belle s'en retourne,
S'en retourne chez elle;
Elle se couch' dessus son lit,
Ne tarde pas à s'endormi'. } *bis*

VIII.

A l'instant dans la chambre
C'est son mari qui entre:
« Belle, prenez vos jupons blancs,
« Nous allons faire un tour aux champs. } *bis*

IX.

Sans attend' la réponse
Sur son ch'val il la monte ;
« Holà ! ma bell', tenez-vous bon,
« Nous allons jouer de l'éperon. } *bis*

X.

Tout aussitôt galope,
Sans débrider l'emporte,
Jusqu'à la pièce de froment (1)
Où son épée était dedans. } *bis*

XI.

—« Mari, si tu m'y frappes,
« Va-t-en chercher un prêt'e,
« Que je lui fass' confession,
« Pour en avoir absolution. } *bis*

XII.

— « Tu n'auras d'autre prêt'e
« Que l' bout de mon épée.
« Il te donn'ra ta confession
« Et mon poignard l'absolution. } *bis*

XIII.

Revenant par derrière,
Rencontre son beau-frère :
—«Ah ! d'où viens-tu, frère, maintenant ?
« Tes souliers sont couverts de sang. } *bis*

(1) VARIANTE : Ils n'étaient pas dans la forêt,
Qu'elle sentit son sang couler.

XIV.

— « Je reviens de la chasse
« Des lapins, des bécasses,
« J'ai tant tué de lapins blancs } *bis*
« Qu' mes souliers sont couverts de sang. }

XV.

— « Tu as menti, beau-frère,
« Ah! tu n'es qu'un faux traître,
« Je vois à tes pâles couleurs } *bis*
« Que tu viens de tuer ma sœur. }

XVI.

Va prév'nir la justice
La prév'nire du crime :
« Justice, faites-le mouri', } *bis*
« Et sa cruelle mère aussi. }

(*Saintonge*).

Il y a une grande anologie entre cette légende et la ballade allemande, publiée par M. Seb. Albin, sous le titre *Ulric et Annette :*

Ulric s'en va à cheval ; il passe devant la maison d'Annette la jolie. « Chère Annette veux-tu venir avec moi dans la forêt verte? Je t'apprendrais le chant des oiseaux.

Ils partent ensemble, ils passent devant un coudrier. Ils arrivent sur une verte prairie.

Il la conduit sur l'herbe, il la fait asseoir.....

« Là bas, sur les sapins, j'ai vu onze vierges pendues, tu vas être la douzième.

— « Puisqu'il me faut être la douzième, laissez-moi pousser trois cris. Par le premier cri, elle appelle son père.

Par le second cri elle invoque le Seigneur; par le troisième cri, elle appelle son jeune frère.

Son frère est assis près d'un bocal de vin frais et vermeil. Le son entre par la fenêtre. « Mes frères, écoutez, notre sœur crie dans la forêt!

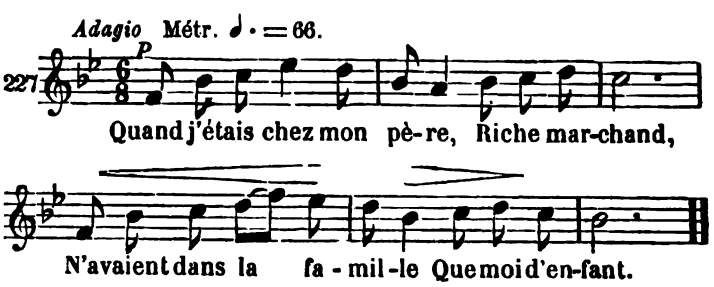
— « Ulric, cher Ulric, qu'as-tu fait de ma jeune sœur ? — « Elle est là haut sur le tilleul, elle y file de la soie noire.

— « Pourquoi tes souliers sont-ils rougis de sang! Pourquoi tes yeux sont-ils si morts? — « Comment mes souliers ne seraient-ils pas rougis de sang? J'ai tué une tourterelle.

— « La tourterelle que tu as tuée, ma mère l'a portée dans son sein.....

Annette la jolie fut mise en fosse profonde. Ulric le beau-frère fut mis sur la roue. Autour d'Annette les anges chantèrent; autour d'Ulric les corbeaux croassèrent.

LE FILS DU RICHE MARCHAND.



II.

Sont toujours à me dire
Qu'il faut chercher
Une fille assez riche,
Pour l'épouser.

III.

J'en ai bien trouvé une,
Tout à mon gré;
Ell' n'est point assez riche
Pour m'épouser.

IV.

Un jour allant la voire,
Seulette aux champs,
Ell' me conta ses peines,
Et ses tourments.

V.

M'a dit une parole,
Qui m'a charmé,
Au logis de mon père,
M'en suis-n-allé.

VI.

— « Mariez-moi, mon père,
« Mariez-moi !
« La fill' que mon cœur aime,
« Je veux l'avoir !

VII.

— « La fill' que ton cœur aime,
« Tu n' l'auras poèt.
« Ell' n'est pas assez riche,
« Pour t'épouser.

VIII.

Le garçon en colère,
Il s'est jeté
Sur son père et sa mère,
Pour les tuer.

IX.

La fill' qu'est aux fenêtres,
Qui voyait ça,
Lui dit toute en colère :
— « Tu n' m'auras pas.

X.

« Tu as battu ta mère,
« A caus' de moi ;
« Tu as tué ton père,
« Tu n' m'auras pas.

XI.

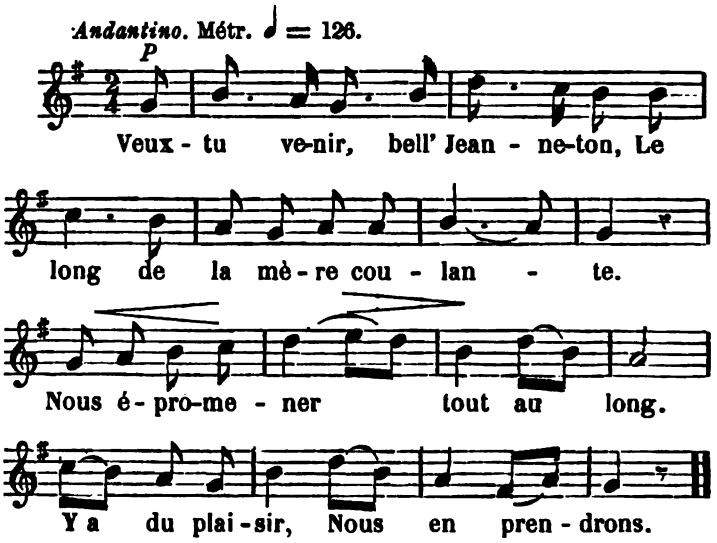
— « Il faut mouri', mignonne,
« Il faut mouri' ;
« Nous irons fair' les noces,
« En paradis.

XII.

— « Dans l' paradis, dit-elle,
« Tu n'iras pas :
« Ta place est réservée,
« Avec Judas.

(*Saintonge, Aunis, Bas-Poitou*).

VEUX-TU VENIR BELL' JEANNETON.



II.

Quand ils fur' sur le bord de l'eau,
La belle lui demande à boire;
— « Avant de boir' de ce vin blanc,
« Bell', je veux boire de ton sang.

III.

— « Mon cher amant, mon bien-aimé,
« En aurais-tu bien le courage?
— « Allons ho! belle Jeanneton,
« Quitte vîte tes blancs jupons.

IV.

— « Mon cher amant, mon bien-aimé,
« Tire mes bas, dis, je t'en prie ?
Tant qu'il tirait les bas du pied,
Dedans la mer l'a fait plonger.

V.

Le beau galant subtilement
S'est attrapé à-z-une branche,
La Jeanneton prend son couteau,
Coupe la branch', l'envoie-t-à l'eau.

VI.

— « Oh ! tire-moi, ma chère belle,
« Que je retourne chez mon père.
— « Ah ! non ! oh ! non ! maudit galant,
« Puisque tu z-y es, reste-z-y donc.

VII.

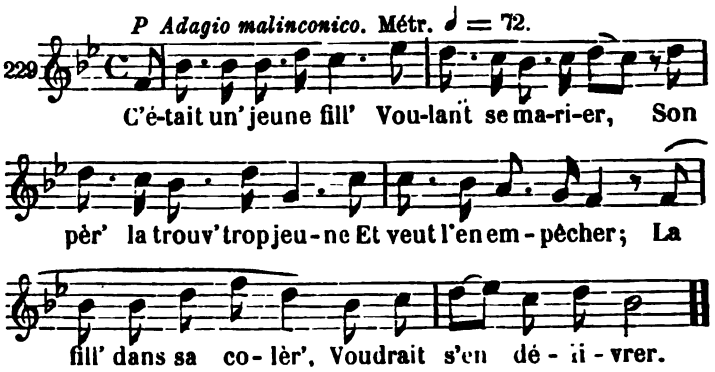
— « Ma chère ami', ma bien-aimée,
« Donne-moi la main, je t'en prie.
— « Oh ! non ! oh ! non ! maudit galant,
« Faut aller voir la mer au fond.

VIII.

— « Rossignolet du bois joli,
« Va-t-en dire à ma chère mère,
« Va-t-en lui dir' que je suis mort,
« Et qu' Jeanneton n'a pas tout l' tort.

(*Poitou, Aunis*).

LA FILLE PARRICIDE.



II.

Par un dimanche au soir que la bell' se promène,
En son chemin rencont' trois jeunes cavaliers:
— « Voulez-vous tuer mon pèr', cent écus vous aurez?

III.

— « Si nous l'avons tué, qui le fera connaître?
— « Prenez sa ceinturette et l'anneau de son doigt,
« Ça me fera connaît' qu'il est mort dans les bois.

IV.

Sont partis fond de train les jeunes capitaines:
— « Arrête, allons, arrête, arrête ici, marchand,
« De la part de ta fill', vas périr dans les champs.

V.

— « J'ai sur moi six cents francs pour me payer la vie,
« Prenez ma ceinturette et l'anneau de mon doigt,
« Ça lui fera connaît' que j' suis mort dans les bois.

VI.

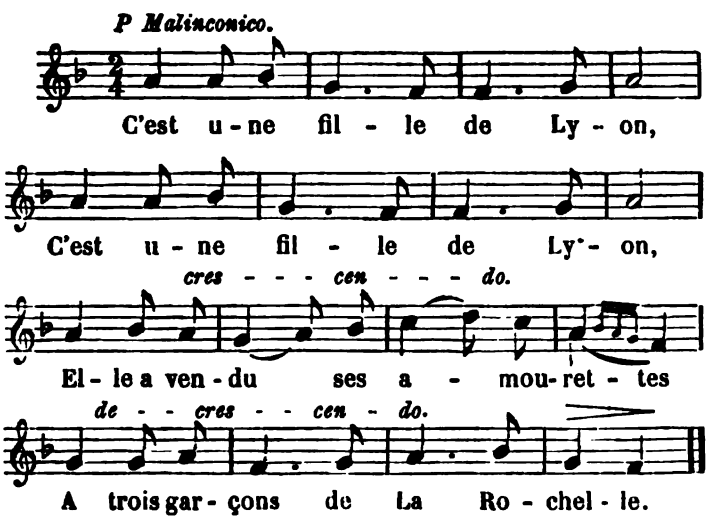
Les cavaliers s'en vont au logis de la belle :
— « Eh ! donc ! bonjour la bell', compte nous de l'argent,
« Nous avons tué ton père, il est mort dans les champs.

VII.

Par un dimanche au soir que la bell' se promène,
En son chemin rencont' son père bien armé,
Prend son couteau de chasse en son cœur l'a plongé.

(*Poitou, Angoumois, Aunis, Saintonge*).

L'INFANTICIDE.



II.

Les trois garçons s'en sont-n-allés ;
Ils ont laissé la pauvre fille,
Enceint' d'un garçon ou d'un' fille.

III.

Quand est qu'elle fut en chemin,
Pli' son enfant d'un' toile fine,
Et l'enterre au pied d'une vigne.

VI.

La justice passant par là,
L'a-t-arrêté', l'a garrottée,
Dans la prison l'a-t-enfermée.

V.

Les trois garçons s'en sont venus :
« Bonjour, Madame la geôlière,
« Pourrions-nous voir la prisonnière?

VI.

— « Messieurs, attendez à demain,
« Vous la verrez sur l'échalette (1),
« Et le bourreau par derrière elle.

VII.

Quand elle y fut sur l'échafaud,
Ell' tourne la tête en errière,
Et voit venir sa triste mère.

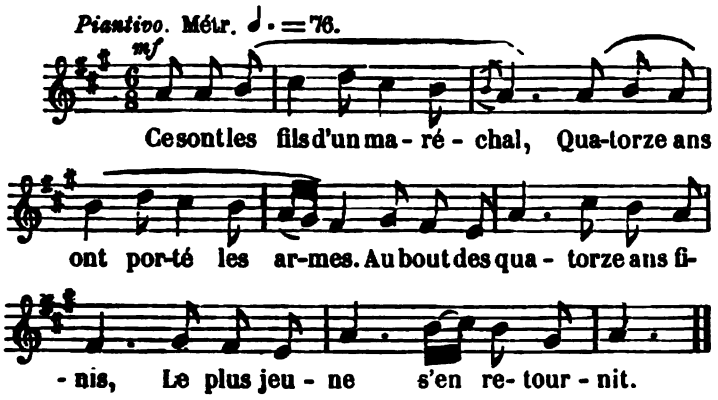
VIII.

« Adieu, ma mère, je m'en vas,
« Toute fille qu'a fait folie
« A mérité d'être punie.

(*Saintonge, Aunis*).

(1) L'Echelle.

CE SONT LES FILS D'UN MARÉCHAL.



II.

— « Oh! da! bonjour, belle, en passant,
« Auriez-vous point de drap à vendre?
— « Oh! oui, messieu, oh! oui, j'en ai,
« Rentrez ici, j' vous en vendrai.

III.

Quand le messieu y fut rentré,
La belle s'est mise à tant rire:
« Vôus êtes, je crois, mon neveu,
« Qu'il y a quatorze ans je n'ai veu.

IV.

« Ah! si je suis votre neveu,
« De mon retour, ma chère tante,
« A ma mère n'en dites rien,
« Voir si ell' m'y connaîtra bien.

V.

« Oh! da! Bonjour, femme, en passant,
Logeriez-vous point ma valise?
« Je vous la donne en sûreté,
« Car j'ai grand peur d'être volé.

VI.

Mais quand ce fut sur les minuit,
La femme appelle sa servante:
« Lèv'- toi, égorgeons ce marchand,
« Nous aurons son or, son argent.

VII.

Mais quand ce fut au matin jour;
Sa tante en a fait la recherche:
« Là vour est-il donc ce marchand
« Qu'était hier au soir sur ce banc?

VIII.

La servante lui a répond,
Oh! mais d'un air toute imprudente,
« S'il a marché, il est bien loin,
« Il a bougé dès à matin.

IX.

Sa tante a point voulu croir' ça,
Elle a monté dedans sa chambre,
Elle a levé le blanc linceu',
A vu le sang de son neveu.

X.

« Ah! c'est-il toi, mon cher enfant?
« Ah! c'est-il toi que j'y regarde,
« Tu te croyais chez des amis,
« Ta cruell' mèr' t'a fait mouri'.

XI.

« Ah! si j'ai fait mourir mon fils,
« Qne le bon Dieu me punisse!
« Ah! j'ai tué mon cher enfant,
« Pour son or et pour son argent.

(*Poitou, Aunis*).

Nota. Cette légende très-populaire dans nos contrées rappelle le dernier épisode du drame sanglant intitulé *le 24 février* du poète allemand Joachim Werner. Ce poète, assure Alexandre Dumas, se serait inspiré lui-même d'une légende répandue en Suisse parmi les montagnards du Gemmi.

LE MARI ASSASSINÉ.

D'un ton lamentable. Métr. ♩ = 126.

Ah! j'ai un long voyage à fai-re, Ah! j'ai un long voyage à fai-re, J'ai bien long de terre à mar-cher, Un bras de mer à tra-ver-ser, J'ai bien long de terre à marcher, Un bras de mer à traver-ser, Valet va-

II.

— « Vâlet, vâlet, viens m'y conduire, (*bis*)
« Viens m'y conduir', mon petit fi',
« A l'instant nous allons parti'.

III.

Quand il' y fur' dans ces vallées, (*bis*)
Le vâlet alors i li dit :
— « Ah ! c'est ici qu'i faut mouri'.

IV.

— « Vâlet, t'âras pas le courage, (*bis*)
« Un si bon maît' qui t'aime tant,
« Le voir*e* baigné dans son sang.

V.

« Vâlet, que dira ta bourgeoise, (*bis*)
« Quand ell' t'y verra reveni',
« Qu'ell' n'y verra plus son mari?

VI.

— « Il est là-bas dans ces vallées, (*bis*)
« Il est là-bas sous un cormier,
« Où les corbeaux l'ont dévoré.

VII.

— « Vâlet, vâlet, allons le voir*e*, (*bis*)
« Nous voirons pas c' qui l'a tué,
« Nous voirons c' qui l'a dévoré.

VIII.

Quand elle y fut dans ces vallées, (*bis*)
Elle a jeté un si haut cri :
« Grand Dieu, je n'ai plus de mari !

IX.

— « Si vous voulez d' moi, la bourgeoise, (*bis*)
« Moi, je serai votre mari,
« Jusqu'au dernier jour de ma vi'.

X.

Quand fut au lit le soir des noces, (*bis*)
Elle aperçut un ange blanc
Qui avait l' cœur couvert de sang.

XI.

—« Ah! tiens-le bien, ma chère femme, (*bis*)
« Ah! tiens-le bien entre tes bras,
« Celui qui m'a mis au trépas.

XII.

« Garde-le bien, ma chère femme, (*bis*)
« Garde-le bien toute ta vi',
« Moi, je m'en vais dans l' paradis.

(*Saintonge, Poitou, Aunis*).

LE RETOUR DU FILS MILITAIRE.

Andante malinconico. Métr. ♩ = 100.

P *legato.*

Vou - lez - vous per - met-tre en pas - sant

Que je rentre en vo - tre chau - miè - re? Vou-

-lez-vous donner lo-ge - ment A-n-un malheureux mi-li-

mf 𝄋

- tai - re, Qui va rejoindre ses pa-rents A-près qua-

- torze ans de ser-vi - ce, Vo-yez qu'mon sort est ef-fra-

al segno. 𝄋

- yant, Je suis couvert de ci-ca - tri - ces. Mon

II.

— « Mon brave, je le voudrais bien,
« Vous faire entrer dans ma demeure,
« Hélas! nous n'avons presque rien!
« Cependant vous blessez mon cœure.

III.

« Si mon mari était ici,
« Je pourrais bien vous satisfaire,
« Mais je suis seul' dans mon réduit,
« Je crains les jug'ments téméraires.

IV.

— « Est-il*e* loin votre mari?
Reprend le jeune militaire :
« Oh! madam', s'il était ici,
« Il soulagerait ma misère.

V.

« Madam', si vous aviez un fi',
« Qui comme moi s'rait dans la peine,
« Vous seriez bien aise aujourd'hui,
« Qu'au pays Dieu vous le ramène.

VI.

— « Entrez, mon brave, entrez ici,
« Je ne crains plus les médisances,
« J' vas aller chercher mon mari,
« Il aura part à vos souffrances.

VII.

« Oui, comme vous j'ai-z-un enfant,
« Je crois qu'il a perdu la vie,
« Je le crois mort en combattant,
« Loin d'une famille chérie.

VIII.

— « Je vous le dis qu'il n'est pas mort,
« Ah! bonne mèr', séchez vos larmes,
« Je vous le dis qu'il n'est pas mort;
« Car vous voyez briller ses armes.

IX.

— « Dieu tout-puissant ! ô roi des cieux !
« Vous exaucez notre prière !
« Vous avez accompli nos vœux,
« En nous rendant un fi' si chère.

(*Poitou, Aunis*).

CHANSONS SATIRIQUES.

VELA LE TEMPS DAU CARNAVAL.

I.

Velà le temps dau carnaval,
Que tot le monde chonte,
Baillons-y donc neutre bal
A sa reconnaissonce,
Mes gars,
A sa reconnaissonce.

II.

Quoique i séchans que daux pé- [sans,
Qui couchont sos la latte,
I valant bé tos tchés fringants,
Tot vetius d'écarliatte.
Mes gars,
Tot vetius d'écarliatte.

III.

I n'avons poët à nous coutés
Tchiellés broche' à tapage;
I n'avons poët à nous chapiâs,
Tchielle chicourée sauvage,
Mes gars,
Tchielle chicourée sauvage.

IV.

Mais i'avons dans neutre ha- [miau,
La coumère Jeannette,
Alle gazouill' kemme in azeau,
Dam' c'est ine amusette,
Mes gars,
Dam' c'est ine amusette !

(*Poitou*).

IN JOU EN AUBANT (1) DE NUVILLE.

mf Moderato Gaiement. Métr. ♩ = 104.

In jou en au-bant dé Nu-vil-le, I m'en vin-
-guis de-vers Poi-taé, Glie di-sant que dans tchiés quar-
-taés, Ol y a-t-i-ne tant bel-le vil-le I a-ras v'lu
voir tchell' vil-le mé, Les maisons m'en ont em-pê-chaé.

II.

I' avisis in houme de piarre,
Tot au mitan d'in grand quiarrâé,
Glle disiant qu'ol était le râ,
Tchio qui fasait si baé la guiarre;
I li otis baé man chapeâ,
Glle n' m'argardit ens'rement pas.

III.

I vis qu'ol y avait grond prâésse,
Dans-n-ine edgllise vour y entris,
Glle se miront baé neu ou dix
A débadigoulâer la mâésse,
I creyas qu'o s'rait bâé tout fâét,
Dau diable si tchieu finissâét.

(1) Auber, partir à l'aube.

IV.

In d'-z-ux avait sus sâés oreuilles,
Kemm' ine espèce de souffllâet,
O semblait à tchiellés bournâés,
Là vour y boutâons nous abeuilles.
D'auquins l' coëffiant, glle l' décoëffiant,
I creyas bâé que glle s' moquiant.

V.

Gll' aviant pondu pre daux ficelles,
Kemm' daux réchaôds qui fumiant.
Tchio que dons-n-in p'tit bot (1) preniant,
O fasait fumer de pllus belle.
Gll'ariant bâé poquâé pre l' nâez,
Si glle n'avait pris garde à sâé.

VI.

Gll' aviant daux peids donch' qu'à (2) la tâéte,
Daux manteâs d'ôr qui terleusiant,
Et les aôtres aviant enseurment,
In chaquin la peâ d'ine bâéte.
Ol y avait in grand cabinâét,
Qu'était tot pllein de fllageolet.

VII.

Glle fasiant tot pllein de mines,
Torsiant la goul', trepiant daux peids;
Pre la quoue, in grond enrageâé
Mordait ine grousse varmine.
Daux maraôs (3) taôndus kem' daux œus,
Chantiant menu kem' daux cheveux.

(1) Sabot, (la navette à encens). (2) Jusqu'à.

(3) Les paysans appellent les clergeons (enfants de chœur) des *maraôs*, parce que le chant de tête de ces enfants ressemble au cri des chats : ma-ra-ô.

VIII.

Glle brailliant à plleine tâéte,
Kem' daux cheins qui se battiant,
I creyas mâé, que glle s' mordiant.
In d'-z-ux avait ine baguette,
Gll' us faisait seign' qué s' taisissiant,
Mais gll'o fasait, mais glle brailliant.

IX.

Quond fut fini, v' peuvez me creire,
I sortis l' premâé d' tretous,
In soudard me d'mondit in sou
Pre m'être assis sus ine chaise,
I prinquis mes jomb' à mon cou,
Et m'en anguis m'assir châez nous.

(*Poitou*).

Ce chant un des plus répandus dans nos provinces de l'Ouest subit des variations assez importantes suivant l'endroit où on le rencontre: nous avons suivi la version la plus généralement accréditée sans même signaler les variantes poitevines qui ne reposent jamais que sur des différences de mots ou de prononciation.

Dans sa belle Étude sur les chants populaires, (Dictionnaire de la conversation et de la lecture, *Paris, Belin-Mandar,* 1834), M. G. Olivier dit que cette chanson, dans laquelle il reconnaît le vieux type des Sirventes, est fort en honneur dans les environs de Dantzyg.

La Reveillère-Lépaux assure (notice du patois Vendéen, mémoires de l'académie celtique, n° VIII de la collection IIe du tome III) que ce sujet est aussi traité dans l'idiome picard

et qu'il est impossible que l'on puisse dire lequel des deux voyages de Poitiers ou d'Amiens, a servi de modèle à l'autre. Toutefois, dans le poitevin, ajoute-t-il, la manière dont le paysan peint les objets qu'il a vus, est si plaisante, si conforme à la nature de ses idées et de ses connaissances, qu'on trouve dans ce morceau l'empreinte et le mérite de l'originalité rustique. — Nous sommes loin d'être de cet avis. Il suffit de lire cette pièce patoise pour reconnaître qu'elle sort de l'esprit d'un lettré protestant et non de la cervelle d'un pauvre paysan. — J'en dirai autant du *paysan revenant de Bordeaux* et de *O Vinguit in ordre dau roë,* composées sans nul doute par un curé ou un instituteur de village. Il en est de même de cette longue chanson connue en Vendée sous le nom de *La Sablaise*, qui est loin d'avoir la simplicité naïve des chants du peuple (1).

Le paysan de qui je la tiens, répétait les trois quarts des paroles sans y rien entendre. Aussi m'a-t-il été impossible de rétablir le sens des vers qui manquent.

L'air n'est autre qu'une version tronquée de : *A la façon de barbari, mon ami.*

I.

P'rin biâ jor de l'Ascentian,
Qui étas dans le minage,
J'apercoyis passer Nichan :
Jargni ! le biâ visage.
Tot d' suit' mon kieur fut chatouilloux.

REFRAIN.

Pre ta, Nichan, qu'i endure daux moux,
Pre ta, Nichan, qu'i endure.

(1) Depuis que nous avons écrit ces lignes nous avons appris par M. Palliot (Charles) que cette chanson a été composée sous la Restauration par un notaire des Sables-d'Olonne et qu'elle a même été tirée à cent exemplaires. Cela vient à l'appui de notre assertion.

II.

Au seir i auguis biâ m' couchai,
Prondre de l'iau bénite;
I ne faisis que m' trevirai,
Kemme si avis la vavite (1),
Eh! man Dieu dan! i' en d'védrai fou.
Pre ta, etc.

III.

I poussas ma respiratian,
K' m'in houme à l'agonie,
A quieu moumont ma tote Natan
Crut qu'i en rondra la vie:
Au fu! au fu! levè-ve tretous.
Pre ta, etc.

IV.

Man oncle Roch qui était en bas:
Avec ma su (2) Mechelle,
Se l'viront faut dir' tot en piâ (3),
L'all'miront la chondelle,
A man lit ne firont qu'in sout (4).
Pre ta, etc.

V.

Diu! qu'as-tu dan, man biâ Jacquet?
Jargni! quieu cabriolle.
I v'lis bè parlai, mais l' loquet (5),
Me copit la parole,
Bonn' mèr' Sainte-Anne, Dieu! le biâ mou.
Pre ta, etc.

(1) Diarrhée.
(2) Sœur.
(3) Peau.
(4) Saut.
(5) Hoquet.

VI.

O faut levai in bel autau (1),
A Saint-Jean décolaësse (2).
Quieu est in sort d'*in boun apoutre*
Qui t'a baillé d' la gesse (3),
O bè t'a vu quieuque garou.
Pre ta, etc.

VII.

Ol est Nichan qui est man tormont;
Ol est lè qui m'embrâse :
Per endurer quios movements,
Faut qu'i ange (4) sur la prépoise (5)
Me boulotter (6) sur les cailloux.
Pre ta, etc.

VIII.

Jésus! quieu ragoumon (7),
Dit tôt ma su Mechelle,
Mais t'aris bè in biâ carcan
Qu'a l'air d'ine haridelle
Avec san grand nez tabatou.
Pre ta, etc.

IX.

San grand père était sorcé,
Li v'nit sus ine egouette (8),
San grand onc' v'lit ombrasser
Ma tote Marjolette,
A n'aras jamais man biâ n'vou.
Pre ta, etc.

(1) Autel.
(2) Décolasse, le décollé.
(3) La fleur de gesse affole, dit-on.
(4) Que j'aille.
(5) Plage.
(6) Ronler.
(7) Ragoût appétissant, appât.
(8) Gouttière.

X.

Répit, répit, man pauvre gas,
Sèche poèt ta carcasse,
Avant huit jours tu t'marieras.
. . . . . .
. . . . . .
Pre ta, etc.

XI.

A quieu biâ mot i jaillissis,
Et pouf! dans la place i sautis,
Fras kemm' i' étas la veille.
. . . . . .
. . . . . .
Pre ta, etc.

XII.

I' v'las m'encouri chez Nichan,
Mais ma su bèn apprise
M'dicit : prends dan tan ganeçon (1),
Car t'es tot en chemise,
T'aras bè l'air d'in sang'nitou (2).
Pre ta, etc.

XIII.

Bé maugré mâ i la creyis,
I prenis ma ciulotte,
Mes bas roges, mon capot gris,
Man bouquiet d' bergamotte,
Et i' arrivis dès l' point dau jou.
Pre ta, etc.

(1) Caleçon.

(2) Marchand de sanguenite, santoline.

XIV.

Toc! toc! qui est là? — Ol est mâ,
Jacques. . . . . .
Jésus, dit-ell', tés bè gadas (1),
Tu m'as tote alourie (2),
Ave-vous vu, quieu grous sotou.
Pre ta, etc.

XV.

Euvre dan, ma boune, euvre dan,
Ne crains poët la critique.
I dirai qu' i vus dau savan;
Pisque tu tins boutique.
Alle ontrebaille son portou (3).
Pre ta, etc.

XVI.

. . . . . I li contis
Ce qu' i velais li dire:
A' l'ouvrit pus grand, pis i entris.
Tot d' suit' mon cuieur soupire.
Dam! i me pendis à san cou.
Pre ta, etc.

XVII.

Té, qu' i dicis, chère Nichan',
I seis in gas hounête,
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Pre ta, etc.

(1) Joyeux.
(2) Epouvantée.
(3) Portail.

XVIII.

I t'apport'rai bè fait et ban
. . . . . .
. . . . . .
Mais du bois de cabane,
Man bareuil et man devantou.
Pre ta etc.

XIX.

Hé! bè, qu'a dicit, grand chéti,
Pisqu' ol est dan de même,
Et pisqu'o t' fait si grand pllaisi,
O faut danc bè qu' i t'aime.
I avas d' la chous', pre tâ, toujou.
Pre ta, etc.

XX.

Dam! i me mettis à supper (1)
Sa belle grousse face;
Mais k'm' i v'lis toucher au parpet (2),
A fasit la grimace.
A bas la main, grous patrouillou (3)!
Pre ta, etc.

XXI.

I m'en r'tornis chez mes paronts,
Porter quielle nouvelle;
Li en furant tretous bè contonts,
Toch' qu'à (4) ma su Mechelle,
Quoique a seit in luma bagnou (5).
Pre ta, etc.

(1) Sucer, embrasser en happant. (4) Jusqu'à.
(2) Au bas, littéralement plancher. (5) Limaçon baveux.
(3) Patrouiller, remuer.

XXII.

O quand i pons' qu'après demain
Nichan sera ma femme,
I ne fait plus que virquouetter (1).
O me chatoille l'âme,
I seis tot k'm'in chat en ravou (2).
Pre ta, etc.

XXIII.

Mes biâ monde qui m'ontondez,
P't-êt' poët qu'o vous convienne,
A mes noc', i vous pri', venez,
Ve boués'rez la platène.
Et pis v's irez monger chez vous.
Pre ta, Nichan, qu'i endure daux moux,
Pre ta, Nichan, qu'indure.

Dans les environs de Marans et de La Rochelle, on chante sur le même refrain :

I.

I ai bè in pus bè chapiâ
Que quio qu'est sus ma tête;
Jarni! i ne le porte jà
Rè qu'aux grands jours de fêtes,
Quand le soulail raye sus tiés hauts.
Peur tè, Margot, qu' i' endure daux maux
Peur tè, Margot, qu' i' endure.

II.

I seis bè le pus biâ garçon
Qu'o y ait dans la paroësse.
I ne seis jamais le deurnier
A sortir de la messe.
Le peurmier rendu au château.
Peur te, etc.

(1) Tourner, virer. (2) Rut.

III.

Quand i seis dedons-n-in bal,
I dons' tot kemme in aute,
Frappe daux mains, tape daux peds,
I donse la gavotte.
I fais daux sauts kemme in crapaud.
Peur te, etc.

IV.

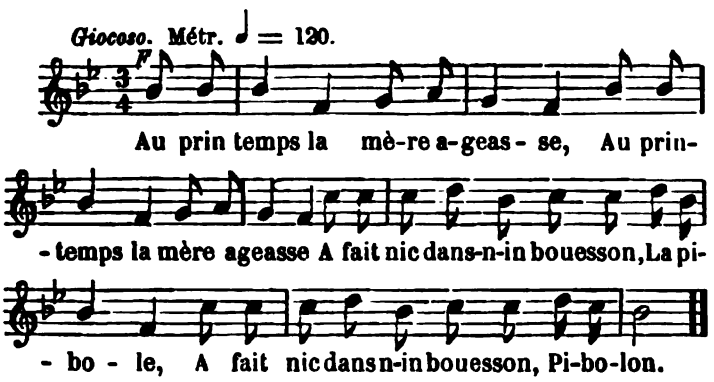
Margot, si te velai m'aimer,
I' ai trois boss'lées de terre (1),
Ine poule et pis in jau (2)
Qui sont trejou en guerre,
Ine vache et in pourceau.
Peur te, etc.

V.

N'y a que Margot qui ne veut pas
Qu'on badine avec elle;
Pasqu'alle a daux p'tits appas,
A fait la demoiselle;
A tord d'la goule et dau museau.
Peur te, etc.

(1) Etendue de terre à laquelle il faut trois boisseaux de semence.
(2) Coq.

LE PETIT AGEASSON.



II.

Alle y couvit troës semaines, (*bis*)
Troës semaines tot au long,
La pibole,
Troës semaines tot au long,
Pibolon.

III.

Dreit au bout daux troës semaines, (*bis*)
O vindgit in ageasson,
La pibole,
O vindgit in ageasson,
Pibolon.

IV.

Quand l'ageasson iut daux ales, (*bis*)
Glie volit sus les maisons,
La pibole,
Glie volit sus les maisons,
Pibolon.

V.

Glie chaillit dans-n-ine edgllise (*bis*)
Dreit au mitan dau sermon,
La pibole,
Dreit au mitan dau sermon,
Pibolon.

VI.

Quand le prêtr' dit : Dominus*se*, (*bis*)
Vobiscum dit l'ageasson,
La pibole,
Vobiscum dit l'Ageasson,
Pibolon.

VII.

Et le prêtre dit aux aôtres : (*bis*)
Qu'est o tchieu qui me répond,
La pibole,
Qu'est o tchieu qui me répond,
Pibolon.

VIII.

Ol est in' petite ageasse, (*bis*)
O bèn in p'tit ageasson,
La pibole,
O bèn in p'tit ageasson,
Pibolon.

IX.

I li f'rons faire daux dgeïtres (*bis*)
Et daux petits canuçons,
La pibole,
Et daux petits canuçons,
Pibolon.

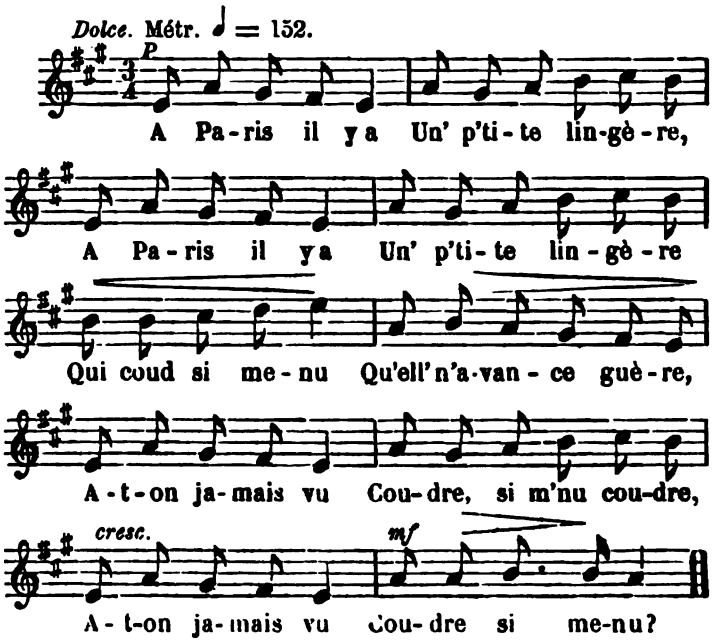
X.

L'envoierons dans tchiés compagnes (*bis*)
Peur prêcher la mission,
La pibole,
Peur prêcher la mission,
Pibolon.

(*Poitou*).

Beaucoup de chansons populaires doivent leurs refrains à des noms d'instruments de musique. La *pibole* est la musette poitevine. La *vèze* ou cornemuse a donné lieu au refrain *la vèzi la vèzon; tourloure*, *turelure*, *tirelyre*, *turlututu* étaient au XVe et au XVIe siècles les noms de différentes espèces de flûtes.

LA P'TITE LINGÈRE.



II.

Qui coud si menu,
Qu'ell' n'avance guère,
E' r'pass' les rabats
A Mossieu l' vicaire.

REFRAIN.

A-t-on jamais vu,
Coudre aussi m'nu, coudre,
A-t-on jamais vu,
Coudre aussi menu.

III.

E' r'pass' les rabats
A Mossieu l' vicaire.
El' va les porter
A son presbytère.
A-t-on, etc.

IV.

El' va les porter
A son presbytère,
— « Combien vous faut-il,
« Ma p'tite lingère?
A-t-on, etc.

V.

« Combien vous faut-il,
« Ma p'tite lingère?
— « Il me faut cinq sous,
« Je n'y gagne guère.
A-t-on, etc.

VI.

« Il me faut cinq sous,
« Je n'y gagne guère.
— « Vous m'embrasserez,
« Ma p'tite lingère.
A-t-on, etc.

VII.

« Vous m'embrasserez,
« Ma p'tite lingère.
— « Je n'embrasse point
« Mossieu le vicaire.
A-t-on, etc.

VIII.

« Je n'embrasse point
« Mossieu le vicaire
« J'embrass'rais bien mieux
« Un jeun' militaire.
A-t-on, etc.

IX.

« J'embrass'rais bien mieux,
« Un jeun' militaire
« Q'i aurait son congé,
« Revenant de guerre.

REFRAIN.

A-t-on jamais vu,
Coudre aussi m'nu, coudre,
A-t-on jamais vu,
Coudre aussi menu.

(*Poitou*, *Angoumois*).

VAR. Romancero de Champagne, page 214, 2e partie.

La chanson suivante se chante sur le même air :

I.

Chez nous i avians in petit bordage,
I' avians poèt de bœufs, i avians que des vaches,
Au bout d'in, din, din, au bout d'in village.

II.

I tirians dau lait, fasians daux fromages,
Les mettians sècher sus le teit aux vaches.
Au bout d'in, etc.

III.

Tot le mond' veniant dans le vesinage,
« Combien vendez-vous vos jolis fromages?
Au bout d'in, etc.

IV.

« Cin sous les petits et six sous les larges.
L' curé en prit ien, l' mit dans sa soutane,
Au bout d'in, etc.

V.

Fit veir ses mollets, m'nus comme des lattes,
. . . . . .
Au bout d'in, etc.

(*Aunis, Bas-Poitou*).

MARGOTON ET SON CURÉ.

Métr. ♩. = 138.

F

Mar - go - ton prend son pa - nier, S'en va-t-aux meu - res, M'sieur l'cu - ré s'en va- t-a-près Lisant ses heu - res; *p* Mar-go-ton, attends-me, attends-me, Margo- *F* - ton, Attends-me donc? M'sieur l'cu-ré je ne saurais Si n'donnez quel-que cho - se. M'sieur l'cu-ré prend son ra-bat Et le lui *mf* don-ne. En vous r'merciant, monsieur l'cu-ré, D'm'avoir si *F* bien en-ra - ba - té', Vous êt' un hon-nête hom-me.

II.

Margoton prend son panier,
S'en va-t-aux meures,
M'sieur l' curé s'en va-t-après,
Lisant ses heures :
— « Margoton, attends-me, attends-me,
« Margoton, attends-me donc.

— « M'sieur l' curé, je ne saurais,
« Si n' donnez quelque chose :
M'sieur l' curé tir' sa calotte
Et la lui donne
« En vour r'merciant, Monsieur l' curé,
« D' m'avoir si bien enrabaté',
« D' m'avoir si bien encalotté',
« Vous êt' un honnête homme.

III.

Margoton prend son panier,
S'en va etc. . . . . .
. . . . . .
M'sieur l' curé tir' sa soutane
Et la lui donne.
« En vous r'merciant, Monsieur l' curé,
« D' m'avoir si bien enrabaté',
« D' m'avoir si bien encalotté',
« D' m'avoir si bien ensoutané',
« Vous êt' un honnête homme.

IV.

Margoton prend son panier,
S'en va etc. . . . . .
. . . . . .
M'sieur l' curé tir' ses culottes,
Et les lui donne.
« En vous r'merciant, monsieur l' curé,
« D' m'avoir si bien enrabaté',
« D' m'avoir si bien encalotté',
« D' m'avoir si bien ensoutané',
« D' m'avoir si bien enculotté',
« Vous êt' un honnête homme.

V.

Margoton prend son panier,
S'en va etc. . . . . .
. . . . . .
M'sieur l' curé tir' ses socquets,
Et les lui donne.
« En vous r'merciant, Monsieur l' curé,
« D' m'avoir si bien enrabaté',
« D' m'avoir si bien encalotté',
« D' m'avoir si bien ensoutané',
« D' m'avoir si bien enculotté',
« D' m'avoir si bien ensocquetté',
« Vous êt' un honnête homme.

VI.

Margoton prend son panier,
S'en va etc. . . . . .
. . . . . .
M'sieur l' curé tir' ses chaussons,
Et les lui donne.
« En vous remerciant, Monsieur l' curé,
« D' m'avoir si bien enrabaté',
« D' m'avoir si bien encalotté',
« D' m'avoir si bien ensoutané',
« D' m'avoir si bien enculotté',
« D' m'avoir si bien ensocquetté',
« D' m'avoir si bien enchaussonné',
« Vous êt' un honnête homme.

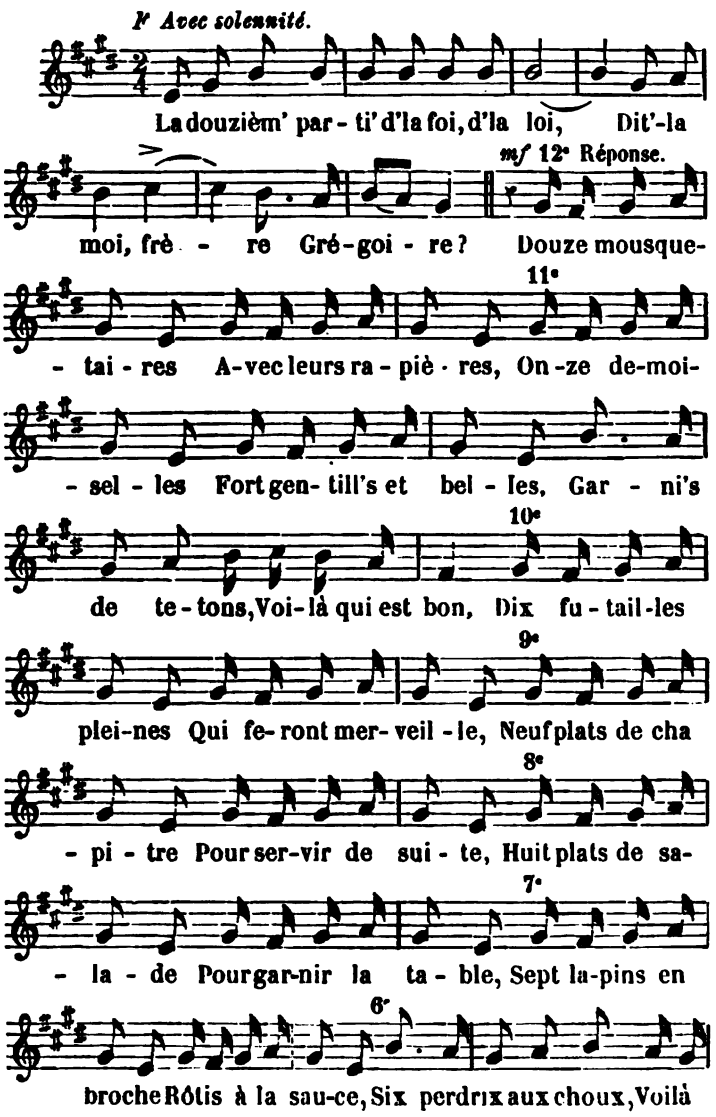
VII.

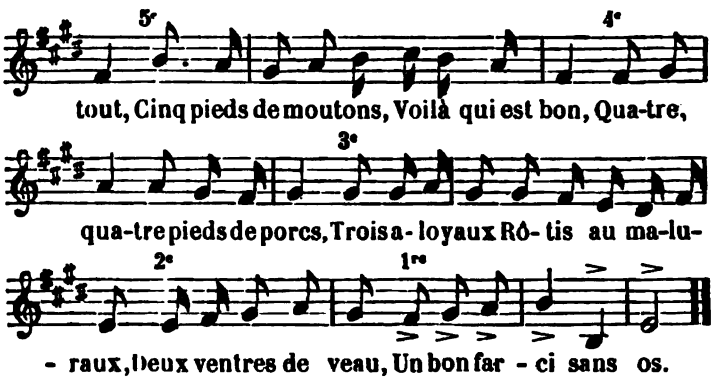
Margoton prend son panier,
S'en va-t-aux meures,
M'sieur l' curé s'en va-t-après,
Lisant ses heures :

— Margoton, attends-me, attends-me,
« Margoton, attends-me donc.
— « M'sieur l' curé, je ne saurais,
« Si n' donnez quelque chose.
M'sieur l' curé tir' sa chemise
Et la lui donne.
« En vous r'merciant, Monsieur l' curé,
« D' m'avoir si bien enrabaté',
« D' m'avoir si bien encalotté',
« D' m'avoir si bien enculotté',
« D' m'avoir si bien ensocquetté',
« D' m'avoir si bien enchaussonné',
« D' m'avoir si bien enchemisé',
« Vous êt' un honnête homme.

(*Poitou*).

LA FOI D' LA LOI.





Nota. Les numéros des couplets correspondent aux numéros de la musique.

I.

LE PRIEUR.

« La premièr' parti' d' la foi d' la loi,
« Dit'-la-moi, frère Grégoire ?

FRÈRE GRÉGOIRE.

« Un bon farci sans os.

II.

LE PRIEUR.

« La deuxièm' parti' d' la foi d' la loi,
« Dit'-la-moi, frère Grégoire ?

FRÈRE GRÉGOIRE.

« Deux ventres de veau,
« Un bon farci sans os.

III.

LE PRIEUR.

« La troisièm' parti' d' la foi d' la loi,
« Dit'-la-moi, frère Grégoire?

FRÈRE GRÉGOIRE.

« Trois aloyaux rôtis au maluraux,
« Deux ventres de veau,
« Un bon farci sans os.

IV.

LE PRIEUR.

« La quatrièm' parti' d' la foi d' la loi,
« Dit'-la-moi, frère Grégoire?

FRÈRE GRÉGOIRE.

« Quatre, quatre pieds de porcs,
« Trois aloyaux rôtis au maluraux.
Etc.

V.

LE PRIEUR.

« La cinquièm' parti' d' la foi d' la loi,
« Dit'-la-moi, frère Grégoire?

FRÈRE GRÉGOIRE.

« Cinq pieds de mouton,
« Voilà qui est bon,
« Quatre, quatre pieds de porcs.
Etc.

VI.

LE PRIEUR.

« La sixièm' parti' d' la foi d' la loi,
« Dit'-la-moi, frère Grégoire?

FRÈRE GRÉGOIRE.

« Six perdrix aux choux,
« Voilà tout,
« Cinq pieds de mouton,
« Voilà qui est bon.
Etc.

VII.

LE PRIEUR.

« La septièm' parti' d' la foi d' la loi,
« Dit'-la-moi, frère Grégoire?

FRÈRE GRÉGOIRE.

« Sept lapins en broche,
« Rôtis à la sauce;
« Six perdrix aux choux,
Voilà tout.
Etc.

VIII.

LE PRIEUR.

« La huitièm' parti' d' la foi d' la loi,
« Dit'-la-moi, frère Grégoire?

FRÈRE GRÉGOIRE.

« Huit plats de salade
« Pour garnir la table,
« Sept lapins en broche,
« Rôtis à la sauce.
Etc.

IX.

LE PRIEUR.

« La neuvièm' parti' d' la foi d' la loi,
« Dit'-la-moi, frère Grégoire?

FRÈRE GRÉGOIRE.

« Neuf plats de chapitre,
« Pour servir de suite,
« Huit plats de salade,
« Pour garnir la table.
Etc.

X.

LE PRIEUR.

« La dixièm' parti' d' la foi d' la foi,
« Dit'-la-moi, frère Grégoire?

FRÈRE GRÉGOIRE.

« Dix futailles pleines,
« Qui feront merveille,
« Neuf plats de chapitre
« Pour servir de suite.
Etc.

XI.

LE PRIEUR.

« La onzièm' parti' d' la foi d' la loi,
« Dit'-la-moi, frère Grégoire?

FRÈRE GRÉGOIRE.

« Onze demoiselles,
« Fort gentill's et belles,
« Garni's de tétons,
« Voilà qui est bon;
« Dix futailles pleines,
« Qui feront merveille.
Etc.

XII.

LE PRIEUR.

« La douxièm' parti' d' la foi d' la loi,
« Dit'-la-moi, frère Grégoire?

FRÈRE GRÉGOIRE.

« Douze mousquetaires,
« Avec leurs rapières;
« Onze demoiselles,
« Fort gentill's et belles,
« Garni's de tétons,
« Voilà qui est bon;
« Dix futailles pleines,
« Qui feront merveille;
« Neuf plats de chapitre,
« Pour servir de suite;
« Huit plats de salade,
« Pour garnir la table;
« Sept lapins en broche,
« Rôtis à la sauce;
« Six perdrix aux choux,
« Voilà tout;
« Cinq pieds de mouton,
« Voilà qui est bon;
« Quatre, quatre pieds de porcs;
« Trois aloyaux rôtis au maluraux;
« Deux ventres de veau;
« Un bon farci sans os.

(*Angoumois*).

Cette chanson burlesque que mon aïeul tenait de l'ancien sommelier de l'abbaye de Bassac (Charente), est une parodie des imitations que les missionnaires firent des *Séries Druidiques*, quand ils établirent le christianisme dans les Gaules. — Une citation partielle des deux chants publiés par M. de le Villemarqué, (Barzas-Breiz, pages 1 - 28) suffira à le prouver.

CHANT DRUIDIQUE.	CHANT CHRÉTIEN.
LE DRUIDE.	
Tout beau, enfant blanc du druide;	. . . . .
Répons-moi, tout beau, que veux-tu?	. . . . .
Que te chanterai-je ?	
L'ENFANT.	
—Chante-moi la série du nombre un,	Dic mihi quid unus?
Jusqu'à ce que je l'apprenne aujourd'hui.	
LE DRUIDE.	
Pas de série pour le nombre un :	Unus est Deus
La nécessité unique;	Qui regnat in cœlis.
Le trépas père de la douleur;	
Rien avant rien de plus....	
. . . . .	
. . . . .	
La série du nombre deux.....	Dic mihi quid duo?
. . . . .	. . . . .
. . . . .	. . . . .

La série du nombre douze....	—Dic mihi quid duodecim?

LE DRUIDE.

Il y a douze mois et douze signes;	— Duodecim apostoli;
. . . . .	Undecim stellæ
Onze bélek armés,....	A Josepho visæ;
Dix vaisseaux ennemis,....	Decem mandata Dei,
Neuf petites mains blanches,....	Novem angelorum chori;
Huit vents,....	Octo beatitudines;
Sept soleils,....	Septem sacramenta;
Six petits enfants de cire,....	Sex hydriæ
	Positæ
	In cœna Galileæ,
Cinq zônes autour de la terre,....	Quinque libris Moysis;
Quatre pierres à aiguiser,....	Quatuor evangelistæ;
Trois parties du monde,....	Tres sunt patriarchæ;
Deux bœufs,....	Duo testamenta,
La nécessité unique, le trépas....	Unus est Deus.

OL ÉTAIT IN MOINE

F Avec entrain. Métr. ♩ = 132.

Ol é - tait in moi-ne, In moi-ne ol é -
- tait, Qui al - lait voir sa mi - e, La - ri - go, Le
soir a - près Lan - lè - re, Qui al - lait
voir sa mi - e, Le soir a - près sou - per.

II.

Qui allait voir sa mie,
Le soir après souper,
I' trouvit ben sa mie,
Larigo,
La trouvit qui, lanlère,
I' trouvit ben sa mie,
La trouvit qui pleurait.

III.

I' trouvit ben sa mie,
La trouvit qui pleurait.
— « Qu'avez-vous donc, la belle,
Larigo,
« Qui vous fait tant, lanlère,
« Qu'avez-vous donc, la belle,
« Qui vous fait tant regret.

IV.

« Qu'avez-vous donc, la belle,
« Qui vous fait tant regret?
— « I ai ma vach' à traire,
Larigo,
« Et i ai grand mal, lanlère,
« I ai ma vach' à traire
« Et i ai grand mal aux deigts.

V.

« I ai ma vach' à traire
« Et i ai grand mal aux deigts.
— « Que donneriez-vous, belle,
« Larigo,
« A qui vous la, lanlère,
« Que donneriez-vous, belle,
« A qui vous la trairait?

VI.

« Que donneriez-vous, belle,
« A qui vous la trairait?
— « Un baiser de ma bouche,
Larigo,
« Une potée, lanlère,
« Un baiser de ma bouche,
« Une potée de lait.

VII.

« Un baiser de ma bouche,
« Une potée de lait.
Le moine prit le pot*e*,
Larigo,
Et s'en fut dreit, lanlère,
Le moine prit le pot*e*
Et s'en fut dreit au teit.

VIII.

Le moine prit le pot*e*
Et s'en fut dreit au teit,
Au lieu de trair' la vache,
Larigo,
Traiyit le veau, lanlère,
Au lieu de trair' la vache
Traiyit le veau brichet (1).

IX.

Au lieu de trair' la vache,
Traiyit le veau brichet,
Brichet a le pied sourge (2),
Larigo,
I' jouyit dau, lanlère.
Brichet a le pied sourge,
I' jouyit dau jarret.

X.

Brichet a le pied sourge,
I' jouyit dau jarret,
I' garrocha (3) le moine,
Larigo,
Aux quatr' coins, lanlère,
I' garrocha le moine,
Aux quatr' coins dau teit.

(*Angoumois, Saintonge, Bas-Poitou*).

Cette chanson se chante encore en Angoumois et en Saintonge avec le refrain :

Kemm' tieu moéne trotte,
Kemm' tieu moéne vait.

sur l'air : *Il était trois Nonnes.* (Voir plus loin).

(1) Veau brichet, veau marqué de blanc à la queue seulement.
(2) Sourge, léger, vif, prompt.
(3) Garrocher, lancer, jeter.

En Vendée elle a pour refrain :

Dam' il la secouait, couait, couait,
Tant qu'i povait.

elle se termine ainsi :

Le moine a juré
Le saint nom qu'i' portait
Que jamais de sa vie
Les vach' n'irait tirer.

L'air dégénéré y est insignifiant.

VAR. : Romancero de Champagne, 2e partie, page 250.

LE PÈRE CORDELER.

I.

O vinguit à ma porte
In père cordeler,
Et gle ma demandé
Si povas le loger.
Dam' gle riait, c'est qu' gle riait,
Dam' gle riait tant qu' gle povait.

II.

Et gle m'a demondé,
Si povai le loger :
—« Ah! voui! ah! voui! mon père,
« I ve logerai bè.
Dam' etc.

III.

« Ah! voui! ah! voui! mon père,
« I ve logerai bè;
Avec ma feille aînée
I le mettis coucher.
Dam' etc.

IV.

Avec ma feille aînée
I le mettis coucher;
Tant que la nit sit longe,
Gne fit que babeiller.
Dam' etc.

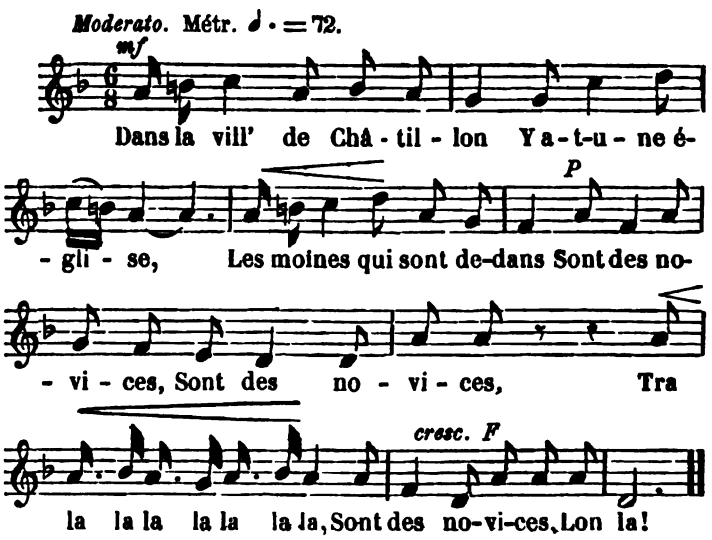
V.

Tant que la nit sit longe,
Gne fit que babeiller.
—« Oh! qu'avez-ve, mon père,
« Qu'avez-ve à tant jaser?
Dam' etc.

VI.

« Oh! qu'avez-ve, mon père,
« Qu'avez-ve à tant jaser?
— « I apprends à vetre feille,
« A dire son ave.
Dam! gle riait, c'est qu' gle riait,
Dam! gle riait tant qu' gle povait.

LES MOINES DE CHATILLON.



II.

Y en a un par-dessus tout,
Qui aim' les filles.
Le soir quand il va les voir
Son cœur soupire, (*bis*)
Tra la la la la la la la,
Son cœur soupire,
Lon la!

III.

— « Qu'avez-vous à soupirer,
« Jeune novice?
— « Je soupire un doux baiser,
« N'ose le dire, (*bis*)
Tra la la la la la la la,
« N'ose le dire,
Lon la!

IV.

— « Prenez-en un, prenez-en deux,
« Jeune novice :
« Ma mère est allée à Caen,
« En Normandie, (*bis*)
Tra la la la la la la la,
« En Normandie,
Lon la!

V.

« Mon père est allé au chœur,
« Chanter matines,
« Mon frère est allé au bois
« Chasser la biche. (*bis*)
Tra la la la la la la la,
« Chasser la biche,
Lon la!

VI.

Ce couplet se chante sans paroles,
avec des tra la la, à mi-voix,
laissant ainsi beaucoup à penser.

VII.

« J'entends les chevaux trotter,
« Ma mère arrive,
« J'entends les cloches sonner,
« Matine' est dite, (*bis*)
Tra la la la la la la la,
« Matine' est dite,
Lon la!

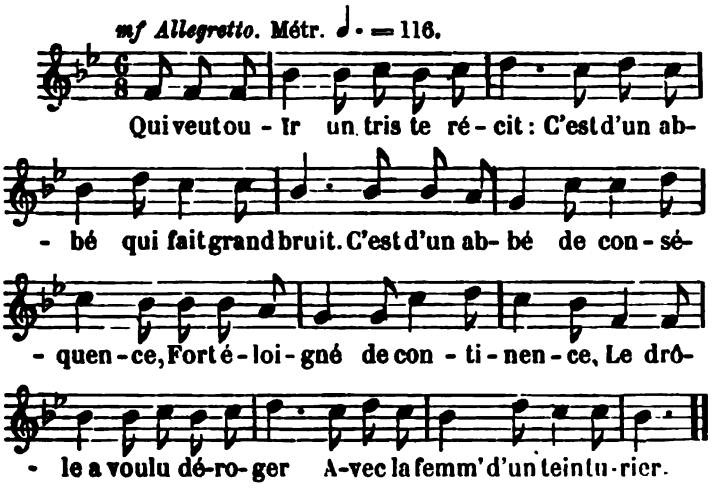
VIII.

J'entends les chiens aboyer,
La biche est prise,
Mais l'enfant q'i est au berceau,
Ne peut rien dire, (*bis*)
Tra la la la la la la la,
Ne peut rien dire,
Lon la!

(*Poitou*).

L'ABBÉ ET LE TEINTURIER.

Récit.



II.

Mais notre gentil teinturier
En savait plus que son métier ;
Fit semblant d'aller en campagne,
Comm' s'il s'en allait en Bretagne.
Mais il n'y fit pas long séjour,
Il revint sur la fin du jour.

III.

Quand il entra dans son logis
Ne fut étonné ni surpris ;
Trouva mes deux gaillards à table,
Bon pain, bon vin, tendre volaille ;
Semblant avoir le cœur joyeux,
Il se mit à table avec eux.

IV.

Pendant tout le temps du dîner,
Ne parla que de son métier;
Et sans montrer de jalousie:
— « Abbé, dites-moi, je vous prie,
« La couleur qui flatte vos yeux,
« Et celle qui vous plaît le mieux. »

V.

Le jeune abbé, robuste et fier,
Lui dit: « Monsieur, j'aime le vert. »
L'autre dit: « J'en aurai mémoire;
« Entrons dans mon laboratoire.
. . . . . .
. . . . . .

VI.

Quand ils fur' descendus en bas,
Deux garçons le prennent au bras.
« Allons, Monsieur, point de chicane,
« Dépouillons vite la soutane,
« Car nous allons, de bout en bout,
« Vous teindre suivant votre goût.

VII.

Le pauvre abbé eut beau pleurer,
Ils n'en eurent point de pitié.
Ils le saucèr' dans une cuve,
Tout comme aussi dans une étuve;
De plus encor, de temps en temps,
Ils lui baignaient la têt' dedans.

VIII.

Après beaucoup de compliments,
Lui ont donné la clef des champs.
Il s'en fut chez le commissaire;
Pour avoir raison de l'affaire.

. . . . . .

. . . . . .

IX.

« Monseigneur, je viens devant vous
« Me plaindre d'un mari jaloux,
« Qui, par une fausse apparence,
« M'a teint en couleur d'espérance,
« Me voilà vert comme poiré',
« Me voilà comme un perroquet.

X.

— « Tous les autres petits collets
« Qui font leurs amours en secret,
« Apprendront de vous, pauvre prêtre,
« Que s'lon leur goût ils pourront être,
« Soit en été, soit en hiver,
« Teints soit en rouge, soit en vert.

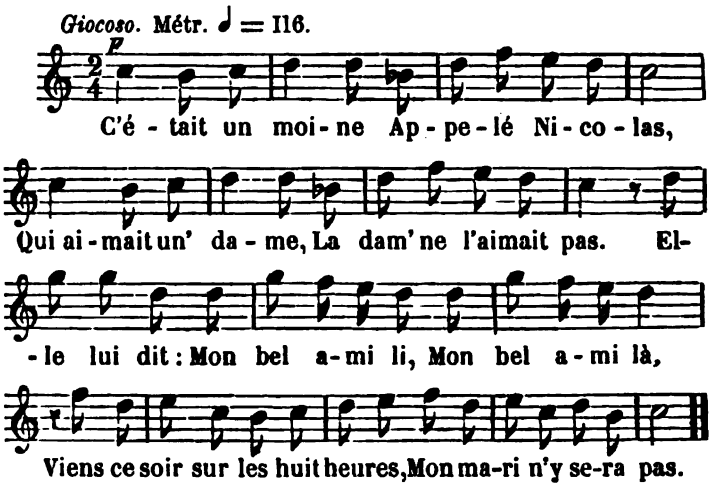
(*Bas-Poitou*, *Aunis*).

Une variante du troisième vers (1er couplet) qui porte *c'est d'un abbé de la Hollande* ferait remonter l'origine de cette chanson à la première moitié du XVIIme siècle, alors que les Hollandais desséchaient les marais de la Sèvre.

Au mois de décembre 1864, un *fait divers* qui a couru tous les journaux d'après les feuilles allemandes reproduisait la même anecdote.

LE MOINE NICOLAS

Giocoso. Métr. ♩ = 116.



II.

Le pauvre moine
A huit heures est allé;
La jeune dame
S'y est fort bien trouvé'.
Elle lui dit:
— « Mon bel ami li,
« Mon bel ami là,
« Laisse-là ta grande robe,
« Mets-la dessus ce lit-là.

III.

Le pauvre moine
Sa grand' robe a quitté,
La jeune dame
Promptement l'a serré'.
Elle lui dit:
— « Mon bel ami li,
« Mon bel ami là;
« Va-t-en donc voir à la porte,
« Si mon mari ne vient pas.

IV

Le pauve moine
A la porte est allé.
La jeune dame
Promptement l'a fermé'.
Elle lui dit:
— « Mon bel ami li,
« Mon bel ami là,
« Comptes-y donc les chevilles,
« Tu sauras combien y en a.

V.

— « Oh, Dieu! Madame,
« Rendez-moi mon habit;
« Habit de moine
« Ne peut pas vous servi'.
Elle lui dit :
— « Mon bel ami li,
« Mon bel ami là,
« Je le ferai teindre en rouge,
« Mon mari le portera.

VI.

— « Oh, Dieu! Madame,
« Rendez-moi mon argent;
« Que je m'en aille
Là-bas dans mon couvent.
Elle lui dit :
— « Mon bel ami li,
« Mon bel ami là,
« Nous en ferons bonne chère,
« Le temps qu'elle durera.

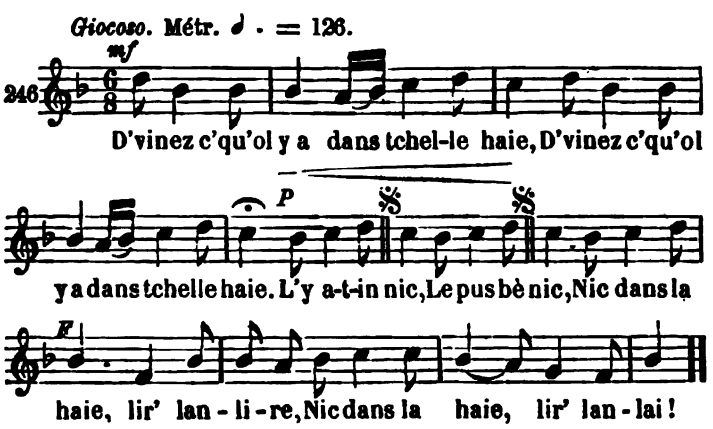
VII.

Le pauvre moine,
Au couvent est allé,
Les autres moines
De lui se sont moqués;
En lui disant :
— « Mon bel ami li,
« Mon bel ami là,
« Que Dieu bénisse la dame,
« Qui t'a joué ce tour-là.

(*Poitou*).

VAR. Romancero de Champagne, 2e partie, page 135.

NIC DANS LA HAIE.



II.

D'vinez c' qu'ol y a dedans tchio nic,
L'y a-t-in œu, le plus bel œu;
L'œu dans le nic,
Lir' lan lire,
Nic dans la haie,
Lir' lan lai!

III.

D'vinez c' qu'ol y a dedans tchiel œu,
L'y a-t-in osai, l' pus bel osai,
L'osai dans l'œu,
L'œu dans le nic,
Nic dans la haie,
Lir' lan lire,
Nic dans la haie,
Lir' lan lai!

IV.

D'vinez c' qu'ol y a sus tchiel osai,
L'y a d'la pllum', la pus bell pllum',
Pllum' sus l'osai,
L'osai dans l'œu,
L'œu dans le nic,
Nic dans la haie,
Lir' lan lire,
Nic dans la haie,
Lir' lan lai.

V.

D'vinez c' qu'ol y a sus tchielle pllume,
L'y a-t-ine feill', la pus bell' feille,
Feill' sus la pllume,
Pllum' sus l'osai,
L'osai dans l'œu,
L'œu dans le nic,
Nic dans la haie,
Lir' lan lire,
Nic dans la haie,
Lir' lan lai!

VI.

D'vinez c' qu'ol y a sus tchielle feille,
L'y a-t-in moine, le pus bè moine,
Moin' sus la feille,
Feill' sus la pllume,
Pllum' sus l'osai,
L'osai dans la haie,
L'œu dans le nic,
Nic dans la haie,
Lir' lan lire,
Nic dans la haie,
Lir' lan lai!

(*Poitou, Aunis*).

Voyez Chants populaires des Flamands de France, DE COUSSEMAKER, *Gand*, 1856, la chanson intitulée : *L'arbre*, p. 336.

Melusine T. 164

LE NEZ DE MARTIN.

Moderato. Métr. ♩ = 120.

mf

Mar-tin prend sa ser-pe, Au bois il s'en va, Au bois il s'en va, Fai-sait grand' froi-du-re, Le nez lui ge-la. Ah! quel dom-ma-ge, Quel dommag', Mar-tin, Mar-tin, quel dom-ma-ge!

F

II.

Faisait grand' froidure,
Le nez lui gela.
Martin prit sa serpe,
Il se le coupa.
Ah! quel dommage,
Quel dommag', Martin,
Martin, quel dommage!

III.

Martin prit sa serpe
Il se le coupa,
Dans le trou d'un arbre,
Martin le plaça.
Ah! quel dommage,
Quel dommag', Martin,
Martin, quel dommage!

IV.

Dans le trou d'un arbre
Martin le plaça.
Trois jeunes nonnettes
Ont passé par là.
Ah! quel dommage,
Quel dommag', Martin,
Martin, quel dommage!

V.

Trois jeunes nonnettes
Ont passé par là.
« Ah! dit la plus jeune,
« Ma sœur, qu'est donc ça?
Ah! quel dommage,
Quel dommag', Martin,
Martin, quel dommage!

VI.

« Ah! dit la plus jeune,
« Ma sœur, qu'est donc ça?
— « C'est le nez d'un moine
« Qu'on a planté là.
Ah! quel dommage,
Quel dommag', Martin,
Martin, quel dommage!

VII.

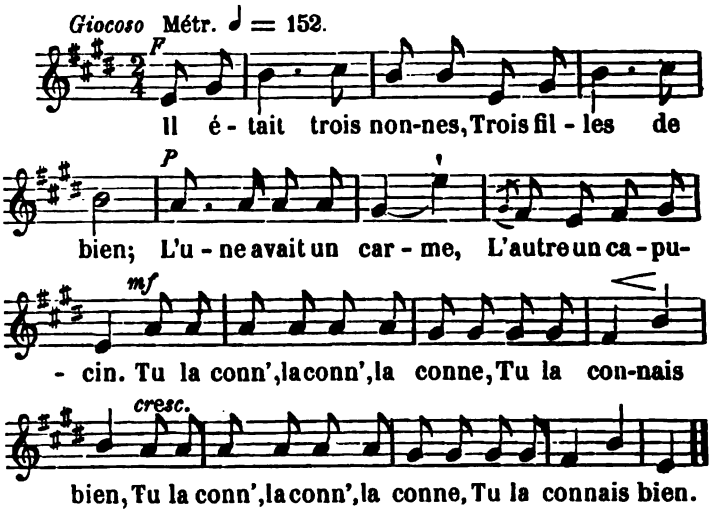
— « C'est le nez d'un moine
« Qu'on a planté là:
« Dans not' monastère
« Il nous servira
Ah! quel dommage,
Quel dommag', Martin
Martin, quel dommage!

VIII.

« Dans not' monastère
« Il nous servira,
« Au bout d'une perche
« Les cierges éteindra.
Ah! quel dommage,
Quel dommag', Martin,
Martin, quel dommage!

(*Poitou*).

IL ÉTAIT TROIS NONNES.



II.

L'une avait un moine,
L'autre un capucin;
La troisième enrage
De n'avoire rien.
Tu la, etc.

III.

La troisième enrage
De n'avoire rien;
Ell' fit la muette
Pour un médecin.
Tu la, etc.

IV.

Ell' fit la muette
Pour un médecin;
Le méd'cin arrive
Son livre à la main.
Tu la, etc.

V.

Le med'cin arrive
Son livre à la main:
— « Dites-moi, Madame,
« N'allez-vous pas bien?
Tu la, etc.

VI.

« Dites-moi, Madame,
« N'allez-vous pas bien?
La muette soupire
Et ne répond rien.
Tu la, etc.

VII.

La muette soupire
Et ne répond rien,
Le méd'cin va mettre
Son livr' dans un coin.
Tu la, etc.

VIII.

Le méd'cin va mettre,
Son livr' dans un coin,
Retrouss' sa manchette
Et lui prend la main.
Tu la, etc.

IX.

Retrouss' sa manchette
Et lui prend la main,
Lui met son remède
Dans le creux d' la main.
Tu la, etc.

X.

Lui met son remède
Dans le creux d' la main :
— « Ah ! s'écri' la muette,
« Le bon médecin !
Tu la conn', la conn', la conne,
Tu la connais bien.

(*Angoumois*).

En Poitou les 8e et 9e couplets se chantent ainsi :

Il lui donne une herbe,
Qui croit dans la main,
Qui fait pousser l' ventre
Et grossir les seins.

La fin comme ci-dessus.

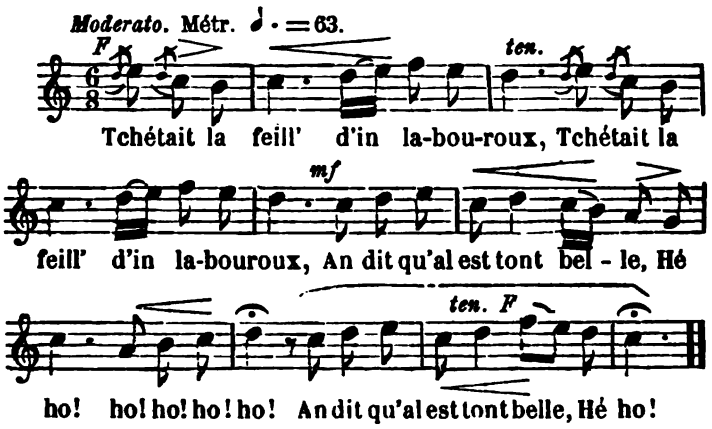
Pendant que nous recueillions cette chanson en Angoumois, M. de Belloy l'entendait chanter moins complète en Champagne. En la publiant sans musique dans l'*Illustration* (28 septembre 1861), « Il ne serait pas impossible, disait-il avec raison, que nous ayons trouvé le nid d'où se sont envolées deux des plus gaies comédies de Molière. »

VAR. : Prosper Tarbé, romancero de Champagne, 2me partie, page 30.

M. Castil-Blaze, *Molière musicien*, tome II, page 186, cite une autre version à laquelle il assigne résolument la date : 1588 (?)

CHANSONS DIVERSES.

LA FEILLE DAU LABOUROUX.



II.

L'an dit qu'alle a tont d'amouroux (*bis*)
Qu'a' ne sait lequel prondre,
Hé ho! ho! ho! ho! ho!
Qu'a' ne sait lequel prondre,
Hé ho!

III.

Jusqu'au marichaô (1) dau logis (*bis*)
Qu'on a fait la demonde,
Hé ho! ho! ho! ho! ho!
Qu'on a fait la demonde,
Hé ho!

IV.

San biâ galant li a demondé : (*bis*)
« Où érons-nous dimanche,
Hé ho! ho! ho! ho! ho!
« Où érons-nous dimanche?
Hé ho!

V.

— « I érons là-bas faire la vernée (2) (*bis*)
« Sus l'herbe la pus tondre,
Hé ho! ho! ho! ho! ho!
« Sus l'herbe la pus tondre.
Hé ho!

(1) Maréchal.

(2) Vernée, verneau. Les seigneurs de la T... à qui il appartenait de fixer le jour de l'ouverture d'un fief de vignes, dépendant du prieuré de Mareuil, avaient en vertu d'un titre reconnu, assujetti le titulaire du prieuré à donner le jour de l'ouverture dudit fief, sur le lieu même, un repas au seigneur de la T..., à sa suite, à ses chiens, à ses chevaux, à ses oiseaux, un repas tel qu'il convenait à sa qualité. Le repas est appelé dans le titre *Verrau* ou *Vernau* (epula Vernalis). Cette dénomination montre que c'était un festin champêtre, et le train du seigneur indique que c'était une halte de chasse. Le seigneur actuel de la T... a prétendu que ce devait être un repas splendide auquel il avait le pouvoir d'inviter un cortége nombreux d'amis et de voisins, le ban et l'arrière-ban de son petit empire. Le prieur s'est refusé à cette prétention. Depuis 1704 les seigneurs de la T... s'étaient contentés d'un abonnement fixé à 5 liv. 14 s. pour ledit droit. Sur les plaidoyers contradictoires, la sénéchaussée a rendu le 30 janvier 1773 une sentence par laquelle le droit est commué en une redevance annuelle de la somme de 15 liv.

(*Gazette de l'agriculture* 9 mars 1773. Lettre adressée de Poitiers le 27 février).

VI.

Le s'assisit aôprès de li, (*bis*)
Teurchit dans sa pochette,
Hé ho! ho! ho! ho! ho!
Teurchit dans sa pochette.
Hé ho!

VII.

L'y accrochit san moche-nez (*bis*)
Tchio qu'a' porte au dimonche,
Hé ho! ho! ho! ho! ho!
Tchio qu'a' porte au dimonche,
Hé ho!

VIII.

— « Galant, rondez man moche-nez, (*bis*)
« Car li est à ma grond-mère,
Hé ho! ho! ho! ho! ho!
« Car li est à ma grond-mère,
Hé ho!

IX.

« Et si mon grond-père o savait, (*bis*)
« Ve teurcherait (1) quarelle,
Hé ho! ho! ho! ho! ho!
« Ve teurcherait quarelle,
Hé ho!

X.

— « De quarelle i n'arons poët, (*bis*)
« Avec vet'e grond-père,
Hé ho! ho! ho! ho! ho!
« Avec vet'e grond-père,
Hé ho!

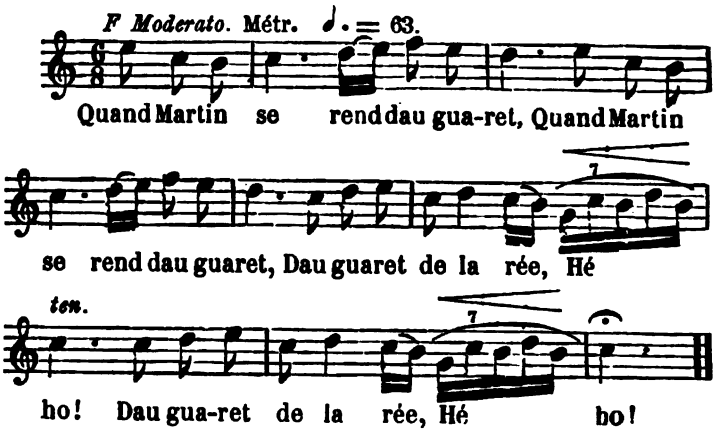
(1) Chercherait.

XI.

« Tot' la quarelle qu'i arans, (*bis*)
« I érans boëre bouteille,
Hé! ho! ho! ho! ho! ho!
« I érons boëre bouteille.
Hé ho!

(*Bas-Poitou*).

LE RETOUR DAU GUARET.



II.

Trouvit sa femme dedans-n-in coin? (*bis*)
Tote éboriffinée (1);
Hé ho!
Tote éboriffinée,
Hé ho!

(1) Éboriffinée, ébouriffée, en colère.

III.

Femme, o t'y faut la soupe aux choux, (*bis*)
La soupe à la porée (1);
Hé ho!
La soupe à la porée,
Hé ho!

IV.

I aim'ris bè mieux la soupe au vin, (*bis*)
In' bèn assimontée (2),
Hé ho!
In' bèn assimontée
Hé ho!

V.

Femme, o nous faut vondre ton vin, (*bis*)
Peur y payer la taille,
Hé ho!
Peur y payer la taille,
Hé ho!

VI.

I aim'rai bè mieux vondre man lit, (*bis*)
Et coucher sus la paille,
Hé ho!
Et coucher sus la paille,
Hé ho!

VII.

Car quand i couche dedons-n-in lit, (*bis*)
I seis trejous chétite,
Hé ho!
I seis trejous chétite,
Hé ho!

(1) Poireau.
(2) Assimentée, assaisonnée.

VIII.

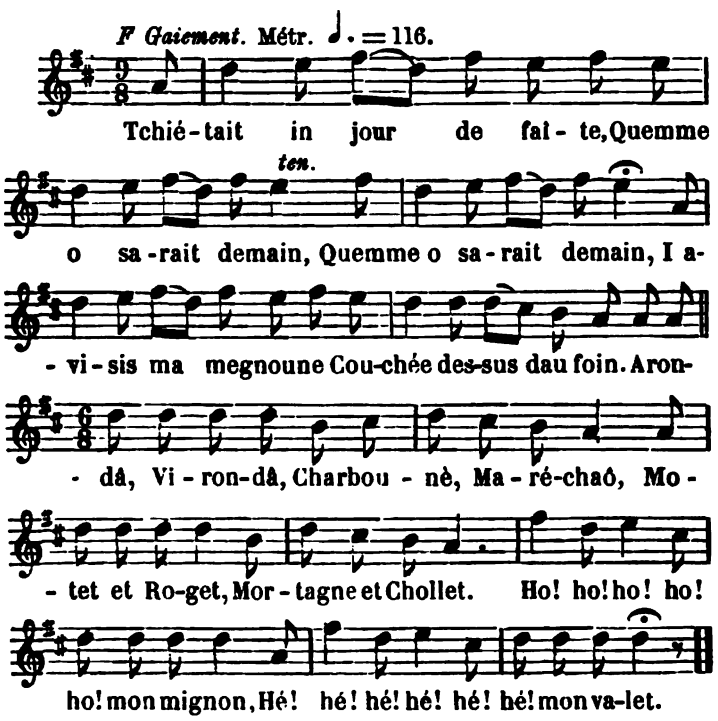
Mais quand i couche dessus la paille, (*bis*)
I seis bè pus gaillarde,
Hé ho!
I seis bè pus gaillarde,
Hé ho!

(*Bas-Poitou*).

Que l'on se souvienne en remarquant les inégalités de langage, de patois, dans les chants d'un même pays, que je ne fais que reproduire ces chants tels que je les ai entendus, je crois qu'en agissant ainsi je sers même ceux qui s'intéressent spécialement à la philologie.

La chanson des *Filles de la Rochelle*, citée par le bulletin du comité de la langue, 1853, n° 4, se chante sur cet air en Poitou. On l'entend aussi chanter sur un air de branle avec le refrain *La Tupetutu,* refrain accolé à un grand nombre de chansons obscènes de l'Aunis.

LA CHANSON DAU LABOUROUX.



II.

I avisis ma megnoune,
Couché' dessus dau foin.
I m' sis approché d'elle,
I velas la bouëser.
Arondâ, Virondâ (1),
Charbonnè, Maréchaô,
Motet et Roget,
Mortagne et Chollet.
Ho! ho! ho! ho! ho! mon mignon,
Hé! hé! hé! hé! hé! hé! mon valet.

(1) Noms de bœufs : Arondâ, couleur d'hirondelle; Virondâ, celui de la tête de l'attelage, qui doit tourner, virer; Charbonnè, charbonnier, noir; Roget, rouge; Mortagne et Chollet, lieux de provenance.

III.

I m' sis approché d'elle,
I velas la bouëser.
— « Qu'est-o tchio qui m'évaille,
« Mâ qui dormas si bè ?
Arondâ, etc.

IV.

« Qu'est-o tchio qui m'évaille,
« Mâ qui dormas si bè ?
— « Ol était, ma megnoune,
Qu'i velas te bouëser.
Arondâ, etc.

V.

« Ol était, ma megnoune,
« Qu'i velas te bouëser.
— « Povas-tu pas o faire,
Lourdaud, sans m'évailler ?
Arondâ, etc.

VI.

« Povas-tu pas o faire,
« Lourdaud, sans m'évailler ?
Tchiés pésans dau village
Sont sots quem' daux peners.
Arondâ, etc.

VII.

Tchiés pésans dau village
Sont sots quem' daux peners.
Tchiés biâs messieurs daux villes
Sont bè pus raffinés.
Arondâ, etc.

VIII.

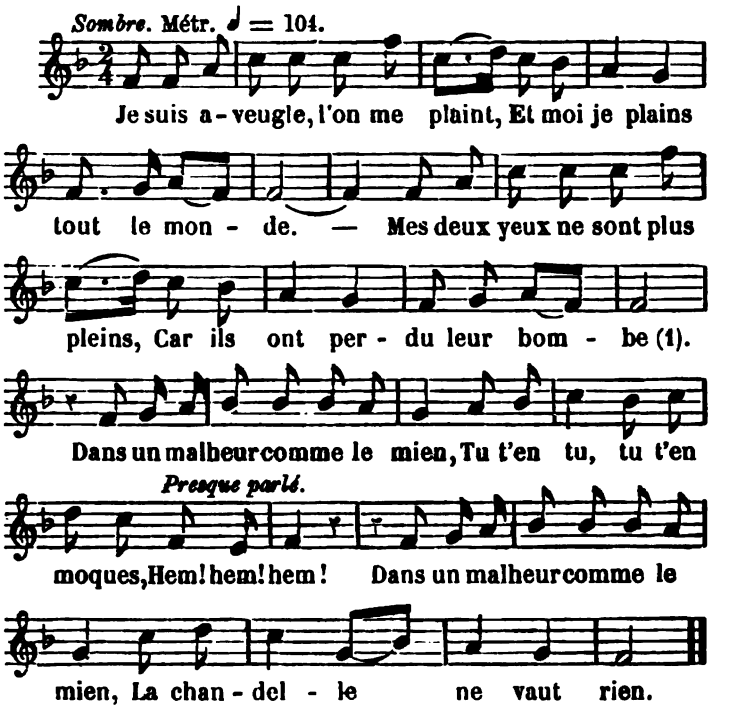
Tchiés biâs messieurs daux villes
Sont bè pus raffinés ;
L'embrassant leux megnounes
Sons les évailler.
Arondâ, etc.

(*Bas-Poitou*).

Variante de la plaine :

Le refrain : Lardirou la dondaine, Lardirou lon la dondon, revient à chaque couple de vers, il redouble par conséquent le nombre des couplets.

LE LUNEUX (aveugle).



II.

Je me lève dès le matin,
J' m'en vais d' village en village :
L'un me donne un morceau de pain,
L'autre un morceau de fromage;
Quelques fois aussi par hasard
Tu t'en tu, tu t'en moques,
Hem! hem! hem!
Quelques fois aussi par hasard
Un petit morceau de lard.

(1) Bombe, convexité.

III.

Je me moque du mercier
Avec toutes ses cassettes,
Je n'use point de papier,
Encore moins de lunettes.
J'ai pour peigne mes dix doigts
Tu t'en tu, tu t'en moques,
  Hem! hem! hem!
J'ai pour peigne mes dix doigts,
Mes deux manches pour mouchoi'.

IV.

J'ai mon chien et mon bâton,
Mes deux compagnons fidèles;
L'un me conduit à tâtons,
L'autre au bout d'une ficelle.
Hé! n'aimeriez-vous pas bien mieux,
Tu t'en tu, tu t'en moques,
  Hem! hem! hem!
Hé! n'aimeriez-vous pas bien mieux,
Ces deux guides que deux yeux?

V.

Jamais je n'ai peur de mon lit
De tomber dans la venelle (1),
Et ni que la chaleur du lit
Puiss' m'engendrer la gravelle:
Je couche à plat sur le carreau,
Tu t'en tu, tu t'en moques,
  Hem! hem! hem!
Je couche à plat sur le carreau
Abrié (2) de mon manteau.

(1) Venelle, ruelle.
(2) Abrier, abriter.

VI.

Si jamais i' m'venait un fils
Dans cette agréable vie,
Je prierai bien le bon Dieu,
Ainsi qu' la vierge Marie,
Pour qu'ils lui crèvent les deux yeux,
Tu t'en tu, tu t'en moques
  Hem! hem! hem!
Pour qu'ils lui crèvent les deux yeux,
Pour en faire un vieux luneux.

(*Angoumois, Bas-Poitou*).

LA CHANSON DU MEUNIER.

Allegro Giocoso. Métr. ♩ = 132.

F.

C'est la fill' d'un pau-vre hom-me Qui va fair' moud' son grain, Tin tin, Qui va fair' moud' son grain. En son chemin ren-con-tre Le gar-çon du mou-lin, Tin tin, Ti-que, ti-que tac, Mi-que mi-que mac, Qu'on fass' tourner la meu-le, La meu-le du mou-lin, Tin tin, Cha-cun di-se à son tour, Lour, lour, Qui veut mou-dre mou-dra, La, la, Qui veut moudre mou-dra.

II.

Dans son chemin rencontre
Le garçon du moulin
Tin tin,
Le garçon du moulin.
— « Holà ! garçon, bon drille,
« Veux-tu moudre mon grain,
Tin tin, etc.

III.

« Holà ! garçon bon drille,
« Veux-tu moudre mon grain?
Tin tin,
« Veux-tu moudre mon grain?
— « Venez, venez, la belle,
« Je moudrai votre grain
Tin tin, etc.

IV.

« Venez, venez, la belle,
« Je moudrai votre grain.
Tin tin,
« Je moudrai votre grain.
Elle attachit son âne
A la port' du moulin,
Tin tin, etc.

V.

Elle attachit son âne,
A la port' du moulin ;
Tin tin,
A la port' du moulin.
Elle s'est endormie
Au tic tac du moulin,
Tin tin, etc.

VI.

Elle s'est endormie
Au tic tac du moulin.
Tin tin,
Au tic tac du moulin.
A son joli réveille
Trouva son saque plein.
Tin tin, etc.

VII.

A son joli réveille
Trouva son saque plein,
Tin tin,
Trouva son saque plein :
« Meunier, mon beau meunier,
« Je reviendrai demain,
Tin tin, etc.

VIII.

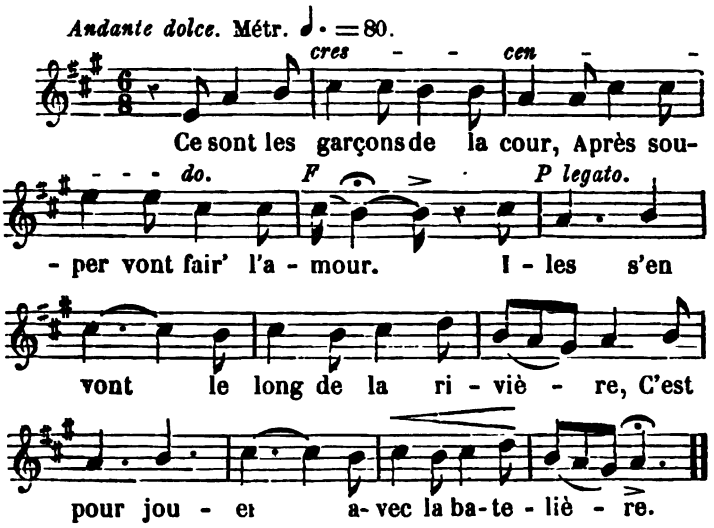
« Meunier, mon beau meunier,
« Je reviendrai demain
Tin tin,
Je reviendrai demain ;
J'amen'rai ma voisine,
« La fill' de mon voisin,
Tin tin, etc.

IX.

J'amen'rai ma voisine,
La fill' de mon voisin,
Tin tin,
La fill' de mon voisin;
Tu rempliras son saque,
Tout ainsi que le mien,
Tin tin.
Ticque, ticque tac,
Mique mique mac.
Qu'on fass' tourner la meule,
La meule du moulin,
Tin tin,
Chacun dise à son tour,
Lour, lour,
Qui veut moudre moudra,
La la,
Qui veut moudre moudra.

(*Angoumois, Poitou*).

LA JOLIE BATELIÈRE.



II.

— « Bell' batelière du bateau,
« Voudrais-tu pas m'y passer l'eau,
« M'y passer l'eau-z-ainsi que la rivière
« Dans ton bateau, gentille batelière ?

III.

— « Entrez, Monsieur, dans mon bateau,
« Vous et moi nous passerons l'eau;
« Nous passerons et l'eau-z-et la rivière,
« Dans mon bateau, gentille batelière.

IV.

Quand dans le bateau fut entré,
Beau Mossieu voulut badiner.
— « Tout beau, Mossieu, un peu de patience,
« Nous n' somm' point dans-n-un lieu d'assurance.

V.

« Ma foi, belle, tu as raison,
« Je vois là-bas une maison.
« Dans la maison l'y aura-t-une chambre,
« Nous y parl'rons de nos amour' ensemble.

VI.

« Belle, ton honneur est-il si cher,
« Qu'on ne saurait le marchander?
— « Pour cent écus, mon avantage est bonne,
« Pour trois cents francs mes amours sont les vôtres.

VII.

Beau Mossieu a pris ses gants blancs,
S'est mis à compter son argent.
— « Tenez, tenez de l'or en abondance,
« Prenez en tant que vous soyez contente.

VIII.

Quand la bell' tenit son argent,
Changea d'humeur bien promptement.
Elle tourna son pied gauche en arrière,
S'en va chantant le long de la rivière.

IX.

— « Belle, auriez-vous le cœur content,
« De vous sauver avec l'argent?
— « De ton argent, t'en as été le maître,
« De mon honneur moi je suis la maîtresse.

X.

— « Belle, que diront mes parents,
« De m' voir revenir sans argent?
— « Tu leur diras qu'en passant la rivière,
« Tu l'as joué avec la batelière.

XI.

— « Belle, rendez-moi cinquante écus,
« Et du reste ne parlons plus.
— « Je t'en rendrai ni les cent, ni cinquante,
« Tu n'es qu'un sot et moi je suis contente.

(*Saintonge, Angoumois, Aunis*).

Il paraît que ces histoires de batelières étaient en honneur au temps passé. Voyez dans l'Heptameron de Marguerite d'Angoulême (*Paris, Delahays*, 1858), la cinquième nouvelle.

Deus cordeliers de Nyort, passans la rivière au port de Coullon, voulurent prendre par force la batelière qui les passait. Mais elle, sage et fine, les endormit si bien de paroles, que, leur accordant ce qu'ils demandoyent, les trompa et meit entre les mains de la justice.

Voyez la ronde intitulée : *Mon père a voulu m'embarquer.*

Voici une chanson poitevine (sur un air de branle), dans laquelle l'amant reprend sa revanche :

I.

Ol est la feill' de mon voisin,
Et bon, bon, bon !
Qu'i ai tant aimée,
Qu'i ai, qu'i ai, qu'i ai tant aimée.

II.

I li ai fait l'amour sept ans,
Et bon, bon, bon !
Sans li en parler,
Sans li, sans li, sans li en parler.

III.

Et mais tot au bout daux sept ans,
Et bon, bon, bon!
I li en parlis,
I li, i li, i li en parlis.

IV.

A me demandit de l'argent,
Et bon, bon, bon!
I li en baillis,
I li, i li, i li en baillis.

V.

Mais quand all' edgit meun argent,
Et bon, bon, bon!
A s'enfouyit,
A s'en, a s'en, a s'enfouyit.

VI.

A passit pre ine échalè,
Et bon, bon, bon!
A teurbuchit,
A teur, a teur, a teurbuchit.

VII.

A chezit dans-n-in foussé,
Et bon, bon, bon!
Et ma aussi,
Et ma, et ma, et ma aussi.

VIII.

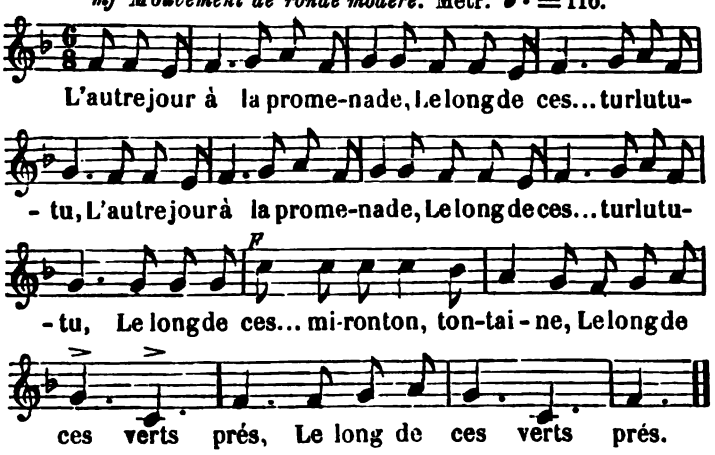
Ah! devinez, Messieurs, Mesdames,
Et bon, bon, bon!
Ce qu'i li fis,
Ce qu'i, ce qu'i, ce qu'i li fis.

IX.

I li fis rendre meun argent
Et bon, bon, bon!
Et mes louis,
Et mes, et mes, et mes louis.

TURLUTUTU.

mf Mouvement de ronde modéré. Métr. ♩. = 116.



II.

J'ai rencontré une bergère,
Une jeune.... turlututu (1), } *bis*
Une jeune.... mironton, tontaine,
Une jeune beauté. (*bis*)

III.

Moi je me suis approché d'elle,
C'était pour l'em'.... turlututu, } *bis*
C'était pour l'em'.... mironton, tontaine,
C'était pour l'embrasser. (*bis*)

(1) Le turlututu se disait au XVIe siècle d'une petite flûte ou fifre.

IV.

Elle a saisi sa quenouillette,
C'était pour m'en.... turlututu, } *bis*
C'était pour m'en.... mironton, tontaine,
C'était pour m'en frapper. (*bis*)

V.

Tout beau, tout beau, jeune bergère,
Je suis votre.... turlututu, } *bis*
Je suis votre.... mironton, tontaine,
Je suis votre berger. (*bis*)

VI.

Mon berger ne porte point d'armes,
Ni d'épée au.... turlututu, } *bis*
Ni d'épée au.... mironton, tontaine,
Ni d'épée au côté. (*bis*)

VII.

Mon berger n' porte qu'une flûte,
C'est pour me fair'.... turlututu, } *bis*
C'est pour me fair'.... mironton, tontaine,
C'est pour me fair' danser. (*bis*)

(*Angoumois*, *Poitou*).

Dans des papiers d'un notaire du siècle dernier, à Melle, on a retrouvé cette chanson, que M. Moreau, imprimeur, a bien voulu me communiquer.

La copie porte en tête; Chanson nouvelle, par moi aprize le 21 avril 1775, et se termine ainsi : C'est tout ce que j'en sçay, en conséquence j'ai clos ladite chanson ce 22 avril 1775 avant midy.

La seule différence qu' elle offre avec la version précédente c'est qu'au lieu de mironton tontaine on lit lon la la deliré;

que le VIe couplet porte:

Les bergers de notre village,
N'ont point de ces.... turlututu,
N'ont point de ces lon la la deliré,
De ces chapeaux brodés.

et qu'enfin la chanson se termine ainsi:

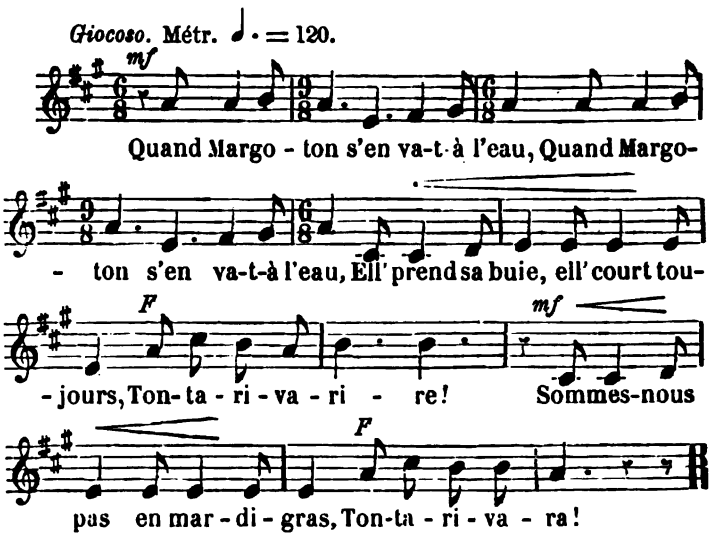
Dansez, dansez, jeunes fillettes,
Pendant qu' vous êt'... turlututu,
Pendant qu' vous êt'... lon la la deliré,
Que vous êtes à marier.

VARIANTE :

L'autre jou me permenavo
Tout lou loung d'un turlututu,
Tout lou loung d'un lanlaririto,
Tout lou loung d'un vargié.

Essai sur la musique ancienne et moderne. *Paris, P. Pierres.* MDCCLXXX.

QUAND MARGOTON S'EN VA-T-A L'EAU.



II.

Ell' prend sa buie (1), ell' court toujours, (*bis*)
Dans son chemin rencontre amous,
Tontarivarire!
Sommes-nous pas au mardi gras,
Tontarivara!

III.

Dans son chemin rencontre amous, (*bis*)
Amous, amous, embrassons-nous,
Tontarivarire!
Sommes-nous pas au mardi gras,
Tontarivara!

(1) Buie, l'ancienne buire, vase de grès à trois anses.

IV.

Amous, amous, embrassons-nous, (*bis*)
Et vîte et vît' dépêchons-nous;
Tontarivarire!
Sommes-nous pas au mardi gras,
Tontarivara!

V.

Et vîte et vît' dépêchons-nous, (*bis*)
Car mon mari il est jaloux,
Tontarivarire!
Sommes-nous pas au mardi gras,
Tontarivara!

VI.

Car mon mari il est jaloux, (*bis*)
S'il est jaloux nous le f'rons cou,
Tontarivarire!
Sommes-nous pas au mardi gras,
Tontarivara!

VII.

S'il est jaloux nous le f'rons cou, (*bis*)
I'en a bé d'aut' que lui etout,
Tontarivarire!
Sommes-nous pas au mardi gras,
Tontarivara!

VIII.

I'en a bé d'aut' que lui etout (*bis*)
Dedans l'Aunis et le Poitou,
Tontarivarire!
Sommes-nous pas au mardi gras,
Tontarivara!

IX.

Dedans l'Aunis et le Poitou, (*bis*)
Dans la Bretagne et dans l'Anjou,
Tontarivarire!
Sommes-nous pas au mardi gras,
Tontarivara!

X.

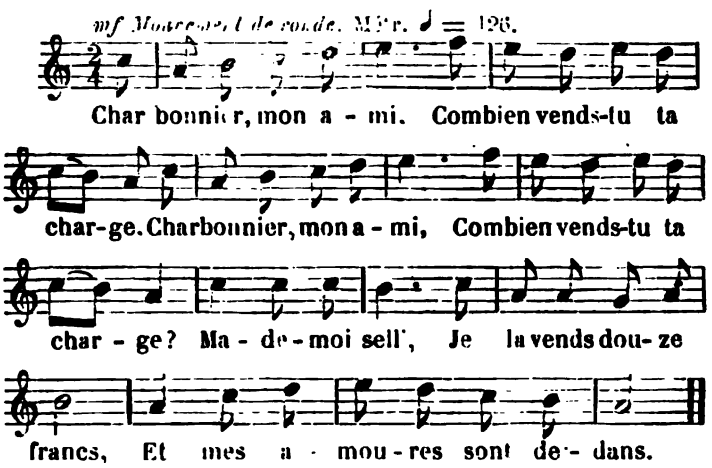
Dans le Bretagne et dans l'Anjou, (*bis*)
Dans la Saintong' le sont tretous,
Tontarivarire!
Sommes-nous pas au mardi gras,
Tontarivara!

(*Poitou, Angoumois*).

VAR. Chansons populaires des provinces de France, *Champfleury*, même titre.

Quand Marion s'en vai la foun..... (Essai sur la musique ancienne et moderne, 1780) tome II, page 425.

LA CHANSON DU CHARBONNIER.



II.

« Charbonnier, mon ami,
« Monte-la dans ma chambre.
« Lève le pied et saut' légèrement,
« Je m'en vais compter ton argent.

III.

Quand l'argent fut compté,
Compté dessus la table:
— « Mademoisell', reprenez votre argent,
« D'un doux baiser j'en s'rai content.

IV.

— « Charbonnier, mon ami,
« Que ta chemise est noire!
— « Mademoisell', c'est le sort du métier,
« Chemise noire au charbonnier.

V.

— « Charbonnier, mon ami,
« Ta femme est-elle belle?
— « Elle est bien plus belle que vous,
« Mais le changement y fait tout.

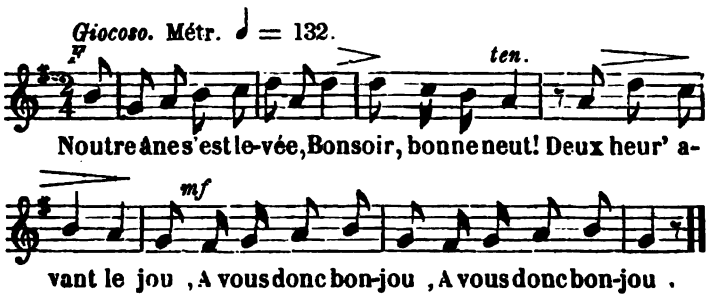
(*Angoumois*).

VARIANTE : Noëls et chants pop. de la Franche-Comté, MAX BUCHON, page 94, n° 40.

Noël ancien extrait de la *Grande bible des noëls.*— Dialogue d'un berger qui revenait de Bethléem voir notre Seigneur, le disant à son voisin. — Sur l'air : *du Charbonnier.*

— « D'où viens-tu, mon berger,
« La face si joyeuse?
« As-tu ouï rédiger
« Quelque nouvelle heureuse?
— « Ah! mon voisin! j'ai le cœur si joyeux,
« Qu'il ne peut pas être mieux. . . . . .
. . . . . .

L'ANE ET LE LOUP.



II.

C'était p'r aller aux noces,
Bonsoir bonne neut!
De Martin son filloux,
A vous donc bonjou,
A vous donc bonjou.

III.

En son chemin rencontre,
Bonsoir, bonne neut!
A rencontrit in lou,
A vous donc bonjou,
A vous donc bonjou.

IV.

Le lou dicit à l'âne:
Bonsoir, bonne neut!
— « Je vas t'y manger tout.
A vous donc bonjou,
A vous donc bonjou.

V.

— « O n' se fera pas encore,
Bonsoir, bonne neut!
« O mon compèr' le lou,
A vous donc bonjou,
A vous donc bonjou!

VI.

« Pendant que dans la lande,
Bonsoir, bonne neut!
« Y a d' l'oueille et daux mou-
A vous donc bonjou, [tous,
A vous donc bonjou.

VII.

Le lou y courut voére,
Bonsoir, bonne neut!
Ne trouvit rin dau tout,
A vous donc bonjou,
A vous donc bonjou.

VIII.

Le lou tornit à l'âne,
Bonsoir, bonne neut!
— « Je vas t'y manger tout,
A vous donc bonjou,
A vous donc bonjou.

IX.

— « O' n' se fera pas encore,
Bonsoir, bonne neut!
« O mon compèr' le lou,
A vous donc bonjou,
A vous donc bonjou.

X.

« Pendant que dans la pllaine,
Bonsoir, bonne neut!
« Y a dans l'ouche (1) daux choux,
A vous donc bonjou,
A vous donc bonjou.

XI.

Le lou y courut voére,
Bonsoir, bonne neut!
Ne trouvit rin du tout,
A vous donc bonjou,
A vous donc bonjou.

XII.

Le lou tornit à l'âne;
Bonsoir, bonne neut!
— « Je vas t'y manger tout.
A vous donc bonjou,
A vous donc bonjou.

XIII.

— « O n' se f'ra pas encore,
Bonsoir, bonne neut!
« O mon compèr' le lou.
A vous donc bonjou,
A vous donc bonjou.

XIV.

« Y a-t-à manger, à boire,
Bonsoir, bonne neut!
« Si tu t'en vins cheux nous,
A vous donc bonjou,
A vous donc bonjou.

XV.

Le lou montit sur l'âne,
Bonsoir, bonne neut.
L'âne trottit trejous.
A vous donc bonjou,
A vous donc bonjou.

XVI.

Arrivés à la porte.
Bonsoir, bonne neut!
L' maître prit un bâtou
A vous donc bonjou,
A vous donc bonjou.

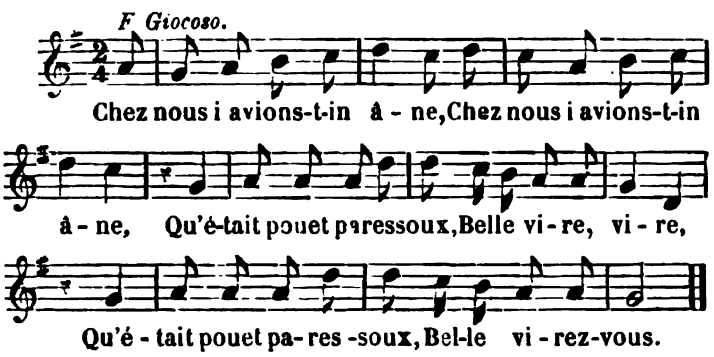
XVII.

I rabattit les côtes,
Bonsoir, bonne neut!
De compère le lou,
A vous donc bonjou,
A vous donc bonjou.

(*Angoumois*).

(1) Ouche, jardin potager éloigné de la maison d'habitation.

CHEZ NOUS I AVIONS-T-IN ANE.



II.

A s'en va-t-au champ paître, (*bis*)
Trois heur' avant le jou',
Belle, vire, vire,
Trois heur' avant le jou',
Belle, virez-vous.

III.

Dans son ch'min fit rencontre (*bis*)
De compère le louq,
Belle, vire, vire,
De compère le louq,
Belle, virez-vous.

IV.

« Où t'en vais-tu, belle âne? (*bis*)
— « Aux noc' à mon filloux.
Belle, vire, vire,
« Aux noc' à mon filloux,
Belle, virez-vous.

V.

Le louq montit sus l'âne, (*bis*)
Le trottiant bé tot doux,
Belle, vire, vire,
Le trottiant bé tot doux,
Belle, virez-vous.

VI.

L'âne faisit un pète (*bis*)
Qui tua roide le louq,
Belle, vire, vire,
Qui tua roide le louq,
Belle, virez-vous.

(*Bas-Poitou*).

L'AUTRE JOR J'ÉTIS AUX NOCES.

I.

L'autre jôr j'étis aux noces,
Aux noc' à mon frèr' Jacquet;
Mangis de la bonne soupe,
De la soupe aux navenets;
Et li fasit peti, petape,
Et vous li tapit son boûnet.

II.

Mangis de la bonne soupe,
De la soupe aux navenets,
La marié' la putout prête,
Z'y mettit pretout les deigts,
Et li fasit etc.

III.

La marié' la putout prête,
Z'y mettit pretout les deigts,
Et en saillant de la tabe,
En r'vérenc' fasit in pet.
Non li fasit etc.

IV.

Et en saillant de la tabe,
En r'vérence fasit in pet.
Sa mérin' : (1) qu'est de contre elle
« Ah! ma fille, qu'avez-vous fait?
A li fasit etc.

V.

Sa mérin' qu'est de contre elle:
« Ah! ma fille qu'avez-vous fait?
— « Ma meni' (2), je seûs en dière (3),
« Dérouille mes pistolets.
A li fasit etc.

VI.

« Ma meni', je seûs en dière,
« Dérouille mes pistolets.
« Tiés qui veûrant pas ou creire
« Mettant le nez au bassinet;
Et vous leû ferai peti, petape,
Et vous leû tap'rai leux boûnets.

(*Saintonge*).

(1) Mérine, marraine.
(2) Meni', menine, menite, marraine.
(3) Dière, guière : guerre ; veut dire ainsi diarrhée.

IN GROND MALHEUR A-T-ARRIVÉ

I.

In grond malheur a-t-arrivé
A ma vieille grond' mère,
Alle a tombé dons-n-in foussé;
Dons l'aiv' jusqu'aux aisselles.
J'aime la mandrillon, drillon,
J'aime la mandrillon, drillette.

II.

Alle a tombé dons-n-in foussé,
Dans l'aiv' jusqu'aux aisselles,
O fallit in beau tas de lin
P'r li essuer les fesses.
J'aime etc.

III.

O fallit in beau tas de lin
P'r li essuer les fesses.
Lui essuant le t... dau c..,
L'y entrit ine grette (1).
J'aime etc.

IV.

Lui essuant le t... du c..,
L'y entrit ine grette;
Fallit aveir le médecin
Pre li porter remède.
J'aime etc.

(1) Grette, s. f. chenevottes, petites parcelles ligneuses de la tige du chanvre qui se détachent quand on le broye et tombent sous la brége ou broye.

(Essai sur le patois poitevin, BEAUCHET-FILLEAU, *Niort* 1864).

V.

Fallit aveir le médecin,
Pre li porter remède,
Le médecin a-t-ordonné
In excellont remède.
J'aime etc.

VI.

Le médecin a-t-ordonné
In excellont remède:
Quio qu' arait le nez le plus long
Dedons san ... li mette.
J'aime la mandrillon, drillon
J'aime la mandrillon, drillette.

(*Bas-Poitou, Aunis*).

L'ÉTAIT IN PETIT BONHOMME.

I.

L'était in petit bonhomme,
Qui s'appelait Colas,
L'allait vendre des pommes
Au marché de Matha.
Et bon bon bon, lalira daine,
Et bon bon bon, lalira don!

II.

Il entre offrir ses pommes,
Chez un vieux médecin,
Qui croit que le bonhomme
Vient réclamer ses soins.
Et bon etc,

III.

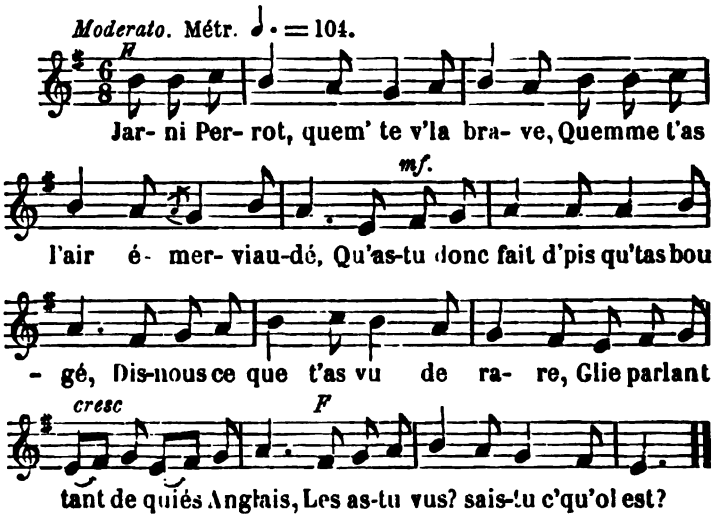
« Allez-vous à la selle?
— « A vot' service, Messieu.
— « Les matièr' sont-ell' belles?
« Goûtez, v's en jug'rez mieux.
Et bon, etc.

IV.

« Goûtez, dit le bonhomme,
« M'sieu l' médecin savant,
« O' sont de bounes pommes
« Qui valont bin d' l'argent.
Et bon bon bon, lalira daine,
Et bon bon bon, lalira don!

(*Saintonge*).

LE PAYSAN POITEVIN REVENANT DE BORDEAUX.



II.

I vei d' Bordeâ, meun ami Bllaise,
I'ai vu la mer et ses vaisseâs,
Ol est bè queq'chouse de bêa,
De veire daux maisons sur l'aive,
O fait daux bonds, o fait daux saôts,
O va pus vît' que daux chivaôx.

III.

Dis danc, Perot, tâ qu'as d' l'ontonte,
Quieu que glle noumont in vaisseâ
A-t-o in' tête, a-t-o daux bras,
Est-o vivont quemme nous aôtres,
A-t-o daux peds, a-t-o daux bras,
A-t-o daux âl' quem' daux oseâs.

IV.

Tu n'es jà fin, meun ami Bllaise,
Quieu que glle noumont in vaisseâ,
Ol est in grond coffre de bois,
Que glle fasont baller sur l'aive;
Ol a d' la teile et daux buchâts,
Le vont o buffe et pis o va.

V.

Jarni ! si t'avâs été sage,
T'en aras bèn apporté ien,
L'arians fait veîre à nous vesins,
Et à quièqui dau vesinage,
Et l'arions mettu peurmener
Sus la mare à messieu l' quiuré.

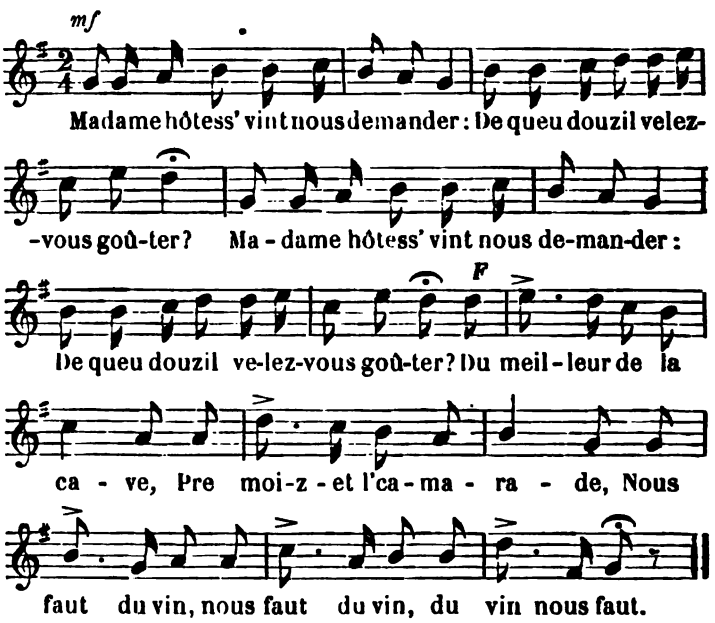
VI.

Que t'es bé sot, o faut o dire,
Quieu que le noumont in vaisseâ
Ol est pus grous que neut' chateâ,
Et o n'est jà peur on médire,
Ol y a bè tant d' bêtes dedons
Que tu t' perdras si t'étas d'dons.

(*Bas-Poitou*).

Une variante qu'a bien voulu me communiquer M. B. Fillon, met à tort cette chanson sur l'air : d'*In jou en aubant de Neuville.* Ces deux airs sont très distincts dans le peuple.

LES TROIS MARINIERS (1).



I.

Nous étions trois mariniers
Qui voulions nous amuser, } *bis*
En revenant de Nantes,
Ville très commerçante,
« Nous faut du vin, nous faut du vin, du vin nous faut.

(1) Cette chanson était répandue dans les cantons de Jarnac, de Hiersac, de Pouillac et de Saint-Amant de Boixe: je l'ai recueillie au Puy-Saint-Jean, commune d'Echallat. Elle est très populaire parmi tous les mariniers des rivières de France. En Bourgogne elle est fort connue sous le titre : Les mariniers d'Avallon.

II.

Madame hôtess' vint nous demander :
« De queu douzil (1) velez-vous goûter? » } *bis*
— « Du meilleur de la cave,
« Pré moi-z et l' camarade;
« Nous faut du vin, nous faut du vin, du vin nous faut.

III.

Madame hôtess' vint nous demander :
« De queu chanteau (2) velez-vous manger? } *bis*
— « De la boun' miche bianche,
« O' fait du beun au ventre;
« Nous faut du vin, nous faut du vin, du vin nous faut.

IV.

Madame hôtess' vint nous demander :
« De queu fricôt (3) velez-vous manger? } *bis*
— « In canard à la broche,
« Ine andille (4) en mat'lotte;
« Nous faut du vin, nous faut du vin, du vin nous faut.

V.

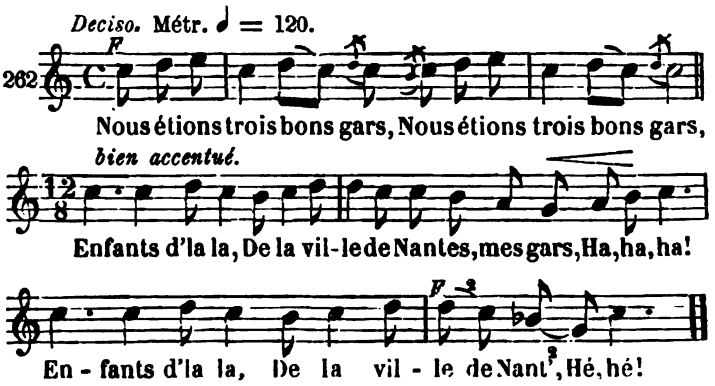
Madame hôtess' vint nous demander :
« De queu dessart velez-vous manger? } *bis*
— « De bell' poum' de Rivière (5),
« De boun' poires bianquettes;
« Nous faut du vin, nous faut du vin, du vin nous faut.

. . . . . .
. . . . . .

(*Angoumois*).

(1) Douzil, fausset de la barrique, par extension, robinet.
(2) Chanteau, énorme morceau de pain.
(3) Fricot, se dit de tout ce qui mange avec du pain.
(4) Andille, anguille.
(5) La pomme de Rivière est ainsi appelée de la commune de ce nom, près de La Rochefoucauld; c'est encore l'un des principaux produits de la contrée. *Note communiquée* par M. E. CASTAIGNE.

ENFANTS DE LA VILLE DE NANTES.



II.

Nous avons embarqué, (*bis*)
Enfants d' la la,
Pour aller en Hollande
Mes gars, etc.

III.

Quand nous fum' à la mer, (*bis*)
Enfants d' la la,
Le vent nous est contraire,
Mes gars, etc.

IV.

Le vent nous a poussés, (*bis*)
Enfants d' la la,
A la port' de l'hôtesse,
Mes gars, etc.

V.

« Hôtess' va qu'ri du vin, (*bis*)
Enfants d' la la,
« Hôtess' rince les verres,
Mes gars, etc.

VI.

« Nous reconnais-tu pas, (*bis*)
Enfants d' la la,
« Nous somm' ceux que tu aimes,
Mes gars, etc.

VII.

« Ne t'en souviens-tu pas, (*bis*)
Enfants d' la la,
« Que j' t'ach'tîmes trois bagues?
Mes gars, etc.

VIII.

« C'était à condition, (*bis*)
Enfants d' la la,
« Que j' coucherions ensemble,
Mes gars, etc.

IX.

— « De quel vin voulez-vous? (*bis*)
Enfants d' la la,
— « Du vin de la Saintonge,
Mes gars, etc.

X.

— « Dans quell' chambr' couch'rons nous? (*bis*)
Enfants d' la la,
— « Dans la plus haute chambre,
Mes gars, etc.

XI.

Dans un grand lit carré, (*bis*)
Enfants d' la la,
Couvert de roses blanches,
Mes gars, etc.

XII.

Aux quatre coins du lit, (*bis*)
Enfants d' la la,
Quatre pommes d'oranges,
Mes gars, etc.

XIII.

Et au mitan du lit, (*bis*)
Enfants d' la la,
Le gai rossignol chante,
Mes gars,
Ha, ha, ha!
Enfants d' la la,
De la ville de Nant',
Hé, hé!

(*Saintonge, Bas-Poitou, Aunis*).

O VINGUIT IN ORDRE DAU ROE.

mf Allegro. Métr. ♩ = 138.

O vin-guit in or-dre dau roë Peur al-ler à la guer-re, Tché-tait peur-tant meu man mété De labourer la ter-re, *F* Plant' qui mes a-gueil-lons(1), Man bé-tail et mes seil-lons(2), Plant' qui mes a-gueillons, Man bé-tail et mes seil-lons.

II.

I m'enenguis bè loin d'iqui,
Jusqu'au bout de la terre,
Tos les habitans dau pays,
S'appeliant militaires:
O fallit, pre malheu,
Changer man nom pre le leu.

III.

Le m'douniront in grand chapiâ
Qui me pllaisait jà guière,
Le me mettiront sus le dos
In grande gibecière,
I'n broche à man couté,
Sus m'n épale in bois precé.

(1) Aiguillons. (2) Sillons.

IV.

Le me mettiront de faction,
Darrère in' citadelle,
Tchiélés qui n'saviant point man nom
M'appeliant sentinelle.
— « Sentinell', dormez-vous?
— « Et non jà, car i seis d'bout.

V.

O y en avait sus daux chivaux
Qui fasiant bè leur maites,
I'-z-aviant daux pllumes de jau
Tot autour de leu tête,
Et dare leur talons
Pus de cent point' d'agueillon.

VI.

D'autres tapiant sus daux bousiâs (1)
Avecque daux baguettes,
Qui tot de site m'ant rappela
Les fuseaux de Jeannette,
Fasiant in brit si fort
Qu' i' me creyas déjà mort.

VII.

L' m'emmeniront dons-n-in grond chomp
Qu' l'app'liant chomp de bataille,
Jamais i' avas vu tont de geons
Autour de mes ourailles,
L' bauliant (2) quemm' daux loups,
Qu' i' aras tirè pre la quoue.

(1) Bousiâ, peau de vache.
(2) Bauler, hurler.

VIII.

L'étiant tretous bèn animés,
L'aviant l'air en coulère;
Leux bâtons fasiant d' la fumée,
Qui covrait tot' la terre,
I' fasiant si grand brit
Qu' i' en étas tot étourdi.

IX.

I entendis queuq' chous' qui sifflait
Autour de mes ourailles,
Vîte i trechis dons man bounet,
Creyis qu' était le diable,
I j'tis dar' mon fusi,
Pris ma course et m'enfouyis.

X.

Et quond ol est qu' ma mère me vit,
En tot' tchielle équipage:
— « Ah! mon cher feil, dour devès-tu?
« Avec tos tchiés bagages.
— « Ma mère, i étis soudard,
« M'en suis sauvé-t-à l' hazard.

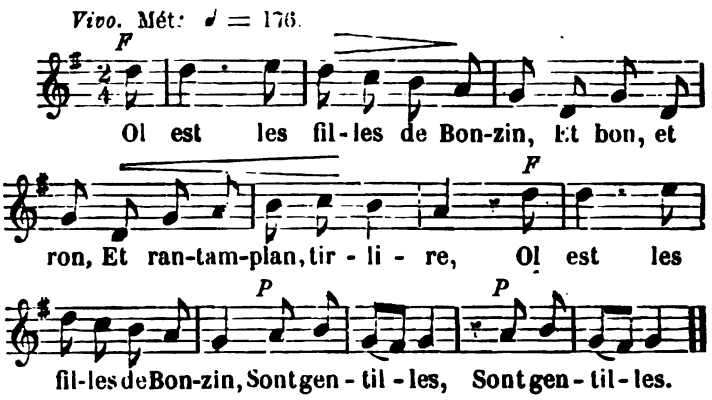
XI.

I m'assitis auprès dau feu,
Pr' ébresoulier (1) la braise,
I sautit in beurton (2) de feu,
En tot mes artifaises,
I eus bé beau me s'couer,
Ça me fasit sauter en l'air.

(*Aunis*).

(1) Ebresoulier, remuer, raviver.
(2) Breton, étincelle; on dit aussi bretille.

LES FILLES DE BONZIN (1).



II.

A s'en allant à la frairi',
Et bon, et ron,
Et rantanplan tirlire,
A s'en allant à la frairie
D' Savinien (2). (*bis*)

III.

A-z-y buviant quatorze pots,
Et bon, et ron,
Et rantanplan tirlire,
A-z-y buviant quatorze pots,
La chopine. (*bis*)

IV.

A-z-y mangiant quatorze pains,
Et bon, et ron,
Et rantanplan tirlire,
A-z-y mangiant quatorze pains,
Mais la miche. (*bis*)

(1) Il n'existe dans l'Angoumois ni bourg ni village de ce nom.
(2) Saint-Savinien, Charente-Inférieure.

V.

A-z-y mangiant quatorze veaux,
Et bon, et ron,
Et rantanplan, tirlire,
A-z-y mangiant quatorze veaux,
Mais la pire (1). (*bis*)

VI.

Mais quand a furiant peur payer,
Et bon, et ron,
Et rantanplan, tirlire,
Mais quand a furiant peur payer,
Pauvres filles. (*bis*)

VII.

A-z-aviant toutes de l'argent,
Et bon, et ron,
Et rantanplan, tirlire,
A-z-aviant toutes de l'argent,
'Rmis (2) la p'tite. (*bis*)

VIII.

I'-z-avant pris son coteillon,
Et bon, et ron,
Et rantanplan, tirlire,
I'-z-avant pris son coteillon,
Sa chemise. (*bis*)

IX.

Mais pre là passit soun amant,
Et bon, et ron,
Et rantanplan, tirlire,
Mais pre là passit soun amant,
T'es ma mie. (*bis*)

(1) Pire, poumon. (2) Hormis.

X.

— « J'avons de l'or et de l'argent,
Et bon, et ron,
Et rantanplan, tirlire,
« J'avons de l'or et de l'argent
« Peur ma mie. (*bis*)

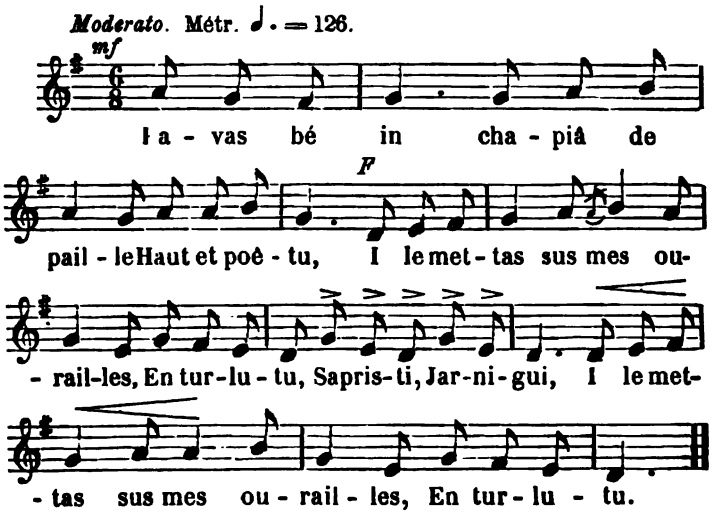
XI.

« Ah! rendez-lui son coteillon,
Et bon, et ron,
Et rantanplan, tirlire,
« Ah! rendez-lui son coteillon,
« Sa chemise. (*bis*)

(*Angoumois*).

VAR. Romancero de Champagne, 2e partie, page 166.

I AVAS BÉ IN CHAPIA DE PAILLE.



II.

I avas bé in' belle perruque
D' poél de pourciâ,
I la peignâs fête et dimanche
'vec in ratiâ,
Sapristi,
Jarnigui,
I la peignâs fête et dimanche
'vec in ratiâ.

III.

I avas bé in' belle cravate
De fin can'vas,
I l'attachas de bas la gorge
'vec in cadenas,
Sapristi,
Jarnigui,
I l'attachas de bas la gorge
'vec in cad'nas.

IV.

I avas bé in peurpoêt de teile
Large et quiarré,
O l'était ma tante Mechelle,
Qu' l'avait taillé.
Sapristi,
Jarnigui,
O l'était ma tante Mechelle,
Qu' l'avait taillé.

V.

I avas bé in bel habit vére
Cousu d' fil blanc,
I ressemblas dans le darrère
D'in président,
Sapristi,
Jarnigui,
I ressemblas dans le darrère
D'in président.

VI.

I avas bé in' belle tieulotte
Percée au tiul,
I l'avais prise à la potence
A-n-in pendu.
Sapristi,
Jarnigui,
I l'avais prise à la potence
A-n-in pendu.

VII.

I avas bé in' bell' pair' de chausses,
Damas violet,
Alle étiant à mon vieux grand-père,
Tant qu'i vivait.

Sapristi,
Jarnigui,
Alle étiant à mon vieux grand-père,
Tant qu'i' vivait.

VIII.

I avas bé des souliers d' piâ d' vache
Tot ringuaneus (1),
I les mettas dans mes pochettes
P'leux faire houneu,
Sapristi,
Jarnigui,
I les mettas dans mes pochettes
P'leux faire houneu.

IX.

Glle disiant dans neutre village,
Qu'y a pas d' garçon,
Qui ayissiant meilleûre grâce,
Meilleû' façon,
Sapristi,
Jarnigui,
Qui ayissiant meilleûre grâce,
Meilleû' façon.

X.

M'en fus dedans tielle équipage
Faire l'amou,
Mais sitout q'i avisis ma mie,
Fasis qu'in saôt,
Sapristi,
Jarnigui,
Mais sitout q'i avisis ma vie,
Fasit qu'in saôt.

(1) Ringuaneus, flambant neufs.

XI.

I m'assitis de contre lée,
Dessus-n-in banc,
M'entretenas à ses orailles
D' bè compliments,
Sapristi,
Jarnigui,
M'entretenas à ses orailles
D' bè compliments.

XII.

I li parlis de ma charrue,
Et de mes bœufs,
A' me disait que tot ses poules
Pougnant daux œufs,
Sapristi,
Jarnigui,
A' me disait que tot ses poules
Pougnant daux œufs.

XIII.

O faut doncque bé, ma mignoune,
N' marier tos deux,
Fasons donc vîte tielle besougne,
Si tu o veux,
Sapristi,
Jarnigui,
Fasons donc vîte tielle besougne,
Si tu o veux.

(*Poitou*).

Voir l'introduction, § V.

VAR. Romancero de Champagne, 2e partie, page 192.

CETT' NUIT J'AI FAIT UN RÊVE.

Legato Métr. ♩ = 126.

p

Cett' nuit j'ai fait un rê - ve, Cet - te nuit-

ten.

- là, Cett' nuit j'ai fait un rê - ve, Cet - te nuit-

- là, Cet - te nuit - là, Li - re lon la

li - re, Cet - te nuit - là, Li - re lon la la.

II.

Que j'y tenais ma mie
Entre mes bras
Que j'y tenais ma mie
Entre mes bras,
Entre mes bras,
Lire lon la lire,
Entre mes bras,
Lire lon la la.

III.

Mais tout à mon réveil*le*,
Rien s'y trouva,
Mais tout à mon réveil*le*,
Rien s'y trouva,
Rien s'y trouva,
Lire lon la lire,
Rien s'y trouva,
Lire lon la la.

IV.

Qu'un oreiller de plume,
Entre mes bras,
Qu'un oreiller de plume,
Entre mes bras,
Entre mes bras,
Lire lon la lire,
Entre mes bras,
Lire lon la la.

V.

J'ai sauté dans la chambre
Freid comme un gllas (1),
J'ai sauté dans la chambre,
Freid comme un gllas,
Freid comme un gllas,
Lire lon la lire,
Freid comme un gllas,
Lire lon la la.

(1) Glas, glaçon.

VI.

A la port' de ma mie,
Trois coups frappa,
A la port' de ma mie,
Trois coups frappa,
Trois coups frappa,
Lire lon la lire,
Trois coups frappa,
Lire lon la la.

VII.

— « Qui donc frappe à ma porte,
« A cette heur' là:
« Qui donc frappe à ma porte,
« A cette heur' là,
« A cette heur' là,
Lire lon la lire,
« A cette heur' là,
Lire lon la la.

VIII.

— « C'est ton amant, la belle,
« Freid comme un gllas,
« C'est ton amant, la belle,
« Freid comme un gllas,
« Freid comme un gllas,
Lire lon la lire,
« Freid comme un gllas,
Lire lon la la.

IX.

— « Il est onze heur' sonnées,
« Minuit s'en va,
« Il est onze heur' sonnées,
« Minuit s'en va,
« Minuit s'en va,
Lire lon la lire,
« Minuit s'en va,
Lire lon la la.

X.

— « Je n'ouvre point ma porte,
« A cette heur' là,
« Je n'ouvre point ma porte,
« A cette heur' là,
« A cette heur' là,
Lire lon la lire,
« A cette heur' là,
Lire lon la la.

XI.

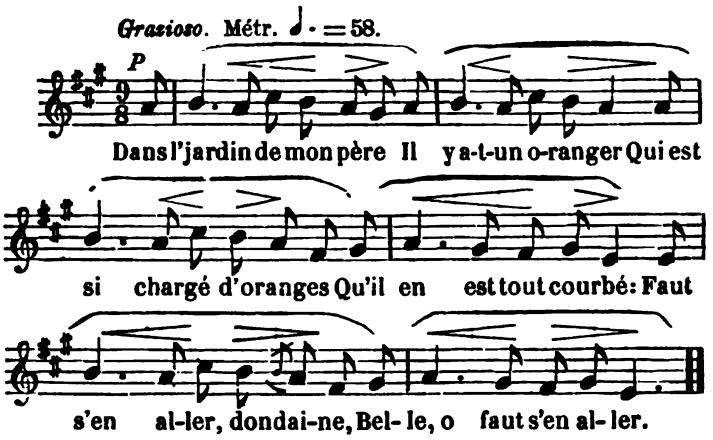
— « Si t'euvres pas ta porte,
« Neyer m'en vas,
« Si t'euvres pas ta porte,
« Neyer m'en vas,
« Neyer m'en vas,
Lire lon la lire,
« Neyer m'en vas,
Lire lon la la.

XII.

— « Ah! ça s'rait grand dommage,
« In si bé gars,
« Ah! ça s'rait grand dommage,
« Un si bé gars,
« Un si bé gars.
Lire lon la lire,
« Un si bé gars.
Lire lon la la.

(*Poitou*).

DANS L' JARDIN DE MON PÈRE.



II.

Qu'est si chargé d'oranges
Qu'il en est tout courbé,
Dans la plus haute branche
Y a trois pigeons ramiers,
Faut s'en aller, dondaine,
Belle, faut s'en aller.

III.

Dans la plus haute branche
Y a trois pigeons ramiers.
Ce sont trois demoiselles
Qui leur port' à manger.
Faut s'en aller, dondaine,
Belle, faut s'en aller.

IV.

Ce sont trois demoiselles,
Qui leur port' à manger.
L'une leur porte seigle,
L'autre froment trié,
Faut s'en aller, dondaine,
Belle, faut s'en aller.

V.

L'une leur porte seigle,
L'autre froment trié,
L'autre leur porte à boire
Dans un bassin doré.
Faut s'en aller, dondaine,
Belle, faut s'en aller.

VI.

L'autre leur porte à boire
Dans un bassin doré;
Le roi qu'est aux fenêtres
Les regarde passer.
Faut s'en aller, dondaine,
Belle, faut s'en aller.

VII.

Le roi qu'est aux fenêtres,
Les regarde passer.
— « Qui sont ces demoiselles
« Qui passent par mon pré?
Faut s'en aller, dondaine,
Belle, faut s'en aller.

VIII.

« Qui sont ces demoiselles
« Qui passent par mon pré?
Il prend la plus jolie
Et l'emmène danser.
Faut s'en aller, dondaine,
Belle, faut s'en aller.

IX.

Il prend la plus jolie
Et l'emmène danser.
Au premier tour de danse
L'a voulu l'embrasser.
Faut s'en aller, dondaine,
Belle, faut s'en aller.

X.

Au premier tour de danse,
L'a voulu l'embrasser
Au troisièm' tour de danse
Sa jupe a dénoué.
Faut s'en aller, dondaine,
Belle, faut s'en aller.

XI.

Au troisièm' tour de danse
Sa jupe a dénoué. [prince,
Tout beau, tout beau, mon
Allez ailleurs chasser.
Faut s'en aller, dondaine,
Belle, faut s'en aller.

XII.

Tout beau, tout beau, mon prince,
Allez ailleurs chasser.
Gardez vos badinages
Pour fill' de qualité.
Faut s'en aller, dondaine,
Belle, faut s'en aller.

(*Saintonge, Angoumois, Aunis, Poitou*).

CHEU NOUS ET CHEU MON PÈRE.

I.

Cheû nous et cheû mon père,
Vole l'olivier, vole,
L'y a-t-un oranger,
Vole l'olivier, vole,
L'y a-t-un oranger,
Vole l'olivier.

II.

Z'à la pu haute branche,
Vole l'olivier, vole,
Y at troè pigeon patté,
Vole l'olivier, vole,
Y at troè pigeon patté,
Vole l'olivier.

III.

Troè jeune damoéselle,
Vole l'olivier, vole,
Zeu portant à manger,
Vole l'olivier, vole,
Zeu portant à manger,
Vole l'olivier.

IV.

Ine porte de l'orge,
Vole l'olivier, vole,
L'aute dau bié terié,
Vole l'olivier, vole,
L'aute dau bié terié,
Vole l'olivier.

V.

Ine aute porte à boère,
Vole l'olivier, vole,
Dan-n-in bassin doré,
Vole l'olivier, vole,
Dan-n-in bassin doré,
Vole l'olivier.

VI.

Le roé, de sa croésée,
Vole l'olivier, vole,
Les argardait passer,
Vole l'olivier, vole,
Les argardait passer,
Vole l'olivier.

VII.

Qu'é tou tié demoéselle,
Vole l'olivier, vole,
Qui passant sans saluer,
Vole l'olivier, vole,
Qui passant sans saluer,
Vole l'olivier.

VIII.

Ol é troé demoéselle,
Vole l'olivier, vole,
Tout' troé à marier,
Vole l'olivier, vole,
Tout' troé à marier,
Vole l'olivier.

IX.

Le roé prend la pus jeune,
Vole l'olivier, vole,
La mène au bal danser,
Vole l'olivier, vole,
La mène au bal danser,
Vole l'olivier.

X.

Zà tous les tôr de danse,
Vole l'olivier, vole,
Velait le la biser,
Vole l'olivier, vole,
Velait le la biser,
Vole l'olivier.

XI.

« Monsieur, qu'a dissit s'telle,
Vole l'olivier, vole,
« Z'allez ayeur chasser,
Vole l'olivier, vole,
« Z'allez ayeur chasser,
Vole l'olivier.

XII.

— « K'ment velez-vous qu'i chasse?
Vole l'olivier, vole,
« N'ai pas d' chen léverier,
Vole l'olivier, vole,
« N'ai pas d' chen léverier,
Vole l'olivier.

XIII.

« N'ai qu'in' petite cheune,
Vole l'olivier, vole,
« Qui fait que japeler,
Vole l'olivier, vole,
« Qui fait que japeler,
Vole l'olivier.

XIV.

« Quand a voét v'ni' le lièvre,
Vole l'olivier, vole,
« Torn' la teîte à coûté,
Vole l'olivier, vole,
« Torn' la teîte à coûté,
Vole l'olivier.

XV.

V'là comme o fait les filles,
Vole l'olivier, vole,
Tant qu'a sont à marier,
Vole l'olivier, vole,
Tant qu'a sont à marier,
Vole l'olivier.

XVI.

A tieullà qui les bise,
Vole l'olivier, vole,
Torn' la teîte à coûté,
Vole l'olivier, vole,
Torn' la teîte à coûté,
Vole l'olivier.

(*Angoumois*, *Saintonge*).

A PARIS Y A-T-UNE DAME.

Allegretto Grazioso. Métr. ♩. = 112.

p

A Pa - ris y a-t-u- ne da - me Qu'est aus-

- si bell' que le jour, A Pa - ris y a-t-u-ne

da - me Qu'est aus - si bell' que le jour. El - le a-

leggiero.

- vait u-ne ser-vante, Qui aurait, qui aurait, qui aurait vou-

p

- lu, Être aus-si belle comme elle, Ell' n'a pas pu.

II.

Ell' fut chez l'apothicaire,
— « M'sieu combien vendez-vous l' fard ? } *bis*
— « Bell' je le vends six francs l'once,
« C'est deux, c'est deux, c'est deux écus,
— « Donnez-m'en un' demi-once
« Pour mon écu.

III.

— « Quand vous voudrez vous farder, } *bis*
« Prenez garde à pas vous mirer,
« Éteignez votre chandelle,
« Barbou, barbou, barbouillez-vous,
« Après ça vous serez belle
« Comme le jour.

IV.

Quand ce fut au matin jour,
La belle prit ses beaux atours, } *bis*
Ses bas d' soie, sa jupe verte,
Son blanc, son blanc, son blanc corset,
Puis ell' s'en fut à la ville
Comme elle était.

V.

En chemin ell' fait rencontre
D'un galant fort à son gré : } *bis*
« Où allez-vous, joli' grisette,
« Tout' ba', tout' ba', tout' barbouillé,
« Avec un' figure aussi noire
« Qu'un charbonnier.

VI.

Ell' s'en fut chez l'apothicaire :
« Mesieu, que m'avez-vous vendu? } *bis*
— « J' vous ai vendu du cirage,
« Pour vos, pour vos, pour vos souliers;
« Ça n'appartient pas aux servantes
« De s'y farder.

(*Angoumois, Poitou*).

MADELEINE.

Cantabile. Métr. ♩ = 126.

F

En m'en venant de Bor-deaux, De Bordeaux à

la Ro-chel - le, J'rencon-trai dans mon che-

P

- min Un' gentil - le de - moi-sel - le, Trou la

cresc. *F*

la, Trou et trou, et trou, trou la la!

II.

J' rencontrai dans mon chemin
Un' gentille demoiselle,
Elle avait un jupon blanc,
Une rob' de tiretaine,
Trou la la etc.

III.

Elle avait un jupon blanc
Une rob' de tiretaine,
Je lui demandai son nom,
Ell' s'appelait Madeleine,
Trou la la etc.

IV.

Je lui demandai son nom,
Ell' s'appelait Madeleine,
Madelein' c'est un beau nom,
Pour la fill' d'un capitaine,
Trou la la etc.

V.

Madelein' c'est un beau nom
Pour la fill' d'un capitaine.
Ell' me donna du blanc pain,
Un' bouteille toute pleine,
Trou la la etc.

VI.

Ell' me donna du blanc pain,
Un' bouteille toute pleine,
Ell' donna pour mon bidet
Un bon picotin d'aveine,
Trou la la etc.

VII.

Ell' donna pour mon bidet
Un bon picotin d'aveine,
Et quand il eut bien mangé,
Le fit boire à sa fontaine,
Trou la la etc.

VIII.

Et quand il eut bien mangé,
Le fit boire à sa fontaine :
« Quand vous pass'rez par chez nous,
« Souv'nez-vous de Madeleine,
Trou la la etc.

IX.

« Quand vous pass'rez par chez nous,
« Souv'nez-vous de Madeleine,
« Il y aura du pain pour vous,
« Pour le bidet la fontaine,
Trou la la,
Trou et trou, et trou,
Trou la la ! (*Angoumois*).

EN REVENANT DE BORDEAUX.

I.

En revenant de Bordeaux,
La belle zigue, zigue,
La belle zigue, zon,
De Bordeaux à la Rochelle,
Zigue, zon, zaine.

II.

De Bordeaux à la Rochelle,
La belle zigue, zigue,
La belle zigue, zon,
Aux oiseaux, aux oiseaux,
Zigue, zon, zaine.

III.

Aux oiseaux, aux oiseaux,
La belle zigue, zigue,
La belle zigue, zon,
Le fit boire à la fontaine,
Zigue, zon, zaine.

IV.

Le fit boire à la fontaine,
La belle zigue, zigue,
La belle zigue, zon,
Tout beau, tout beau, mon bidet,
Zigue, zon, zaine.

V.

Tout beau, tout beau, mon bidet,
La belle zigue, zigue,
La belle zigue, zon,
Tu vas tarir la fontaine,
Zigue, zon, zaine.

VI.

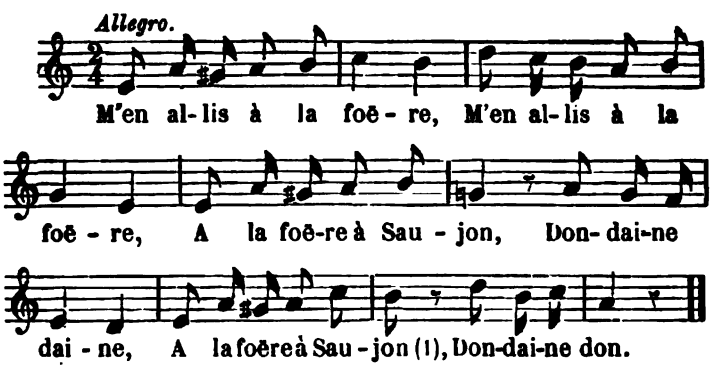
Tu vas tarir la fontaine,
La belle zigue, zigue,
La belle zigue, zon,
Non, non, non, mon beau mon-
Zigue, zon, zaine. [sieur,

VII.

Non, non, non, mon beau monsieur,
La belle zigue, zigue,
La belle zigue, zon,
La fontaine est toujours pleine,
Zigue, zon, zaine.

(*Saintonge, Bas-Poitou*).

LES POERILLONS.



II.

J'avis dans ma pochette, (*bis*)
J'avis six biancs tout ronds,
Dondaine daine,
J'avis six biancs tout ronds,
Dondaine don.

III.

Ne savis quoé en faire, (*bis*)
Aj'tis des poërillons,
Dondaine daine,
Aj'tis des poërillons,
Dondaine, don.

(1) Saujon, Charente Inférieure.

IV.

Ne savis vour les mette, (*bis*)
Les saquis dans mes fonds,
Dondaine daine,
Les saquis dans mes fonds,
Dondaine don.

V.

Je m'en fus à la danse, (*bis*)
Mes poërillons sautiant,
Dondaine daine,
Mes poërillons sautiant,
Dondaine don.

VI.

— « N'en velez-vous, les filles, (*bis*)
« De c' qu'ol at dans mes fonds,
Dondaine daine,
« De c' qu'ol at dans mes fonds,
Dondaine don.

VII.

« O n'est point des sottises, (*bis*)
« Ol est des poërillons,
Dondaine daine,
« Ol est des poërillons,
Dondaine don.

(*Angoumois, Saintonge*).

Communiquée par M. Marchadier.

L'IVROGNE.

mf Métr. ♩ = 138.

Un jour m'é-pro-me-nant en vi-gnes,

Variante.

J'ai en-ten-du mon vi-gne-ron,

cres-cen-do.

J'ai en-ten-du mon vi-gne-ron, Qui pleurait, qui

cres-cen-do.

ver-sait des lar-mes, Qui s'é-cri-ait d'un ton si

haut, Grand Dieu, nous n'boirons que de l'eau, Grand Dieu, nous

n'boi-rons que de l'eau.

II.

« Pleurez point tant, mon ami Pierre,
« Chez mon père o y a du froment,
« Chez mon père o y a du froment,
« Nous en ferons de bonne bière,
« Nous en boirons soir et matin,
« Ça dissipera nos chagrins.

III.

J' n'en ai pas bu cinq ou six verres,
Que j' m'endormis paisiblement,
J'ai fait un rêve si charmant:
Que les chênes poussaient les treilles,
J'ai fait un rêve si certain,
Que les ruisseaux coulaient le vin.

IV.

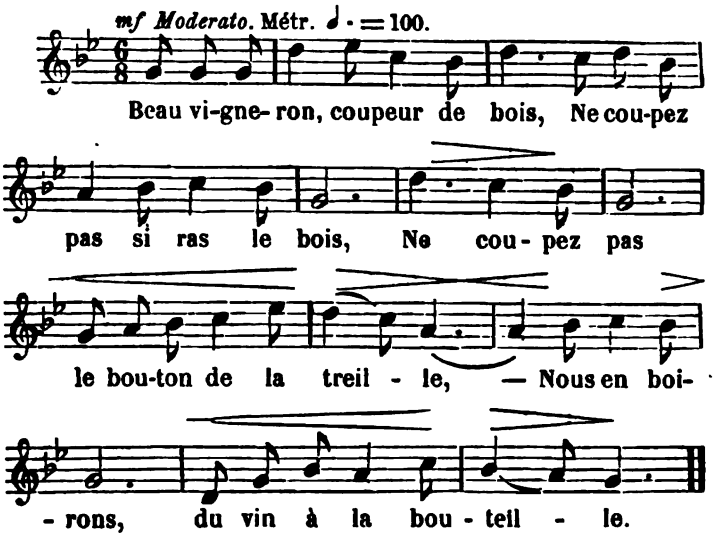
Le lendemain d'une ribotte,
L'on dit que j'abrège mes jours,
L'on dit que j'abrège mes jours,
Tout en caressant la bouteille;
J'ai commencé à mon berceau,
Je finirai qu'à mon tombeau.

V.

J'avais promis à ma maîtresse
Que j' l'aimerais jusqu'au tombeau,
Dessus la feuille d'un abricot
J'avais gravé cette promesse :
Mais il s'élève un petit vent,
Adieu la feuille et le serment.

(*Angoumois*).

BEAU VIGNERON.



II.

Buvons un coup, buvons-en deux
A la santé des amoureux :
A la santé de nos joli's maîtresses,
De ce bon vin qui brétille (1) en nos verres.

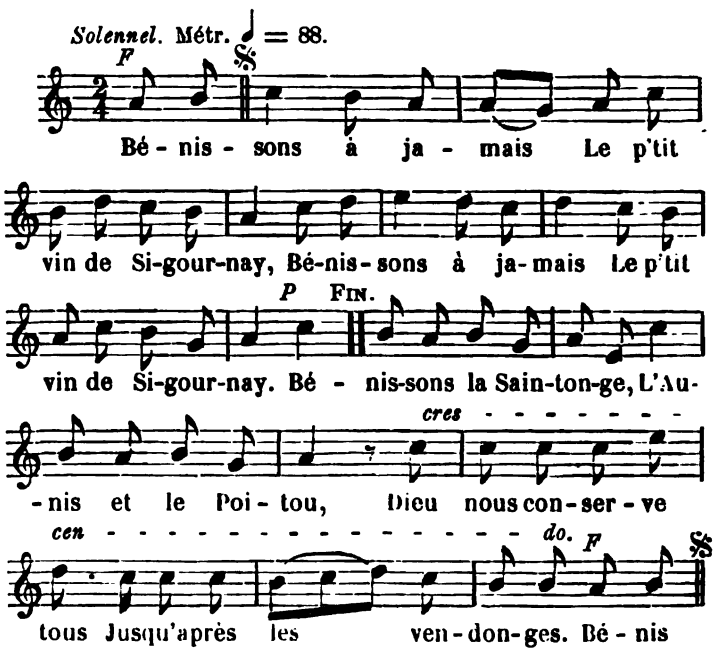
En Saintonge, en Angoumois et dans certaines parties du Poitou et de l'Aunis, quand les buveurs ont chanté une chanson, ils se versent rasade à la ronde et boivent de plus belle en hurlant à tue-tête :

Toute chanson qui perd sa fin
Mérit' toujours un coup de vin.

(*Angoumois, Saintonge*).

(1) Brétille, pétille; dans nos provinces les étincelles se nomment partout des bretons.

LE P'TIT VIN DE SIGOURNAY.



(*Bas-Poitou*).

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

CHANSONS DE MARIAGE.

NOTICE. 3

Je suis venu vous demander. 13
La cuillère et la marmite. 16
La demande en mariage. 18
Marche du cortége de la mariée. 20
La mariée à la messe 21
La chanson de la mariée. 23
Rossignolet des bois. 26
La chanson du marié 30
Bonsoir à la mariée. 32
Ce que c'est du ménagement. 35
C'est un lien qui est si fort. 37
Misère. 40
Ol est un petit bonhomme. 42
M'y voilà prise au trébuchet 44
Le garçon à marier. 46
Quand j'étais fille à marier. 48
Les regrets de la vieille. 50
La femme du bossu. 52
J'ai-z-un amant qui est tout drôle. 53

Maman j'ai-z-un amant. 56
Mon père m'y marie (*Bas-Poitou, Aunis, Saintonge*). 58
Mon père m'y marie (*Angoumois*). 61
Mon père m'a marié' à un vieux point à mon gré. 62
Vivent les gentils compagnons. 64
La veuve (*Bas-Poitou, Aunis, Angoumois*). 67
La veuve (*Angoumois*). 68
La veuve (*variante poitevine*). 70
Le veuf. 71
Camarad' je suis marié. 73
Le jaloux. 75
Mon père m'a mis dans la tête. 77
Voilà la Saint-Jean venue. 78
J'ai un mari comme les autres. 80
Jeanne. 81
En revenant dans ma patrie. 84
Le retour du mari. 87
La femme du marin. 89

CHANTS HISTORIQUES, COMPLAINTES, LÉGENDES, SATIRES ET CHANTS DIVERS.

NOTICE. 93

CHANTS HISTORIQUES.

Chanson nouvelle. 107
Le chant des blancs. 109
Le siége de Montaigu. 111
La carmagnole vendéenne. 112
Complainte sur la mort de Marat. 114
La défaite du pont Charrault. 115
Chanson en l'honneur de Louis Guérin. 121
Les chouans de 93. 122
Le chouan de 1832. 123
Chanson chouanne. 125
La prise de Charette. 126

Couplets pour la fête de Légé. 128
Buonaparte. 129
Le siége d'Ezena. 131
C'était une fille de Nantes. 134
Le chouan et l'émigré. 136
Complainte sur la mort de Hoche. 139
Chante, rossignol chante. 141
La fille de la religion. 143
C'est la belle Françoise (*variante de la précédente*). 144
L'Huguenote de Jean Chauvineau. 146
Réponse de Jean Chauvineau. 147
Guillanneu. 148
Donnez-nous la Guillanneu. 149
I somm' de pauvres gens (*guillanneu*). 151
La Guillanneuf. 152
Aguillenneuf. 153
Pierre le papetier. 155
Plaintes des papetiers. 156

COMPLAINTES ET LÉGENDES.

Le moulin de Saint-Jean-de-Mont. 159
Les clefs d'or. 160
La fille du roi d'Espagne. 163
La fille changée en cane. 166
Le roi a fait battre tambour. 169
Mon père avait un jardinet. 171
Dessous le rosier blanc. 174
La fille des Sables (*d'Olonne*). 177
Beau marinier de la marine. 182
La fille du Maréchal de France. 185
La fille prisonnière. 186
L'amour de mon berger. 188
Le roi d'Angleterre. 192
Le déserteur. 194
Le condamné à mort. 196
Nanon trésorier. 197
Je viens te dire adieu. 200

Du port de Brug' nous somm' partis. 202
Mon cher amant soldat infortuné. 204
La maîtresse du voltigeur. 206
Le soldat par chagrin. 208
La fille du Rochelais. 211
Jean Renaud. 213
Le chant de Jousseaume. 215
Les trente voleurs de Bazoges. 223
Mon père m'a nourri. 225
La fille de Saint-Martin de l'Ile. 226
Le fils du riche marchand. 230
Veux-tu venir, bell' Jeanneton. 232
La fille parricide. 234
L'infanticide. 235
Ce sont les fils d'un maréchal. 237
Le mari assassiné. 239
Le retour du fils militaire. 242

CHANSONS SATIRIQUES.

Velà le temps dau carnaval. 245
In jou en aubant de Nuville. 246
La sablaise. 249
I ai bè in pus bè chapiâ. 255
Le petit ageasson. 257
La p'tite lingère. 260
Chez nous i aviant in petit bordage. 262
Margoton et son curé. 263
La foi d' la loi 267
Chant druidique et chant chrétien. 273
Ol était in moine. 275
Le père cordeler. 277
Les moines de Châtillon. 278
L'abbé et le teinturier. 281
Le moine Nicolas. 284
Nic dans la haie. 285
Le nez de Martin. 288
Il était trois nonnes. 290

CHANSONS DIVERSES.

La feille dau labouroux. 293
Le retour dau guaret. 296
La chanson dau labouroux. 299
Le luneux. 301
La chanson du meunier. 304
La jolie batelière. 307
Turlututu. 311
Quand Margoton s'en va-t-à l'eau. 314
La chanson du charbonnier. 317
L'âne et le loup. 319
Chez nous i avions-t-in âne. 321
L'autre jôr j'étis aux noces. 322
In grond malheur a-t-arrivé. 324
L'était in petit bonhomme. 325
Le paysan poitevin revenant de Bordeaux. 326
Les trois mariniers. 328
Enfants de la ville de Nantes. 330
O vinguit in ordre dau roë. 333
Les filles de Bonzin. 336
I avas bé in chapiâ de paille. 339
Cett' nuit j'ai fait un rêve. 343
Dans l' jardin de mon père. 345
Cheu nous et cheu mon père. 347
A Paris y a-t-une dame. 349
Madeleine. 351
Les poérillons. 353
L'ivrogne. 355
Beau vigneron. 357
Le p'tit vin de Sigournay. 358

FIN DE LA TABLE.

SAINT-MAIXENT, TYP. CH. REVERSÉ.